00100368

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

OEUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

100368
LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

TOME V.

A BERLIN:
Et se trouve à LONDRES
CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.
1789.

00100368

TABLE DES MATIÈRES.

DIALOGUE DES MORTS.

DIALOGUE entre le Prince Eugène, Milord Marlborough, & le Prince de Lichtenftein. Page 1

Dialogue entre le Duc de Choifeul, le Comte de Struenfée, & Socrate. 19

Dialogue entre Marc Aurèle & un Recollet. 33

Dialogue entre Madame de Pompadour & la Vierge Marie. 41

Louis XV aux Champs Elyfées; Dialogue ou Drame 53

Reflexions fur le Caractère & les Talens Militaires de Charles XII. 73

Examen critique du Syftème de la Nature. 103

Penfées fur la Religion. 127

TABLE DES MATIERES.

Commentaire Théologique de Don Calmet ſur Barbe-Bleue. 277

Diſſertation ſur l'Innocence des Erreurs de l'Eſprit. 305

L'Ecole du Monde ; Comédie en trois Actes. 327

Avant-Propos ſur la Henriade de M. de Voltaire. 399

Tantale en Procès ; Comédie. 415

Portrait de M. de Voltaire. 455

Epitaphe de Voltaire. 458

Billet de Congé de Voltaire. ib.

Réponſe du Roi. ib.

DIALOGUE DES MORTS

ENTRE

LE PRINCE EUGÈNE,

MILORD MARLBOROUGH,

ET LE PRINCE DE LICHTENSTEIN.

DIALOGUE DES MORTS.

Marlborough.

CARON va mourir inceſſamment de faim ; on ne paſſe plus ſur ſa barque ; depuis quelques jours nous n'avons point reçu de courriers de l'autre monde : ſi cela continue, nous ne ſaurons plus ce qui s'y paſſe ; ce ſera bien dommage.

Eugène.

Tous ceux qui meurent ne parviennent pas à ces heureux champs que nous habitons ; beaucoup s'en vont au Tartare, & puis les maladies contagieuſes, les peſtes, la famine ne ravagent pas toujours la terre : donnez-vous patience, il en viendra de reſte.

Marlborough.

Les Anglois ſe pendent aſſez volontiers dans l'arrière-ſaiſon ; cependant je n'en vois point arriver ;

peut-être qu'un bill du parlement a défendu à mes compatriotes de ſe pendre.

Eugène.

Vous avez eu en dernier lieu Milord Cheſterfield, vous n'avez pas à vous plaindre, & moi mon parent le Roi de Sardaigne. On ne meurt pas tous les jours. Laiſſons les hommes vivre, pour qu'ils ayent le temps de dévider la fuſée des ſottiſes qu'ils doivent achever avant de mourir; mais ne vois-je pas une ombre?

Marlborough.

Oui, c'eſt un nouveau venu qui s'avance vers nous.

Eugène.

Je crois le connoître. N'êtes-vous pas le Prince Wenceſlas Lichtenſtein?

Lichtenſtein.

Oui, c'eſt moi qu'une mort aſſez douloureuſe vient d'arracher à ma famille, à mes grands biens, à mes honneurs.

Eugène.

C'eſt le ſort commun de tous les hommes. Mais comme vous venez de loin, pour nous payer votre droit d'entrée, contez-nous les nouvelles du pays d'où vous venez.

Lichtenſtein.

Il y en a beaucoup. Tout eſt changé, les temps paſſés ſont éclipſés par les temps modernes. Vous ne reconnoîtriez plus l'Europe; on a fait des progrès en tous genres.

Eugène.

Je ne reconnoîtrois plus l'Europe ! Sans doute que cette maiſon impériale dont j'ai étendu & même affermi la puiſſance, a fait de grands progrès & s'eſt immenſement accrue depuis mon temps ?

Lichtenſtein.

Ce n'eſt pas préciſément cela ; car depuis votre mort, après avoir été battus par les Turcs, les Pruſſiens & les François, nous avons perdu une demi-douzaine de provinces ; mais ce ſont des bagatelles.

Eugène.

Vous êtes inconcevable. Si vous avez tant perdu, quels progrès avez-vous pu faire ?

Lichtenſtein.

Nous avons perfectionné nos finances ; avec la moitié des provinces qui nous reſtent, nous avons plus de revenus que n'en eut jamais Charles VI avec le royaume de Naples, tout le Milanois, la Servie, la Siléſie & Belgrad. Et quant au militaire, nous entretenons 160,000 hommes, que vous ne pûtes jamais payer de votre temps. Pour moi j'ai travaillé à l'artillerie ; j'ai dépenſé 300,000 écus de mon bien pour la mettre ſur un bon pied. Auſſi une armée ne ſe meut-elle plus à moins de traîner 400 bouches à feu à ſa ſuite. Vous n'entendiez rien à cet uſage de l'artillerie qui fait de nos camps des forteresſes. A peine aviez-vous 30 canons dans votre armée.

Eugène.

Il eſt vrai ; mais avec ce peu de canons je battois l'ennemi & ne me laiſſois pas battre.

Lichtenſtein.

On peut être battu ; ce ſont de petits malheurs qui peuvent arriver à un honnête homme.

Eugène.

Oui, mais non par ſa faute.

Lichtenſtein.

Oh, vous ſaurez qu'on juge bien mieux à préſent qu'on ne faiſoit jadis. Notre raiſon a pris un pli géométrique, qui la rend preſque infaillible ; mais je n'oſe vous dire les jugemens qu'elle produit.

Eugène.

Dites-le hardiment. Quoique morts vous pourrez encore nous inſtruire.

Lichtenſtein.

Puiſque vous le voulez, vous ſaurez que le public a ſi fort élevé la réputation du Maréchal Daun (quoique ſouvent malheureux), que ſon nom éclipſe totalement le vôtre.

Marlborough.

Etes-vous mort de la fièvre chaude, & le délire vous en eſt-il reſté ? Je ne croirai jamais que la mémoire d'Eugène puiſſe être avilie au point, qu'on préfère un Daun battu à ce héros, qui étoit plus Empereur que Charles VI, qui formoit de ſavans projets de campagne, qui ſur le crédit de ſon grand

nom trouvoit les ſommes néceſſaires pour mettre les troupes en mouvement, qui enſuite exécutoit lui-même ſes projets en battant l'ennemi & en conquérant de vaſtes provinces.

Lichtenſtein.

Je n'ai point la fièvre chaude, c'eſt le public qui eſt en délire, & qui reproche au Prince Eugène de n'avoir pas ſu faire des relations circonſtanciées de ſes ſuccès au conſeil de guerre.

Marlborough (à Eugène).

On vous accuſe de n'avoir pas été aſſez bon ſecrétaire. J'ai cru que le propre des héros étoit de faire de grandes actions & de laiſſer aux déſœuvrés le ſoin d'en recueillir les détails.

Eugène.

Vraiment je me ſuis bien gardé d'étendre mes relations; il ſuffiſoit de notifier le réſultat de mes opérations à mes ennemis, qui ſe trouvoient tous dans ce conſeil de guerre. Si j'avois pu rendre mon ſtyle plus laconique, mes campagnes n'en auroient été que plus heureuſes.

Marlborough.

J'en ai uſé de même avec la Reine Anne & ſon parlement. Nos maîtres étoient des vrais automates; que falloit-il de plus que de les informer ſommairement du réſultat de nos opérations; ils ne pouvoient juger ni de nos deſſeins, de nos projets, ni des raiſons que nous avions d'entreprendre plutôt une choſe qu'une autre.

Lichtenſtein.

Ce n'eſt pas mon ſentiment propre, je ne fais que vous rendre compte de la façon de penſer du public, je ne ſuis que nouvelliſte; mais, Milord, vous vous trouvez dans la même catégorie que le Prince Eugène. Si je vous rapportois comment on raiſonne en Angleterre, je craindrois fort de vous indigner.

Marlborough.

Parlez hardiment. Après ce que je viens d'entendre, rien ne peut m'étonner.

Lichtenſtein.

C'eſt en rougiſſant que je vous dirai que des gens qui ne ſavent ce que c'eſt qu'une compagnie, encore moins un bataillon, décident que vous n'étiez pas grand militaire, que vous deviez toute votre réputation à Cadogan, que vous étiez politique ruſé plutôt que grand général, capable de mouvoir tous les reſſorts de l'intrigue dans votre parlement, pour perpétuer la guerre, & ſous cet abri accumuler par des pillages les ſommes conſidérables que vous avez amaſſées.

Marlborough.

Mon cas eſt ſingulier. J'ai été mortel, mais l'envie de mes ennemis m'a ſurvécu. Oui, je me ſuis ſervi de Cadogan comme d'un habile homme que j'ai choiſi pour m'aſſiſter dans mes travaux. Quel homme peut ſeul ſuffire pour mouvoir une armée? Il faut des aſſiſtans; plus l'on eſt aidé & mieux en vont les affaires. J'ai eu des amis, même un parti dans le parlement; il le falloit bien, ou la

méſintelligence inteſtine & le défaut d'aſſiſtance nous auroit ruinés, les plus beaux projets auroient manqué d'exécution ; & ſi j'ai tiré quelque argent des ſauve-gardes, c'étoit du pays de l'ennemi ; c'eſt une rétribution légitime, dûe à tout général commandant en chef ; tout autre en ma place en auroit fait autant & peut-être davantage.

Eugène.

Quoi ! Hœchſtedt, Ramillies, Oudenarde, Malplaquet, n'ont pu ſervir de bouclier au nom de ce grand homme, & la victoire même n'a pu le défendre contre les indignes traits de l'envie ? Et quel rôle auroit joué l'Angleterre ſans ce vrai héros, qui l'a ſoutenue & l'a fait valoir, & qui l'auroit portée au comble de la grandeur, ſans ces miſérables intrigues féminines dont la France profita pour le faire diſgracier. Louis XIV étoit perdu, ſi le crédit de Marlborough s'étoit ſoutenu deux années encore.

Lichtenſtein.

J'avoue que la Reine Anne ſans Marlborough, & Charles VI ſans Eugène auroient joué un triſte rôle. C'eſt à vous deux ſeuls que ces deux monarchies doivent leur conſidération & leur gloire ; les gens ſenſés en conviennent ; mais il faut compter dans le monde mille imbécilles & cent fous contre un homme de bon ſens. Ainſi vous ne devez pas vous étonner des jugemens baroques que la poſtérité a portés ſur vos perſonnes.

Eugène.

Il faut avouer que nous jouons de malheur. Quand

il n'y a qu'une voix ſur Alexandre, Céſar, Scipion, & Paul Emile, pourquoi faut-il qu'après avoir fait de grandes choſes comme eux, le public s'acharne ſur notre réputation, tandis que la leur ſe soutient conſtamment & que tout panégyriſte s'efforce de leur comparer celui qu'il loue pour l'honorer.

Lichtenſtein.

Leur bonheur a voulu que dans leur ſiècle il n'y eût point d'Encyclopédiſte.

Marlborough.

Qu'eſt-ce qu'un Encyclopédiſte ? Quel nom barbare ! Eſt-ce un Iroquois ? Je n'ai jamais entendu ce nom-là.

Lichtenſtein.

Oh ! je le crois bien, il n'en exiſtoit point de votre temps. Les Encyclopédiſtes ſont une ſecte de ſoi-diſant philoſophes, formée de nos jours ; ils ſe croient ſupérieurs à tout ce que l'antiquité a produit en ce genre. A l'effronterie des Cyniques, ils joignent la noble impudence de débiter tous les paradoxes qui leur tombent dans l'eſprit ; ils ſe targuent de géométrie, & ſoutiennent que ceux qui n'ont pas étudié cette ſcience, ont l'eſprit faux ; que par conſéquent ils ont ſeuls le don de bien raiſonner ; leurs diſcours les plus communs ſont farcis de termes ſcientifiques. Ils diront, par exemple, que telles lois ſont ſagement établies en raiſon inverſe du quarré des diſtances ; que telle puiſſance prête à former une alliance avec une autre, ſe ſent attirer à elle par l'effet de l'attraction, & que bientôt les deux nations

ſeront aſſimilées. Si on leur propoſe une promenade, c'eſt le problème d'une courbe à réſoudre. S'ils ont une colique néphrétique, ils s'en guériſſent par les règles de l'hydroſtatique. Si une puce les a mordus, ce ſont des infiniment petits du premier ordre qui les incommodent. S'ils font une chute, c'eſt pour avoir perdu le centre de gravité. Si quelque folliculaire a l'audace de les attaquer, ils le noient dans un déluge d'encre & d'injures; ce crime de lèſe-philoſophie eſt irrémiſſible.

Eugène.

Mais quel rapport ont ces fous avec notre nom, avec le jugement qu'on porte de nous?

Lichtenſtein.

Beaucoup plus que vous ne croyez, parce qu'ils dénigrent toutes les ſciences, hors celle de leurs calculs. Les poëſies ſont des frivolités dont il faut exclure les fables, un poëte ne doit rimer avec énergie que les équations algébriques. Pour l'hiſtoire, ils veulent qu'on l'étudie à rebours, à commencer de nos temps pour remonter avant le déluge. Les gouvernemens, ils les réforment tous: la France doit devenir un Etat républicain, dont un géomètre ſera le légiſlateur, & que des géomètres gouverneront en ſoumettant toutes les opérations de la nouvelle république au calcul infinitéſimal. Cette république conſervera une paix conſtante, & ſe ſoutiendra ſans armée.

Marlborough.

Tout ce que j'entends eſt admirable. Mais ces

Encyclopédiſtes ne ſeroient-ils pas atteints des viſions des Primitifs, des Quackers, des Penſylvaniens ?

Lichtenſtein.

Vous les fâcheriez fort de le dire ; ils ſe piquent bien d'être originaux.

Eugène.

Il me ſemble que cette paix perpétuelle étoit une viſion d'un certain abbé de St Pierre, qui de mon temps n'a pas mal été bafoué.

Lichtenſtein.

Ils l'ont donc rappelée de l'oubli ; car ils affectent tous une ſainte horreur pour la guerre.

Eugène.

Il faut avouer que la guerre eſt un mal, mais qu'on ne ſauroit empêcher, faute d'un tribunal pour juger les cauſes des ſouverains.

Lichtenſtein.

S'ils haïſſent les armées & les généraux qui ſe rendent célèbres, cela ne les empêche pas de ſe battre à coups de plumes, & de ſe dire ſouvent des groſſièretés dignes des halles ; & s'ils avoient des troupes, ils les feroient marcher les unes contre les autres.

Marlborough.

Il en coûte moins de répandre de l'encre que du ſang ; mais les injures ſont pires que les bleſſures.

Lichtenſtein.

Pour l'art militaire, je n'oſe dire devant d'auſſi

grands héros, combien ils tâchent de l'avilir & dans quels termes ils en parlent.

Marlborough.

Parlez hardiment; puifqu'ils détruifent tout, il faut bien que dans ce conflit univerfel nous ayons notre part.

Lichtenftein.

Ces Meffieurs prétendent que vous n'avez été que des chefs de brigands, auxquels un tyran a confié des bourreaux mercenaires, pour exécuter en fon nom tous les crimes & toutes les horreurs poffibles fur des peuples innocens.

Eugène.

Ce font des propos de charretiers ivres. Socrate, Ariftote, Gaffendi, ni Bayle, ne s'exprimoient pas ainfi.

Lichtenftein.

Loin d'être ivres, ils font fouvent à jeun; leur bourfe n'eft pas affez fournie pour faire bombance. En leur ftyle, ces beaux propos s'appellent des libertés philofophiques; il faut penfer tout haut, toute vérité eft bonne à dire; & comme felon leur fens, ils font feuls les dépofitaires des vérités, ils croient pouvoir débiter hardiment toutes les extravagances qui leur viennent dans l'efprit, fûrs d'être applaudis.

Marlborough.

Apparemment qu'il n'y a plus en Europe de petites maifons: s'il en reftoit, mon avis feroit d'y loger

ces Meſſieurs, pour qu'ils fuſſent les législateurs des fous leurs ſemblables.

Eugène.

Mon avis feroit de leur donner à gouverner une province qui méritât d'être châtiée; ils apprendroient par leur expérience, après qu'ils y auroient tout mis ſens deſſus deſſous, qu'ils ſont des ignorans, que la critique eſt aiſée mais l'art difficile, & ſurtout qu'on s'expoſe à dire force ſottiſes, quand on ſe mêle de parler de ce qu'on n'entend pas.

Lichtenſtein.

Des préſomptueux n'avouent jamais qu'ils ont tort. Selon leurs principes le ſage ne ſe trompe jamais; il eſt le ſeul éclairé; de lui doit émaner la lumière qui diſſipe les ſombres vapeurs dans leſquelles croupit le vulgaire imbécille & aveugle; auſſi Dieu ſait comment ils l'éclairent. Tantôt c'eſt en lui découvrant l'origine des préjugés, tantôt c'eſt un livre ſur l'eſprit, tantôt le ſyſtème de la nature; cela ne finit point. Un tas de poliſſons, ſoit par air ou par mode, ſe comptent parmi leurs diſciples; ils affectent de les copier & s'érigent en ſous-précepteurs du genre humain; & comme il eſt plus facile de dire des injures que d'alléguer des raiſons, le ton de leurs élèves eſt de ſe déchaîner indécemment en toute occaſion contre les militaires.

Eugène.

Un fat trouve toujours un plus fat qui l'admire;

mais les militaires souffrent-ils ces injures tranquillement ?

Lichtenstein.

Ils laissent aboyer ces roquets, & continuent leur chemin.

Marlborough.

Mais pourquoi cet acharnement contre la plus noble des professions, contre celle sous l'abri de laquelle les autres peuvent s'exercer en paix ?

Lichtenstein.

Comme ils sont tous très-ignorans dans l'art de la guerre, ils croient rendre cet art méprisable en le déprimant ; mais comme je vous l'ai dit, ils décrient généralement toutes les sciences, & ils élèvent la seule géométrie sur ces débris, pour anéantir toute gloire étrangère & la concentrer uniquement sur leurs personnes.

Marlborough.

Mais nous n'avons méprisé ni la philosophie, ni la géométrie, ni les belles-lettres, & nous nous sommes contentés d'avoir du mérite dans notre genre.

Eugène.

J'ai plus fait. A Vienne j'ai protégé tous les savans, & les ai distingués lors même que personne n'en faisoit aucun cas.

Lichtenstein.

Je le crois bien, c'est que vous étiez de grands hommes, & ces soi-disant philosophes ne sont que des polissons, dont la vanité voudroit jouer un rôle :

cela n'empêche pas que ces injures ſi ſouvent répetées ne faſſent du tort à la mémoire des grands hommes. On croit que raiſonner hardiment de travers, c'eſt être philoſophe, & qu'avancer des paradoxes, c'eſt emporter la palme. Combien n'ai-je pas entendu par de ridicules propos condamner vos plus belles actions, & vous traiter d'hommes qui avoient uſurpé une réputation dans un ſiècle d'ignorance qui manquoit de vrais appréciateurs du mérite?

Marlborough.

Notre ſiècle, un ſiècle d'ignorance! Ah! je n'y tiens plus.

Lichtenſtein.

Le ſiècle préſent eſt celui des philoſophes.

Eugène.

Où l'on eſt battu, où l'on perd des provinces, où l'on ſe croit ſupérieur à l'antiquité. Que vos philoſophes diſent ce qu'ils voudront, je préfère notre ſiècle d'ignorance au leur.

Marlborough.

L'Angleterre eſt-elle auſſi infectée de vos Encyclopédiſtes?

Lichtenſtein.

Il y en a, mais pas tant qu'en France.

Marlborough.

Mais la France a-t-elle des généraux, & comment peut-elle en avoir s'ils ſont vilipendés?

Lichtenſtein.

Auſſi ſont-ils dignes de l'être; ce ſont les . . . . .

Marl-

Marlborough.

Et l'Angleterre a-t-elle produit quelque grand général qui m'ait ſuccédé ?

Lichtenſtein.

Le Duc de Cumberland.

Marlborough.

Combien de batailles a-t-il gagnées ?

Lichtenſtein.

Il a été battu à Fontenoy, à Haſtenbeck, & a manqué d'être fait priſonnier de guerre à Stade, lui & ſon armée.

Marlborough.

Vous vous moquez de nous, mon Prince. Quoi ! un Daun battu, un Cumberland étrillé, ce ſont-là les gens qu'on nous préfère ?

Lichtenſtein.

Non ſeulement eux, mais bien d'autres, qui à la vérité ont fait la guerre, mais n'ont pas commandé en chefs, ne le céderoient ni à Céſar, ni à vous. Ces héros en herbe ont la noble audace de s'afficher, & leur préſomption a été aſſez forte pour répandre ſon épidémie dans le public, qui ne préſage que leurs futurs exploits.

Marlborough.

A quoi nous ont ſervi tant de travaux, tant de ſoins, tant de peines ?

Eugène.

Vanité des vanités, vanité de la gloire !

DIALOGUE DES MORTS

ENTRE

LE DUC DE CHOISEUL,

LE COMTE DE STRUENSÉE,

ET SOCRATE.

DIALOGUE DES MORTS.

LE Duc de Choiſeul peut être conſidéré comme civilement mort depuis ſon exil, & le Sr Struenſée peut être conſidéré de même comme déjà condamné à mort par la ſentence qu'on portera contre lui. Rien n'empêche donc un auteur peu ſcrupuleux ſur la chronologie de les traiter comme d'anciens morts, & de les faire trouver enſemble dans les lieux imaginaires où les ombres converſent & s'entretiennent, ſelon la mythologie des païens, des chrétiens, des muſulmans, & de preſque tous les peuples du monde.

Choiſeul.

Non, quoi que vous puiſſiez me dire, rien ne me conſole de ne plus être à Verſailles, de ne plus gouverner de royaume, de ne plus faire parler de moi. Qu'il eſt fâcheux d'être une ombre !

Socrate.

Pas plus que d'être autre choſe. Quelle rage te poſsède de vouloir gouverner un peuple qui ne veut pas être gouverné par toi, & pourquoi te plains-tu d'être aſſujetti aux lois éternelles de la nature comme le reſte des mortels ?

Choiſeul.

Je ne ſuis pas tant haï dans ce royaume que vous le croyez. Réellement roi de France, j'avois eu le ſecret de m'attacher beaucoup de perſonnes, ſoit par des ſervices que je rendois, ſoit par des places que j'avois à donner, ſoit par des largeſſes qui ne me coûtoient rien: j'ai été regretté. Il n'y a pas en toute la France un homme qui m'égale en génie. Quel rôle je jouois! Je troublois l'Europe à mon gré, je ſurpaſſois Richelieu & Mazarin.

Socrate.

Oui, en tracaſſeries, en intrigues malignes, en friponneries, car tu étois très-fripon de ton métier. Mais ſais-tu que la réputation de tes ſemblables n'eſt enviée de perſonne? Les gens vertueux la déteſtent, leur déciſion l'emporte à la fin dans le public, & ils dictent l'arrêt de la poſtérité. Tu ne paſſeras dans l'hiſtoire que pour un brouillon célèbre, pour une fuſée qui éblouit un moment, & qui s'éclipſe dans la fumée qu'elle exhale.

Choiſeul.

Vraiment, Mr Socrate, vous avez de l'humeur; car il faut en avoir pour ne pas approuver mon miniſtère. La monarchie françoiſe eſt bien autre choſe que la ville d'Athènes.

Socrate.

Tu te crois encore à Verſailles avec ta femme, je veux dire avec ta ſœur Mme de Grammont, entouré

de serviles adulateurs : là, la fausseté déguisée en politesse te prodiguoit le mensonge. Les uns par crainte de ton pouvoir, les autres par un vil intérêt t'encensoient & se rendoient les panégyristes de tes folies ; mais ici l'on n'a besoin de personne, on n'encense personne & l'on ne dit que la vérité.

Choiseul.

Oh, le désagréable séjour ! Qu'il est fâcheux pour un courtisan de Versailles, que dis-je, pour un ministre roi, de vivre avec d'aussi plats rustres. Mais que vois-je ? quel objet nous envoie-t-on de l'autre monde ? Qu'est-ce que cet animal, il n'a point de tête ; je crois, Dieu me damne, que c'est Mr St Denys. Qui es-tu, homme sans tête ?

Struensée.

Je n'ai point l'honneur d'etre saint, je suis même hérétique. Je suis venu ici sans tête, parce qu'on avoit besoin de la mienne dans le pays où on me l'a coupée, faute d'en avoir d'autre.

Choiseul.

On n'est pas si brutal en France. Les lois y sont pour le peuple & non pour les grands. On ne coupe point nos têtes. Mais quel rôle as-tu joué, & pourquoi t'a-t-on traité ainsi ?

Struensée.

Je suis le Comte de Struensée & de ces gens qui doivent tout à leur mérite. Je suis l'auteur de ma fortune. Je professois la médecine dans le Holstein, lorsque le souverain de l'Islande, de la Norvège, du

Holſtein & du Danemarck vint à Kiel; il étoit abymé de maladies ; je l'en guéris heureuſement. Je gagnai ſa faveur, & plus encore celle de la Reine, qui ne me regarda pas avec des yeux indifférens. Je devins miniſtre & je voulus être ſouverain. Je penſois comme Pompée, je ne voulois point avoir d'égal. Je trouvai le moyen de captiver mon maître, & pour le maintenir dans la ſujétion, je l'abrutis à force de lui faire avaler de l'opium en guiſe de médecine : enſuite la Reine & moi nous voulûmes nous rendre régens du royaume. Quand on eſt le ſecond, on veut être le premier. Je me fis un grand parti. Nous étions ſur le point de déclarer le monarque inhabile au gouvernement. Inopinément je fus arrêté la nuit & mis aux fers. Ces Danois, qui ne connoiſſoient point Machiavel, ne purent ſentir ce qu'il y avoit de ſublime dans ma conduite ; & après avoir été vraiment roi, on me trancha la tête. Mais qui êtes-vous, vous qui m'interrogez ?

Choiſeul.

Je ſuis le fameux Duc de Choiſeul, ci-devant roi de France, comme vous l'avez été du Danemarck. Je fus le ſeul inſtrument de ma fortune, mes intrigues m'ont placé près du trône ou ſur le trône, comme vous voudrez, où j'ai jeté le plus grand éclat. Je ſuis l'auteur du fameux pacte de famille par lequel j'engageois l'Eſpagne à ſacrifier ſa flotte & une partie de ſes poſſeſſions de l'Amérique, pour avoir l'honneur d'aſſiſter la France aux abois par la guerre qu'elle faiſoit aux Anglois en Allemagne, battue ſur

terre & ſur mer ; je parvins à faire la meilleure paix poſſible dans la ſituation où ſe trouvoit le royaume & . . . . .

Socrate.

C'eſt la ſeule action ſage que tu ayes faite de ta vie.

Choiſeul.

Je me ſens flatté qu'il y en ait au moins une que vous approuviez. Depuis je chaſſai les jéſuites de France, parce qu'étant ambaſſadeur à Rome, je me brouillai avec leur général.

Socrate.

Cette engeance n'exiſtoit pas de mon temps ; mais des morts m'ont appris que ce ſont des ſophiſtes armés de poignards & munis de poiſons. Mr le Comte de Struenſée ne ſeroit-il pas de leur ſecte ?

Struenſée.

Je ſuis de celle de Cromvel, de Céſar Borgia & de Catilina ; mais continuez, Mr le Duc, à m'inſtruire.

Choiſeul.

Après un auſſi beau coup, je m'emparai d'Avignon ; j'en chaſſai le Pape, afin d'annexer pour jamais le comtat au royaume de France ; j'y ajoutai encore la Corſe, que j'eſcamotai adroitement aux Génois.

Socrate.

Tu étois donc un conquérant ?

Choiseul.

Ce fut de mon cabinet que je fis ces conquêtes; & nageant dans les plaisirs, livré aux dissipations, du sein des voluptés je troublois l'Europe. Plus les autres puissances étoient agitées, plus la France pouvoit se maintenir en paix. Les guerres & la mauvaise administration précédente avoient épuisé nos finances, le crédit étoit perdu, & la banqueroute presque certaine.

Struensée.

De quelle façon troublâtes-vous l'Europe?

Choiseul.

Jamais rien de plus fin, de plus adroit, de plus sublime ne s'est imaginé. Premièrement je plaçai de grands fonds dans la compagnie orientale d'Angleterre sous des noms supposés. Mes agens, qui faisoient hausser & baisser les fonds à plaisir, déroutoient tout le monde, & ils brouillèrent les directeurs de la compagnie, tandis que par mes manœuvres adroites je soulevois les nababs du Mogol contre l'Angleterre; la guerre se fit entr'eux & la compagnie fut sur le point de succomber; je pensai en mourir de joie.

Socrate.

La belle ame!

Choiseul.

D'un autre côté j'excitois les Neuchâtellois à se révolter contre le Roi de Prusse, pour donner à cet

esprit inquiet de l'occupation chez lui. Non content de tant de choses que je menois de front comme les Romains leurs quadriges, à force de sommes répandues dans le divan j'obligeois les Turcs à déclarer la guerre aux Russes, j'animois la confédération en Pologne pour tailler de la besogne à Catherine, je voulois soulever contr'elle les Suédois, pour qu'une diversion entreprise de leur part soulageât la Porte accablée par les armées russes ; j'aurois même persuadé à l'Impératrice Reine de seconder Mustapha, si mes ennemis ne m'avoient culbuté.

Struensée.

Quel dommage que tant de beaux projets n'ayent pas été exécutés !

Choiseul.

Sans doute. J'aurois fait tant de bruit, j'aurois tant tracassé, que toute l'Europe n'eût parlé que de moi.

Socrate.

Souviens-toi d'Erostrate qui brûla le temple d'Ephèse pour avoir de la réputation.

Choiseul.

C'étoit un incendiaire, & je fus un grand homme. Je jouois sur notre globe le rôle de la providence ; je réglois tout, sans que personne s'apperçût des moyens que j'employois ; on voyoit les coups, sans voir la main dont ils partoient.

Socrate.

Insensé ! Oses-tu bien te comparer à la provi-

dence, tes fourberies avec la toute-ſageſſe, tes crimes avec l'archétype de la vertu ?

Choiſeul.

Oui, Mr Socrate, je l'oſe. Que votre tête pelée apprenne que les coups d'Etat ne ſont pas des crimes, & que tout ce qui donne de la gloire eſt grand. Souvenez-vous que vos Grecs ont érigé en demi-Dieux des hommes qui ne me valoient pas.

Socrate.

Il a des tranſports au cerveau ; ce ſont des redoublemens d'accès. Vas-t'en conſulter Hippocrate ; il eſt ici près, il guérira ta folie.

Choiſeul.

Mr le Comte de Struenſée eſt plus proche ; il me rendroit bien ce ſervice, ſi j'en avois beſoin (cependant ſans opium). Ah ! ce philoſophe taciturne prend pour folie une noble fierté, & la juſte confiance que tout grand homme doit avoir en lui-même.

Struenſée.

Vous n'avez pas beſoin de remèdes, vous méritez les plus grands éloges. Machiavel vous eût donné la couronne des politiques ; mais pourquoi fûtes-vous exilé ?

Choiſeul.

Un Chancelier, plus fin fripon que moi, en vint à bout à l'aide d'une catin favorite ſous laquelle mon orgueil ne voulut pas plier.

Struensée.

Après les belles choses que vous aviez si heureusement exécutées, de quel prétexte put-on se servir pour vous exiler ?

Choiseul.

On allégua l'épuisement des finances. Louis avoit quelque répugnance à se voir auteur d'une banqueroute ; il voulut traîner les choses, pour laisser à son petit-fils en héritage l'horreur publique que cet événement devoit lui attirer. On m'accusa donc d'avoir prodigué les espèces pendant mon règne ; & il est vrai que je méprisois ce vil métal ; je faisois des largesses ; j'étois né avec les sentimens nobles d'un roi, qui doit être généreux & même prodigue.

Socrate.

Ma foi, tu étois un maître fou d'achever la ruine d'un royaume.

Choiseul.

Mon esprit étoit porté au grand, & sans doute qu'il y a de la grandeur à une monarchie comme la France de faire banqueroute. Ce n'est pas la faillite d'un marchand ; il s'agit de milliars ; l'événement fait du bruit, frappe les uns, étonne les autres, & bouleverse tout-à-coup nombre de fortunes. Quel coup de théâtre !

Socrate.

Le scélérat !

Choiseul.

Mr le philosophe, sachez qu'il ne faut pas avoir la conscience étroite quand on gouverne le monde.

Socrate.

Vas, pour rendre des milliers de citoyens malheureux, il faut avoir la férocité d'un tigre & un cœur de roche.

Choiseul.

Avec de telles diſpoſitions vous pouviez briller au Céramique, mais vous n'auriez jamais été qu'un pauvre miniſtre.

Struenſée.

Sans doute, un vaſte génie ſe ſignale par des entrepriſes hardies ; il veut du nouveau, il exécute des choſes dont il n'y a point d'exemple, il laiſſe les petits ſcrupules aux vieilles femmes, & marche droit à ſon but, ſans s'embarraſſer des moyens qui l'y conduiſent. Tout le monde n'eſt pas fait pour ſentir notre mérite, les philoſophes moins que les autres, & cependant nous ſommes pour l'ordinaire les victimes des intrigues de cour.

Choiſeul.

Voilà préciſément comme j'ai ſuccombé. Le mérite à notre cour ne tient pas contre les caprices d'une catin ; encore étoit-elle ſoufflée par un cuiſtre à rabat ; car que pouvoit-elle d'elle-même que ranimer le feu preſque éteint d'un prince en tout temps eſclave du ſexe ?

Struenſée.

Si vous aviez enployé l'opium pour engourdir votre monarque, les intrigues auroient été vaines, vous ſeriez encore miniſtre ou plutôt roi ; car celui

qui a le pouvoir & qui agit, eſt effectivement le maître, & celui qui le laiſſe faire, eſt tout au plus l'eſclave de l'autre.

Choiſeul.

L'opium étoit ſuperflu. La nature avoit fait mon maître tel que vos remèdes ont rendu le vôtre.

Socrate.

Ton opium t'a bien ſervi, malheureux apoſtat d'Hippocrate; tu as été empriſonné ni plus ni moins, & puni plus doucement que tu ne l'avois mérité.

Struenſée.

C'étoit un coup de la fatalité, que l'on ne pouvoit prévoir. Quelle cataſtrophe d'être déplacé, & encore par quelles gens!

Socrate.

Non, c'eſt une ſuite de la juſtice éternelle, afin que tous les crimes ne ſoient pas heureux, & qu'il y en ait quelques uns de punis pour l'exemple des pervers.

Choiſeul.

Je me flatte pourtant que vous plaignez ma diſgrace; car ſi j'avois continué mon règne, j'aurois étonné l'Europe par les grandes choſes que mon génie auroit produites & exécutées.

Socrate.

Tu aurois continué à faire de brillantes ſottiſes: ſi l'Europe avoit des petites maiſons, on devoit t'y loger. Et toi, Danois, les ſupplices d'Ixion & de Prométhée ſeroient encore trop doux pour punir ta

noire ingratitude envers ton maître, & tous les attentats qu'une ambition effrénée t'a fait commettre.

Choiſeul.

Voilà donc la gloire que j'attendois !

Struenſée.

Voilà donc la réputation que je m'étois promiſe !

Socrate.

Allez, malheureux, & choiſiſſez un autre ſéjour que le mien; aſſociez-vous aux Catilina, aux Cromvel, & ne ſouillez plus par votre préſence impure la demeure des ſages.

Choiſeul.

Quittons ce raiſonneur impertinent qui m'excède.

Struenſée.

Eloignons-nous de ce ſombre moraliſte; mais où tourner nos pas ? Je vais chercher la ſociété des Allemands mes compatriotes, & me conſoler avec Wallenſtein de mes infortunes. Adieu, roi ſans Etats.

Choiſeul.

Pour moi, je m'aſſocierai aux François, & je vais joindre Pepin, le Maire du palais. Adieu, miniſtre ſans tête.

DIA-

DIALOGUE

ENTRE

MARC AURÈLE

ET

UN RECOLLET.

DIALOGUE DES MORTS.

Le Recollet.

AH! qu'eſt-ce que je vois dans notre égliſe? un revenant! vîte de l'eau bénite, & un goupillon.

Marc Aurèle.

Que faites-vous là avec votre eau luſtrale? vous êtes ſans doute prêtre de Jupiter. Ecoutez-moi un moment.

Le Recollet.

Moi, prêtre de Jupiter! Ah! c'eſt ſans doute un damné ou un diable.

Marc Aurèle.

Je ne vous entends point. Qu'eſt-ce qu'un diable?

Le Recollet.

Mr Satan, ne m'emportez pas, je ſuis en péché mortel.

Marc Aurèle.

Qu'eſt-ce que Satan? Qu'eſt-ce qu'un péché mortel?

Le Recollet.

Voilà un revenant bien ignorant ! St François, ayez pitié de moi. Qui es-tu, mon ami ?

Marc Aurèle.

Je ſuis Marc Aurèle. Je reviens voir cette Rome qui m'aimoit, & que j'ai aimée, ce capitole où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes, cette terre que j'ai rendue heureuſe ; mais je ne reconnois plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, & je n'y ai plus retrouvé la ſtatue du ſage Antonin mon père ; c'eſt un autre viſage.

Le Recollet.

Je le crois bien, Mr le damné. Sixte Quint a relevé votre colonne ; mais il y a mis la ſtatue d'un homme qui valoit mieux que votre père & vous.

Marc Aurèle.

J'ai toujours cru qu'il étoit fort aiſé de valoir mieux que moi ; mais je croyois qu'il étoit difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuſer. Tout homme eſt ſujet à l'erreur ; mais pourquoi m'appelez-vous damné ?

Le Recollet.

C'eſt que vous l'êtes. N'eſt-ce pas vous qui avez tant perſécuté des gens à qui vous aviez obligation, & qui vous avoient procuré de la pluie pour battre vos ennemis ?

Marc Aurèle.

Hélas ! J'étois bien loin de perſécuter perſonne ; je rendis graces au ciel de ce que par une heureuſe

conjonćture il vint à propos un orage, dans le temps que mes troupes mouroient de ſoif; mais je n'ai jamais entendu dire que j'euſſe obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez. Je vous jure que je ne ſuis point damné; j'ai fait trop de bien aux hommes pour que l'eſſence divine, à laquelle j'ai toujours tâché de me conformer, veuille me faire du mal; mais vous, qui me paroiſſez de ſi mauvaiſe humeur, qui êtes-vous, s'il vous plait?

Le Recollet.

On voit bien que vous venez de loin, puiſque vous ne connoiſſez pas frère Fulgence, ce fameux recollet, habitant du Capitole, & qui parle au pape, quelquefois tout comme je vous parle. Des cardinaux viennent dans ma cellule. Je ſuis le confeſſeur de la Ducheſſe de Popoli; tout l'univers ſait qui je ſuis.

Marc Aurèle.

Frère Fulgence au Capitole! Les choſes me paroiſſent un peu changées. Dites-moi, je vous prie, où eſt le palais de l'Empereur mon ſucceſſeur; eſt-ce toujours ſur le mont Palatin? car en vérité je ne reconnois plus mon pays.

Le Recollet.

Allez, allez, bon homme, vous extravaguez. Mais, ſi vous voulez, je vous mènerai à Monte Cavallo; vous baiſerez les pieds du St. Père, & vous aurez des indulgences dont vous me paroiſſez avoir grand beſoin.

Marc Aurèle.

Accordez-moi d'abord la vôtre & dites-moi franchement, eſt ce qu'il n'y auroit plus d'empereur ni d'empire romain ?

Le Recollet.

Si fait, ſi fait, il y a un empereur & un empire ; mais tout cela eſt à quatre cents lieues d'ici, dans une petite ville appelée Vienne ſur le Danube. Je vous conſeille d'y aller voir vos ſucceſſeurs, car ici vous riſqueriez de voir l'inquiſition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, & qu'ils traiteroient fort mal les Marc Aurèle, les Antonin, les Trajan & les Titus ; gens qui ne ſavent pas leur catéchiſme.

Marc Aurèle.

Un catéchiſme ! l'inquiſition ! des dominicains ! des recollets ! des cardinaux ! un pape ! & l'empire romain dans une petite ville ſur le Danube ! je ne m'y attendois pas ; mais je conçois qu'en ſeize cents ans les choſes de ce monde doivent avoir changé de face. Je ſerois curieux de voir un empereur romain, marcoman, quade, cimbre ou teuton.

Le Recollet.

Vous aurez ce plaiſir-là quand vous voudrez, & même de plus grands. Vous ſeriez donc bien étonné, ſi je vous diſois que des Scythes ont la moitié de votre empire, & que nous avons l'autre ; que c'eſt un prêtre comme moi qui eſt le ſouverain de Rome, que frère Fulgence pourra l'être à ſon tour, que je

donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus, & que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre, mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la sienne dans l'occasion.

Marc Aurèle.

Vous me dites là d'étranges choses. Tous ces grands changemens n'ont pu se faire sans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain & je le plains.

Le Recollet.

Vous êtes trop bon. Il en a coûte à la vérité des torrens de sang, & il y a eu cent provinces ravagées; mais il ne falloit pas moins que cela pour que frère Fulgence dormît au Capitole à son aise.

Marc Aurèle.

Rome, cette capitale du monde, est donc bien déchue & bien malheureuse.

Le Recollet.

Déchue, si vous voulez, mais malheureuse, non; au contraire, la paix y règne, les beaux arts y fleurissent. Les anciens maîtres du monde ne sont plus que des maîtres de musique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés, & des violons. Nous n'avons plus de Scipions qui détruisent des Carthages, mais aussi nous n'avons plus de proscriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

Marc Aurèle.

J'ai tâché dans ma vie d'être philosophe; je le

ſuis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire ; mais par tout ce que vous me dites, je pourrois ſoupçonner que frère Fulgence n'eſt pas philoſophe.

Le Recollet.

Comment, je ne ſuis pas philoſophe ! Je le ſuis à la fureur. J'ai enſeigné la philoſophie, & qui plus eſt la théologie.

Marc Aurèle.

Qu'eſt-ce que cette théologie, s'il vous plait ?

Le Recollet.

C'eſt . . . c'eſt ce qui fait que je ſuis ici & que les empereurs n'y ſont plus. Vous paroiſſez fâché de ma gloire, & de la petite révolution qui eſt arrivée à votre empire.

Marc Aurèle.

J'adore les décrets éternels, je ſai qu'il ne faut pas murmurer contre la deſtinée, j'admire la viciſſitude des choſes humaines ; mais puiſqu'il faut que tout change, puiſque l'empire romain eſt tombé, les recollets pouront avoir leur tour.

Le Recollet.

Je vous excommunie, & je vais à matines.

Marc Aurèle.

Et moi je vais me rejoindre à l'être des êtres.

DIALOGUE DES MORTS

ENTRE

MADAME DE POMPADOUR

ET

LA VIERGE MARIE.

DIALOGUE DES MORTS.

La Vierge.

SOYEZ la bien-venue, ma mie. Par quel hazard arrivez-vous ici ?

Pompadour.

Apprenez, ma mie, les termes convenables quand on a l'honneur de parler à une perſonne comme moi. Une gueuſe de juive qui accouchait dans des étables en la compagnie des bœufs & des ânes, me doit appeller Madame, c'eſt le moins qu'elle peut faire.

La Vierge.

Eh bien ! vous ſerez Madame ſi vous le voulez abſolument ; mais ne vous ſouvient-il pas du grand rôle que j'ai joué en Idumée, & du plus grand rôle que je joue à préſent dans le ciel ?

Pompadour.

Oui, il me ſouvient du conte de peau-d'âne & de barbe-bleue.

La Vierge.

Qu'eſt-ce à dire ?

Pompadour.

Qu'on parle très-diverſement de vos grandeurs. L'opinion commune eſt, que le concile de Trente vous attribue des honneurs dont vous ne jouïſſez pas. Le peuple imbécile vous appelle reine du ciel : les gens ſenſés hauſſent les épaules, & les philoſophes s'en moquent.

La Vierge.

Comment, petite impertinente, vous qui vous êtes intruſe dans le ciel malgré les commis de la contrebande, vous qui devriez rôtir éternellement chez Lucifer pour vos frédaines : vous m'oſez tenir en face des propos auſſi inſolens !

Pompadour.

Tout doux, la Vierge ! Croyez-vous que je ſois la ſeule perſonne dont on puiſſe citer les avantures galantes ? Ne me preſſez pas, ou je vous produirai de certains vaudevilles qui coururent à Jeruſalem de votre temps.

La Vierge.

Vous êtes une perfide créature. Je n'entends rien aux ſottiſes que vous dites.

Pompadour.

Vous les entendrez fort bien, s'il vous plait de vous ſouvenir d'un certain ſoldat romain nommé Penter, vous l'aimiez . . . . vous rougiſſez . . . . ! ſachez qu'il eſt public, que vous vécutes avec lui dans la plus grande intimité, & qu'on le croit père de . . . .

La Vierge.

Ah ! je n'y tiens-plus. Quoi ! de telles ſottiſes ſe débitent publiquement, & mon divin époux ne foudroye pas les impies qui les répandent ! Qu'il déchaine tous les fléaux des enfers, la peſte, la famine, la guerre pour détruire la race préſente, pire que celle qu'il noya jadis par un déluge univerſel ! Il faut que l'univers ſoit rempli d'encyclopédiſtes. Tout eſt perdu, puis qu'une catin m'oſe tenir de tels propos.

Pompadour.

Oh ! ceci en eſt trop. J'admire la nobleſſe de vos expreſſions ; mais puiſque je ſuis en ſi mauvaiſe compagnie n'épargnons pas les termes. Apprenez donc que de catin à catin la différence eſt, que je l'ai été d'un grand roi, & vous d'un miſérable ſoldat romain.

La Vierge.

Tout doucement. Eſt-ce que l'abbé de Bernis & monſieur .... & monſieur C .... n'ont pas été les précurſeurs du très-chrétien ? & ſi vous n'aviez pas pris les fleurs blanches, la moitié de la ville de Paris aurait travaillé de concert avec vous pour orner le chef de votre amant. Voilà votre fait. Quant à moi, j'ai vécu ſi chaſtement que j'ai été vierge avant & après l'enfantement.

Pompadour.

Oh ! pour vierge, madame, je le ſuis aſſurément autant que vous, & peut être plus encore. Je n'eus qu'une fille délicate de monſieur d'Etiole, & vous

deux garçons : or vous ſavez que les garçons ſont de furieux deſtructeurs de pucelages. On dit que votre aîné devint célèbre.

La Vierge.

Hélas ! oui, il fut pendu ; mais cela fit ſa fortune.

Pompadour.

Cette raiſon m'a dégoûtée d'avoir des garçons.

La Vierge.

Vous n'avez pas l'ame ſublime. Cette pendaiſon, c'eſt-là le miſtère.

Pompadour.

Vous cherchez des miſtères où il n'en faut point. Eſt-il extraordinaire que le fils d'un charpentier ou d'un ſoldat romain ſoit pendu pour avoir voulu attrouper le peuple ? Miſérable juive, renoncez à vos abſurdités. Sachez que Dieu eſt incommunicable ; il n'engendre point, il eſt inviſible, infini ; l'immenſité le ſépare de nous autres viles créatures. Vous n'avez pû ni n'avez été obombrée par lui, comme je l'ai été très-réellement par Louis XV.

La Vierge.

Mais ne ſavez-vous donc pas, qu'il m'envoya le Saint-Eſprit, & que par lui la ſemence céleſte me fut infuſée ?

Pompadour.

Vos diſcours me font horreur. Vous blaſphémez.

La Vierge.

Vous n'y comprenez donc rien.

Pompadour.

C'eſt comme ſi le roi de France m'eût envoyé le duc d'Aguin en ſon nom, pour me demander mes faveurs : & encore la comparaiſon eſt-elle fauſſe ; car le duc d'Aguin exiſte, il eſt connu ; mais votre Saint-Eſprit eſt une addition à la divinité, qui doit ſon exiſtence au cerveau creux de Platon & à quelques juifs imbéciles, qui ont fabriqué un dieu triple, & qui adoptèrent ces chimères grecques.

La Vierge.

Vous êtes étonnante, madame, de renverſer, en vous jouant, les fondemens de votre foi & de cette religion, que la mort de mon fils donna au monde.

Pompadour.

Ne ſuffit-il pas que ces fables inſipides ayent ſubjugué le monde pendant quatorze ſiècles, & n'eſt-il pas temps enfin que les hommes ſortent de leur aveuglement ? Le merveilleux peut éblouir pour quelques momens ; à la longue il a le ſort de tout menſonge, qui diſparait aux rayons de la vérité.

La Vierge.

A ce compte je ne ſerais donc plus reine du ciel ?

Pompadour.

Votre crédit idéal avait établi cette opinion, & cette opinion a ceſſé. Pour moi, j'ai été plus réellement reine de France, que vous reine du ciel. Je ne le ſuis plus, & je m'en conſole. De mon temps je faiſais & défaiſais les miniſtres, je nommais les

ambaſſadeurs & les maréchaux ; je décidais de la paix & de la guerre à ma fantaiſie.

La Vierge.

Il y a paru par la belle guerre que vous avez pouſſée en Allemagne & ſur mer avec les Anglois. On dit, madame, que vos troupes de terre ont été éconduites partout ; & que de quatre vingt vaiſſeaux de ligne que vous aviez, il n'en reſta pas ſix en état de ſervir.

Pompadour.

Le bonheur n'eſt pas toujours le compagnon de la ſageſſe : il ſuffit quelquefois d'un malautru pour déranger le plus beau projet ; enfin j'ai toujours gouverné, & ma fontange imprimait des ordres impérieux à toute la France ; au lieu, Madame, que votre ſeigneurie immaculée n'a jamais décidé de rien au ciel comme en terre. Auſſi mon amant très-chrétien ne m'a-t-il point fait l'amour par ambaſſade, mais bien rondement à la bourgeoiſe. J'y reviens encore, renoncez donc de bonne foi à votre déteſtable roman juif, qui n'eſt qu'un affreux blaſphème. Songez que c'eſt le comble de l'impiété que d'attribuer à l'Etre des Etres un amour impudique & des adultères à l'imitation des débauches dont on accuſait le Jupiter des gentils. Vous devriez mourir de honte d'avoir profané le nom de Dieu, pour voiler par un nom ſi reſpectable, des fredaines qu'on vous eût pardonnées facilement, comme un ſuite des faibleſſes humaines.

La

La Vierge.

Il vous convient bien de parler d'adultères ! Vous en avez commis de doubles & de triples. La femme d'Etiole a chaſſé la fille de Staniſlas du lit du très-chrétien.

Pompadour.

Je l'avoue ; mais que ne peut pas l'ambition ? Née en exil à Hambourg ; retournée en France à force d'intrigues, on me marie à un financier ; je vois le trône, on me l'offre, & je m'y place ; toute autre en aurait fait autant.

La Vierge.

On peut être tentée par un dieu ; mais un roi, c'eſt trop peu de choſe.

Pompadour.

Ne profanons point la divinité en la mêlant à nos entretiens. Tenons-nous en, madame, aux choſes humaines ; vous, à votre Joſeph ou votre Penter, moi à mon d'Etiole ou à mon amant très-chrétien.

La Vierge.

Il eſt ſur que ce roi très-chrétien a une maîtreſſe très-peu chrétienne, qui m'ôte juſqu'à la ſatisfaction dont je jouiſſais, que ma grandeur idéale en impoſait encore au monde.

Pompadour.

Conſolons-nous enſemble, madame, nos rôles ſont finis, vous le voyez bien, car on n'eſt plus reine en ce pays-ci.

La Vierge.

Tout mon malheur vient de ce que le concile de Trente a perdu créance parmi les hommes. Je ne le vois que trop, il faut quitter le ſiſtème merveilleux pour en revenir à de triſtes réalités; je ſacrifie à la vérité ce roman qui me plaiſait tant jadis.

Pompadour.

Vous n'y perdez que de vaines imaginations.

La Vierge.

Il eſt vrai: il en coute toujours d'abdiquer, ne fût-ce qu'un ſonge.

Pompadour.

J'ai cependant quitté le monde de bonne grace & ſans me déſeſpérer.

La Vierge.

Mais comment avez-vous trouvé le moyen d'entrer ici?

Pompadour.

Mon amant a une recette infaillible pour qu'une ame eſquive le pourgatoire & l'enfer, & aille en droite ligne au ciel.

La Vierge.

Et comment s'y prend-il?

Pompadour.

Il m'envoya un confeſſeur comme j'étais à l'agonie; & par le moyen de ſon abſolution, qui m'a ſervi de paſſe-partout, je ſuis arrivée ici ſans empêchement. Mon amant conſerve précieuſement cette recette pour s'en ſervir lui-même dans l'occa-

ſion. Mais croyez-moi, également péchereſſes toutes les deux, vivons déſormais en paix. Nous ne pouvons avoir de jalouſie de nos charmes, & d'ailleurs comme nous fûmes de même profeſſion, ſecourons-nous mutuellement, & tâchons de nous rendre la vie ſupportable.

La Vierge.

Je le veux bien, c'eſt le meilleur parti à prendre, d'autant plus que dans ce ſéjour les querelles ſont défendues. Allons chercher compagnie. Voulez-vous que je vous préſente à la Madelaine ?

Pompadour.

Volontiers, car elle eſt du métier, à condition que j'aie le haut-bout.

La Vierge.

Il n'y a ici ni haut ni bas-bout, ni grandes, ni petites entrées. La mort met tous les êtres de niveau : vous êtes toutes égales, hormis moi.

Pompadour.

Voilà encore des renvois de vos illuſions paſſées.

La Vierge.

Je l'avoue. On ſe détrompe difficilement : d'ailleurs vous ſaurez qu'un certain grec prétend, que l'amour de la gloire eſt la dernière paſſion du ſage.

Pompadour.

Laiſſons les grecs & les ſages, nous n'avons rien de commun avec eux. Ne pouvant mieux faire, allons donc joindre la Madelaine.

LOUIS XV
AUX
CHAMPS ELYSÉES.

DIALOGUE
OU
DRAME EN VERS.

PERSONNAGES.

MINOS

LOUIS XV

LOUIS IX Saint

LE ROI SALOMON

LE CARDINAL DE RICHELIEU

CARON

SAMUEL BERNARD

LOUIS XV
AUX
CHAMPS ELYSÉES.

CES jours Caron voiturait dans ſa barque
Certain quidam qu'il ne connoiſſait pas :
Il l'examine, en ſe diſant tout bas,
Eſt-il manant, ou robin ou monarque ?
Que reſte-t-il ? rien après le trépas.

Le mort l'entend : d'un air mélancolique
Lui dit : Caron, je vois ton embarras ;
Sur mon état tu veux que je m'explique :
Tu ſauras donc que j'ai donné des lois
Au beau pays qu'habitent les gaulois,
J'ai fait la guerre, & j'étais pacifique,
J'étais dévot, partant encore lubrique.

Caron.

Quoi ! ſerais tu Louis le bien-aimé ?

Le Mort.

Oui ; c'eſt ainſi que Paris m'a nommé,
Lorſque dans Metz, malade à rendre l'ame,

Les bons badauds d'avance me pleuraient,
Et pour mes jours Saint Denys invoquaient :
Mort, à présent peut-être qu'on me blame.

Caron.

Quel mal ici te feront leurs propos ?
Qu'on te béniſſe, ou bien qu'on te diffame.
Mais crains plutôt pour toi, pour tes égaux,
Le tribunal où préſide Minos,
Ce juge auguſte, infléxible & ſévère,
Eſt redoutable aux rois comme au vulgaire.

Le Mort.

Je crois, l'ami, ton cerveau dérangé.
Un très-chrétien, un puiſſant Roi de France
Par ton Minos peut-il être jugé ?

Caron.

Quitte ta morgue & ta hauteur ſi fière,
Amas d'erreurs que l'orgueil a forgé !
Tu n'es plus rien que cendre & que pouſſière,
Et tu devrais au bord de l'Achéron
Avoir laiſſé l'enflure d'un vain nom.

Le Mort.

Ah ! ton Minos, & ſa cour impolie,
Redouble encore mes regrets pour la vie.
De ſaint Louis le reſpectable ſang
Ne peut donc point ici garder ſon rang ?

Caron.

Vas, vas, ton Saint, ma foi, ne te ſervira guère,
Et nous l'eſtimons peu dans tout notre hémiſphère.

Le Mort.

Ce juge a-t-il des lettres de cachet?

Caron.

Que dis-tu là? ce mot n'eſt point français.

Le Mort.

Il ſe peut bien qu'en ta triſte nacelle
Aucun ſeigneur ne l'ait nommé jamais.
L'invention en eſt aſſez nouvelle;
C'eſt un effort qu'a fait l'eſprit humain;
En étendant le pouvoir ſouverain,
Un prince peut, libre dans ſa colère,
Et prononçant un arrêt arbitraire,
Punir ſans bruit tel qu'il veut des ſujets;
Ce qui ſe fait par lettres de cachet:
Et ſi Minos en eſt muni d'avance,
Que deviendra ma fragile exiſtence?
Quel ſort affreux! j'ai tout à haſarder.

Caron.

Le talion eſt la loi la plus juſte.

Le Mort.

Tu n'entends rien à l'art de commander.
Le châtiment, dût-il même excéder,
Eſt le ſoutien de tout empire auguſte.

Caron.

Minos doit donc en uſer envers toi;
Car en ces lieux il eſt autant que roi.
Mais vois-tu bien que déjà ma nacelle
Vient de frapper à ces funeſtes bords,

Que n'ont jamais pu repasser les morts ?
Et tu vas voir des juges le modèle.
Allons l'ami, du cœur ! mordieu, du cœur !

Louis descend de la barque, & prend terre.
Il est frappé des abois de Cerbère,
Il apperçoit ce monstre avec horreur.
Il avançait à grands pas dans sa route ;
Le très-chrétien suait à grosses gouttes ;
En le suivant, criait le vieux nocher :
Ne veux-tu pas me payer le passage ;
Un si grand roi voudrait-il me tricher ?

Le bon Louis, allongeant le visage,
Dit : je t'assigne, ô Caron ! sur les baux
Que payeront mes fermiers généraux.

Je n'en veux point ; il me faut des espèces,
Reprend Caron. Louis avoit aux doigts,
Comme souvent aux cours en ont les rois,
De beaux bijoux, présens de ses maîtresses ;
Il en prend un, le donne au batelier,
Qui le saisit sans se laisser prier.
Louis le quitte, & court à toute jambe,
Quoiqu'il fût lourd, pataud, très-mal ingambe ;
Il arriva dans les lieux où Minos
Juge à la fois les couards, les héros.

Le Roi frémit à l'aspect redoutable
Du président & de ses assesseurs.
Ah ! disait-il, quel sort épouvantable !
S'il me condamne, hélas ! pour des erreurs

Dont à Paris on ne ferait que rire :
Ce dernier trait ferait fans doute pire
Que cette fcène infultante à mes mœurs,
Qu'ont donnée au public mes confeffeurs.

Milliers de morts entouraient l'audience :
Expédiés promptement ils étaient
L'un après l'autre ainfi qu'ils arrivaient ;
Minos d'eux tous avait pris connoiffance,
Et prononçait à chacun fa fentence.
Très-triftement quelques uns s'en allaient,
Plaignant leur fort : d'autres le béniffaient.

Parmi la foule enfin Louis s'avance.
Minos penfif & d'un air refrogné
Même de loin l'avait déjà lorgné.
Il lui fait figne, & par fon nom l'appelle.
Ah ! n'as-tu pas fur les Gaulois règné ?
Lui dit Minos. Oui, Seigneur, fous tutelle,
Repart Louis : Dans ma jeuneffe frêle
Et d'Orleans, & Bourbon & Fleury
M'ont appris l'art de régner fur les lis :

Minos.

Mais fus-tu donc pupille à barbe grife ?

Le Roi.

Non pas, Seigneur ; quand je fus plus muri,
Je devins lors un chaffeur aguerri.

Minos.

N'aimas-tu pas beaucoup la paillardife ?

Le Roi.

Ce mot, Seigneur, n'eſt plus chez nous de miſe :
Ainſi parlait le peuple aux carrefours ;
Mais ce mot bas eſt banni pour toujours
De chez les grands dont la cour ſe compoſe.

Minos.

Rayons le mot ; mais parlons de la choſe.
Depuis la mort du premier des François
Tu fus, dit-on, le plus galant des Rois :
Aux courtiſans tu diſpenſois des Cornes,
Et ſans toucher encore au parc aux cerfs.

Louis.

Ces doux plaiſirs ont de ſi courtes bornes,
Et nous vivons ſi peu dans l'univers,
Qu'il faut plutôt, tant qu'un homme eſt en vie,
Plaindre ſes maux que lui porter envie.

Minos.

Qui t'envirait Pompadour, du Barry,
Toutes les deux communes dans Paris
Avant le temps où ta haute perſonne
Auprès de toi les plaça ſur le trône ?

Le Roi.

Ah ! Si la mort vient de me tout ôter,
Faut-il encore en ces lieux m'inſulter ?

Minos.

La vérité, Louis, n'eſt point d'inſulte.
Trop haut jadis ſur un trône placé,
De vils flatteurs recevant le vain culte
Tu fus par eux lâchement encenſé ;

Mais ici-bas, dans les champs Elyſées,
Les vérités ne ſont point déguiſées;
On n'y connoit courtiſan ni flatteur,
Et l'on y dit que tes poſtiches reines
Ont avec toi partagé ta grandeur;
Par leurs avis que tu fis des fredaines,
Dont ton Etat reſſentit le malheur.
C'était mal fait; mais ton ame fut bonne;
Voilà, Louis, pourquoi l'on te pardonne.
Nous diſtinguons, amis de l'équité,
Le bien du mal: faibleſſe n'eſt pas crime.
Tu ſemblais né pour la ſociété,
Auſſi ton nom ne ſera point cité
Comme celui d'un monarque ſublime.
Tu pourras donc, ſans craindre ou redouter,
Dans ces boſquets tranquillement errer:
Et, ſi ſouvent tu bâillais dans le monde,
Tu peux, mon fils, ſur les bords de cette onde
Bâiller encore, ou d'amour ſoupirer.
Il dit & part, finiſſant l'audience:
Louis s'incline & fait ſa révérence,
Au fond du cœur mécontent & fâché,
Tout bien peſé, malgré ſa ſuffiſance,
Il en fut quitte encor à bon marché.

Du tribunal il s'éloigna ſur l'heure.
Il veut ſavoir quel eſt l'heureux quartier
Où des Français la ſéquelle demeure—
Prenez par-là—ſuivez bien ce ſentier.—
En ſe hâtant ſa majeſté l'enfile.
Elle apperçoit dans ce charmant aſile

Un pré fleuri, coupé par des bosquets.
Là, sous l'abri des antiques cyprès
On croyait voir des ombres diaphanes,
Des farfadets, des spectres ou des manes,
Ou les esprits des plus fameux français.

Sa Majesté s'y rend en diligence,
Par pur amour pour les Welches de France.
Un haut rocher domine sur ce lieu,
Louis y voit le fameux Richelieu,
Qui méditait absorbé dans lui-même.

Louis lui dit—à quoi peux-tu rêver?
Mort une fois, tu ne peux t'élever.
Voudrais-tu donc faire encore un système?
Un mort peut-il dans ces lieux innover?

Richelieu.

Fuis, importun, & laisse-moi couver
Le grand projet où mon esprit s'applique.
J'y règle tout par la dialectique;
Quand quelque jour je pourrai l'achever,
Chacun dira, c'est un chef-d'œuvre unique.

Louis.

Votre Eminence a troublé l'univers;
Veut-elle encore tracasser aux enfers?

Richelieu.

Si tu savais, ô roi trop phlegmatique!
Sur quoi s'exerce ici ma politique,
Tout stupefait, d'étonnement saisi,
En admirant, tu dirois, qu'est ceci!

Louis.

Comment veux-tu qu'un étranger devine,
Sur quel objet ton vaſte eſprit rumine ?
Mais nous croyons & ſommes convaincus
Qu'en cet aſile où rien ne t'importune,
Où rien ne peut augmenter ta fortune,
Tu grands travaux ſont des ſoins ſuperflus.

Richelieu.

Non, s'il te plaît—il s'agit d'une affaire . . . . .

Louis.

Qui dans le fond ne t'intéreſſe guère. . . . . .

Richelieu.

Qui ſoumettra les vaſtes cieux, l'enfer
Et tout le monde au bras de Jupiter.

Ne ſais-tu pas, que malgré ſa puiſſance,
Ce Dieu dépend de la fatalité ;
D'effet eſclave, & libre en apparence ?
Je veux enfin que la néceſſité
Cède au torrent de ſon autorité.
Si j'ai rendu la France monarchique,
Je veux qu'un Dieu ſoit en tout deſpotique.

Louis.

Quoi ! chez les morts ton eſprit agité
Eſt occupé toujours de politique ?
Tu n'es qu'une ombre & n'éxiſterais pas,
Si ton eſprit n'embrouillait les Etats.

Richelieu.

La loi des cieux, éternelle, immuable,
Détermina que tout ombre ici-bas,

Fût à jamais à ſoi-même ſemblable,
Tant le penchant de l'homme eſt indomptable.
Qui fit la guerre, ici chamaillera;
Le biberon ici s'enivrera;
L'homme d'état ſe rendra reſpectable;
Et l'amoureux dans nos bois cherchera
Un doux objet, à ſes yeux agréable.

Louis.

Ah! ſi j'avais ici votre neveu,
Mon intrigueur, mon ami Richelieu
Que je pourrais aller vîte en beſogne!
Car chez les morts il n'eſt plus de vergogne.
Votre Eminence aime tant les projets;
Qu'elle en faſſe un pour combler mes ſouhaits:
J'attends tout d'elle; il fau qu'elle m'enſeigne
A remplacer du Barry, Pompadour.
J'oublirai tout, empire, gloire & règne,
Si dans ces lieux j'aſſouvis mon amour.

Richelieu.

Oui, vous pourrez, ô mon Roi! dès ce jour
Vous contenter: il eſt ici des belles
D'eſprit retors, qui ne ſont pas cruelles.
Pour les trouver, rendez-vous au canton
Où règne en paix le ſage Salomon.
Grandeur, éclat, pompe majeſtueuſe,
Vous frapperont dans cette cour nombreuſe:
Vous irez-là d'amour tout embraſé,
Et de ma part d'un mot autoriſé,

Vous préſenter à ce Roi ſi lubrique.
Mille catins compoſent ſon ſérail.
Sage il était, mais ſage judaique
Or il peut donc de ce nombreux bercail,
S'il eſt poli, vous faire une part juſte
D'un beau tendron, peut-être un brin uſé.
Mais vous, grand Roi, mais vous mon prince auguſte,
Si vous aimez, c'eſt pour être amuſé.
Un délicat n'eſt point ſenſé robuſte ;
Vous vigoureux, & familiariſé
A des catins de l'eſpéce commune,
Allez, partez & vous ferez fortune.
Quand on eſt roi, l'on n'eſt point refuſé.

Pour Saint Louis, chargé de le conduire,
Fut ſtupefait de ſon rôle nouveau.
Qu'était-il donc ? honnête maquereau.
Tout preux guerrier n'en aurait fait que rire,
Le Saint craignait que la grâce en défaut
Et ce métier ne pût un jour lui nuire.
Sa niche encor lui tenait fort à cœur,
Et les ſermons prêchés à ſon honneur,
Quoiqu'il ne fût ni vierge ni martyre.

Ni plus ni moins ils broſſaient les forêts.
Le roi diſait, je n'aurais cru jamais,
Que mort je puſſe encenſer des attraits,
Qui dans le monde auraient pu me ſéduire.

Le Saint répond, le cœur tout bouffi d'ire :
Tout eſt ici dans le relâchement :
Minos languit, le bon vieillard radote.

J'en ſuis contrit, mon ame ſi dévote
Déſirerait un juge violent,
Sévère, & fait pour juger les coupables.
Le roi repart, vous êtes bien méchant.
Pourquoi punir des faibleſſes aimables ?
Si l'on voulait punir à la rigueur ;
Ces lieux bientôt changés, méconnoiſſables
N'offriraient plus qu'un ſéjour plein d'horreur,
Un endrait triſte, un grand déſert aride,
Tout dépeuplé, ſauvage, en un mot, vide ;
Car où trouver tant de mortels parfaits ?
Vous cher Saint, mort avant qu'on m'ait vu naître,
(Je n'en crois rien,) mais vous l'étiez peut-être.
Qui tenterait d'analyſer de près
La vertu pure & la plus éclatante,
Y trouverait parmi tous ſes attraits,
A ſon regret quelque tache frappante.
Ah ! quel ſouhait, ah ! quel cruel deſſein
Pour un Louis & pour un maitre ſaint,
Que d'envoyer tous les mortels du monde,
Et tout ce qu'en produira l'univers,
Pour s'abymer au fond d'un gouffre immonde,
Au grand-jamais rôtir dans les enfers !

Saint Louis.

Quoi ! c'eſt mon fils ? . . . . que mon ſang dégénère !
Je te renonce & ne ſuis plus ton père :
Si Richelieu ne m'eût commis le ſoin
De te mener auprès du ** du coin,
En abhorrant tes diſcours hérétiques,
Et tes propos très-encyclopédiques,

Je me ferais dabord figné trois fois,
Et fur ton nez j'aurais brifé ma croix.

Le Roi.

Sommes-nous donc en terre catholique ?
Ne vois-tu pas qu'en ce lieu pacifique
Tout eft mêlé ; les juifs, turcs & chrétiens
Vivent en paix au milieu des païens ?

Saint Louis.

Voilà-t-il pas de ces propos damnables,
Partant d'un cœur froid, tiède, indifférent ?
Un roi chrétien doit être intolérant,
S'il ne prend pas nos livres pour des fables.

Le Roi.

Et faut-il donc avoir le cœur plus dur,
Que n'eft l'airain, ou le fer ou l'azur ?

Saint Louis.

Ah ! nous voici fur la frontière juive.
Je te maudis, te quitte & je m'efquive.
Louis tout feul s'approche du palais.
En le voyant fa Majefté l'admire ;
Car Salomon jadis pour le conftruire,
Mit fagement tout le Liban en fraix :
Il eft de cèdre, embelli par l'ivoire ;
Sa vafte enceinte eft un grand territoire ;
Sur le fronton, ouvrage exquis de l'art,
On y voyait Dame Ruth & Thamar,
Et des Hébreux la véridique hiftoire.

Le roi, placé deffus fon trône d'or,
Alors donnait à tout juif audience.

L'introducteur, qui n'était pas butor,
Chasse en avant la multitude immense,
Nouveaux venus de Londre & de Byzance,
De Rotterdam, de Pologne & de France.

Le bon Louis, las d'attendre, bâillait,
Entre les dents tout doucement jurait.
Ce prince avait toujours dans la pensée
Le pontilio de sa grandeur passée.
Tout en bâillant il remarque à l'écart
Certain quidam ; il crut le reconnoître.
Certes c'est lui . . . . . c'est Samuel Bernard.
Comment, Monsieur, comment pouvez-vous être
Parmi le tas de ces vils circoncis ?

Bernard.

Sachez, mon roi, mon souverain, mon maître,
Que j'ai passé chez les français jadis
Pour plus grand juif que ceux qu'on voit paraître
Dans ce palais chez Salomon admis.
Arabe ou juif, j'en ai bu toute honte.
Je cherche ici de l'or qui vient d'Ophir,
Je suis retors, je le gagne à bon compte ;
Je risque tout afin d'en acquérir.

Le Roi.

Vous êtes donc, Bernard, toujours le même ?

Bernard.

Pour les trésors mon amour est extrême.
Mais vous, mon roi, que cherchez-vous ici ?
Chez Salomon ? vous parmi le vulgaire !

Un fait pareil, tout extraordinaire,
Mérite bien que j'en fois éclairci.

Le Roi.

Je viens chercher, chez ce roi qu'on vénère,
Pour mes plaifirs une douce commère ;
Bref, en un mot, pour mon amufement,
Une catin de fon vieux Teftament.

Bernard.

Sur cet article il peut vous fatisfaire.

Louis.

Ne vois-tu pas que ces pouilleux de juifs,
Dans notre monde errans & fugitifs,
Dans celui-ci font gens qu'on confidère ?
Le roi d'eux feuls parait être occupé.
Je vais ici me morfondre à rien faire ;
C'eft mon deftin, ou je fuis bien trompé.

Bernard.

Ne craignez point, mon roi, telle aventure,
Et vous ferez reçu, je vous le jure.

Sur quoi Bernard en élevant la voix,
Cria tout haut : écoutez grands & rois,
Il eft ici dans ce palais augufte
Un petit-fils de Louis dit le jufte.
Sera-t-il dit que parmi ces pouilleux,
Rogneurs d'efpèce, ou bien fripiers hébreux,
On fouffre encor, confondu dans la foule,
Un roi, jadis oint par la fainte ampoule ?
Il dit : dabord un filence profond
(Effet commun que produit la furprife)

Succède au bruit, & le roi Salomon
Dit : c'eſt un conte, ou c'eſt une mépriſe.
Bernard ſe dreſſe & répond : Seigneur, non ;
Vous poſſédez dans votre cour brillante
Le bien-aimé Louis, le très-chrétien.
C'eſt lui, vous dis-je, & je vous le préſente.

Louis s'avance ; à ſon noble maintien,
A ſon grand air on reconnut très-bien,
Quil n'était pas un prince à la douzaine ;
Et Salomon, en lui tendant les bras,
Dit : quel bonheur de voir en mes états
Sa Majeſté de France très-chrétienne !
Louis répond ſans marquer d'embarras,
Comme auroit pu haranguer Démoſthène.

Nos deux grands rois, bras deſſus bras deſſous,
Très-tendrement tous les deux s'embraſsèrent.
Fraternité de bon cœur ſe jurèrent ;
Car tous les deux avaient les mêmes goûts,
Et quoique morts étaient amoureux fous.

Pour profiter du temps de la viſite,
Le français dit au jéruſalémite :
Ah ! montrez-moi, grand roi, votre ſérail ;
Je voudrais fort le connaître en détail.

Nenni, nenni, répond l'iſraélite ;
Mon bon papa fut jadis fait cocu
Par ſon cher fils Abſalon le pendu :
Je ne veux point perpétuer ſes cornes,
En admettant un roi nouveau-venu

Dans mon férail, fans impofer des bornes
Aux vifs tranfports d'un amour éperdu.

Mais, dit Louis, mon amour fait carème.
Depuis trois mois mort, enterré, tout blême,
Taxerait-on mon ombre dans ces lieux,
D'être un objet aux jaloux dangereux ?

Tant pis, répond le juif qui s'inquiète,
On a plus faim quand on a fait diète.
Vos français ont, ont, je ne fais quel jargon,
Pour captiver les femmes & les filles,
Peu connu dans Salem & Béthoron,
Qui plait au fexe & trouble les familles.

Mais après tout, vous êtes étranger,
Et pour montrer à quel point je fais vivre,
Dans cet inftant je veux qu'on vous délivre
Une beauté qui fait fe rengorger,
Qui fit tourner la tête à mon vieux père,
Qui fait comment on fubjugue les rois.
C'eft Bethfabé ; tel eft fon nom de guerre,
Un trait frappant de fes fameux exploits,
C'eft qu'elle fit, las ! par galanterie,
Affaffiner fon mari. Mons. Urie.

Louis.

Ah ! quelle femme, ô ciel ! & quel beau don
Me fait ici le grand roi Salomon !

Salomon.

Elle vaut bien la Pompadour, mon frère,
Qui vous força d'entreprendre la guerre,
Dont affez mal vous êtes trouvé . . . .

Louis.

Qui vous l'a dit ? comment ? quoi ! vous ſavez. . . .

Salomon.

Que les Français tant prônés dans l'hiſtoire,
Chez les Germains ont enterré leur gloire.
Mais laiſſons là les faits, où le haſard
Peut avoir eu la principale part.
Prens ta catin & parts avec ta dame,
Qui ſaura bien perpétuer ta flamme,
Te ſubjuguer, te bâter, te brider,
Te plaire encor & te perſuader.

Louis.

Je le vois bien, je ne m'en puis défendre,
Car d'un mauvais payeur il faut tout prendre.

C'eſt le précis de ce que nous écrit
Le gazetier fameux de l'Elyſée.
Je ne veux pas garantir ce qu'il dit.
La vérité qu'on aime & qu'on chérit,
Eſt à trouver en tout lieu mal aiſée.
Pour cette fois, lecteur, ceci ſuffit.
Tu ſais du moins, que ce bon roi de France
Ne manque point là-bas de jouiſſance.
Si tu veux plus ſavoir de ſon deſtin,
Attens encor, ne perds point patience ;
Tu l'apprendras l'ordinaire prochain.

REFLEXIONS

SUR LE

CARACTÈRE ET LES TALENS MILITAIRES

DE

CHARLES XII.

REFLEXIONS

SUR

CHARLES XII.

J'AI cherché, uniquement pour mon inſtruction, à me faire une idée juſte du caractère et des talens militaires de Charles XII. Je ne le juge pas d'après les tableaux qu'en ont fait ſes louangeurs ou ſes critiques. Des témoins oculaires et des mémoires qui, ſelon l'avis de tous les auteurs, ſont marqués au coin de la vérité, m'ont ſervi de règle. Il faut ſe méfier de toutes ces particularités, de toutes ces relations trop détaillées que nous trouvons ſouvent dans l'hiſtoire. Parmi un grand nombre de fictions et de ſatires, elles offrent bien peu de choſes qui ſoient dignes de notre attention.

Dans la foule de ces têtes turbulentes que dévorait la paſſion de dominer, qui ont cherché à rendre les peuples heureux ou à les opprimer ſous le joug de la ſervitude, celles-là ſeules méritent de fixer nos regards, dont l'eſprit qui ſavait tout embraſſer, et les vaſtes plans produiſaient de grandes actions, qui par la force de leur génie créèrent de rien en quelque ſorte les événemens, ou tirèrent le parti le plus avantageux de ceux qui ſe préſentaient pour faire des changemens eſſentiels dans les relations politiques entre les peuples. Tel était le génie de Céſar. Les ſervices qu'il avait rendus à la républi-que, ſes grands défauts, ſes vertus plus grandes encore, ſes victoires heureuſes, tout ſe réuniſſait pour l'élever ſur le trône du monde. Dans des ſphères plus ou moins reſſerrées, les Guſtave, les Turenne, les Eugène, les Marlborough étaient animés du même eſprit. Quelques-uns de ces grands hommes confor-mèrent leurs opérations au deſſein qu'ils voulaient ſuivre dans une campagne : d'autres lièrent tous leurs travaux, toutes les opérations de pluſieurs campa-gnes au projet de la guerre qu'ils firent, et on découvre le but qu'ils cherchaient à atteindre, quand on ſuit avec attention leurs entrepriſes, dirigées par la pru-dence ou ſecondées par l'audace, et qui étaient ſou-vent couronnées d'un ſuccès brillant. C'eſt ainſi que ſe conduiſit Cromwell, cet ambitieux aſſaſſin d'un roi, et Richelieu, ce prêtre adroit, qui par ſa peſévérance parvint à gouverner les grands du royaume avec le ſceptre de fer du deſpotiſme, à

détruire presque tous les Protestans, et à humilier les monarques de l'Autriche, ennemis irréconciliables de la France. Mon projet n'est pas d'examiner de quel droit César renversa la république dont il était citoyen; ce n'est pas ici le lieu de décider si le cardinal a, pendant son ministère, fait le bien ou le mal de la France, ni de mettre en question s'il faudrait reprocher à Turenne d'avoir servi les Espagnols contre sa patrie. On ne parle ici que de la valeur réelle des grandes qualités, et nullement de l'emploi bon ou mauvais qu'on en a fait.

Les passions violentes de Charles furent, il est vrai, souvent obligées de céder aux calculs et aux mesures de la politique; mais ce roi n'en est pas moins une de ces apparitions singulières qui ont excité la crainte et l'étonnement de l'Europe. La grandeur et l'éclat de ses actions surpassent l'attente du guerrier le plus ardent et le plus déterminé. Roi d'une nation valeureuse, arbitre du Nord, ses malheurs sont extrêmes. Obligé de chercher un asile chez des barbares dont il finit par être le prisonnier, il mérite d'être observé sous ces deux points de vue, et la recherche des causes de son bonheur et de ses malheurs ne peut être indifférente aux élèves de Mars.

Mon intention n'est pas de diminuer le mérite de ce héros, je ne veux que l'observer de plus près pour déterminer avec exactitude en quoi on doit l'imiter, et en quel cas on ne peut le proposer comme modèle.

Il ferait auffi ridicule de fe repréfenter un homme parvenu à la connaiffance parfaite d'une fcience quelconque, que de prétendre que le feu étanche la foif et que l'eau raffafie. Dire à un héros qu'il a commis une faute, c'eft lui rappeler qu'il eft homme. Vous, rois, généraux, miniftres, auteurs, en un mot, vous tous qui paraiffez fur la fcène du monde, vous êtes obligés de vous foumettre aux jugemens de vos contemporains et aux arrêts de la févère poftérité.

La lime de la critique ne s'attache qu'aux bons auteurs. Les mauvais n'en valent pas la peine. Il en eft ainfi des autres chemins qui mènent au temple de la gloire. On laiffe paffer fans y faire attention le commun des mortels, mais le regard pénétrant fixe le nombre de ceux qui avec des talens rares ouvrent des routes nouvelles.

Charles XII eft excufable fous plufieurs confidérations, de n'avoir pas réuni toutes les perfections de l'art de la gurre. Cet art difficile ne nous eft pas inné. Quand même la nature nous aurait pourvus d'un génie éminent, une étude profonde et une longue expérience ne nous font pas moins néceffaires pour perfectionner des difpofitions heureufes. Il faut commencer fa carrière fous les yeux d'un grand capitaine, ou apprendre les principes du métier à fes rifques et dépens, et après avoir reçu bien des leçons. On ne peut fe tromper en ne fuppofant point toute la capacité d'un général dans un jeune homme devenu roi à l'âge de 16 ans.

Charles XII vit pour la première fois l'ennemi, lorſqu'auſſi pour la première fois il ſe trouva à la tête de ſes troupes.

Je remarque à cette occaſion que tous ceux qui ont commandé des armées dans leur première jeuneſſe, ont cru que pour gagner des batailles il ne fallait que du courage et de la témérité.

Pyrrhus, le grand Condé, et notre héros en ſont des exemples; mais depuis que par la découverte de la poudre le ſyſtême de ſe détruire a changé, l'art de la guerre a auſſi changé de face. La force du corps, la première qualité d'un héros de l'antiquité, eſt à preſent comptée pour rien. La ruſe bat la force, et l'art la valeur. La tête du général a plus d'influence ſur les ſuites heureuſes ou malheureuſes d'une campagne, que n'en ont les bras de ſes combattans. La prudence prépare et déſigne la route que le courage doit ſuivre; l'audace doit diriger l'exécution, et l'habileté, non le bonheur, nous acquiert le ſuffrage des connaiſſeurs. Nos jeunes militaires peuvent apprendre la théorie de cette ſcience difficile, par l'étude de quelques ouvrages claſſiques, et ſe former par la fréquentation des hommes expérimentés. Ces reſſources manquèrent au roi de Suède. Soit pour l'amuſer, ſoit auſſi pour lui donner le goût de la langue latine qu'il haïſſait, on lui fit traduire le roman ingénieux de Quint-Curce, et il eſt poſſible que ce livre ait éveillé en lui le déſir d'imiter Alexandre; mais il ne pouvait pas lui fournir des règles qui appartiennent à un art militaire plus

récent. En général Charles ne devait rien à l'art, mais tout à la nature. Son génie ne brillait pas par des connaiſſances acquiſes, mais ſon ame portait l'empreinte de la plus grande audace, d'une fermeté inébranlable, et elle était capable des plus grandes réſolutions ; la gloire était l'idole à laquelle il ſacrifiait tout. Ses actions en détail gagnent quand on les examine de près, en proportion de ce que ſes plans perdent. La fermeté qu'il oppoſait au malheur, ſon activité infatigable dans toutes ſes entrepriſes, et un courage héroïque qui ne connaiſſait aucun danger, ſont certainement les traits caractériſtiques de ce roi extraordinaire.

Deſtiné par la nature à devenir un héros, ce jeune prince ſuivait le penchant irréſiſtible qui l'entraînait, au moment que la cupidité de ſes voiſins le provoqua à faire la guerre. Son caractère juſqu'alors méconnu ſe développa tout à coup. Mais il eſt temps de ſuivre le héros dans ſes différentes expéditions. Je borne toutefois mes remarques à ſes neuf premières campagnes, qui ouvrent un vaſte champ à mes obſervations.

Le roi de Danemarc feſait la guerre au duc de Holſtein qui avait épouſé la ſœur de Charles. Charles fit paſſer 8000 hommes en Poméranie au lieu de les envoyer dans le Holſtein, où ils n'auraient fait qu'aider à conſommer la ruine du pays qu'il voulait ſauver ; il aborda lui-même en Séeland avec la flotte, chaſſa les troupes ennemies qui gardaient la côte, aſſiégea Copenhague, la capitale de ſon ennemi, et en moins

de six semaines, il força le roi de Danemarc à une paix très-avantageuse pour le duc de Holstein.

Ce plan et son exécution sont également admirables. Charles s'élevait dans ce coup d'essai jusqu'à Scipion qui transporta la guerre en Afrique, pour forcer les Carthaginois à rappeler Hannibal de l'Italie. De Séeland je suis ce jeune héros en Livonie où ses troupes se rendent avec vîtesse incroyable, et le *veni, vidi, vici* de César convient parfaitement à toute cette campagne. L'enthousiasme qui animait le roi dans ces entreprises, passe dans nos ames, au récit de la victoire mémorable qu'il remporta.

La conduite de Charles fut sage et audacieuse, nullement téméraire. Il fallait secourir la ville de Narva que le Czar assiégeait en personne. Il était donc obligé d'attaquer et de battre les Russes. Leur armée était nombreuse; mais ce n'était qu'un essaim de barbares mal armés, sans discipline, et mal commandés. Les Suédois pouvaient donc s'attendre qu'ils auraient sur les Moscovites le même avantage que les Espagnols avaient obtenu sur les peuples sauvages de l'Amérique; le succès répondit parfaitement à leur attente, et l'Europe apprit avec étonnement que 8000 Suédois avaient battu et dispersé 80,000 Russes. J'accompagne le héros de ce triomphe à une nouvelle victoire sur le bord de la Duina, seule occasion où il employa la ruse, dont il sut se servir en maître. Les Saxons étaient sur le bord opposé de la rivière. Charles les trompa par un

ſtratagème dont il eſt l'inventeur, en ſe ſervant d'une épaiſſe fumée de paille mouillée qui maſquait ſes mouvemens, et à la faveur de laquelle, et d'une canonnade ſans relâche, il fit paſſer la rivière à ſes troupes, avant que le vieux général Heinau qui commandait les Saxons, eût le temps de ſe douter d'une pareille entrepriſe. A peine les Suédois furent-ils de l'autre côté de l'eau, qu'ils ſe mirent en bataille, prêts à tomber ſur l'ennemi. La cavalerie fit quelques attaques, l'infanterie quelques décharges, et les Saxons ſe diſpersèrent et prirent la fuite.

Quelle ſuperbe conduite au paſſage d'une rivière! quelle préſence d'eſprit, quelle activité Charles ne montra-t-il pas en mettant ſes troupes en bataille à meſure et à l'inſtant qu'elles prirent terre! enfin quelle bravoure de décider le combat auſſi vîte et avec tant d'honneur! Des meſures priſes et exécutées de cette façon méritent l'éloge de tous les ſiècles et de toutes les nations. Mais il eſt inconcevable qu'il faut chercher les coups de maître de Charles dans ſes premières campagnes. La fortune l'aurait-elle gâté par ſes faveurs non interrompues, ou peut-être aurait-il cru que celui à qui rien ne pouvait réſiſter, n'avait beſoin d'aucun art, ou ſon courage auſſi admirable qu'étonnant l'aurait-il ſéduit au point d'avoir le défaut de ces guerriers qui ne ſont que téméraires?

Juſqu'à préſent Charles avait tourné ſes armes contre l'ennemi qu'il était obligé de combattre pour ſa propre conſervation. Mais après la bataille de la

Duina nous perdons le fil qui le conduisait. Nous voyons un grand nombre d'entreprises sans liaison et sans dessein, quoique entremêlées d'actions éclatantes, mais qui ne contribuèrent en rien à le mener au grand but qu'il devait raisonnablement se proposer dans cette guerre.

Le czar était sans contredit le plus puissant et le plus dangereux ennemi de la Suède. Le héros n'aurait-il pas dû se retourner vers lui immédiatement après la défaite des Saxons? les débris de l'armée battue à Narva n'étaient pas encore réunis. Pierre I avait rassemblé à la hâte 30 ou 40,000 hommes de nouvelles troupes, qui ne valaient pas mieux que les 80,000 que Charles avait désarmées. Il devait donc l'attaquer de nouveau et avec vigueur, le chasser de l'Ingrie, ne pas lui laisser le temps de se reconnaître, et profiter de cette situation pour le forcer à faire la paix.

Le roi Auguste récemment élu, sans l'avoir été unanimement, se trouvait sur un trône chancelant. S'il perdait le secours de la Russie, il en tombait, ou Charles pouvait le détrôner quand cela lui plaisait, en supposant que cet événement fût d'un avantage réel pour la Suède. Mais au lieu de prendre ce sage parti, il semble que le roi oublia le czar et les Russes aux abois, pour donner la chasse à je ne sais quel magnat polonais du parti contraire. Le soin d'une vengeance particulière lui fit négliger des avantages réels et perdre de vue l'objet principal.

Après s'être emparé de la Lithuanie, ſon armée entra en Pologne, ſemblable à un torrent qui déborde, et inonda tout le royaume. Le roi était tantôt à Varſovie, tantôt à Cracovie, à Lublin ou à Lemberg. Ses troupes s'étendirent dans la Pruſſe polonaiſe, reparurent à Varſovie, détrônèrent le roi Auguſte, et le pourſuivirent en Saxe pour y prendre des quartiers d'hiver tranquilles.

Il faut ſe rappeler que ces campagnes que je ne fais que parcourir, occupèrent Charles pendant pluſieurs années. Je m'y arrête un moment pour examiner ſa conduite; remarquons en paſſant, dans l'intervalle de ſes marches et contre-marches, la bataille gagnée à Cliſſons, victoire qu'il dut à une habile manœuvre par laquelle il prit les Saxons en flanc.

La méthode que Charles ſuivit dans la guerre en Pologne, était très-certainement défectueuſe. Il eſt aiſé de conquérir la Pologne, qui eſt un pays ouvert par-tout, ſans places fortes; mais la conſervation en eſt, comme le remarque bien le comte de Saxe, très-précaire: plus la conquête en eſt aiſée, plus il eſt difficile de s'y établir et de s'y maintenir. La méthode qu'il propoſe paraît lente ſans doute; mais c'eſt la ſeule qu'on peut ſuivre ſi on veut agir avec ſureté. Le roi de Suède était beaucoup trop prompt pour faire des réflexions profondes ſur la nature du pays dans lequel il feſait la guerre, et ſur la diſpoſition convenable de ſes opérations militaires.

S'il s'était premièrement établi dans la Pruſſe polonaiſe, en s'aſſurant pas à pas de la Viſtule et du Bog, en établiſſant des places d'armes retranchées aux confluens ou en d'autres endroits qui en etaient ſuſceptibles, s'il avait agi de même ſur les autres rivières qui parcourent la Pologne, il ſe ſerait procuré des points de ralliement; il aurait gardé le pays conquis, et les places occupées l'auraient mis en état de lever des contributions et d'établir des magaſins pour l'armée. Par cette conduite la guerre devenait plus régulière, et il mettait fin aux courſes des Ruſſes et des Saxons. Les poſtes bien fortifiés auraient forcé ſes ennemis, pour effectuer quelque choſe contre lui, d'entreprendre des ſiéges éloignés où il était très-difficile de tranſporter le canon néceſſaire, par les mauvais chemins de ce pays-là. Sa ſituation ne pouvait jamais devenir déſeſpérée en cas de malheur; il avait ſes derrières libres, et par ſes poſtes il gagnait du temps pour réparer une perte et retarder un ennemi victorieux. Par une conduite contraire que Charles préféra, il n'était maître que du pays occupé par ſes troupes. Ses campagnes étaient des marches continuelles, et le moindre accident malheureux le mettait en danger de perdre ſes conquêtes. Il était forcé de livrer des combats ſans nombre, et ne gagnait par la victoire la plus glorieuſe, que la poſſeſſion incertaine de provinces d'où il avait long-temps auparavant chaſſé l'ennemi.

Nous approchons inſenſiblement de l'époque où la fortune commence à ſe déclarer contre notre héros.

Mon intention eſt d'être encore plus circonſpect que je ne l'ai été en jugeant les événemens qui eurent une fin ſi malheureuſe.

On ne doit pas décider de la bonté d'un plan, par l'iſſue de l'entrepriſe, et qu'on ſe garde bien de mettre les malheurs qui arrivent dans l'exécution ſur le compte du manque de précaution. Ils peuvent provenir des cauſes inviſibles que la foule appelle une fatalité aveugle, qui, malgré leur grande influence ſur le ſort des humains, échappent par leur obſcurité et leur complication à l'eſprit d'obſervation le plus profond et le plus philoſophique.

On ne peut en aucune manière accuſer le roi de Suède d'avoir été lui-même la cauſe de tous les accidens malheureux qui lui arrivèrent.

Le bonheur qui avait ſecondé toutes ſes entrepriſes pendant la guerre en Pologne, ne lui permettait pas de remarquer qu'il s'écartait ſouvent des règles de l'art, et comme il n'avait point été puni de ſes fautes, il ne connaiſſait pas le danger auquel elles l'avaient expoſé. Ce bonheur conſtant le rendit trop confiant; il ne ſe douta pas même qu'il fallait changer de meſures. Quant à ſes entrepriſes dans le duché de Smolenſko et en Ukraine, il paraît qu'on peut l'accuſer de n'avoir pas pris la moindre précaution. En ſuppoſant qu'il eût détrôné le czar à Moſcou, l'exécution de ſon plan ne lui eût fait aucun honneur, puiſque la réuſſite n'eût pas été l'ouvrage de ſa prudence, mais l'effet du haſard. La ſubſiſtance des troupes exigeant le premier ſoin du général, on a

comparé les armées à un édifice dont la base est l'estomac. La négligence du roi sur ce point essentiel est ce qui a le plus contribué à ses malheurs et à la diminution de sa gloire. Et quel éloge mérite un général auquel il faut, pour vaincre, des troupes qui n'ont pas besoin de nourriture, qui sont infatigables et immortelles ! On impute à Charles XII d'avoir trop légèrement compté sur les promesses de Mazeppa, mais le Cosaque ne le trahissait pas; au contraire, Mazeppa fut trahi lui-même par le concours fortuit de circonstances malheureuses qu'il ne pouvait ni prévoir ni détourner. Au reste des ames de la force de celle de Charles sont incapables de défiance, et ne deviennent soupçonneuses qu'après des expériences réitérées de la méchanceté et de l'ingratitude des hommes. Mais je reviens à l'examen du plan et des opérations que Charles comptait exécuter dans cette campagne. Il est vrai que je ne puis pas dire avec le Corrège : *Et moi aussi je suis peintre!* je hasarde cependant de proposer mes idées aux connaisseurs.

Afin de réparer sa faute d'avoir si long-temps négligé le czar, il me paraît que le roi aurait dû choisir le moyen le plus sûr pour attérer son puissant adversaire, en pénétrant dans la Russie par la route la plus facile. Ce n'était certainement pas celle de Smolensko ni de l'Ukraine : sur toutes les deux il avait des marais impraticables, des déserts immenses, et de grandes rivières à passer avant d'entrer dans un pays à moitié inculte, et de pouvoir arriver enfin

à Mofcou. En prenant un de ces deux chemins, Charles fe privait de tous les fecours qu'il aurait pu recevoir de la Pologne ou de la Suède ; plus il avançait dans la Ruffie, plus il fe trouvait féparé de fon royaume. Une telle entreprife demandait plus d'une campagne. D'où voulait-il tirer des vivres ? par quel chemin recevoir fes recrues ? de quel trou mofcovite ou cofaque pouvait-il faire un entrepôt ? Où prendre des armes et l'habillement qui font continuellement à renouveler dans une armée, et une quantité d'autres chofes de moindre valeur, dont on ne peut abfolument fe paffer ? Tant de difficultés infurmontables auraient dû lui faire prévoir que les Suédois étaient néceffairement expofés à périr de fatigue et de misère, et qu'ils devaient diminuer et fondre par leurs victoires même. Si l'afpect du fuccès était auffi trifte, combien l'idée des malheurs poffibles ne devait-elle pas être terrible ? une perte, aifée à réparer dans un autre fituation, devient une cataftrophe décifive pour une armée abandonnée au hafard dans un pays défert, fans places fortes et par conféquent fans retraite. Au lieu de s'expofer témérairement à tant de difficultés, de braver tant d'obftacles, il fe préfentait un plan beaucoup plus naturel, qui pouvait être conçu et exécuté fans effort. Il fallait aller droit à Péterfbourg par la Livonie et l'Ingrie. La flotte fuédoife et les tranfports néceffaires auraient pu fuivre l'armée par le golfe de Finlande et la pourvoir de vivres. Les recrues et autres chofes néceffaires auraient pu être à bord, ou amenées par la Finlande. Le roi couvrait fes meilleures provinces,

et ne s'éloignait point de ſes frontières. Les ſuccès eussent été plus brillans, et les plus grandes adverſités ne mettaient pas le roi dans une ſituation déſeſpérée. S'il s'emparait de Péterſbourg, il détruiſait le nouvel établiſſement du czar; la Ruſſie perdait l'Europe de vue, et le ſeul lien qui attachait cet empire avec la partie du monde que nous habitons, était rompu. Ce grand coup fait, il était le maître de profiter de ſes avantages et d'aller plus loin, quoique je ne vois pas qu'il fût eſſentiel de ſigner la paix à Moſcou. Qu'il me ſoit permis pour ma propre inſtruction de comparer la conduite du roi de Suède, pendant ces deux campagnes, aux règles que de grands maîtres dans l'art militaire nous ont données. Ces règles exigent qu'un général n'aventure jamais ſon armée, et n'avance point des corps qu'ils ne ſoient ſuffiſamment ſoutenus. Charles s'enfonça juſques dans le duché de Smolenſko ſans penſer à conſerver la communication avec la Pologne. Nos maîtres nous preſcrivent d'établir une ligne de communication défendue, et de la couvrir par l'armée pour avoir les derrières libres et mettre nos magaſins en ſureté. Les Suédois ſe trouvèrent près de la ville de Smolenſko, n'ayant de vivres que pour quinze jours. Ils chaſsèrent les Ruſſes devant eux, battirent leur arrière-garde, et les pourſuivirent au haſard, ſans ſavoir au juſte où l'ennemi fuyant les conduiſait.

On ne connaît d'autre précaution que le roi ait priſe pour la ſubſiſtance de ſon armée, que celle

d'avoir ordonné au général Lœwenhaupt de le ſuivre avec un convoi conſidérable. Il n'aurait donc pas dû laiſſer ce convoi, dont l'armée ne pouvait ſe paſſer, ſi loin derrière lui, ni ſe mettre en marche pour ſe rendre vers l'Ukraine avant ſon arrivée; car plus il s'en éloignait, plus il l'expoſait à être défait par l'ennemi; il aurait dû plutôt ramener ſes troupes en Lithuanie; au contraire il pouſſait toujours en avant et accélérait par-là la perte de l'armée.

A cette conduite oppoſée à toutes les règles de l'art, qui ſeule aurait pu tout perdre, ſe joignirent des malheurs qu'on peut mettre ſur le compte de la fatalité. Le czar attaqua trois fois Lœwenhaupt, et le força enfin à détruire une grande partie de ſon convoi. Le roi de Suède ignorait donc et les vues, et les mouvemens des Ruſſes. Si c'était négligence de ſa part, il devait avoir de grands reproches à ſe faire, mais ſi des obſtacles invincibles en étaient la cauſe, il faut bien mettre encore une fois ce déſaſtre ſur le compte d'une fatalité inévitable.

Quand on fait la guerre dans un pays à moitié barbare & preſque déſert, on eſt obligé, pour s'y maintenir, de conſtruire des places fortes. Ce ſont en quelque façon de nouvelles créations. Les troupes doivent aider à faire des routes & des digues, à conſtruire des ponts, à élever des redoutes ſelon que tout cela devient néceſſaire. Mais une méthode ſi lente ne convenait pas au caractère impétueux et à l'eſprit inquiet du roi. On a raiſon de remarquer qu'il eſt incomparable là où l'exécution dépend de

la valeur et de la promptitude ; mais qu'il n'eſt plus le même dans les occaſions qui exigent des meſures réglées ou des plans que le temps et la patience doivent faire mûrir.

Ces conſidérations prouvent combien il eſt néceſſaire qu'un guerrier ſoit le maître de ſes paſſions, et qu'il eſt très-difficile de réunir en une ſeule perſonne tous les talens d'un grand général. Je paſſe ſous ſilence la bataille de Holofzin, ainſi que bien d'autres affaires de cette campagne, parce qu'elles étaient auſſi inutiles à l'objet de la guerre, qu'elles furent funeſtes pour ceux qui en devinrent les triſtes victimes. En général Charles prodiguait le ſang des hommes. Il y a ſans contredit des occaſions où il eſt néceſſaire de ſe battre, quand on peut plus gagner que perdre, quand l'ennemi montre de la négligence ou dans ſes camps ou dans ſes marches, ou quand on peut par un coup déciſif le forcer à faire la paix ; mais beaucoup de généraux ne ſe battent ſi ſouvent, que parce qu'ils ne ſavent pas ſe tirer autrement d'affaire. Auſſi on ne leur en fait pas un mérite, et l'on regarde cette conduite comme un défaut de génie.

Nous approchons enfin de la bataille déciſive de Pultava. Les fautes des grands hommes ſont de fortes leçons pour ceux qui poſsèdent de moindres talens, et il y a peu de généraux en Europe à qui le ſort de Charles ne puiſſe apprendre à être ſages, prudens et circonſpects.

Le maréchal de Keith qui a commandé en Ukraine comme général ruſſe, et qui a vu et examiné Pultava,

m'a assuré que les fortifications de cette place n'avaient été que de terre, entourées d'un mauvais fossé. Il était persuadé que les Suédois auraient pu à leur arrivée l'enlever d'emblée sans d'autres préparatifs, si le roi n'eût pas à dessein fait prolonger le siége, afin d'attirer le czar pour le battre.

Il est sûr que les Suédois ne montrèrent pas alors la même ardeur & l'impétuosité qu'on leur connaissait ; il faut aussi convenir qu'ils ne donnèrent un assaut qu'après que Menzikof eût jeté du secours dans la ville ; & qu'il se fût campé près d'elle sur le bord de la rivière de Worskla. Mais le czar avait à Pultava un magasin considérable. Les Suédois qui manquaient de tout n'auraient-ils pas dû, dès que cela leur fût possible, s'emparer de ce magasin pour l'enlever aux Russes & se procurer l'abondance tout d'un coup ? Charles XII avait sans doute les plus fortes raisons de pousser le siége avec vigueur, & il aurait dû mettre tout en usage pour se rendre maître de cette bicoque avant l'arrivée du secours. Sans compter les cosaques ambulans de Mazeppa qui le jour de la bataille furent plus nuisibles qu'utiles, le roi n'avait en tout que dix-huit mille Suédois. Comment est-il possible qu'il s'avisât d'entreprendre un siége avec si peu de troupes, & de livrer en même temps une bataille ? A l'approche de l'ennemi il fallait, ou lever le siége, ou laisser un corps considérable dans la tranchée ; l'un était honteux, & l'autre diminuait considérablement le nombre de ses combattans. Cette entreprise, qui était tout à fait

contraire à l'intérêt des Suédois, donnait beau jeu au czar, & semble indigne de notre héros. A peine aurait-on pu l'attendre d'un général qui n'avait jamais fait la guerre avec réflexion. Sans chercher à découvrir des ruses où il n'y en avait point, sans attribuer au roi des vues que peut-être il n'avait jamais eus, il faut nous rappeler plutôt, que très-souvent il n'était pas instruit des marches de son ennemi. Il est à présumer qu'il n'était point informé de la marche de Menzikof ni de l'approche du czar, & que par conséquent il ne trouvait pas nécessaire de forcer le siége, parce qu'il s'imaginait que Pultava ne se rendrait pas moins. Qu'on se rappelle encore que Charles fit toujours la guerre en rase campagne, qu'il n'entendait rien aux siéges, & qu'il n'avait pas eu occasion d'en acquérir l'expérience. Quand de plus on considère que les Suédois restèrent trois mois devant Thorn, dont les ouvrages, pour le dire en passant, ne valaient pas mieux que ceux de Pultava, alors on peut prononcer avec justesse sur leur habileté en fait de siéges.

Quand Mons, Tournai, & les ouvrages des Cöhorn & des Vauban, arrêtent à peine trois semaines les armes françaises, & qu'au contraire Thorn & Pultava occupent les Suédois pendant plusieurs mois, ne peut-on pas en conclure que ces derniers n'entendent point l'art de prendre des places? aucune ville ne leur résista lorsqu'il fut possible de l'enlever d'emblée à la pointe de l'épée; la moindre bicoque les arrêta quand il fallait conduire des tranchées. Si

ces preuves ne ſont pas aſſez fortes, je demande encore : Charles vif & impétueux, comme il l'était, n'aurait-il pas aſſiégé & pris Dantzig pour faire ſentir à cette ville tout le poids de ſa colère, à cauſe d'une offenſe qu'il en avait recue ? ſe ſerait-il contenté d'une ſomme d'argent ? s'il n'avait pas regardé un ſiége comme une entrepriſe au-deſſus de ſes forces ?

Mais retournons à l'objet principal de ce traité. Pultava était aſſiégé & le czar approchait avec ſon armée ; Charles était encore le maître de choiſir un poſte pour y attendre ſon rival. Il pouvait le prendre ſur le bord de la Worſkla, en diſputer le paſſage au czar, ou l'attaquer immédiatement après. La ſituation des Suédois demandait une prompte réſolution. Il fallait ou tomber ſur les Ruſſes, dès qu'ils arrivèrent, ou abandonner tout à fait le projet de les attaquer. C'était une faute irréparable de laiſſer au czar le choix du poſte & le temps néceſſaire pour ſe mettre en état de défenſe. Il avait déjà l'avantage du nombre, *ce n'était pas peu* ; on lui cédait encore l'avantage du terrein & de l'art, *c'était trop.*

Peu de jours avant l'arrivée du czar, le roi fut bleſſé en viſitant la tranchée, le plus grand blâme tombe par conſéquent ſur ſes généraux. Il paraît cependant que ſitôt qu'il fut décidé à donner la bataille, il aurait dû abandonner la tranchée pour être en état d'attaquer l'ennemi avec plus de vigueur. S'il gagnait la bataille, Pultava ſe rendait de ſoi-même, en la perdant il était également obligé de lever le ſiége.

Tant de fautes réunies annonçaient l'iſſue malheureuſe de la bataille que l'on voyait journellement approcher.

Il ſemble que le ſort ait tout arrangé d'avance au déſavantage des Suédois & par là préparait leur perte. La bleſſure du roi qui l'empêchait de conduire lui-même ſes troupes comme à l'ordinaire, & la négligence des généraux qui par leurs mauvaiſes diſpoſitions firent aſſez connaître qu'ils n'avaient pas reconnu la poſition de l'ennemi, ou du moins qu'ils n'en avaient quc de fauſſes notions, contribuèrent beaucoup à cette cataſtrophe remarquable. On fit auſſi attaquer par la cavalerie, tandis que c'était l'affaire de l'infanterie & d'une artillerie bien dirigée.

Le poſte des Ruſſes était très-avantageux par ſa ſituation & devint encore plus fort par leurs redoutes. Une partie de leur front pouvait ſeule être attaquée, & la petite plaine où il était poſſible de former l'attaque était flanquée par le feu croiſé de trois rangs de redoutes; une aile de l'armée ruſſe était couverte par un abatis, derrière lequel il y avait un retranchement, & l'autre était défendue par un marais impraticable. Le maréchal de Keith qui a lui-même examiné ce terrein ſi fameux, ſoutenait: que même avec une armée de cent mille hommes, Charles n'aurait pu vaincre le czar dans ce poſte, parce que les différentes difficultés qu'on avait à ſurmonter l'une après l'autre devaient coûter infiniment de monde; on ſait que les troupes les plus braves perdent à la fin le courage quand, à une

attaque longue & meurtrière, on leur oppofe des difficultés fans fin & toujours renouvelées.

Je ne connais pas les raifons pour lefquelles les Suédois, dans une fituation auffi critique que celle dans laquelle ils fe trouvèrent, hafardèrent une entreprife auffi dangereufe. Si la néceffité les y forçait, c'était déjà une grande faute de s'être mis dans le cas de rifquer une bataille malgré eux & dans les circonftances les plus défavantageufes.

Tout ce qu'on devait avoir prévu arriva. Une armée confidérablement diminuée par les travaux, la misère & même par les victoires, fut menée à la boucherie ; le général Creutz qui par un détour devait prendre les Ruffes au flanc, s'égara dans les forêts & ne parut pas du tout.

Ainfi douze mille Suédois attaquèrent un pofte défendu par quatre-vingt mille Mofcovites, qui n'étaient plus cet effaim de barbares que Charles avait difperfés à Narva ; il était métamorphofé en foldats bien armés, bien poftés, commandés par d'habiles généraux étrangers, derrière de bons retranchemens & foutenus par le feu d'une artillerie redoutable. Les Suédois menèrent leur cavalerie contre ces batteries, & comme de raifon elle fut forcée de fe retirer, malgré toute fa valeur. Déjà l'infanterie avançait, & quoiqu'elle fût reçue par le feu le plus terrible des redoutes, elle s'empara des deux premières. Mais les Ruffes attaquèrent les bataillons fuédois en front, en flanc & à dos, les repoufsèrent plufieurs fois & les forcèrent d'abandonner le champ de ba-

taille. Le désordre se mit alors dans l'armée; le roi étant blessé n'était pas en état de la rallier, & il ne se trouva personne qui eût pu réunir les fuyards assez à temps, parce que ses meilleurs généraux avaient été faits prisonniers du commencement de la bataille. L'armée fut bientôt en désordre; la fuite devint générale; & comme les Suédois n'avaient aucune place qui couvrît les derrières de leur armée, ce fut leur faute si ces troupes, qui s'étaient enfuis jusques sur le bord du Boristhène, furent obligées de se rendre à discrétion au vainqueur.

Un auteur de beaucoup d'esprit, mais qui probablement a appris l'art militaire dans Homère & Virgile, croit que le roi de Suède aurait dû se mettre à la tête des fuyards que le général Lœwenhaupt avait rassemblés sur le bord du Boristhène, & prétend que la fièvre que sa blessure lui donnait, qui, comme il le dit, à la vérité ne devait pas ranimer le courage, fut la cause qu'il négligea le seul moyen qu'il eût, selon lui, pour réparer sa perte.

Pareille résolution eût peut-être été convenable dans le temps qu'on se battait avec le glaive & la massue. Mais après une bataille, l'infanterie manque toujours de poudre. Les munitions des Suédois étaient au bagage que l'ennemi avait déjà pris. Ainsi si Charles eût fait la folie de se mettre encore à la tête de ces fuyards qui étaient sans poudre & sans pain (deux choses qui obligent même les places à se rendre) le czar aurait bientôt eu le plaisir de

recevoir ſon frère Charles qu'il attendait avec une grande impatience. Par conſéquent, dans une ſituation auſſi déſeſpérée, le roi même très-bien portant n'avait rien de mieux à faire que de ſe réfugier chez les Turcs.

Les monarques ne doivent ſans contredit craindre aucun danger; mais leur dignité les engage auſſi à éviter avec ſoin d'être faits priſonniers, moins à cauſe de leurs perſonnes, que par rapport aux ſuites terribles qui en réſultent pour leurs Etats. Les auteurs français devraient ſe rappeler le tort conſidérable que la captivité de leur roi François I leur a cauſé. Les plaies que la France reçut alors, ſaignent encore, & la vénalité des charges que la levée de la rançon royale rendit inévitable, eſt un monument durable de cette époque honteuſe.

Dans la fuite même, notre héros eſt digne d'admiration. La ſituation où il ſe trouvait eût atterré tout autre que lui; il feſait de nouveaux plans, trouvait des reſſources dans ſon malheur même, & en ſe réfugiant en Turquie, il méditait d'armer la Porte contre la Ruſſie.

Je ſuis peiné de voir Charles s'abaiſſer au rang de courtiſan du ſultan & mendier ſes mille bourſes; & avec quel entêtement, quelle inconcevable opiniâtreté il perſévéra à vouloir reſter dans les Etats d'un monarque qui ne voulait plus l'y ſouffrir! Je déſirerais qu'on pût effacer de ſon hiſtoire l'étrange combat de Bender; je regrette le temps précieux qu'il perdit dans un pays barbare à ſe repaître d'un

vain efpoir, fans écouter la voix plaintive de la Suède & le fentiment de fon devoir, qui le fommaient fi fortement de défendre fon royaume, auquel il paraiffait en quelque façon renoncer par fon abfence volontaire.

Les projets qu'on lui attribue après fon retour en Poméranie, & que certaines perfonnes ont voulu mettre fur le compte du comte de Gœrtz, m'ont toujours paru fi indéterminés, fi monftrueux, fi peu calqués fur la fituation & l'épuifement de fon royaume, qu'on me permettra pour la gloire de Charles de les paffer fous filence. Cette guerre fi féconde en aventures heureufes & malheureufes, fut commencée par les ennemis de la Suède, & Charles forcé de réfifter à leur plan d'agrandiffement, fe trouvait dans le cas d'une jufte défenfe. Ses voifins l'attaquèrent parce qu'ils le méconnurent & qu'ils méprisèrent fa jeuneffe. L'Europe lui porta envie tant qu'il fut heureux & qu'il parut dangereux, mais dès que la fortune lui tourna le dos, les puiffances alliées ébranlèrent le trône de Charles & mirent fon royaume en pièces.

Si ce héros eût poffédé autant de modération qu'il avait de courage, s'il eût fu mettre des bornes à fes triomphes, s'il fe fût réconcilié avec le czar, lorfque l'occafion d'une paix honorable fe préfenta, il eût étouffé les mauvais deffeins de fes envieux; mais dès qu'il ceffa de les épouvanter, ils pensèrent aux moyens de s'agrandir par les débris de fa monarchie. Malheureufement les paffions de cet homme

n'étaient ſujettes à aucune modification, il voulait tout emporter par force & avec hauteur, & dominer deſpotiquement même ſur des deſpotes. Ce n'était pour lui que la même entrepriſe de faire la guerre aux rois & de les détrôner.

Dans tous les livres qui traitent de Charles XII, je trouve des éloges ſuperbes ſur ſa frugalité & ſur ſa continence. Mais vingt cuiſiniers français, mille filles de joie à ſa ſuite, & dix troupes de comédiens dans ſon armée, n'auraient point cauſé à ſon royaume la centième partie du mal que lui fit ſa ſoif ardente de la gloire & de la vengeance. Les offenſes firent une impreſſion ſi profonde & ſi durable ſur l'ame de Charles, que les plus récentes effacèrent toutes les traces de celles qui les avaient précédées. On voit pour ainſi dire germer peu à peu les différentes paſſions qui agitèrent avec tant de violence l'ame irréconciliable de ce prince, quand on l'obſerve & qu'on le ſuit à la tête de ſon armée.

Il commence par faire la guerre au roi de Danemarc, puis il perſécute le roi de Pologne ſans meſure & ſans bornes ; bientôt tout le poids de ſa haine tombe ſur le czar, & enfin ſa vengeance choiſit le roi d'Angleterre pour unique objet, & il s'oublie au point de perdre de vue l'ennemi naturel de ſon royaume, afin de courir après une ombre, après un ennemi qui le devint par accident, ou plutôt par pur haſard.

Si on réunit les différens traits qui caractériſent cet homme extraordinaire, on le trouve moins in-

ſtruit que valeureux, moins prudent qu'actif, moins attentif à ſes avantages réels qu'eſclave de ſes paſſions, auſſi entreprenant qu'Hannibal, mais non pas auſſi ruſé, plus reſſemblant à Pyrrhus qu'à Alexandre, & auſſi brillant que Condé à Rocroi, à Fribourg & à Nordlingue. Mais en aucun temps il ne peut être comparé à Turenne, ſi on obſerve ce dernier aux batailles des Dunes & de Colmar, mais ſur-tout pendant ſes deux dernières campagnes. Quoique les actions de notre héros jettent un grand éclat, il ne faut cependant les imiter qu'avec beaucoup de précaution. Plus elles brillent, plus elles pourraient ſéduire des guerriers jeunes, étourdis & emportés, auxquels on ne peut pas aſſez répéter que la valeur n'eſt rien ſans la ſageſſe, & qu'à la longue l'adverſaire qui a du ſang-froid, qui ſait combiner le plus de chances, doit emporter le prix ſur le téméraire.

Pour former un parfait général, il faudrait réunir le courage, la fermeté & l'activité de Charles XII, le coup-d'œil pénétrant & la politique de Marlborough, les plans vaſtes & l'art d'Eugène, la ruſe de Luxembourg, la ſageſſe, l'ordre & la prévoyance de Montecuculli, au grand art qu'avait Turenne de ſaiſir le vrai moment. Un tel phénix paraîtra difficilement. On prétend qu'Alexandre eſt le modèle d'après lequel Charles XII s'eſt formé. Si cela eſt vrai, il l'eſt auſſi que le ſucceſſeur de Charles eſt le prince Edouard; & ſi malheureuſement ce prince en ſert à quelqu'un, la copie ne ſera tout au plus que celle d'un Don Quichotte.

100368

Mais quel droit ai-je de juger les plus célèbres & les plus grands généraux ? ai-je moi-même ſuivi les préceptes que je viens de preſcrire ? Je ne puis répondre qu'en rappelant que les fautes d'autrui ſautent à la vue, tandis qu'on gliſſe légèrement ſur les ſiennes.

EXAMEN CRITIQUE

DU

SYSTÈME DE LA NATURE.

EXAMEN CRITIQUE.

LE Syſtème de la nature eſt un ouvrage qui ſéduit à la première lecture, & dont on ne découvre les défauts cachés avec beaucoup d'art qu'après l'avoir relu à différentes repriſes. L'auteur a eu l'adreſſe d'éloigner les conſéquences de ſes principes, pour dérouter l'examen des critiques ; cependant l'illuſion n'eſt pas aſſez forte, pour qu'on ne s'apperçoive pas des inconſéquences & des contradictions dans leſquelles il tombe ſouvent, & des aveux contraires à ſon ſyſtème que la force de la vérité paroît lui arracher. Les matières de métaphyſique qu'il traite, ſont obſcures, & hériſſées des plus grandes difficultés. Il eſt pardonnable de ſe tromper, quand on s'engage dans ce labyrinthe où tant d'autres ſe ſont égarés. Il ſemble cependant qu'en enfilant cette route ténébreuſe, on peut la parcourir avec moins de riſque, ſi l'on ſe défie de ſes lumières, ſi l'on ſe ſouvient que dans ces recherches le guide de l'expérience nous abandonne, & qu'il ne nous reſte que

des probabilités plus ou moins fortes pour appuyer nos opinions. Cette réflexion est suffisante pour inspirer de la retenue & de la modestie à tout philosophe à systême : notre auteur apparemment n'a pas pensé ainsi, puisqu'il fait gloire d'être dogmatique.

Les points principaux qu'il traite dans cet ouvrage sont, 1. Dieu & la nature ; 2. la fatalité ; 3. la morale de la religion comparée avec la morale de la religion naturelle ; 4. les souverains, causes de tous les malheurs des Etats.

Quant au premier point, on est un peu surpris, vu son importance, des raisons que l'auteur allègue pour rejeter la divinité. Il dit qu'il lui en coûte moins d'admettre une matière aveugle que le mouvement fait agir, que de recourir à une cause intelligente agissant par elle-même ; comme si ce qui lui coûte moins de peine à arranger, étoit plus vrai que ce qui lui coûte des soins à éclaircir*. Il avoue que c'est l'indignation que lui ont donnée les persécutions religieuses qui l'a rendu athée. Sont-ce des raisons pour fixer les opinions d'un philosophe, que la paresse & les passions ? Un aveu aussi ingénu ne peut qu'inspirer de la défiance à ses lecteurs, & le moyen de l'en croire, s'il se détermine par des motifs aussi frivoles ! Je suppose que notre philosophe se livre quelquefois avec trop de complaisance à son imagination, & que frappé des définitions contradictoires que les théologiens font de la divinité, il

* Chap. XII. Tom. II.

confond ces définitions que le bon ſens lui ſacrifie, avec une nature intelligente qui doit néceſſairement préſider au maintien de l'univers. Le monde entier prouve cette intelligence; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour s'en convaincre. L'homme eſt un être raiſonnable, produit par la nature; il faut donc que la nature ſoit infiniment plus intelligente que lui, ou bien elle lui auroit communiqué des perfections qu'elle ne poſsède pas elle-même; ce qui feroit une contradiction formelle.

Si la penſée eſt une ſuite de notre organiſation, il eſt certain que la nature immenſement plus organiſée que l'homme (partie imperceptible du grand tout) doit poſſéder l'intelligence au plus haut degré de perfection. La nature aveugle, aidée du mouvement, ne peut produire que de la confuſion; & comme elle agiroit ſans combinaiſons, elle ne pourroit jamais parvenir à des fins déterminées, ni produire de ces chef-d'œuvres que la ſagacité humaine eſt obligée d'admirer dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand. Les fins que la nature s'eſt propoſées dans ſes ouvrages, ſe manifeſtent ſi évidemment, qu'on eſt forcé de reconnoître une cauſe ſouveraine & ſupérieurement intelligente qui y préſide néceſſairement. En examinant l'homme, je le vois naître le plus débile de tous les animaux, privé d'armes offenſives & défenſives, incapable de réſiſter aux rigueurs des ſaiſons, expoſé ſans ceſſe à être dévoré par les bêtes féroces. Pour compenſer la foibleſſe de ſon corps & afin que l'eſpèce ne pérît point,

la nature l'a doué d'une intelligence ſupérieure à celle des autres créatures; avantage par lequel il ſe procure artificiellement ce que d'ailleurs la nature paroît lui avoir refuſé. Le plus vil des animaux reſſerre en ſon corps un laboratoire plus artiſtement fabriqué que celui du plus habile chimiſte; il prépare les ſucs qui renouvellent ſon être, qui s'aſſimilent aux parties qui le compoſent & qui prolongent ſon exiſtence. Comment cette organiſation merveilleuſe, & néceſſaire à tous les êtres animés pour leur conſervation, pourroit-elle émaner d'une cauſe brute, qui opéreroit ſes plus grandes merveilles ſans même s'en appercevoir? Il n'en faut pas tant pour confondre notre philoſophe & ruiner ſon ſyſtème; l'œil d'un ciron, un brin d'herbe ſont ſuffiſans pour lui prouver l'intelligence de l'ouvrier. Je vais plus loin; je crois même qu'en admettant comme lui une première cauſe aveugle, on pourroit lui démontrer que la génération des eſpèces deviendroit incertaine, & dégénéreroit au haſard en êtres divers & bizarres. Il n'y a donc que les loix immuables d'une nature intelligente, qui dans cette multitude de productions puiſſent maintenir invariablement les eſpèces dans leur entière intégrité. L'auteur tâche en vain de ſe faire illuſion; la vérité, plus forte que lui, le contraint de dire * que la nature raſſemble dans ſon laboratoire immenſe des matériaux pour former de nouvelles productions: elle ſe propoſe donc une fin;

* 1 Part. Chap. VI.

donc elle eſt intelligente. Pour peu qu'on ſoit de bonne foi, il eſt impoſſible de ſe refuſer à cette vérité ; les objections mêmes tirées du mal phyſique & du mal moral ne ſauroient la renverſer : l'éternité du monde détruit cette difficulté. La nature eſt donc ſans contredit intelligente, agiſſant toujours conformément aux lois éternelles de la peſanteur, du mouvement, de la gravitation &c. qu'elle ne ſauroit ni détruire, ni changer. Quoique notre raiſon nous prouve cet être, que nous l'entrevoyions, que nous devinions quelques unes de ſes opérations, jamais nous ne pourrons aſſez le connoître pour le définir, & tout philoſophe qui attaque le fantôme créé par les théologiens, combat en effet contre la nue d'Ixion, ſans effleurer en aucune façon cet être auquel tout l'univers ſert de preuve & de témoignage. On ſera ſans doute bien étonné qu'un philoſophe auſſi éclairé que notre auteur s'aviſe d'accréditer les erreurs anciennes des générations ſans germe & par corruption ; il cite Needham, ce médecin anglois, qui trompé par une fauſſe expérience, crut avoir fait des anguilles. Si de tels faits étoient véritables, ils pourroient convenir aux opérations d'une nature aveugle ; mais ils ſont démentis par toutes les expériences. Croiroit-on bien encore que le même auteur admet un déluge univerſel ? abſurdité, miracle inadmiſſible pour un géomètre, & qui ne peut en aucune façon s'ajuſter à ſon ſyſtème. Ces eaux qui ſubmergèrent notre globe furent-elles créées exprès ? Quelle maſſe énorme, pour s'élever au deſſus des

plus hautes montagnes ! Furent-elles depuis anéanties ! Que devinrent-elles ? Quoi ! il ferme les yeux pour ne pas voir un être intelligent, présidant à cet univers, que toute la nature lui annonce, & il croit au miracle le plus opposé à la raison qu'on ait jamais imaginé ? J'avoue que je ne conçois point comment tant de contradictions ont pu se concilier dans une tête philosophique, & comment en composant son ouvrage l'auteur ne s'en est pas apperçu lui-même. Mais allons plus loin.

Il a presque copié littéralement le système de la fatalité tel que Leibnitz l'expose & que Wolff l'a commenté. Je crois, pour bien s'entendre, qu'il faut définir l'idée qu'on attache à la liberté. J'entends par ce mot tout acte de notre volonté qui se détermine par elle-même & sans contrainte. Ne pensez pas qu'en partant de ce principe, je me propose de combattre en général & en tout point le système de la fatalité ; je ne cherche que la vérité, je la respecte partout où je la trouve, & je m'y soumets quand on me la montre. Pour bien juger de la question, rapportons l'argument principal de l'auteur. Toutes nos idées, dit-il, nous viennent par les sens & par une suite de notre organisation ; ainsi toutes nos actions sont nécessaires. On convient avec lui que nous devons tout à nos sens comme à nos organes ; mais l'auteur devoit s'appercevoir que des idées reçues donnent lieu à des combinaisons nouvelles. Dans la première de ces opérations l'ame est passive, dans la seconde elle est active. L'invention

& l'imagination travaillent sur des objets que les sens nous ont appris à connoître : par exemple, comme lorsque Newton apprit la géométrie, son esprit étoit patient, il recueilloit des notions ; mais lorsqu'il parvint à ses découvertes étonnantes, il étoit plus qu'agent, il étoit créateur. Il faut bien distinguer dans l'homme les différentes opérations de l'esprit, esclave dans celles où l'impulsion domine, & très-libre dans celles où son imagination agit. Je conviens donc avec l'auteur qu'il y a un certain enchaînement de causes dont l'influence agit sur l'homme & le domine par reprises. L'homme reçoit en naissant son tempérament, son caractère, avec le germe de ses vices & de ses vertus, une portion d'esprit qu'il ne peut ni resserrer ni étendre, des talens ou du génie, ou de la pesanteur & de l'incapacité. Aussi souvent que nous nous laissons emporter à la fougue de nos passions, la fatalité, victorieuse de notre liberté, triomphe ; aussi souvent que la force de la raison dompte ces passions, la liberté l'emporte. Mais l'homme n'est-il pas très-libre, quand on lui propose différens partis, qu'il examine, qu'il penche vers l'un ou vers l'autre, & qu'enfin il se détermine par son choix ? L'auteur me répondra sans doute que la nécessité dirige ce choix. Je crois entrevoir dans cette réponse un abus du terme de nécessité confondu avec ceux de cause, de motif, de raison. Sans doute que rien n'arrive sans cause, mais toute cause n'est pas nécessaire. Sans doute qu'un homme qui n'est pas insensé, se déterminera par des raisons relatives à son

amour propre; je le répète, il ne feroit pas libre, mais fou à lier, s'il agiffoit autrement. Il en eft donç de la liberté comme de la fageffe, de la raifon, de la vertu, de la fanté, qu'aucun mortel ne pofsède parfaitement, mais par intervalles. Nous fommes, en quelques articles, patiens fous l'empire de la fatalité, & en quelques autres, agens indépendans & libres. Tenons-nous-en à Locke. Ce philofophe eft très-perfuadé que lorfque fa porte eft fermée, il n'eft pas le maître d'en fortir; mais que lorfqu'elle eft ouverte, il eft libre d'agir comme bon lui femble. Plus on quinteffencie cette matière, plus elle s'embrouille; on parvient à force de raffinemens à la rendre fi obfcure, qu'on ne s'entend plus foi-même; il eft furtout fâcheux pour les partifans du fatalifme que leur vie active fe trouve fans ceffe en contradiction avec les principes de leur fpéculation. L'auteur du fyftème de la nature, après avoir épuifé tous les argumens que fon imagination lui fournit, pour prouver qu'une néceffité fatale enchaîne & dirige abfolument les hommes dans toutes leurs actions, devoit donc en conclure que nous ne fommes que des efpèces de machines, ou fi vous voulez des marionnettes, mues par les mains d'un agent aveugle. Cependant il s'emporte contre les prêtres, contre les gouvernemens & contre l'éducation; il croit donc que les hommes qui occupent ces emplois font libres, en leur prouvant qu'ils font des efclaves. Quelle abfurdité! quelle contradiction! Si tout eft mu par des caufes néceffaires, les avis, les inftructions, les

lois,

lois, les peines, les récompenſes deviennent auſſi ſuperflues qu'inutiles; c'eſt dire à un homme enchaîné, briſe tes liens ; autant vaudroit-il ſermonner un chêne, pour le perſuader de ſe transformer en oranger. Mais l'expérience nous prouve que l'on peut parvenir à corriger les hommes ; il faut donc de néceſſité en conclure qu'ils jouiſſent au moins en partie de la liberté. Tenons-nous-en aux leçons de cette expérience, & n'admettons point un principe que nous contrediſons ſans ceſſe par nos actions. Du principe de la fatalité réſultent les plus funeſtes conſéquences pour la ſociété : en l'admettant Marc Aurèle & Catilina, le Préſident de Thou & Ravaillac ſeroient égaux en mérite. Il ne faudroit conſidérer les hommes que comme des machines, les unes faites pour le vice, les autres pour la vertu, incapables de mériter ou de démériter par elles-mêmes, & par conſéquent d'être punies ou récompenſées ; ce qui ſappe la morale, les bonnes mœurs, & les fondemens ſur leſquels la ſociété eſt établie. Mais d'où vient cet amour que généralement tous les hommes ont pour la liberté ? Si c'étoit un être idéal, d'où le connoîtroient-ils ? Il faut donc qu'ils en ayent fait l'expérience, qu'ils l'ayent ſentie ; il faut donc qu'elle exiſte réellement, ou il ſeroit improbable qu'ils puſſent l'aimer. Quoi qu'en diſent Calvin, Leibnitz, les Arminiens & l'auteur du ſyſtème de la nature, ils ne perſuaderont jamais à perſonne que nous ſommes des roues à moulin qu'une cauſe néceſ-

ſaire & irréſiſtible fait mouvoir au gré de ſon caprice. Toutes ces fautes dans leſquelles notre auteur eſt tombé, viennent de la fureur de l'eſprit ſyſtématique ; il s'eſt prévenu pour ſes opinions ; il a rencontré des phénomènes, des circonſtances & des morceaux de détail qui cadroient bien avec ſon principe ; mais en généraliſant ſes idées, il a trouvé d'autres combinaiſons & des vérités d'expérience qui lui étoient contraires : pour ces dernières, à force de les tordre & de leur faire violence, il les a ajuſtées le mieux qu'il a pu avec le reſte de ſon ſyſtème. Il eſt certain qu'il n'a négligé aucune des preuves qui peuvent fortifier le dogme de la fatalité, & en même temps il eſt clair qu'il le dément dans tout le cours de ſon ouvrage. Pour moi, je penſe que dans un cas pareil un véritable philoſophe doit ſacrifier ſon amour propre à l'amour de la vérité.

Mais paſſons à l'article qui regarde la religion. On pourroit accuſer l'auteur de ſécherеſſe d'eſprit & ſurtout de mal-adreſſe, parce qu'il calomnie la religion chrétienne en lui imputant des défauts qu'elle n'a pas. Comment peut-il dire avec vérité que cette religion eſt cauſe de tous les malheurs du genre humain ? Pour s'exprimer avec juſteſſe, il auroit pu dire ſimplement que l'ambition & l'intérêt des hommes ſe ſervent du prétexte de cette religion pour troubler le monde & contenter les paſſions. Que peut-on reprendre de bonne foi dans la morale contenue dans le décalogue ? N'y eût-il dans l'évangile que ce ſeul precepte : “ Ne faites pas aux autres ce

“ que vous ne voulez pas qu’on vous fasse,” on seroit obligé de convenir que ce peu de mots renferme la quintessence de toute morale. Et le pardon des offenses, & la charité & l’humanité ne furent-elles pas prêchées par Jésus dans son excellent sermon de la montagne? Il ne falloit donc pas confondre la loi avec l’abus, les choses écrites & les choses qui se pratiquent, la véritable morale chrétienne avec celle que les prêtres ont dégradée. Comment donc peut-il charger la religion chrétienne en elle-même d’être la cause de la dépravation des mœurs? Mais l’auteur pourroit accuser les ecclésiastiques de substituer la foi aux vertus de la société, des pratiques extérieures aux bonnes œuvres, des expiations légères aux remords de la conscience, des indulgences qu’ils vendent, à la nécessité de s’amender; il pouvoit leur reprocher d’absoudre du serment, de contraindre & de violenter les consciences. Ces abus criminels méritent qu’on s’élève contre ceux qui les introduisent & contre ceux qui les autorisent: mais de quel droit le peut-il faire, lui qui suppose les hommes machines? Comment peut-il reprendre une machine tonsurée, que la nécessité a forcée de tromper, de friponner, & de se jouer insolemment de la crédulité du vulgaire?

Mais faisons un moment trève avec le système de la fatalité & prenons les choses comme elles sont réellement dans le monde. L’auteur devroit savoir que la religion, les lois, un gouvernement quelconque, n’empêcheront jamais que les Etats ne con-

tiennent plus ou moins de ſcélérats dans le grand nombre des citoyens qui les compoſent: partout la groſſe maſſe du peuple eſt peu raiſonnable, facile à ſe livrer au torrent des paſſions, & plus encline au vice que portée au bien; tout ce qu'on peut attendre d'un bon gouvernement, c'eſt que les grands crimes y ſoient plus rares que dans un mauvais. Notre auteur devroit ſavoir que des exagérations ne ſont pas des raiſons, que des calomnies décréditent un philoſophe comme un auteur qui ne l'eſt pas, & que lorſqu'il ſe fâche, ce qui lui arrive parfois, on pourroit lui appliquer ce que Ménippe dit à Jupiter: "Tu prens ton foudre, tu as donc tort." Il n'y a ſans doute qu'une morale; elle contient ce que les individus ſe doivent réciproquement, elle eſt la baſe de la ſociété; ſous quelque gouvernement, de quelque religion qu'on ſoit, elle doit être la même; celle de l'évangile, priſe dans toute ſa pureté, feroit utile par ſa pratique. Mais ſi nous admettons le dogme du fataliſme, il n'y a plus ni morale, ni vertu, & tout l'édifice de la ſociété s'écroule. Il eſt inconteſtable que le but de notre auteur eſt de renverſer la religion; mais il a choiſi la route la plus détournée & la plus difficile pour y parvenir. Voici, ce me ſemble, la marche la plus naturelle qu'il devoit ſuivre: attaquer la partie hiſtorique de la religion, les fables abſurdes ſur leſquelles on a bâti ſon édifice, les traditions plus abſurdes, plus folles, plus ridicules que tout ce que le paganiſme débitoit de plus extravagant. C'étoit le moyen de prouver que Dieu

n'a point parlé, c'étoit le moyen de retirer les hommes de leur sotte & stupide crédulité. L'auteur avoit encore une voie plus abrégée pour aller à cette même fin. Après avoir étalé les argumens contre l'immortalité de l'ame, que Lucrèce expose avec tant de force dans son troisième livre, il devoit en conclure, que tout finissant pour l'homme avec cette vie, & ne lui restant nul objet de crainte, ni d'espérance après sa mort, il ne peut subsister par conséquent aucun rapport entre lui & la divinité, qui ne peut ni le punir, ni le récompenser. Sans ce rapport il n'y a plus ni culte, ni religion, & la divinité ne devient pour l'homme qu'un objet de spéculation & de curiosité. Mais que de singularités & de contradictions dans l'ouvrage de ce philosophe ! Après avoir laborieusement rempli deux volumes de preuves de son système *, il avoue qu'il y a peu d'hommes capables de l'embrasser & de s'y fixer. On croiroit donc, qu'aussi aveugle qu'il suppose la nature, il agit sans cause, & qu'une nécessité irrésistible lui fait composer un ouvrage capable de le précipiter dans les plus grands périls, sans que lui, ni personne en puissent jamais recueillir le moindre fruit.

Venons-en à présent aux souverains, que l'auteur a singulièrement pris à tâche de décrier ; j'ose l'assurer que jamais les ecclésiastiques n'ont dit aux princes les sottises qu'il leur prête. S'il leur arrive de qualifier les rois d'images de la divinité, c'est sans

* Vol. II. Chap. XIII.

doute dans un ſens très-hyperbolique, quoique l'intention ſoit de les avertir par cette comparaiſon de ne point abuſer de leur autòrité, d'être juſtes & bienfaiſans ſelon l'idée vulgaire qu'on ſe forme de la divinité chez toutes les nations. L'auteur ſe figure qu'il ſe fait des traités entre les ſouverains & les eccléſiaſtiques, par leſquels les princes promettent d'honorer & d'accréditer le clergé, à condition qu'il prêche la ſoumiſſion aux peuples; j'oſe l'aſſurer que c'eſt une idée creuſe, que rien n'eſt plus faux ni plus ridiculement imaginé que ce ſoi-diſant pacte. Il eſt très-probable que les prêtres tâchent d'accréditer cette opinion, pour ſe faire valoir & pour jouer un rôle; il eſt certain que des ſouverains par leur crédulité, leur ſuperſtition, leur ineptie, & leur aveuglement pour l'égliſe donnent lieu de les ſoupçonner d'une pareille intelligence; mais tout dépend effectivement du caractère du prince. Lorſqu'il eſt foible & bigot, les eccléſiaſtiques prévalent; s'il a le malheur d'être incrédule, les prêtres cabalent contre lui, & faute de mieux, calomnient & noirciſſent ſa mémoire.

Je paſſe encore ces petites bévues aux préjugés de l'auteur; mais comment peut-il accuſer les rois d'être la cauſe de la mauvaiſe éducation de leurs ſujets? Il s'imagine que c'eſt un principe de politique, qu'il vaut mieux qu'un gouvernement commande à des ignorans qu'à une nation éclairée. Cela ſent un peu les idées d'un recteur de collége, qui reſſerré dans un petit cercle de ſpéculations, ne connoît ni le

monde, ni les gouvernemens, ni les élémens de la politique. Sans doute que tous les gouvernemens des peuples civilisés veillent à l'instruction publique. Que sont donc ces colléges, ces académies, ces universités dont l'Europe fourmille, si ce ne sont pas des établissemens destinés à instruire la jeunesse? Mais prétendre que dans un vaste Etat un prince réponde de l'éducation que chaque père de famille donne à ses enfans, c'est la prétention la plus ridicule que l'on ait jamais formée. Il ne faut pas qu'un souverain fouille dans l'intérieur des familles & qu'il se mêle de ce qui se fait dans les maisons des particuliers, ou il n'en peut résulter que la tyrannie la plus odieuse. Notre philosophe écrit ce qui se présente au bout de sa plume, sans en examiner les conséquences; & il a de l'humeur assurément, lorsqu'il qualifie poliment les cours de foyers de la corruption publique; en vérité j'en suis honteux pour la philosophie. Comment peut-on exagérer à ce point? Comment peut-on dire de telles sottises? Un esprit moins véhément, un sage se seroit contenté de remarquer que plus les sociétés sont nombreuses, & plus les vices y sont raffinés, plus les passions ont occasion de se déployer, plus elles agissent. On passeroit la comparaison du foyer à Juvenal, ou a quelque satyrique de profession, mais à un philosophe . . . . . je n'en dis pas davantage. Si notre auteur avoit été six mois syndic dans la petite ville de Pau dans le Béarn, il apprécieroit mieux les hommes qu'il n'apprendra jamais à les connoître par ses vaines spécu-

lations. Comment peut-il s'imaginer que les souverains encouragent leurs ſujets au crime, & quel bien leur reviendroit-il de ſe mettre dans la néceſſité de punir les malfaiteurs ? Il arrive ſans doute de loin à loin que quelques ſcélérats échappent à la rigueur des lois ; mais jamais cela ne provient d'un deſſein fixe d'encourager les attentats par l'eſpérance de l'impunité ; il faut attribuer ces ſortes de cas à la trop grande indulgence du prince. Il arrive ſans doute dans tout gouvernement que des coupables, par intrigue, par corruption, ou par l'appui de protecteurs puiſſans, trouvent le moyen de ſe ſouſtraire aux punitions qu'ils ont méritées ; mais pour arrêter ces ſortes de manéges, d'intrigues, de corruptions, il faudroit qu'un prince poſſédât l'omniſcience que les théologiens attribuent à Dieu. En fait de gouvernement, notre auteur bronche à chaque pas ; il s'imagine que la néceſſité & la misère provoquent les hommes aux plus grands crimes. Ce n'eſt point cela. Il n'y a aucun pays où tout homme qui n'eſt ni pareſſeux ni fainéant ne trouve ſuffiſamment par ſon travail de quoi ſubſiſter. Dans tous les Etats l'eſpèce la plus dangereuſe eſt celle des diſſipateurs & des prodigues ; leurs profuſions épuiſent en peu de temps leurs reſſources ; ce qui les réduit à des extrêmités fâcheuſes, qui les forcent enſuite à recourir aux expédiens les plus bas, les plus odieux, les plus infames. La troupe de Catilina, les adhérens de Jules Céſar, les frondeurs que le Cardinal de Retz avoit ameutés, ceux qui s'attachèrent à la fortune

de Cromwel, étoient tous gens de cette eſpèce, qui ne pouvoient s'acquitter de leurs dettes, ni réparer leur fortune délabrée qu'en bouleverſant l'Etat dont ils étoient citoyens. Dans les premières familles d'un Etat les prodigues friponnent & cabalent; chez le peuple les diſſipateurs & les pareſſeux finiſſent par devenir brigands, & par commettre les attentats les plus énormes contre la ſureté publique. Après que l'auteur a prouvé évidemment qu'il ne connoît ni les hommes ni comment il faut les gouverner, il répète les déclamations des ſatyres de Boileau contre Alexandre le grand, il fait des ſorties contre Charles Quint & ſon fils Philippe II, quoiqu'on s'apperçoive à ne s'y point tromper qu'il en veut à Louis XIV. De tous les paradoxes que les ſoi-diſant philoſophes de nos jours ſoutiennent avec le plus de complaiſance, celui d'avilir les grands hommes du ſiècle paſſé paroît leur tenir le plus à cœur. Quelle réputation leur reviendra-t-il d'exagérer les fautes d'un roi qui les a effacées à force de gloire & de grandeur? Les fautes de Louis XIV d'ailleurs ſont connues, & ces ſoi-diſant philoſophes n'ont pas ſeulement le petit avantage d'être les premiers à les découvrir. Un prince qui ne régnera que huit jours, en commettra ſans doute; à plus forte raiſon un monarque qui a paſſé ſoixante années de ſa vie ſur le trône. Si vous voulez vous ériger en juge impartial, & que vous examiniez la vie de ce grand prince, vous ſerez obligé de convenir qu'il a fait plus de bien que de mal dans ſon royaume. Il faudroit

remplir un volume, si l'on vouloit faire son apologie en détail; je me borne ici aux chefs principaux. Attribuez donc, comme de raison, la persécution des huguenots à la foiblesse de son âge, à la superstition dans laquelle il avoit été élevé, comme à la confiance imprudente qu'il avoit en son confesseur; mettez l'incendie du Palatinat sur le compte de l'humeur dure & altière de Louvois; il ne vous restera guère de reproches à lui faire que sur quelques guerres entreprises par vanité ou par esprit de hauteur. Au reste vous ne pouvez lui refuser d'avoir été le protecteur des beaux arts. La France lui doit ses manufactures & son commerce; elle lui doit de plus l'arrondissement de ses belles frontières & la considération dont elle a joui de son temps en Europe. Rendez donc hommage à ses qualités louables & vraiment royales. Quiconque de nos jours veut entamer les souverains, doit attaquer leur mollesse, leur fainéantise, leur ignorance; ils sont la plupart plus foibles qu'ambitieux, & plus vains qu'avides de dominer.

Les véritables sentimens de l'auteur sur les gouvernemens ne se découvrent que vers la fin de son ouvrage; c'est là qu'il nous apprend que selon lui les sujets devroient jouir du droit de déposer leurs souverains, lorsqu'ils en sont mécontens. C'est pour amener les choses à ce but qu'il se récrie contre ces grandes armées qui pourroient y porter quelque obstacle; on croiroit lire la fable du loup & du berger de la Fontaine. Si jamais les idées creuses de notre

philosophe pouvoient se réaliser, il faudroit préalablement refondre les formes de gouvernement dans tous les Etats de l'Europe, ce qui lui paroît une bagatelle ; il faudroit encore, ce qui me paroît impossible, que ces sujets érigés en juges de leur maître fussent & sages & équitables ; que les aspirans au trône fussent sans ambition, que ni l'intrigue, ni la cabale, ni un esprit d'indépendance ne pussent prévaloir ; il faudroit encore que la race détrônée fût totalement extirpée, ou ce seroient des alimens de guerres civiles, & des chefs de partis toujours prêts à se mettre à la tête des factions, pour troubler l'Etat. Il résulteroit encore, en conséquence de cette forme de gouvernement, que les candidats & les prétendans au trône remueroient continuellement, animeroient le peuple contre le prince, & fomenteroient des séditions & des révoltes à la faveur desquelles ils se flatteroient d'élever leur fortune & de parvenir à la domination ; de sorte qu'un gouvernement pareil seroit sans cesse exposé à des guerres intestines, mille fois plus dangereuses que les guerres étrangères. C'est pour éviter de semblables inconvéniens que l'ordre de succession a été adopté & établi dans plusieurs Etats de l'Europe. On s'est apperçu du trouble que les élections entraînent après elles, & l'on a craint, comme de raison, que des voisins jaloux ne profitassent d'une occasion aussi favorable pour subjuguer ou dévaster le royaume. L'auteur pouvoit facilement s'éclaircir sur les conséquences de ses principes ; il n'avoit qu'à jeter un

coup-d'œil ſur la Pologne, où chaque élection de Roi eſt l'époque d'une guerre civile & étrangère.

C'eſt une grande erreur de croire que dans les choſes humaines il puiſſe ſe rencontrer des perfections; l'imagination peut ſe forger de telles chimères, mais elles ne seront jamais réaliſées. Depuis que le monde dure, les nations ont eſſayé de toutes les formes de gouvernement, les hiſtoires en fourmillent; mais il n'en eſt aucun qui ne ſoit ſujet à des inconvéniens: la plupart des peuples ont cependant autoriſé l'ordre de ſucceſſion des familles régnantes, parce que dans le choix qu'ils avoient à faire, c'étoit le parti le moins mauvais. Le mal qui réſulte de cette inſtitution, conſiſte en ce qu'il eſt impoſſible que dans une famille les talens & le mérite ſoient tranſmis ſans interruption de père en fils pendant une longue ſuite d'années, & qu'il arrive que le trône eſt quelquefois occupé par des princes indignes de le remplir. Dans ce cas même reſte la reſſource d'habiles miniſtres, qui peuvent réparer par leur capacité ce que l'ineptie du ſouverain gâteroit ſans doute. Le bien qui ſuit évidemment de cet arrangement, conſiſte en ce que des princes nés ſur le trône ont moins de morgue & de vanité que des nouveaux parvenus, qui enflés de leur grandeur & dédaignant ceux qui furent leurs égaux, ſe complaiſent à leur faire ſentir en toute occaſion leur ſupériorité. Mais obſervez ſurtout qu'un prince qui eſt ſûr que ſes enfans lui ſuccéderont, croyant travailler pour ſa famille, s'appliquera avec bien plus de zèle au vrai bien de l'Etat qu'il envi-

ſage comme ſon patrimoine ; au lieu que dans les Etats électifs les ſouverains ne penſent qu'à eux, à ce qui peut durer pendant leur vie, & à rien de plus ; ils tâchent d'enrichir leur famille, & laiſſent tout dépérir dans un Etat qui à leurs yeux eſt une poſſeſſion précaire, à laquelle il faudra renoncer un jour. Si quelqu'un veut s'en convaincre, il n'a qu'à s'informer de ce qui ſe paſſe dans les évêchés de l'Allemagne, en Pologne, à Rome même, où les triſtes effets de l'élection ne ſont que trop évidens. Quelque parti qu'on prenne dans ce monde, il ſe trouve ſujet à des difficultés, & ſouvent à de terribles inconvéniens ; il faut donc, lorſqu'on ſe croit aſſez lumineux pour pouvoir éclairer le public, ſe garder ſurtout de propoſer des remèdes pires que les maux dont on ſe plaint, & quand on ne peut faire mieux, s'en tenir aux anciens uſages, & ſurtout aux lois établies.

PENSÉES

SUR LA

RELIGION.

PENSÉES
SUR LA
RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

S'il nous est permis d'examiner notre Religion?

I.

ON ne peut douter que dans toute ſorte de religion il n'y ait des perſonnes de bonne foi; les voyages nous confirment beaucoup dans cette vérité. Or ſi un catholique de bonne foi ne veut pas examiner ſa religion, pourquoi voudra-t-il qu'un mahométan de bonne foi examine la ſienne? celui-ci croit également que ſa religion vient de Dieu, qui l'a révélée par Mahomet, comme le chrétien croit que Dieu a révélé la religion chrétienne par Jéſus-Chriſt. Il y a bien de l'injuſtice parmi les hommes, et chacun en ſon particulier ſe croit infaillible.

II.

Plus on examine la vérité, plus on la connait. L'examen et l'attention ſont une prière naturelle que nous feſons à Dieu pour nous porter à découvrir la vérité. Si la religion chrétienne eſt véritable, l'examen nous fortifiera dans ſa croyance; ſi elle eſt fauſſe, quel bonheur pour nous de ſortir de l'erreur !

La religion eſt un dépôt que les pères ont laiſſé à leurs enfans. Si ce dépôt n'eſt pas une fiction, que craignons-nous de l'examiner ? et s'il en eſt une, quel mal y aura-t-il à reconnaître que ce qu'on nous a donné comme une réalité, n'eſt qu'une imagination de nos ancêtres ?

III.

Nous ne ſommes dans une croyance, ou dans un ſentiment, que par préjugé ou par raiſon.

Nous y ſommes par raiſon, lorſque nous l'embraſſons avec un ſérieux examen, et par l'évidence de la démonſtration.

Nous y ſommes par préjugé, quand nous l'embraſſons par quelqu'autre voie que ce ſoit. Comme lorſque nous croyons que quelque choſe eſt, uniquement parce que nos pères, nos paſteurs, nos maîtres, nos amis nous l'ont appris, et nous ont dit que cela était ainſi.

Ce que nous croyons par raiſon ne ſaurait être faux, parce que la raiſon eſt une lumière qui vient

conſtamment de Dieu, et que Dieu ne ſaurait nous tromper.

Ce que nous croyons par préjugé peut être faux ou véritable, et nous ne devons croire qu'il eſt l'un ou l'autre, qu'après un ſérieux examen.

IV.

Ainſi lorſque nous croyons une religion véritable ſans l'avoir examinée, et ſeulement parce que nous y ſommes nés, ou enfin parce que ceux qui avaient quelque autorité ſur nous, nous l'ont dit, nous n'y ſommes que par préjugé; cette religion peut donc être fauſſe malgré notre bonne foi.

Quel malheur nous menace! qu'un chrétien conſidère le péril d'un mahométan de bonne foi, qui n'eſt dans ſa religion que par préjugé!

Or, juſqu'à ce que nous ayons examiné notre religion, qui nous a dit que nous ne ſommes pas dans la malheureuſe ſituation d'un mahométan? quelle marque viſible, quel caractère ſenſible avons-nous qui nous raſſure? eſt-ce notre préjugé et notre bonne foi? car on ne ſaurait nier que, dans toutes les religions, on ne trouve ce préjugé et cette bonne foi.

V.

Le chrétien ſe flatte lorſqu'il croit que toutes les autres religions ſont viſiblement mauvaiſes. Il n'eſt pas en cela de ſi bonne foi que l'Ecriture, qui dit que Jéſus-Chriſt paraît une folie aux nations, que

les Juifs le regardent comme leur honte : *Gentibus quidem ſtultitiam : Judæis autem ſcandalum.*

Tous les autres peuples de la terre nous croient les plus déraiſonnables en matière de religion. Les païens diſent que nous adorons un homme et un morceau de pain ; et qu'ainſi nous n'avons rien à leur reprocher. Les Turcs nous accuſent de multiplier la divinité. Enfin ſi nous croyons que les autres doivent embraſſer notre religion parce que les leurs contiennent des impertinences, ils ſoutiennent la même choſe de leur côté. Ainſi puiſque chacun juge de ſa religion par préjugé, l'examen ſeul peut nous détromper.

VI.

Non-ſeulement cet examen eſt utile, puiſqu'il peut nous détromper ſi nous ſommes dans une fauſſe religion, et nous affermir ſi nous ſommes dans une véritable ; mais de plus, cet examen eſt néceſſaire et indiſpenſable, car nous n'avons rien qui nous intéreſſe tant que l'éternité.

Une multitude innombrable d'hommes nous diſent par leur conduite et par leurs paroles, que nous ſommes dans une fauſſe religion, que nous ſouffrirons éternellement ; et nous avons l'aſſurance de demeurer tranquilles, et de ne pas examiner ſeulement ſi tant de perſonnes ſe trompent, ou ſi c'eſt nous qui nous trompons !

VII.

D'ailleurs ne dois-je pas craindre de ne pas ſuivre la volonté de Dieu ? Car enfin, avant l'examen, je ne ſuis pas aſſuré de le connaître, je dois lui dire, avec le prophète : *Notam fac mihi viam in qua ambulem, doce me juſtificationes tuas.* Comment pourrais-je diſcerner les fables des hommes d'avec la loi de Dieu ? *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, ſed non ut lex tua.*

VIII.

Il ſe fait dans le monde une circulation de toutes choſes, même de la religion : l'orient a été le centre du paganiſme, enſuite de la religion chrétienne ; aujourd'hui il l'eſt de la mahométane. Ce qu'il y a de particulier, et qui convient au ſujet de ce chapitre, c'eſt que comme les anciens chrétiens qui ſuccédèrent aux païens ſe moquèrent de leur religion, les mahométans qui ſuccèdent aux chrétiens, les tournent ſans ceſſe en ridicule.

IX.

L'homme ne doit agir que par raiſon ; Dieu même n'agit ſur nous que par cette voie, et les théologiens conviennent qu'il éclaire l'eſprit avant que d'échauffer le cœur.

La foi vient de l'ouïe, ſelon l'Ecriture, c'eſt-à-dire, que la foi vient à nous parce que les hommes nous diſent que Dieu a révélé certaines vérités.

La foi ſuppoſe donc la raiſon ; et celle-ci ne doit ſe faire entendre que lorſqu'elle eſt conduite juſqu'à la foi, c'eſt-à-dire que la raiſon, qui nous découvre que Dieu eſt infaillible, nous doit convaincre de la révélation ; après quoi elle doit croire aveuglément ; ou Dieu ne nous révélant point la religion par lui-même, nous devons conſtamment examiner ſi celle que certains hommes nous propoſent eſt préférable à celle que d'autres hommes propoſent ailleurs. Car les hommes ne ſont pas infaillibles ; et puiſque ce ſont les hommes qui nous apprennent la révélation, il eſt certain, comme dit l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, que tout ce que les hommes nous apprennent eſt ſoumis à notre raiſon.

Il n'eſt pas permis de croire les hommes ſur leur parole, continue le même auteur. Ce n'eſt pas une preuve ſuffiſante pour croire une choſe que de l'entendre dire par un homme qui parle avec zèle et avec gravité. Ne peut-on jamais dire des fauſſetés et des ſottiſes de la même manière qu'on dit de bonnes choſes, principalement ſi l'on s'en eſt laiſſé perſuader par ſimplicité ou par faibleſſe ?

Dans les affaires de conſéquence, on veut rendre raiſon de ſa conduite ; on ne veut pas agir par haſard ; pourquoi ſerons-nous moins exacts en matière de religion ?

X.

Pour être dans la diſpoſition de ſuivre exactement la volonté de Dieu en matière de religion, il faudrait commencer par lui faire un ſincère ſacrifice de ſes

préjugés. Presque tous les hommes soutiennent avec force et avec zèle les choses dont on leur inspire de la vénération et de l'attachement dès l'enfance; ce que nous avons appris des personnes qui avaient quelque autorité sur nous a gravé des traces profondes dans notre cerveau. Qui peut être en état de les effacer & d'en former d'autres, que la seule raison? C'est par leur anéantissement total qu'il faudrait commencer; mais l'orgueil, l'intérêt, et le préjugé sont trois obstacles en matière de religion, que peu de personnes peuvent surmonter.

Celui qui est dans l'erreur de bonne foi, et qui n'a pas les moyens d'en sortir, doit espérer en la bonté de Dieu; mais celui-là doit trembler, qui demeure dans l'erreur parce qu'il ne veut pas s'éclairer faute de soins & de diligence.

XI.

N'est-il pas surprenant de voir dans toutes les religions des personnes d'un bon sens en toute autre chose, tomber de sang-froid dans des impertinences? s'habiller de certaine façon, faire des tours, des demi-tours, babiller tout haut, et puis tout bas, badiner avec un morceau de pain, tantôt le montrer, tantôt le cacher, ensuite le manger, monter sur un autel, descendre, remonter, faire des gestes tantôt lents, tantôt prompts.

Sans notre préjugé, ne regarderions-nous pas toutes ces cérémonies du même œil que les regarde un mahométan qui s'en divertit, comme nous nous di-

vertiſſons de ſes extravagances, qu'il croit des myſtères ſacrés comme nous croyons ceux-ci en être ?

Ceux qui diſent qu'ils ne riſquent rien de demeurer dans la religion chrétienne, ne prennent pas garde qu'en cela ils péchent contre cette religion même, parce que non-ſeulement elle oblige de croire qu'on ne riſque rien en la ſuivant, mais qu'on eſt obligé de la ſuivre, et que ceux qui ne la ſuivent pas ſont damnés.

D'ailleurs ceux des autres religions tiennent le même langage ; le turc dit qu'il ne riſque rien de ſuivre la religion de ſes pères, qui eſt celle de la nature : que les chrétiens riſquent tout de croire un Dieu triple, un Dieu dans un morceau de pain, un Dieu homme, en un mot, bien des choſes oppoſées à la lumière de la raiſon. C'eſt riſquer que de ſuivre une doctrine contraire à cette lumière, qui conſtamment ne vient que de Dieu. Donc il faut examiner ſa religion.

XII.

Les hommes ont tellement reconnu, dans tous les temps, la néceſſité de la révélation pour établir une religion, que tous les auteurs des ſectes ſe ſont vantés que Dieu leur avait révélé ce qu'ils enſeignaient aux autres ; mais ſi Dieu l'a révélé à l'un, il ne lui aurait pas plus coûté de le révéler aux autres ; Dieu eſt par-tout préſent quand il révèle.

A certains mouvemens ſont liés certaines impreſſions ; vous n'avez reçu que les mouvemens aux-

quels eſt liée l'impreſſion que votre religion eſt la vraie ; vous ne ſauriez ne pas la croire telle, qu'en examinant la cauſe de ces mouvemens.

L'onction dépend du tempérament ; c'eſt le propre des tempéramens tendres. M. de Cambrai écrivit avec onction contre M. de Meaux ; St Jérôme contre St Auguſtin ; St Paul contre St Pierre ; St Cyprien ſoutenait avec onction que le baptême des hérétiques ne valait rien ; chacun croit parler le langage du St Eſprit ; à quel caractère devrait-on bien le connaître ? Nous, qui ſommes hommes, ne ſavons-nous pas bien juſqu'à quel point d'autres hommes ont pu être ou impoſteurs ou dupés ?

CHAPITRE II.

S'IL y a une véritable religion, il faut avoir bien peu de justesse d'esprit, & être bien insensible au plaisir et à la douleur, pour ne pas examiner une fois la religion avec toute l'attention dont on est capable. Que peut-il y avoir, depuis le moment de notre vie jusqu'à celui de notre mort, qui nous doive intéresser davantage, que l'état où nous devons être après la fin de nos jours ? L'état heureux ou malheureux où nous sommes pendant la vie, peut finir à chaque instant, et nous savons qu'il finira ; l'état après la mort n'a d'autres bornes que l'éternité. Dans les premières années de notre vie nous n'avons point assez de capacité ni de force pour nous occuper d'autres choses que du présent ; il se fait chez nous des impressions qui nous empêchent d'examiner l'avenir ; cette faiblesse nous fait croire facilement ce que nous disent ceux en qui nous trouvons plus de lumières ; ce qui est en eux un effet de leur expérience, nous le regardons comme la suite d'une connaissance naturellement plus étendue que la nôtre. Le temps se couvre ; ils nous disent qu'il va pleuvoir, et il pleut ; ils prévoient les vicissitudes des saisons, ils prennent des mesures justes pour nous en

garantir. La religion nous promet un bonheur éternel et nous menace d'un malheur ſans fin, ſelon la différente conduite que nous aurons gardée pendant notre vie; conduite qu'elle nous preſcrit: pouvons-nous nous étourdir juſqu'au point de ne pas examiner qui fait ces promeſſes et ces menaces, et quels en ſont les fondemens? Il y a plus, la religion n'eſt pas uniforme dans l'univers. Qui le croirait? dans le même climat, dans la même ville, on nous enſeigne en divers endroits, ſous le nom de religion, des dogmes différens et entièrement oppoſés. Ici on nous menace du feu éternel, ſi nous ne croyons que Dieu même eſt enfermé ſous les apparences trompeuſes d'une certaine étendue; là on nous dit avec le même appareil que nous ſouffrirons la même peine ſi nous le croyons. Que de contrariétés! Le ſimple détail des différentes religions de l'univers offre une ample matière à des volumes entiers. Elles ſe condamnent preſque toutes les unes les autres. Elles ne ſauraient donc toutes être véritables, la vérité n'étant pas oppoſée à elle-même. S'il n'y avait qu'une religion véritable, Dieu nous l'aurait annoncée clairement ſans équivoques; Dieu qui eſt la vérité même, ne ſaurait être obſcur. Même s'il n'y avait qu'une différence de culte ou de cérémonie, je ſouffrirais qu'on regardât cette différence comme la diverſité des vêtemens, qui peut faire une agréable variété. Mais les dogmes qu'on enſeigne en Angleterre ſont incompatibles avec ceux qu'on propoſe à Rome. La religion des Chinois exclut celle des

Perſans. Chaque ſociété ſe croit infaillible, et foudroie celle de ſon voiſin. Qui peut entendre prononcer à une infinité d'hommes raiſonnables et de bonne foi un jugement qui nous condamne à des peines éternelles, ſi nous croyons ou ne croyons pas de certaines choſes, et demeurer tranquilles ſans examiner ſérieuſement s'ils nous trompent, ou s'ils ſont eux-mêmes dans l'erreur ? On ne peut imaginer d'aveuglement plus extrême que celui de s'étourdir ſur un ſujet ſi intéreſſant. Nous n'avons que notre bonne foi, et le préjugé de l'éducation qui nous raſſurent, mais eſt-ce aſſez pour demeurer tranquilles ? Toutes les religions ne nous offrent-elles pas des exemples d'une égale bonne foi et d'une éducation qui opère la même aſſurance ? Que chacun donc examine ſa religion, qu'il voie s'il n'eſt pas dans la même erreur, où il aſſure qu'eſt ſon voiſin. Cet examen eſt néceſſaire, il n'eſt pas poſſible qu'on n'en retire aucun avantage conſidérable, car la vérité ne craint point l'examen. Mais quel affreux détail, dit-on ordinairement, que celui d'examiner ſa religion ? Il faut d'abord ſavoir toutes celles de l'univers pour en faire un juſte parallèle, et choiſir enſuite la plus raiſonnable. Or comment être inſtruit ſur ce ſeul point ? Il y a plus de religions que de nations; d'ailleurs ſi l'on n'en veut même examiner qu'une ſeule, quelle connaiſſance faut-il avoir de l'antiquité ! Combien de langues différentes ne faut-il pas ſavoir pour examiner ſi les premiers ſectateurs de ces religions ont été conformes dans leur croyance à

ceux qui les profeſſent aujourd'hui ! Il faut être un critique exact pour diſcerner les altérations qui ont été faites dans les anciens auteurs, par la malice ou par l'ignorance des copiſtes, ou par la traduction ou la différente expreſſion des langues. La vie eſt-elle aſſez longue pour ſuffire à tant de recherches ? Encore avons-nous pour cela des règles infaillibles, et eſt-on déterminé autrement que par des conjectures vraiſemblables ? Non, le parti le plus ſûr eſt de croire. C'eſt ainſi qu'on s'endort dans la plus coupable des négligences.

La plupart de nos erreurs et de nos paralogiſmes viennent de ce que nous raiſonnons ſur des mots avant que d'en fixer le véritable ſens. Ainſi avant que de voir ſi notre religion eſt bonne et ſi elle doit être préférée à celle des autres, déterminons ce que c'eſt que religion, et ce que c'eſt que de croire. Peut-être abrégerons-nous le détail qui nous épouvante. La religion eſt un culte fondé ſur la révélation ; elle oblige les hommes à croire de certaines choſes, et à en pratiquer d'autres, pour donner à Dieu des preuves actuelles d'obéiſſance et d'amour. On appelle fauſſe religion le culte que les hommes rendent à Dieu, ſans que Dieu l'ait révélé ni exigé. Croire, c'eſt ſoumettre ſa raiſon à ce que Dieu a révélé ; ainſi la foi ſuppoſe l'autorité divine, et par conſéquent dire qu'il faut croire ſans raiſonner, ſoutenir qu'il faut ſuppoſer que Dieu nous a révélé quelques dogmes, ſans examiner s'il eſt vrai qu'il les ait révélés, ce qui ne tend pas moins qu'à autoriſer

toutes ſectes de religion, c'eſt une erreur des plus groſſières. S'il eſt de l'eſſence de la véritable religion qu'elle ſoit révélée de Dieu, il n'y a point de véritable religion dans le monde ſi Dieu n'en a point révélé. Ainſi examiner s'il y a une véritable religion dans le monde, c'eſt examiner ſi Dieu a révélé aux hommes un culte qu'il exige d'eux. On ne connait point de vérité plus évidente que celle-ci, c'eſt que Dieu ne ſaurait nous tromper, non-ſeulement parce qu'il eſt ſouverainement bon, mais parce que c'eſt une faibleſſe que de tromper, et Dieu eſt incapable de faibleſſe : donc ſi Dieu eût voulu être honoré d'un culte particulier, il nous l'aurait révélé ſans équivoque, ſans diſtinction, mais d'une netteté et d'une ſimplicité dignes de lui. Dieu a fait le monde, il a créé l'homme ; s'il eût voulu un culte particulier, il l'aurait preſcrit en créant l'homme, et tous ſes deſcendans & la poſtérité l'auraient ſuivi. Quelle comédie fait-on jouer à Dieu ! tous les ſiècles ont vu naître de nouvelles religions ; chacune ſe vante d'être la véritable et celle que Dieu a révélée. Laquelle croire ? Quel plaiſir prendrait Dieu de ſe révéler d'une façon aux uns et d'une autre manière aux autres ? Non, tant d'inconſtance & de variété ne ſont point l'ouvrage de Dieu ; il eſt conſtant & immuable. Dieu a fait la nature, elle a toujours été de même, elle n'a point changé : pourquoi Dieu en agirait-il autrement en matière de religion ? Pourquoi aurait-il réformé tant de fois la religion chrétienne, qui ſe croit la véritable ? on ne réforme en un mot

que ce qui eſt mal fait, et Dieu eſt incapable de mal faire ce qu'il fait, ni de tromper perſonne pour ſe procurer le moindre avantage, ni pour éviter le moindre mal ; et d'ailleurs il eſt tout-puiſſant ; il ne peut y avoir d'être qui opère quelque choſe d'opposé à ſa volonté. Ainſi ce qu'on croit ſur le fondement de la révélation divine, on le croit par la raiſon de Dieu même, et par conſéquent ſur un motif évidemment plus certain qu'aucune démonſtration de géométrie. L'autorité divine eſt donc le fondement de la foi ; auſſi tous les théologiens enſeignent après St Thomas que l'exiſtence de Dieu n'eſt pas un article de foi, *non objectum fidei, ſed ſcientiæ.* Ils ſuppoſent au contraire qu'on eſt déjà convaincu d'un être incapable de tromper ; parce que, diſent-ils, quand on demande pourquoi croyez-vous ? on répond, parce que Dieu l'a dit. Donc la foi ſuppoſe, 1. qu'on connaît Dieu avant que de croire ; 2. qu'on eſt convaincu qu'il a parlé. Le vulgaire qui n'agit que par préjugé ne diſtingue pas ce qui eſt du reſſort de la raiſon d'avec ce qui regarde la foi. Tantôt il ſoumet mal à propos la foi à la raiſon, comme quand il ſe donne la liberté d'examiner la ſubſtance des myſtères ; et tantôt il ſoumet ſans diſcernement la raiſon à la foi, comme font ceux qui n'oſent révoquer en doute ce que leurs maîtres et leurs paſteurs leur ont appris. Puiſque, pour diſtinguer la foi véritable des erreurs, il eſt néceſſaire qu'elle ait un autre fondement, qu'elle même elle ne peut en avoir de plus ſolide que la raiſon, dont Dieu ſeul eſt l'auteur comme de la foi ;

il ſuit que la raiſon nous doit conduire à la véritable foi & à la diſcerner des fables que la malice des hommes a inventées : mais quand la raiſon nous a guidés juſqu'à la foi, elle ſe doit taire entièrement : ou ſi elle parle, ce ne doit être que pour nous dire qu'elle ſait avec certitude qu'elle doit ſe ſoumettre entièrement à la foi. La raiſon connaît Dieu, & examine avec d'autant plus d'exactitude la vérité de la révélation, qu'elle voit qu'il n'y a rien de plus dangereux que de prendre des fantômes pour des vérités révélées, ou des vérités révélées pour des fantômes. Mais quand elle a reconnu que Dieu parle, elle écoute & ſe tait. Toutes les queſtions ſe réduiſent à celle-ci, ſavoir ſi Dieu a parlé & quelles ſont les vérités qu'il a révélées. Ce qui ſera examiné dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Des preuves que doit avoir la véritable religion, & des conditions que ces preuves demandent.

LA religion eſt le culte que les hommes diſent que Dieu exige d'eux. Dieu ſeul doit avoir révélé aux hommes ce culte; autrement on n'aurait aucune raiſon de prétendre que Dieu le demandât de nous. Les preuves de cette révélation ne doivent point être douteuſes. Dieu eſt trop juſte pour en agir autrement; je ne trouve point que ma raiſon qui me vient conſtamment de Dieu, me faſſe plus pencher pour une religion que pour une autre; ainſi les vérités de religion ne ſont point des vérités innées & métaphyſiques, ni éternelles qu'on voit & qu'on connaît par-tout; ce ſont des vérités qui dépendent de faits; ce ſont même des vérités que je ne dois point croire légèrement de peur de m'expoſer à rendre à Dieu un culte qu'il n'approuve point. Ainſi l'on peut dire que bien loin qu'il faille croire aveuglément en matière de religion, il n'y a rien qui demande plus de circonſpection, & où il faille être plus difficile à ſe rendre; & que par conſéquent les preuves de la véritable religion doivent être claires, convaincantes & faciles. Si ma religion n'a

que des preuves qui conviennent à toutes les autres religions, qui ſont équivoques, incertaines, d'une diſcuſſion impoſſible, j'ai lieu de m'en défier & de n'en rien croire. Si Dieu voulait que je l'honoraſſe d'un culte particulier, il eſt de ſa bonté & de ſa juſtice même, de me le manifeſter clairement ; je ne ſaurais réſiſter à cette vérité ; je la prends de la nature de Dieu même, qui eſt infiniment bon. Je trouverais de la cruauté à me refuſer des preuves claires de ſa volonté, moi qui ſuis entièrement diſpoſé à la ſuivre, qui ne la cherche & ne l'examine que de peur de prendre le change, & de regarder les illuſions des hommes comme des vérités, ou de prendre des vérités pour des illuſions des hommes. On me dit qu'il y a eu un J. C. qui a prêché, qui a fait des miracles, qui a été crucifié, qu'il était Dieu lui-même, qu'il eſt reſſuſcité, qu'il a été prédit pendant quatre mille ans, que la religion chrétienne eſt la plus ancienne de toutes les religions, qu'elle a commencé avec le monde, que les apôtres & les martyrs ne ſe feraient pas laiſſé mourir pour une fauſſeté, que cette religion eſt beaucoup étendue, quoiqu'elle révolte les ſens. Si on ne me donne que ces preuves, j'ai bien de la peine à me rendre, & je craindrais d'embraſſer le menſonge pour la vérité. Jéſus-Chriſt a fait des miracles, dit-on ; où en eſt la preuve ? S'il en avait fait autant que l'on dit, eſt-il vraiſemblable que les Juifs ne ſe fuſſent point convertis, que les Romains n'en euſſent rien ſu, que les autres rois de la terre n'euſſent pas recherché un

homme qui rendait la vue aux aveugles, qui ressuscitait les morts, qui redressait les boîteux? quel trésor pour un royaume! Tout ce qui nous vient par le canal des hommes est sujet à l'erreur, parce que les hommes ne sont pas infaillibles, *omnis homo mendax.* Dieu ne doit point faire dépendre ses vérités des traditions des hommes: il est trop juste pour me soumettre à un motif si trompeur, & l'on peut dire qu'il y aurait de la cruauté à Dieu, d'exiger que les hommes se soumissent au rapport des autres hommes, touchant une lumière qui vient de lui-même, & qui nous dicte le contraire de ce que ces hommes publient. Les preuves de la religion doivent être claires, parce que nous avons une raison qui nous vient constamment de Dieu, & qui par conséquent ne saurait être mauvaise; or cette raison s'opposant à ce que les hommes nous disent de la religion, nous ne devons pas étouffer cette lumière sur de simples probabilités; ce serait faire un très-mauvais usage du plus précieux don que Dieu a fait à l'homme. Il faut donc des preuves certaines, exemptes de toute contradiction, pour soumettre une lumière qui nous vient de Dieu, & qui est semblable dans tous les hommes. Bien loin que les preuves de la religion soient claires, on ne voit rien de plus embarrassé. Quand on ne serait pas convaincu d'ailleurs que la religion chrétienne est une pure invention de l'esprit humain, on ne serait pas dans l'impossibilité de connaître si ce que l'église romaine croit aujourd'hui est la même chose que ce qu'elle

a cru autrefois. Tous les livres de l'Ecriture & des pères ont été sujets à une infinité de fautes de copistes. Il a plu à divers particuliers, comme à Esdras & à St Jérôme de les réformer en divers temps. Les Bénédictins s'avisent encore de nos jours de nous donner des additions des pères. Il y a eu une infinité de sectes différentes dans les commencemens de l'église; quand les pères ont réfuté quelque erreur, ils sont tombés dans une extrêmité contraire; tout est confondu. Donc rien de toutes ces belles choses n'est l'ouvrage de Dieu, qui ne se dément jamais; au lieu que les ouvrages des hommes sont sujets au changement comme les hommes même: l'effet n'est jamais plus parfait que la cause.

La véritable religion ne doit donc point avoir recours à de fausses preuves. Dieu est immuable, tout ce qui est changeant ne saurait lui convenir. La religion chrétienne a changé trop de fois de culte & de face, pour avoir été jamais inspirée de Dieu. Adam & les premiers patriarches honoraient Dieu d'une manière bien différente de leurs descendans. Moïse a changé la face du peuple juif. Salomon a fait encore d'autres changemens. J. C. a ordonné toute autre chose. St Paul a fait voir que Dieu ne voulait point de victimes. Chaque siècle, chaque concile a apporté quelque nouvelle discipline, je pourrais même dire, quelque nouveau dogme; & on en conviendrait si on était de bonne foi; non, non, tous ces changemens, encore une fois, ne sont pas l'ouvrage de Dieu, & ne découvrent que trop

l'ouvrage de l'homme. La principale condition, ou plutôt le vrai caractère d'une véritable religion, c'est qu'elle ne nous donne pas une fausse idée de Dieu ; cette condition manque entièrement à la religion chrétienne. La pure raison nous donne de Dieu une idée bien plus digne de lui, que la religion chrétienne, qui nous représente toujours Dieu comme un homme ; c'est, dit-on, pour s'accommoder à notre faiblesse que l'Ecriture tient ce langage ; c'est ainsi que l'on excuse le ridicule des expressions dont l'Ecriture se sert lorsqu'elle nous parle de Dieu ; mais cette Ecriture ne satisfait que des esprits prévenus.

Que l'Ecriture s'accorde à notre faiblesse, pour nous faire entendre ce que nous ne savons point par la raison : qu'elle me fasse des paraboles pour m'expliquer les qualités, les accidens de la parole de Dieu ; mais je ne saurais comprendre que ce soit s'accommoder à ma faiblesse que de parler de Dieu d'une manière qui répugne à l'idée que j'en ai.

Ma raison me dit que Dieu voit tout, qu'il est par-tout, que conserver c'est agir, que pour agir quelque part il faut y être, l'action suppose la présence. En un mot, Dieu est par-tout, je le sais ; & l'Ecriture, pour s'accommoder à ma faiblesse, me dit que Dieu cherche Adam dans le paradis terrestre, qu'il l'appelle Adam, Adam, *ubi es ?* que Dieu se promène dans le paradis terrestre ; que Dieu s'entretient avec le diable au sujet de Job. Ma raison me dit que Dieu doit être un esprit parfait. S'il était

corps, il ferait fujet à la divifion, & l'Ecriture me dit, pour s'accommoder à ma faibleffe, que Dieu a des bras. Ma raifon me dit que Dieu ne faurait être fujet à aucune paffion, qu'il doit avoir une prévoyance infinie, & qu'il eft éternellement immuable; & la religion chrétienne m'apprend que Dieu parlant à lui-même, dit ces belles paroles : Je me repens d'avoir fait l'homme; que fa colère n'a pas été inefficace, qu'il l'a détruit par le déluge; & comme il n'avait pas prévu que les hommes feraient encore les mêmes, qu'il a confervé une famille qui en a produit de tout femblables aux premiers. Dieu eft fi faible, felon l'hiftoire de la religion chrétienne, qu'il ne peut réduire l'homme au point où il le voudrait; il le punit par l'eau, enfuite par le feu, l'homme eft toujours le même. Il envoie des prophêtes, l'homme ne change point; enfin il n'avait qu'un fils unique, dit J. C. il a été obligé de l'envoyer; cependant les hommes font encore les mêmes : *quid potui facere vineæ meæ, & non feci ?* Que de ridicules démarches la religion chrétienne fait faire à Dieu !

Ce n'eft pas tout. Ma raifon me montre en vain que Dieu eft tout-puiffant, qu'une autre volonté que la fienne ne peut s'accomplir nulle part, & la religion chrétienne donne un adverfaire à Dieu, prefque auffi puiffant que lui-même, c'eft le diable. L'Ecriture & la religion font livrer un combat perpétuel entre Dieu & lui; le diable ne cherche qu'à faire de la peine à Dieu, il veut lui ravir fes créatures, *circuit quærens quem devoret*; il y réuffit. A peine Dieu

a-t-il créé l'homme, que le diable en fait fon efclave. Qu'il en a coûté à Dieu pour ôter les hommes des mains de fon ennemi ! encore n'en a-t-il arraché que quelques-uns. Il fallut qu'il ait crucifié fon propre fils, & c'eft alors qu'il a feulement dit : *Me voilà maintenant maître du-champ de bataille.*

Si Dieu n'a fait mourir ce fils que pour fatisfaire à fa vengeance, & que parce que ce fils a bien voulu par bon naturel fe charger du péché de l'homme, je demande fi ce n'eft pas encore là renverfer entièrement l'idée que la raifon me donne de Dieu ? La vengeance eft une paffion qui ne faurait convenir à Dieu. La religion chrétienne fait jouer à Dieu la plus ridicule & la plus impertinente de toutes les comédies. Dieu nous donne des commandemens : la religion chrétienne nous apprend que nous ne faurions les accomplir fans la grâce que Dieu donne à qui il lui plaît ; & cependant Dieu punit ceux qui ne les obfervent point. Si l'on voulait entrer dans un plus long détail, il ne ferait pas bien difficile de faire voir que la religion chrétienne nous donne une idée plus baffe de Dieu qu'aucune autre religion ne l'a jamais fait. Si les payens n'avaient pas tant multiplié leurs divinités, & ne les avaient pas fait fi fenfuelles, qu'aurions-nous à leur reprocher ?

Les chrétiens font Dieu triple, injufte, faible, changeant, contraire à lui-même en mille manières, foit comme auteur de la grâce, foit comme auteur de la nature. Que conclure de-là, finon que la religion chrétienne a été imaginée par des cervelles qui n'a-

vaient pas plus d'étendue d'esprit, que ceux qui ont imaginé les autres religions.

Bien loin que les preuves de la religion chrétienne soient claires, & qu'elle ait été certaine d'abord & déterminée, on voit au contraire trouble par-tout. La religion chrétienne a été si peu certaine dès sa naissance, qu'il s'est en même temps élevé dans son sein plusieurs sectes différentes. On voit que bien loin que cette religion ait été plus claire & plus déterminée dans son commencement, comme elle l'aurait été si Dieu l'avait inspirée ; au contraire, elle s'est éclaircie avec le temps ; elle a fait le même progrès que tout autre état séculier ; les chefs qui n'étaient d'abord que de simples gueux, sont maintenant de véritables princes. Je ne puis m'empêcher de faire ici une observation, qui fait bien sentir l'homme dans la religion chrétienne.

Quand on demande d'où vient que J. C., les apôtres, & les autres premiers chefs de l'église ont vécu dans une extrême pauvreté, d'où vient même qu'ils étaient obligés de gagner leur vie ? on répond que c'était pour apprendre aux hommes le mépris des richesses & du faste ; on venait, dit-on, prêcher une doctrine toute opposée aux sens ; il fallait convaincre le peuple autant par les exemples que par les paroles. On demande pourquoi les apôtres & les pères de l'église de ce temps-ci prêchent-ils avec un zèle infatigable au peuple le mépris des richesses, lorsqu'ils les recherchent avec tant de soins ? suivent-ils les traces de J. C. & des apôtres ? que pourront-ils

répondre à tout cela, eſt-il poſſible qu'on ne puiſſe voir clair dans un jour ſi beau ?

On demande enſuite d'où vient que J. C. & les premiers chefs de l'égliſe n'ont pas prêché ouvertement les myſtères de la religion ? que J. C. a caché ſon incarnation miraculeuſe, que les apôtres & les anciens pères n'ont point parlé de l'euchariſtie ? on répond qu'ils ont voulu ménager le peuple par une conduite ſage, qu'on appelle économie. On demande encore pourquoi les évêques & les cardinaux, qui ſont les chefs de l'égliſe, ſont ſi puiſſans ? on répond que c'eſt pour contenir le peuple, qui a beſoin qu'on lui en impoſe. On a beau dire ; cette différente ſituation de la religion & cette différente conduite des chefs ne marque pas une différente ſituation dans l'eſprit du peuple qui eſt toujours le même : mais elle marque une différente ſituation dans ceux qui gouvernent l'égliſe, qui connaiſſant la folie de ceux qui abandonnaient les richeſſes pour vivre pauvres comme J. C., ſont ce qu'ils peuvent pour vivre comme les rois & les princes, dans un auſſi grand déréglement & avec autant de faſte. Conduite toute oppoſée à celle qu'ils prêchent. Mais le peuple ignorant & aveugle ne ſaurait ouvrir les yeux. J. C. & les apôtres auraient été bien embarraſſés de faire les princes ; ils ſentaient trop le ridicule de leurs myſtères, pour les prêcher publiquement à d'autres qu'à ceux dont ils avaient pu ménager l'eſprit, & qui ne pouvaient plus reculer après de certaines démarches. On demande d'où vient qu'on

prêche publiquement les myſtères qu'on cachait autrefois ? on répond que les myſtères étant aſſez connus, il ſerait inutile de les diſſimuler. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'on n'a révélé les myſtères de la religion qu'on cachait autrefois, que lorſqu'on a été en état de les appuyer par la force. Si dès le commencement Dieu avait dicté la religion chrétienne, comme elle était plus près de ſon origine, ſes myſtères auraient été plus publics & plus connus, & on les aurait publiés avec plus de confiance & de liberté ; n'eſt-il pas ridicule qu'on diſe que le peuple d'aujourd'hui a beſoin d'être ſoutenu par la magnificence, que celui d'autre fois était en état de s'en paſſer, & qu'au contraire le peuple de nos jours eſt plus en état de ſoutenir les myſtères ? Pourquoi le peuple qui s'eſt accoutumé aux myſtères ne s'eſt-il point accoutumé à la modeſtie des paſteurs ? Si le peuple de nos jours eſt en état de ſoutenir un Dieu mourant ſur une croix, un Dieu mépriſé, un Dieu morceau de pain, un Dieu expoſé à toutes les injures les plus infames ; Meſſieurs les prélats, ne craignez rien, il vous reconnaîtra ſans peine, quand vous n'iriez pas dans un équipage de prince & de ſouverain. Voyez comme il ſe proſterne devant ſon Dieu, qui court les rues entre les mains d'un pauvre prêtre qui marche en tous lieux, en tout temps, & en toute ſaiſon ; il vous rendra les reſpects qui vous ſont dûs quand vous marcherez comme St Pierre, puiſque dans tous les ſiècles il n'a pas méconnu ſon Dieu, qui n'a pas changé d'équipage. On a beau

dire : le défordre des pafteurs, leur ambition, leur molleffe, leur lubricité eft une preuve parlante de la fauffeté de la religion, parce qu'il eft certain qu'ils en doivent être mieux inftruits que les autres hommes. Or s'ils en étaient bien perfuadés, ils la pratiqueraient mieux, & puifqu'ils ne la pratiquent pas, c'eft qu'elle n'a pas de preuves qui perfuadent. La religion a dû être plus déterminée dans fon commencement, parce qu'elle était plus proche de fa fource ; & c'eft pourquoi, en matière de religion, on remarque qu'on renvoie toujours à l'antiquité ; on permet bien de donner de nouvelles explications, mais toujours avec cette règle *cum dicas novè, non dicas nova.* Cependant on ne peut douter que les chrétiens d'aujourd'hui qu'on dit être imparfaits, ne foient meilleurs théologiens & ne fachent plus de dogmes que les anciens.

La morale d'aujourd'hui eft bien différente de celle d'autrefois ; nos livres de piété font d'un goût tout autre. St Paul qui avait été ravi au troifième ciel, & qui ne devait pas ignorer les règles des mœurs, ne nous a pas donné en quatorze épîtres un feul confeil effentiel à la vie fpirituelle de nos jours. Quel eft le livre ancien qui ait recommandé aux fidèles la fréquentation des facrémens, qui en ait même parlé ? Leur a-t-on appris les conditions d'une bonne confeffion, la préparation à la communion ? quel eft au contraire le livre de piété de notre temps, qui ne parle pas de toutes ces chofes ? Il n'y a rien dans toute l'antiquité qui vaille le Combat fpirituel ou

l'Imitation de J. C.; ce sont là les livres de piété. Autrefois on communiait sous les deux espèces du pain & du vin; aujourd'hui on ne communie plus que sous une espèce qui est le pain; parce que, dit-on, il se trouvait quelquefois des gens qui répandaient le sang de J. C. en le buvant, ce qui causait de grands désordres; c'est pourquoi on a jugé à propos de ne communier plus que sous une espèce. Si c'est Dieu qui a institué la communion, pourquoi les hommes s'avisent-ils de réformer ce que Dieu a fait? apparemment qu'il leur a dit en même temps: *Si ce que je fais ne se trouve pas bien fait, vous pourrez le changer.* Si c'est le St Esprit qui leur a inspiré ce changement, il ne prévoyait donc pas le désordre qui en pourrait arriver. Dieu manque donc de prévoyance; Dieu est donc changeant & inconstant. Mais de bonne foi où en sommes-nous? quelle est donc notre règle? la religion change-t-elle à chaque siècle? La certitude de la foi (dit l'auteur de la recherche de la vérité & la théologie le dit avec lui) dépend de ces principes, qu'il y a un Dieu qui n'est pas capable de nous tromper, & que Dieu a révélé ce qu'on veut que nous croyons. Je ne dois donc rien croire avant de savoir si Dieu a parlé: il y aurait un péril extrême à lui faire dire ce qu'il n'a point dit. Ainsi je ne dois croire que lorsque je ne pourrai pas douter que Dieu a parlé. Quelques ténèbres qui nous environnent ici-bas, & quoique nous sachions fort peu de choses, il est certain que ce qui est ténébreux, je veux dire, ce que nous ne

connaiſſons pas, n'a aucun droit d'exiger notre conſentement. Il ne faut donc pas dire, pourquoi niez-vous les myſtères, puiſqu'il y a tant de choſes au-deſſus de notre portée ? car de ce que je ne conçois par les myſtères de la nature, il ne s'en ſuit pas qu'il doive y avoir des myſtères d'un ordre ſurnaturel : je crois qu'il y a des myſtères dans la nature, & je n'en ſais pas l'explication ; ainſi je dois avouer de bonne foi que les myſtères exiſtent, quoique j'ignore comment ils ſont exécutés. Mais je n'ai aucune raiſon qui me porte à croire qu'il y ait des myſtères dans l'ordre de la grâce, & ſur-tout un tel myſtère en particulier, comme la trinité, l'incarnation ; car non-ſeulement je ne conçois pas comment cela pourrait être ; mais je n'ai rien qui me convainque que cela ſoit. Comment un ſerviteur peut-il donner à ſon maître des preuves de ſon obéiſſance, s'il ne connaît pas ſa volonté ? Si l'éclairciſſement de la religion était difficile, la religion ſerait une preuve de l'eſprit & de la ſubtilité des hommes, plutôt que de leur obéiſſance & de leur fidélité. Qu'il ſoit difficile de ſe convaincre, ou de trouver la certitude de la révélation de certaines vérités de ſpéculation, & qui ne ſont pas néceſſaires pour le ſalut ; peu m'importe. Mais les preuves des vérités eſſentielles à tous les hommes, doivent être claires & faciles, ou il n'y en a point. Le chriſtianiſme, dit-on, a toujours été en état par lui-même de ſe paſſer de fauſſes preuves : mais il l'eſt encore

à présent plus que jamais par les soins que des grands hommes de ce siècle ont pris de l'établir sur ses véritables fondemens avec plus de force que les anciens ne l'ont jamais fait. Nous devons être remplis sur notre religion d'une juste confiance, qui nous fasse rejeter de faux avantages qu'un autre parti que le nôtre pourrait ne pas négliger. Il paraît en effet, par la lecture des anciens apologistes de la religion chrétienne, qu'ils ne vont pas aux principes. Quelle ridiculité qu'une religion soit plus prouvée en 1700, & quelques années après, qu'au commencement ! C'est donc l'esprit de ces apologistes qui la prouve. Je connais que Dieu n'a parlé aux hommes que pour suppléer à la faiblesse de leurs connaissances qui ne suffisaient pas à leurs besoins ; & que tout ce qu'il n'a pas dit est de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'ils le sachent. Ainsi si les oracles eussent été rendus par de mauvais démons, Dieu nous l'eût appris pour nous empêcher de croire qu'il les rendît lui-même, & qu'il y eût quelque chose de divin dans les religions fausses. S'il ne faut rien ignorer en matière de religion, si l'ancienneté est le caractère de la véritable, que doivent dire les Juifs à la vue du bouleversement que J. C. voulait faire à la religion ? ce bouleversement alors était nouveau ; jamais il n'a été prédit ; au contraire, ils attendaient le Messie sous une autre face. Luther & Calvin n'ont pas tant bouleversé chez

les catholiques, & ceux-ci les traitent de novateurs. On ne ſe contente pas de vraiſemblance en matière de ſcience; on veut des démonſtrations; pourquoi s'en contenter en matière de religion? Deſcartes ne veut croire que ce qu'il voit clair; ce n'eſt qu'en matière de religion qu'il ſe bouche les yeux. St Auguſtin dit, prenez garde de croire ſavoir une choſe, ſi vous ne la connaiſſez auſſi clairement que vous ſavez que ces nombres 1. 2. 3. 4. ajoutés dans une ſomme, font dix.

CHAPITRE IV.

Des Miracles.

LE peuple aime le merveilleux; c'eſt lui qui ſuppoſe et qui fait les miracles. Il n'y a point de religion, point de monarchie, point de nouvel établiſſement qui n'ait ſes miracles; qu'on liſe l'hiſtoire grecque, la romaine: miracles partout! Les hommes du temps de J. C. n'étaient pas plus chers à Dieu que ceux d'aujourd'hui. Si Dieu avait fait des miracles pour leur converſion, il en ferait quelques-uns pour la nôtre. A quoi bon tant de miracles? Dieu agit toujours par les voies les plus ſimples; ou il nous donnerait un penchant & une lumière intérieure qui nous porterait à la religion chrétienne; ou bien il nous ferait dire ou nous dirait lui-même d'une manière claire que la religion chrétienne eſt la ſeule véritable. Mais, dit-on, où ſerait le mérite de la foi? Je réponds que le mérite de la foi ne conſiſte pas à croire légèrement & inconſidérément que Dieu a révélé quelque choſe. Bien loin que ce ſoit-là un mérite, c'eſt alors s'expoſer à croire ce que peut-être Dieu ne veut pas qu'on croie. Le mérite de la foi conſiſte uniquement à croire

avec

avec fermeté ce que nous ſavons clairement que Dieu a révélé, qu'il était un en trois perſonnes, quoique la raiſon me diſe que trois ne ſauraient jamais faire un ſeul; le mérite de la foi conſiſte à ſoumettre ma raiſon à la révélation, & à ne pas douter, malgré mes lumières naturelles, qu'alors trois ne ſont qu'un. Oui, mon Dieu! parlez, votre ſerviteur écoute. Je croirai aveuglément tout ce qu'il vous plaira de m'apprendre; vous êtes plus infaillible que ma raiſon; quand je vois qu'un et deux ſont trois, je ne le vois que par les lumières de ma raiſon; mais lorſque vous m'aurez révélé que trois ne ſont qu'un, je le croirai avec certitude, parce que je le croirai ſur votre parole; je le croirai par votre raiſon même, qui ne ſaurait me tromper. Mais je ne veux pas que les hommes m'en impoſent ſur de fauſſes conjectures. Quelle vanité de donner ſes viſions pour la parole de Dieu! quelle impiété de croire à ce que les hommes diſent comme ſi c'était Dieu même qui parlât. Tout ce qui nous vient par le canal des hommes eſt ſujet à l'erreur, parce que les hommes ne ſont pas infaillibles. *Omnis homo mendax.* Dieu ne doit pas faire dépendre ſes vérités des traditions humaines; il eſt trop juſte pour me ſoumettre à un motif ſi trompeur. Il n'y a guère de villes où une croix nouvellement plantée, ſurtout en temps de miſſions, ne faſſe des miracles; le peuple en eſt convaincu; le miniſtre entretient cette

persuasion & n'en croit rien. Jésus-Christ a fait des miracles, dit-on ; où en est la preuve ? s'il en avait fait autant qu'on le dit, est-il vraisemblable que les Juifs ne se fussent point convertis, que les Romains, qui pour lors étaient maîtres de l'univers, n'en eussent rien su ? On ne saurait croire que J. C. ait fait des miracles, & qu'il ait craint cependant de prêcher les points de la religion qu'on nous dit aujourd'hui être les plus essentiels, comme son incarnation, la fréquentation des sacremens. Le merveilleux a toujours été du goût de l'homme sensible ; les poëtes s'en servent pour donner de la sublimité et du relief à leurs fables ; l'homme veut toujours s'élever au-dessus de sa nature. L'histoire des croisades fait bien voir le peu de foi qu'on doit ajouter aux miracles : ceux que St Bernard fesait pour porter les souverains & leurs sujets à se croiser, sont plus avérés que ceux qu'on attribue à J. C. ; cependant les uns et les autres sont également faux. Car puisque l'entreprise ne réussit pas, il est certain que Dieu ne fit point de miracles dans le temps de St Bernard, et que ce père était un véritable imposteur. Il n'était point de la sagesse & de la bonté de Dieu d'engager par des miracles tant de princes à une entreprise qui leur devait être inutile & nuisible. Les miracles de J. C. ont été combattus, contredits, désapprouvés ; donc ils n'étaient pas certains.

Les figures outrées d'une forte imagination nous ont produit bien des miracles. C'est d'elles que nous avons appris que les montagnes ont sauté comme

des béliers; le prophète, qui s'applaudit de cette figure, la répète et nous la donne comme une vérité, quoiqu'il n'en ſoit point parlé dans les livres hiſtoriques. St Paul ne ſe convertit point, quand J. C. fait des miracles. Il ſe rend quand ſon cheval tombe. Les miracles ſont ſelon la nature, ils peuvent arriver par les règles du mouvement; donc ils ne ſauraient prouver ce qui eſt au-deſſus de la nature; les tours de paſſe-paſſe ne prouvent pas la bonté des remèdes d'un charlatan ou ſaltimbanque : ainſi les miracles ne prouvent pas la véritable religion, puiſque dans toutes les religions il y a eu des miracles.

Si les miracles doivent prouver la religion, on nous doit prouver au moins que les miracles ont été faits, parce que nous ſommes de la même nature que les hommes d'autrefois. Pourquoi permettez-vous, ô mon Dieu! que les chrétiens aient fait de faux miracles? & pourquoi y a-t-il eu des miracles dans toutes les fauſſes religions, ſur-tout dans le paganiſme? Quand on a cru des faits qui ont liaiſon avec la religion, il eſt aſſez difficile que, ſelon le parti dont on eſt, on ne demande à une fauſſe religion des avantages qui ne lui ſont pas dus, ou qu'on ne donne à la vraie des avantages dont elle n'a pas beſoin. Cependant on devrait être perſuadé que rien ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui eſt vraie, ni en donner à celle qui eſt fauſſe. Quelques chrétiens des premiers ſiècles, faute d'être inſtruits ou convaincus de cette maxime, ſe ſont oubliés juſqu'à faire en faveur du chriſtianiſme des ſuppoſitions

aſſez hardies, que la plus ſaine partie des chrétiens ont enſuite déſapprouvées. Ce zèle inconſidéré a produit une infinité de livres apocryphes auxquels on donnait des noms d'auteurs payens ou juifs ; mais à force de vouloir tirer de ces livres ſuppoſés un grand effet pour la religion, on les a empêchés d'en faire aucun. La clarté dont ils ſont les trahit, et nos modernes y ont nettement développé ce que les prophêtes du nouveau teſtament n'avaient pu faire. De quel côté qu'on ſe tourne pour ſauver ces livres, on trouvera toujours que, dans ce trop de clarté, il y a une difficulté inſurmontable. Si quelques chrétiens ſuppoſaient bien des livres aux payens & aux juifs, les hérétiques ne feſaient point de difficulté d'en ſuppoſer aux orthodoxes ; ce n'était que faux évangiles, fauſſes épîtres d'apôtres, fauſſes hiſtoires de leur vie ; & ce ne peut être que par un effet de la providence divine que la vérité s'eſt échappée de tant d'ouvrages apocryphes qui l'étouffent. Quelques grands hommes de l'égliſe ont été trompés, ſoit aux ſuppoſitions des hérétiques contre les orthodoxes, ſoit à celles des chrétiens contre les payens ou les juifs : c'eſt ainſi qu'il leur arrive de ſe ſervir des livres des Sibylles ou de ceux d'Hermès-Triſmégiſte, roi d'Egypte ; quelques-uns n'ont-ils pas même regardé Platon comme un prophête & interprète de l'Ecriture ? Auſſi ne manqua-t-on pas de prendre ſes ouvrages comme des commentaires de l'Ecriture, & de concevoir la nature du Verbe, comme il l'avait conçue ; il ſe figurait Dieu tellement

élevé au-dessus des créatures, qu'il ne croyait pas qu'elles pussent être sorties immédiatement de ses mains ; & il mettait entr'elles & lui le Verbe comme un degré par lequel l'action de Dieu pût passer jusqu'à elles. Les chrétiens prirent cette même idée de J. C. ; car jamais philosophie n'a été plus à la mode que celle de Platon pendant les premiers siècles de l'église. La conformité qu'on trouvait au platonisme avec la religion, avait mis dans cette secte presque tous les chrétiens savans. D'où vient l'estime que les pères ont eu de Platon ?

On vivait du temps de J. C. & dans les premiers siècles de l'église dans une ignorance, où la licence d'écrire impunément des fables se joignait encore à l'inclination générale qui y portait ceux de ces climats : de-là les livres des Grecs, des Juifs, le Talmud des Orientaux. Avant de tirer aucune conséquence des miracles, il faudrait qu'ils fussent vrais & certains. Quand les pères s'emportent contre le culte des idoles, ils supposent toujours l'impuissance des idoles : si elles eussent parlé, si elles eussent prédit l'avenir, il ne fallait pas attaquer avec mépris leur impuissance ; il fallait désabuser les peuples du pouvoir extraordinaire qui paraissait en elles. Aurait-on eu tant de tort d'adorer ce qu'on croyait animé d'une vertu divine, ou au moins plus qu'humaine ? Il est vrai que ces démons étaient ennemis de Dieu, mais les payens pouvaient-ils le deviner ? Si les démons demandaient des cérémonies barbares, ou extravagantes, les payens les croient bizarres ou

cruelles; mais ils ne laiſſaient pas pour cela de les croire plus puiſſans que les hommes, & ils ne ſavaient pas que le vrai Dieu leur offrait ſa protection contre eux. Ils ne ſe ſoumettaient le plus ſouvent à leurs dieux que comme à des ennemis redoutables, qu'il fallait appaiſer à quelque prix que ce fût: & cette ſoumiſſion, & cette crainte n'étaient pas ſans fondemens, ſi en effet les démons donnaient des preuves de leur pouvoir qui fuſſent au-deſſus de la nature. Enfin le paganiſme n'eût été qu'une erreur involontaire & excuſable. Le commun des payens ne doutait pas des oracles. Les chrétiens même les ont cru & ont cité les Sibylles.

Les miracles des payens étaient auſſi conſtans chez eux que les miracles des chrétiens chez les chrétiens, Liſez la paſtorale de St Grégoire. Que de miracles! N'y a-t-il pas de la fable dans St Grégoire Thaumaturge, le feſeur de miracles, qui feſait tranſporter en l'air une montagne; c'eſt aux hommes à ſe précautionner contre les erreurs où ils peuvent être jetés par des génies qui peuvent être au-deſſus d'eux. Mes lumières ſuffiſent pour examiner ſi une ſtatue parle ou non; mais du moment qu'elle parle, rien ne peut plus me déſabuſer de la divinité que je lui attribue: en un mot, Dieu eſt obligé, par les loix de ſa bonté, à me garantir des ſurpriſes dont je ne puis me déſabuſer moi-même. Pour les autres, c'eſt à ma raiſon à faire ſon devoir. Parmi les Juifs, la plupart ne croient point aux miracles de J. C. mais à l'autorité de ceux qui n'y croient pas: il ne faut, dit-on,

qu'oppoſer l'autorité de ceux qui y croient. Ces deux autorités ne ſont pas égales. Le témoignage de ceux qui croient une choſe déjà établie n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne les croient pas a de la force pour la détruire. Ceux qui croient peuvent n'être pas inſtruits des raiſons de ne pas croire ; mais il ne ſe peut guères que ceux qui ne croient point n'en ſoient point inſtruits. C'eſt tout le contraire ; quand la choſe s'établit, le témoignage de ceux qui la croient eſt de ſoi-même plus fort que le témoignage de ceux qui ne la croient pas. Car naturellement ceux qui la croient doivent l'avoir examinée, & ceux qui ne la croient point peuvent ne l'avoir pas fait. Voyez comme on ſe convertiſſait autrefois. Une femme va à un puits tirer de l'eau ; elle y trouve un homme qui lui dit ce qu'elle a fait pendant ſa vie : choſes qui pouvaient être publiques. *Et nunc quem habes non eſt tuus vir.* Cette femme laiſſe ſa cruche, court comme une folle, publie par-tout que le Meſſie eſt venu, qu'elle l'a vu, qu'elle lui a parlé ; tout le monde vient au-devant de lui. Mais, dit-on, c'eſt la grâce. J'en dirai bien autant des payens. Il fallait, pour gagner quelque choſe ſur les payens, leur accorder ce qu'ils ſouhaitaient ſi opiniâtrement, & leur faire voir que quand même il y aurait eu du ſurnaturel dans les oracles, ce n'était pas à dire que la divinité y eût part ; & alors on était obligé de mettre les démons

en jeu. Il eſt vrai, abſolument parlant, qu'il valait mieux en exclure les démons. On donnait par-là une plus grande atteinte à la religion payenne. Mais tout le monde ne pénétrait peut-être pas ſi avant dans cette matière, & l'on croit faire bien aſſez lorſque par l'hypothèſe des démons qui ſatisfeſaient à tout avec deux paroles, on rendait inutiles aux payens toutes les choſes miraculeuſes qu'ils pouvaient jamais alléguer en faveur de leur faux culte.

Après la mort d'Epheſtion, Alexandre voulut abſolument, pour ſe conſoler, qu'Epheſtion fût Dieu. Tous les courtiſans y conſentirent ſans peine. Auſſitôt voilà des temples qu'on bâtit à Epheſtion en pluſieurs villes, des fêtes que l'on inſtitue en ſon honneur, des ſacrifices qu'on lui fait, des guériſons miraculeuſes qu'on lui attribue; & afin qu'il n'y manquât rien, on lui fait rendre des oracles. Lucien dit qu'Alexandre étonné d'abord de voir la divinité d'Epheſtion réuſſir ſi bien, la crut enfin vraie lui-même, & ſe ſut bon gré de n'être pas ſeulement Dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des dieux. Ou un démon allait ſe loger dans la ſtatue d'Epheſtion pour y rendre des oracles dès qu'il avait plu à Alexandre de lui en faire élever une comme à un Dieu, ou la ſtatue rendait des oracles ſans démons. Celle d'Apollon Pythien pouvait bien en faire autant. Or il ſerait, ce me ſemble, fort étrange qu'il n'eût fallu qu'une fantaiſie d'Alexandre pour envoyer un démon en poſſeſſion d'une ſtatue, qui fût

devenue par-là une éternelle occaſion d'erreurs à tous les hommes. Les prêtres du paganiſme uſaient de mille ruſes pour les oracles. Ruffin nous a décrit le temple de Sérapis tout plein de chemins couverts. L'Ecriture ſainte ne nous apprend-t-elle pas comme Daniel découvrit l'impoſture des prêtres de Bélus, qui ſavaient ſecrètement rentrer dans ſon temple pour prendre les viandes qu'on y avait offertes ? Il s'agit d'un des miracles du paganiſme, qui était cru le plus univerſellement de ces victimes que les dieux prenaient la peine de venir manger eux-mêmes. L'Ecriture l'attribue, non aux démons, mais à des prêtres impoſteurs. Or ſi les hommes ſont trompés dans une religion, comment ſavons-nous s'ils ne ſont pas trompés dans une autre ? Combien devait-il être plus aiſé de perſuader aux peuples que les dieux deſcendaient dans les ſtatues pour leur parler & leur donner des inſtructions utiles, que de leur perſuader qu'ils venaient manger des membres de chèvres & de moutons ? & ſi les prêtres mangeaient bien à la place des dieux, à plus forte raiſon pouvaient-ils parler auſſi à leur place. L'air miraculeux a bien du pouvoir ſur l'eſprit du peuple, qui aime fort le merveilleux. Ne faire de certaines choſes que de certains jours ; prendre de la cendre, la mettre ſur le front en prononçant de certaines paroles, entrer dans un temple avec de certains habits qu'on ne porte point ailleurs, & ne dire que certaines paroles tout haut, d'autres tout bas : tout cela impoſe. Le peuple va au-delà ; il prend pour cauſe ce qui n'eſt pas cauſe ; croit-il qu'il n'y a

que Dieu qui puiſſe inſpirer une telle conduite ? Les oracles qui ſe rendaient ſur des billets cachetés étaient bien plus ſurprenans ; les prêtres ſavaient pluſieurs ſecrets pour ouvrir ces billets, dont nous en voyons quelques-uns mis en pratique par le faux prophète de Lucien. Un gouverneur de Sicile avait envoyé à l'oracle de Mopſus à Malthe. Etant obſédé en Sicile par les Epicuriens qui lui avaient jeté beaucoup de doute dans l'eſprit, il réſolut d'envoyer chez les Dieux un eſpion, pour apprendre ce qui en était, & lui donna un billet cacheté pour le porter à l'oracle de Mopſus. Cet envoié s'endormit dans le temple, & vit en ſonge un homme fort bien fait qui lui dit *noir*. Il reprend le billet qu'il avait mis ſur l'autel près du dieu, qu'il trouve toujours bien cacheté, & le rapporte avec cette réponſe au gouverneur, qui parut très-ridicule aux épicuriens de ſa cour, mais il en fut frappé d'étonnement & d'admiration ; & en leur ouvrant ſon billet, il leur montra qu'il y avait écrit ces mots : *T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir ?* Après ce miracle, il ne manqua pas d'immoler un bœuf noir à Mopſus & lui fut toute ſa vie fort dévot. Tacite dit qu'à Claros ce n'était point une femme qui rendait les oracles, comme à Delphes ; mais un homme qu'on choiſiſſait de certaine famille & preſque toujours de Milet. Il ſuffit de lui dire le nombre & les noms de ceux qui viennent le conſulter ; enſuite il ſe retire dans une grotte ; & ayant pris de l'eau d'une ſource qui y eſt cachée, il vous répond en vers à ce que vous avez dans l'eſprit, quoique le

plus ſouvent il ſoit très-ignorant. Lorſque, par l'ordre de Conſtantin, on abattit le temple d'Eſculape à Egée en Sicile, on en chaſſa, dit Euſèbe, dans la vie de cet empereur, non un dieu, mais le fourbe qui avait ſi long-temps impoſé à la crédulité des peuples. Les fortunes d'Ancium avaient cela de particulier, que c'étaient des ſtatues qui ſe remuaient d'elles-mêmes, ſelon le témoignage de Macrobe L. I. chap. 2. & dont les mouvemens différens ſervaient de réponſes ou marquaient ſi on pouvait conſulter les ſorts.

Nous trouvons encore quelques ſtatues qui avaient cette propriété. Diodore de Sicile & Quinte-Curce diſent que Jupiter-Ammon était porté par quatre-vingt prêtres dans une eſpèce de gondole d'or, d'où pendaient des coupes d'argens; qu'il était ſuivi d'un grand nombre de femmes & de filles qui chantaient des hymnes en langue du pays; & que ce dieu, porté par les prêtres, les conduiſait en leur marquant par quelque mouvement où il voulait aller. Le dieu d'Héliopolis de Syrie, ſelon Macrobe, en feſait autant. Toute la différence était qu'il voulait être porté par les gens les plus qualifiés de la province, qui euſſent auparavant long-temps vécu en continence, & qu'ils ſe fuſſent fait raſer la tête. Lucien, dans le traité de la déeſſe de Syrie, dit qu'il a vu un Apollon encore plus miraculeux. Car étant porté ſur les épaules de ſes prêtres, il s'aviſa de les laiſſer-là, & de ſe promener par les airs, & cela aux yeux d'un homme tel que Lucien; ce qui eſt conſidérable.

Vous pouvez voir l'Apollon de Delphes, dit Philoſtrates, illuſtre par les oracles qu'il rend au milieu de la Grèce. Il répond à ceux qui le conſultent, comme vous le ſavez, en peu de paroles, & ſans accompagner ſa réponſe de prodiges, quoiqu'il lui fût fort aiſé de faire trembler le Parnaſſe, d'arrêter la courſe de Céphiſſe & de changer les eaux de Caſtalie en vin. Il nous dit ſimplement les vérités, & ne s'aviſe point de faire une montre inutile de ſon pouvoir. Je trouve aſſez plaiſant que Philoſtrate prétende faire valoir ſon Apollon, parce qu'il n'était pas grand feſeur de miracles; je crois qu'il y a en cet endroit quelque poiſon pour les chrétiens. Ainſi il était ſi commun dans toutes les religions, de faire des miracles, qu'enfin il a été ridicule d'en faire, & c'eſt pourquoi Mahomet n'en a point fait, & les a mépriſés.

Dans Rome il y avait des oracles. Eſculape en rendait dans ſon temple de l'île de Tibre. On a trouvé à Rome un morceau de marbre d'une table, où ſont en grec les hiſtoires des trois miracles d'Eſculape. En voici le plus conſidérable traduit mot à mot ſur l'inſcription: *En ce même temps il rendit un oracle à un aveugle nommé Capis. Il lui dit qu'il allât au St autel, qu'il s'y mît à genoux & adorât, qu'enſuite il allât du côté droit à gauche, qu'il mît les cinq doigts ſur l'autel, enfin qu'il portât ſes mains ſur ſes yeux.* Après toute la cérémonie, l'aveugle vit. Les peuples en furent témoins, & marquèrent la joie qu'ils en avaient, voyant arriver de ſi grands miracles ſous

leur empereur Antonin. Les autres guérifons font moins furprenantes; car ce n'était qu'une pleuréfie ou une perte de fang defefpérée. Les pères de l'églife n'auraient pas manqué de trouver de l'allégorie dans les cérémonies qu'Efculape fit faire à l'aveugle. Si J. C. les avait ordonnées, ils les auraient regardées comme une image de la conduite de J. C. fur le pécheur. L'aveugle fe met à genoux & adore; c'eft la foumiffion de J. C. Enfuite il va du côté droit à gauche; *Tunc dixi, ecce venio*, qui fe fait homme, qui fe charge de nos péchés. Il met les cinq doigts fur l'autel; c'eft J. C. qui fe facrifie fur l'autel de la Croix, où il reçoit cinq bleffures. Il porte la main de l'autel fur fes yeux, qui font guéris; lorfque le mérite des cinq plaies vous eft appliqué, vous êtes guéri.

Les crimes des prêtres, leurs infolences, divers événemens qui avaient fait paraître au jour leurs fourberies, Tiran prêtre de Saturne, qui fefait venir dans fon temple à Alexandrie telle femme qu'il lui plaifait & en abufait. L'obfcurité & la fauffeté de leurs réponfes, ont donc enfin décrédité les miracles; mais il s'eft joint à cela des caufes étrangères. D'abord de grandes fectes de philofophes grecs, qui fe font moqués des oracles, enfuite les Romains qui n'en fefaient point ufage, enfin les chrétiens qui les déteftaient. Il en eft de même des miracles. Combien de faints n'a-t-on pas dénichés! Combien de reliques n'a-t-on pas trouvées! Ces faints ne fe feraient jamais établis, s'ils fuffent venus après Defcartes.

La continuation des miracles eſt promiſe par St Marc, chap. XVI, v. 16 & 17, ſi vous avez la foi; c'eſt-à-dire ſi vous avez l'imagination tournée d'une telle façon. L'ombre de St Pierre guériſſait les malades. L'ombre! eſt-ce quelque chôſe de réel? *qui nimis probat, &c.* Actes des Apôtres, chap. V. v. 15 & 5.

Tabita Ste femme, qui feſait des habits pour des chrétiens, meurt. Auſſi-tôt le diſciple écrivit à St Pierre qui était à Joppe: Venez vîte, *ne pigriteris venire uſque ad nos.* Il vient, on lui montre Tabita morte, & les habits; voilà l'égliſe déſolée ſans couturière. St Pierre fit ſortir tout le monde & la reſſuſcite. 1. St Pierre manqua de charité en la reſſuſcitant, il l'expoſe à ſe damner; puiſqu'elle était morte ſainte, il fallait la laiſſer. 2. Le miracle devait être public. A quoi bon faire ſortir le monde, avait-il peur qu'on troublât ſon myſtère? Il fallait bien plutôt rendre à l'égliſe une meilleure couturière; qui a la puiſſance de reſſuſciter les morts, à plus grande raiſon a celle de faire des ouvrières. Act. des Ap. chap. IX. v. 37, 38, 39, 40, & 41.

La réſurrection & l'aſcenſion de la vierge (fables ſelon les plus éclairés théologiens ou docteurs de l'égliſe catholique) prouvent également la crédulité du peuple, & la fauſſeté de l'aſcenſion & de la réſurrection de J. C.; deux faits qui ſe ſont paſſés fort ſecrètement.

CHAPITRE V.

Des Prophéties & des Prophêtes.

L'AVENIR eſt entièrement caché aux hommes, parce que n'exiſtant point encore par rapport à eux, il ne peut entrer dans leur eſprit par aucun ſens, & d'aill eurs,ce qui n'eſt pas, n'ayant aucune propriété, les hommes ne le peuvent ſavoir que par la révélation de celui par qui tout exiſte. Non ſeulement les hommes ignorent l'avenir, mais il eſt entièrement caché à tout eſprit créé, & cela par la même raiſon. Un ange, quelques lumières qu'il ait, ne peut jamais voir ce qui n'eſt pas; ainſi on ſe trompe quand on croit que le diable a révélé l'avenir aux payens, & qu'il inſpire encore aujourd'hui ceux qu'on appelle ſorciers. Rien de tout cela ne peut être; ce ne ſont que des fantômes de l'aveugle imagination des hommes. Les Juifs avaient donc raiſon quands ils défiaient les payens de leur prédire l'avenir, *annunciate nobis futura.* Mais voyons s'il y a eu parmi les Juifs des hommes qui aient eu cette connaiſſance. Si on me le prouve, je reconnaîtrai le bras de Dieu, & je me rendrai à cette ſeule preuve.

D'abord j'obſerve une grande confuſion, un grand embarras, des équivoques & des allégories perpétuelles dans toutes leurs prophéties. Il eſt ſurprenant que nos théologiens d'aujourd'hui diſputent encore du ſens qu'on doit leur donner. Oui, le ſens des plus claires prophéties n'eſt pas encore déterminé, ni parmi les Juifs, ni parmi les chrétiens, comme je vais bientôt le remarquer. Où eſt donc le merveilleux des prophéties, ſi elles ſont pleines d'obſcurités? quel eſt donc le caractère qui les diſtingue des oracles des payens & des prophéties des autres peuples? car enfin il y a des prophéties par-tout. Les hommes ont toujours aimé le merveilleux; plus ils ſentent leur faibleſſe, & plus ils veulent en ſortir par des prodiges. Enfin les prophéties, pour faire quelque impreſſion ſur des eſprits ſains & exempts de préjugés, doivent être claires & débarraſſées de toute équivoque. Une perſonne de ma connaiſſance, qui aſſurément n'a jamais prétendu au don de prophétie, a fait autrefois quelques quatrains dans le ſtyle des ſentences de Noſtradamus. Dans moins de quatre ou cinq ans, ils ont été tous accomplis, quoiqu'il y eût mis des choſes extraordinaires, & qui n'avaient aucun rapport avec la face alors préſente de l'univers. Les termes étaient vagues. La rime avait ſouvent placé les mots ſans conſulter l'idée du poëte. Plus d'un an avant que le cardinal Roſſel vînt faire trembler la Provence, il fit mettre ce quatrain à l'almanac de Marſeille pour le mois d'Août.

Adam périt pour manger de la pomme ;
Rossel de loin figues regardera,
Sage en cela plus que le premier homme,
Fruit défendu jamais ne touchera.

L'événement a vérifié la prophétie. Une imagination échauffée qui s'exprime en termes vagues est toujours soutenue par le hasard, ou par la faiblesse des autres hommes. Si les prophéties avaient été claires, les Juifs qui en étaient les dépositaires se seraient sans doute convertis, quand ils en auraient vu l'accomplissement. Les prophêtes, dit-on, paraissent être les évangélistes de J. C. ; les Juifs méditent éternellement sur ces prophéties. Ce J. C. si clairement annoncé arrive parmi eux ; il y demeure trente-trois ans, & les Juifs ne le connaissent pas ; ils soutiennent même que ce n'est point de lui que leurs prophêtes ont voulu parler. Qui sont donc ces hommes qui se doivent rendre à ces prophéties, sinon ceux qui parlent & qui entendent la langue naturelle en laquelle elles ont été écrites, & qui en ont toujours été les dépositaires ? est-ce donc l'église chrétienne qui en doit déterminer le sens ? elle est donc juge en sa propre cause. Qu'elle se fasse donc des titres tant qu'elle voudra ; ils satisferont son imagination, mais ils ne convaincront pas ma raison. Ceux qui lisent les liturgies de l'église peuvent y remarquer qu'elle se donne une liberté entière d'interpréter comme il lui plaît, les prophéties & les passages de l'Ecriture. On prétend même qu'il est de foi que

l'église ait cette autorité ; ces interprétations allégoriques qui ne prouvent rien, & qui dépendent uniquement du génie de celui qui allégorise, révoltent la raison d'un Indien de bon sens, bien loin de le persuader.

Mais ce que je trouve de plus remarquable, c'est que l'église ajoute à l'Ecriture ce qui lui plaît. David a dit : *Dominus regnavit, decorem indutus est*, & l'église dit que David a dit aux nations : *Dominus regnavit a ligno*, ce qui est faux. *Impleta sunt quæ concinit David fideli carmine dicens in nationibus, regnavit a ligno Deus :* jamais David n'a dit ces paroles, de quelque version qu'on veuille se servir. L'Ecriture nous apprend que J. C. après sa resurrection ouvrit l'esprit à ses apôtres, pour leur donner l'intelligence des Ecritures. *Tunc aperuit eis sensum, ut intelligerent scripturas.* S'il faut un tel miracle pour entendre les prophéties, elles ne sont d'aucune utilité, puisque la raison naturelle ne saurait les comprendre, & Dieu aurait bien plutôt fait de nous tourner tout d'un coup par miracles du côté de J. C. que de nous faire marcher par tous ces degrés. Mais que dis-je ? ce n'est pas Dieu qui tient une conduite si irrégulière ; ce sont les hommes qui le font toujours agir à leur manière. Je n'entrerai point dans un grand détail pour faire voir que toutes les prophéties sont très-obscures ; que tout se sent de l'enthousiasme asiatique & du mystère des Chaldéens ; que ce qui paraît clair selon la Vulgate, a un sens tout contraire selon le texte original, qui est le seul que le St Esprit a ré-

vélé ; que ce qu'on nous dit aujourd'hui être une prophétie eſt un fait arrivé naturellement, & qui ne porte point avec lui aucun caractère de prophétie ; qu'ainſi il eſt ridicule de vouloir que je regarde le peuple juif comme un peuple tout prophétique. Dieu n'a point exigé cela de moi, car ſur ce pied-là, je vais trouver toute la religion de Mahomet dans la conduite du peuple juif. Si David dans ſes vieux ans demande pour ſe réchauffer la chaleur naturelle de la plus belle fille de tout ſon peuple ; St Auguſtin & tous les autres pères de l'égliſe n'ont point le droit de m'obliger à regarder cette action comme une prophétie de l'union de J. C. avec l'égliſe & la pureté de la Ste Vierge. Je ne m'arrêterai point à faire voir que Dieu ne ſe conduit pas allégoriquement ; que les allégories ne peuvent rien ; que l'allégorie eſt une figure qui tient toute ſa réalité de l'imagination de ſon auteur, *omnia habet poſt, nihil ante*, ſur-tout en une matière ſi ſérieuſe & ſi importante que la religion. L'allégorie eſt entièrement différente de la démonſtration, & de tout diſcours qui ne doit que convaincre l'eſprit.

J'examinerai celle de toutes les prophéties dont on fait plus de bruit, & qu'on dit être la plus claire ; la voici : Jacob avant que de mourir fit venir devant lui tous ſes enfans & leur donna ſa bénédiction ; quand le tour de Juda fut venu, il lui dit : *non auferetur ſceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus eſt*. Or, dit-on, le ſceptre de Juda a été enlevé de Juda quand J. C. eſt venu ; donc voilà cette

prophétie accomplie ; donc J. C. eſt celui qui devait être envoyé. D'abord il eſt certain que les Juifs entendent diverſement le mot hébreu, que nous traduiſons par celui de ſceptre. Les Juifs, au contraire, diſent que l'hébreux ſignifie perſécution, tribulation ; & que Jacob dit à ſon fils que les Juifs feraient toujours perſécutés juſqu'à la venue de celui qui devait les délivrer de tous leurs maux. Quelques-uns même diſent que ces paroles ſe ſont accomplies en la perſonne de Moïſe, & que Jacob dit ſeulement à ſes enfans qu'ils feraient toujours perſécutés en Egypte, juſqu'à ce que fût venu celui qui devait les délivrer de leur eſclavage.

Les docteurs catholiques qui veulent tous qu'on traduiſe le mot hébreu par celui de ſceptre, ne conviennent pas non plus du ſens de ce paſſage. Leur diſpute roule ſur ce qu'on doit entendre par ce mot tout le peuple juif, & que le ſceptre n'a été véritablement ôté de ce peuple, que quand les Romains ſe ſont rendus maîtres de la Judée. D'autres diſent, au contraire, qu'on ne ſaurait raiſonnablement entendre ce mot du peuple juif, & qu'il ne faut l'entendre que de la tribu de Juda en particulier ; parce que, diſent-ils, Jacob a prétendu donner une bénédiction ſpéciale, marquer un caractère particulier à chacun de ſes enfans. Ils ajoutent encore que ſi l'on veut entendre ce mot *Juda* de toute la nation juive, il eſt évident que le ſceptre en a été ôté bien des fois par leurs ennemis, & ſur-tout par la captivité de Babylone, ſans que le Meſſie ſoit venu. Or,

disent-ils, s'il y a eu un temps auquel le sceptre ait été enlevé aux Juifs & que le Messie ne soit point venu, cette marque était donc trop équivoque pour être une véritable prophétie. Les pères disent au contraire qu'on ne saurait interpréter ce mot de la tribu de Juda uniquement, parce que, disent-ils, il est évident par l'histoire que le sceptre a passé en d'autres mains, sans que le Messie soit venu. Les Juifs ont été gouvernés par des juges ; Saül n'était pas de la tribu de Juda. *Postulaverunt regem, & dedit illis. Saul filium Cis virum de tribu Benjamin.* Act. des Ap. chap. XIII. v. 21. Le royaume a été divisé, & il s'est trouvé que onze tribus entières n'avaient qu'un roi particulier long-temps avant la venue du Messie ; le peuple juif était gouverné par des pontifes, & chacun sait que les pontifes étaient de la tribu de Lévi. Les Maccabées n'étaient point de la tribu de Juda. Ainsi, disent-ils, il était plus raisonnable d'entendre ces mots de tout le peuple juif ; & s'il est vrai que ce peuple ait été en captivité, il est certain, disent-ils, que dans la captivité même, ils étaient toujours gouvernés par des pontifes de sa nation. On pourrait répliquer à ceux-ci qu'il paraît par le Nouveau Testament, qu'encore qu'Hérode fut roi de la Judée, les Juifs étaient pourtant toujours gouvernés par des pontifes. Chacun sait ce qui est arrivé à la passion de J. C. Le principal motif que les Juifs ont eu de le faire mourir, a été qu'ils appréhendaient que les Romains, venant à savoir qu'il y avait parmi eux un perturbateur, ils

leur raviſſent l'autorité qu'ils avaient encore. *Venient Romani & ſubvertent gentem noſtram.* J. C. fut conduit devant Anne Caïphe. Le ſceptre n'était donc pas entièrement hors des mains des Juifs. Enfin de quelque côté qu'on ſe tourne, un eſprit juſte ne ſaurait faire convenir cette prophétie au temps auquel J. C. eſt venu.

Tout le monde ſe mêlait de prophétiſer parmi les Juifs. D'abord que Saül fut élu roi, il ſe mêla auſſi de prophéties. Enfin toute prophétie qui eſt équivoque n'a pas plus de caractère pour nous convaincre, que les quatrains prophétiques que l'on avait mis à la tête de certains almanacs. Le myſtère eſt ordinairement une marque d'erreur ou de faibleſſe. La vérité eſt claire; quelle raiſon aurait pu avoir Dieu de dicter des prophéties obſcures, puiſqu'il ne donnait ces prophéties, comme on en convient, que comme une preuve convaincante de la religion? Virgile a fait une églogue à la louange de Pollion; il a dit que ſous ſon conſulat on verrait arriver mille merveilles; tous les commentateurs chrétiens ſe ſont aviſés de regarder cette églogue comme une prophétie de la venue de J. C. Aſſurément Virgile ne croyait pas avoir l'honneur de ſe voir parmi nos prophêtes, & d'avoir Iſaïe & Jérémie pour confrères; les prophéties de ceux-ci regardent autant J. C. que l'églogue de celui-là. On peut appliquer à J. C. ce que Virgile a dit de Pollion. On peut lui appliquer auſſi ce que les anciens prophêtes ont dit en diverſes occaſions. L'allégorie applique tout à mille ſujets

différens ; mais encore un coup elle ne prouve rien. On voit de ces explications heureuses dans les épîtres & évangiles. Ce qui est dit dans l'Ecriture de la sagesse éternelle, l'église l'applique à la Ste Vierge fort ingénieusement ; les lamentations de Jérémie faites au sujet de la captivité de Babylone, on les applique à la dernière destruction de Jérusalem. Tout ce qui a eu parmi les Juifs une application littérale en son temps, l'allégorie le fait entendre de la nouvelle église.

Pour finir par un trait bien remarquable, on applique à J. C. & à l'église les sales entretiens de Salomon avec sa maîtresse. J'en rapporterais ici volontiers quelques traits, si la pudeur n'avait accoutumé de retenir ma plume. Ceux qui voudront en juger par eux-mêmes, n'ont qu'à lire le Cantique des Cantiques. Qu'est-ce encore que ces prétendues semaines de Daniel, après lesquelles le Messie devait venir. On peut les appliquer comme on veut. L'église dit que ce sont des semaines d'années, & moi je dis que ce sont des semaines de mois, de siècles, &c. Le prophête ne s'est point expliqué, parce qu'il n'en savait rien. Il a parlé en homme. Si Dieu avait fait des prophéties, elles auraient un caractère de clarté qui les aurait distinguées des autres manières équivoques de deviner, dont les hommes se servent. Les devins ont trouvé l'art de masquer leur faiblesse sous l'apparence de l'enthousiasme ; ils ne parlent plus le langage des hommes quand ils sont sur le sacré trépied. Mais Dieu qui n'aurait

fait ces prophéties que pour les hommes, aurait parlé d'une ſimplicité digne de lui, & proportionnée aux lumières qu'il a bien voulu nous donner. Il y a donc dans l'embarras des prophéties un ſecond merveilleux qui plaît aux hommes ; c'eſt qu'on devine des énigmes.

L'enthouſiaſme des prophêtes eſt tout humain, & tout ſemblable à celui des Payens. Dieu n'agit pas par fureur ni par tranſport, ni par figures. Encore un coup, les prophéties doivent être claires & ſimples pour perſuader. Euſèbe nous a conſervé quelques fragmens des anciens Payens contre les oracles. Oenomaus eſt un de ceux dont les ouvrages méritent le plus d'être regrettés ; voici par exemple comme il traite le dieu de Delphes ſur ce qu'il avait repondu à Créſus *qu'en paſſant le fleuve Halys il renverſerait un grand empire* ; en effet Créſus attaqua Cyrus qui le depouilla de tous ſes Etats. *Tu t'étais vanté*, dit Oenomaus, *que tu ſavais les grains de ſable de la mer, tu te feſais bien valoir ſur ce que tu voyais de Delphes cette tortue que Créſus feſait cuire en Lydie dans le même moment. Voilà de belles choſes, voilà de grandes connaiſſances, pour être ſi fier ! quand on te vient conſulter ſur le ſuccès qu'aura la guerre de Créſus & de Cyrus, tu demeures court ; car ſi tu ſavais l'avenir & que tu ſuſſes ce qui en doit arriver, pourquoi te ſers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre ? ne ſais-tu point qu'on ne les entendra pas ? ſi tu le ſais, tu te plais donc à te jouer de nous ; ſi tu ne le ſais pas, apprends de nous qu'il faut parler plus clairement, &*

qu'on ne t'entend point. Je te dirai même que ſi tu as voulu te ſervir d'équivoques, le mot grec par lequel tu exprimes que Créſus renverſera un grand empire n'eſt pas bien choiſi, & il ne peut ſignifier que la victoire de Créſus ſur Cyrus. S'il faut néceſſairement que les choſes arrivent, pourquoi nous amuſer ſur les ambiguités que tu fais à Delphes? Malheureux, occupé comme tu es à nous chanter des prophéties inutiles, pourquoi tous ces ſacrifices que nous te feſons? Quelle fureur nous poſſède!

La prophétie, *ecce virgo concipiet*, ne pouvait pas être un ſigne, car les Juifs regardent la Vierge comme une femme ordinaire. Elle avait un mari; il couchait avec elle; qui pouvait deviner qu'elle n'uſait point de la liberté conjugale? Les occaſions où les prophéties ont été rendues, ont toutes eu à la lettre un ſens littéral, bien différent de celui de J. C.

Lorſque Xerxés fondit ſur la Grèce avec toutes les forces de l'Aſie, les Athéniens conſultèrent l'oracle d'Apollon. La Pythie leur donna pour réponſe que *Minerve protectrice d'Athènes, fille de Jupiter, tâchait en vain par toutes ſortes de moyens d'appaiſer la colère de Jupiter; cependant qu'en faveur de ſa fille il voulait bien ſouffrir que les Athéniens ſe ſauvaſſent dans des murailles de bois, & que Salamine verrait la perte de beaucoup d'enfans chers à leurs mères, ſoit quand Cérès ſerait diſperſée, ſoit quand elle ſerait ramaſſée.* Sur cela Oenomaus perd entièrement le reſpect pour le dieu de Delphes. *Le combat du père & de la fille*, dit-il, *ſied bien à des dieux. Il eſt beau qu'il y ait dans le ciel des inclinations*

& des intérêts si contraires. Jupiter est courroucé contre Athènes; il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Asie; mais s'il n'a pas pu la ruiner autrement, s'il n'avait plus de foudres, s'il a été réduit à emprunter des forces étrangères, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette ville toutes les forces de l'Asie? qu'on se sauve dans des murailles de bois! sur qui donc tombera sa colère? sur des pierres, beau devin! Tu ne sais point à qui seront les enfans dont Salamine verra la perte, s'ils seront Grecs ou Persans; il faut bien qu'ils soient de l'une ou de l'autre armée; mais tu ne sais pas du moins qu'on verra que tu ne le sais pas. Tu caches le temps de la bataille sous ces belles expressions poétiques, soit quand Cérès sera dispersée, soit quand elle sera ramassée; tu veux nous éblouir par ce langage pompeux; mais ne sait-on pas bien qu'il faut qu'une bataille se donne au temps des semailles ou de la moisson? Apparemment ce ne sera pas en hiver? quoiqu'il arrive, tu te tireras d'affaire par ce moyen. Si les Grecs perdent la bataille, ce Jupiter que Minerve tâche de fléchir, aura été inexorable. S'ils la gagnent, Jupiter s'est enfin laissé fléchir. Tu dis qu'on fuie dans des murailles de bois; tu conseilles, tu ne devines pas; moi qui ne sais pas deviner, j'en eusse bien dit autant. J'eusse bien jugé que l'effort de la guerre serait tombé sur Athènes; & que puisque les Athéniens avaient des vaisseaux, le meilleur parti pour eux était d'abandonner leur ville & de se mettre tous sur la mer.

Ainsi les chrétiens se tirent d'affaire, soit que Dieu punisse ou récompense les bons ou les méchans; ou

quand ils prient qu'ils n'obtiennent pas l'effet de leurs prières malgré les promesses de J. C. Une chose qui marque que les hommes se mêlent des oracles, c'est l'ambiguité des réponses, & l'art qu'on avait de les accommoder à tous les événemens qu'on pouvait prévoir. St Paul disait, il y a 1709 ans, que l'Antechrist allait venir, & on l'attend encore. St Philippe s'approche de l'eunuque de la reine Candace d'Ethiopie : *Occurrens autem Philippus audivit eum legentem Isaiam prophetam, & dixit : putas ne, intelligis quod legis? qui ait, quomodo possum si non aliquis ostenderit mihi?* Philippe lui répliqua à sa fantaisie. Le bon eunuque croit de tout son cœur, & il est baptisé, pas plus de façon : *Resuscitans Jesum, sicut & in psalmo secundo scriptum est : filius meus es tu : ego hodie genui te.* La prophétie n'est-elle pas claire ? Si on veut prouver la génération du Verbe. On cite aussi cette prophétie : *Ego hodie genui te & ego ero illi in patrem, & ipse est mihi in filium.* II Sam. VII, v. 14.

CHAPITRE VI.

Des Martyrs.

L'IMAGINATION échauffée eſt la cauſe du martyre. Pour en convenir, il n'y a qu'à faire attention qu'il n'y a pas eu encore de religion qui n'ait eu ſes martyrs. Les chefs des religions ont péri la plupart de mort violente. Toutes les héréſies ont eu leurs Saints, qui ont ſouffert la mort pour la défendre. Ceux que nous appelons fanatiques dans les Cévennes, paſſent pour des martyrs en Hollande, en Angleterre, &c. On leur écrit des lettres touchantes pour les animer à perſévérer dans la foi. Chacun juge des choſes ſelon la ſituation où il ſe trouve, & ſelon ſes préjugés. C'eſt l'imagination qui envoie au ſabbat que font les ſorciers & les loups-garoux. La plupart de ceux qui vont au Japon ſouffrir le martyre, ne ſont pas en état de répondre à une difficulté que leur propoſerait un Indien de bon ſens : ils meurent pourtant pour ſoutenir leur religion ; ce qui fait voir que c'eſt l'enthouſiaſme & non la raiſon qui les guide. A force d'entendre dire ou de vouloir perſuader quelque choſe,

on la croit ſoi-même, ſur-tout quand on eſt né avec une forte imagination, telle que l'ont ceux du pays des anciens chrétiens. Je ſuis perſuadé que s'il venait un tyran qui fît mourir les chrétiens de tout âge, nous verrions mourir plus de jeunes écoliers & de jeunes perſonnes que de vieillards. Enfin la conduite des autres n'eſt pas une règle pour nous. Si les martyrs ſont morts, ils avaient leurs raiſons; je mourrai comme eux quand je ſerai perſuadé: mais parce que je ne conçois pas le motif de leurs ſouffrances, que l'imagination peut en être la cauſe, que d'ailleurs cette preuve eſt équivoque, puiſque je vois des martyrs de toutes les religions; je ne conclurai pas que la religion chrétienne eſt la véritable, parce qu'elle a ſes martyrs. Les pères de l'égliſe diſaient que c'était la cauſe, & non le ſupplice qui feſait le martyre; & c'eſt un axiome de la religion, *cauſa martyrem facit, non pœna.* Ainſi quand on conclut que la religion chrétienne eſt véritable, parce qu'elle a des martyrs, on ſuppoſe ce qui eſt en queſtion. On aurait grand tort de juger de la juſtice d'une guerre par le nombre des morts ou des combattans. Que l'imagination humaine eſt faible! cinq ſols font courir un ſoldat à la mort, ſans qu'il ſache ſouvent pour quoi, ni pour qui il s'expoſe à perdre la vie, qui eſt le plus grand de tous les biens. Les ſoldats vont à la guerre, & ſe voient ſouvent menés à la boucherie, ſi j'oſe dire, ſans aucunement murmurer. Il n'y a point eu de religion, quelque extravagante qu'elle ait été, qui n'ait eu ſes martyrs, même dans

les Indes, chez les Turcs, les Calviniſtes, &c. Puiſque nous ſavons que les premiers chrétiens n'étaient dans leur religion que par enthouſiaſme, & parce qu'on appelle grâce, & que nous voions des martyrs dans toutes les religions, même de nos jours dans la religion réformée, chaſſée de France ; il faut trouver un caractère particulier qui diſtingue les martyrs vrais d'avec les faux. Bien loin que les martyrs ſoient une preuve de la véritable religion, au contraire, ils ſont autant de témoins de ſa fauſſeté. Il eſt injurieux à Dieu de dire qu'il livre aux derniers ſupplices ceux qui croient ce qu'il a révélé. D'ailleurs les martyrs font voir que la religion eſt mal établie, & la révélation peu conſtante, puiſqu'il y avait dans le même temps des hommes de bonne foi qui croyaient, dit l'évangile, rendre ſervice à Dieu, en tuant des ſcélérats, des impoſteurs, des perturbateurs du repos public, lorſqu'ils feſaient mourir les martyrs.

CHAPITRE VII.

De l'Ecriture Sainte.

LE langage de Dieu doit être digne de lui. Les fadaifes & les pauvretés dont l'Ecriture eft remplie, font bien connaître qu'elle eft l'ouvrage des hommes. L'Ecriture devait être incorruptible pour être la règle de notre foi ; elle devait être écrite en un langage qui pût être entendu de tous les hommes, parce que tous les hommes font indifpenfablement obligés de favoir ce que Dieu demande d'eux, & que Dieu doit le leur apprendre, pour avoir droit de les punir ou de les récompenfer. Or l'Ecriture eft fujette à l'erreur en tout fens. Elle nous parle de Dieu d'une manière ridicule, elle lui donne mille faibleffes. Elle le fait parler avec le diable au fujet de Job ; elle eft fujette à des fautes de copiftes ou de traducteurs qui ont bouleverfé plufieurs paffages. L'original hébreu eft tout plein d'équivoques ; telle eft la nature de cette langue ftérile. Il y a non-feulement des paffages que les interprètes les plus réguliers & les plus orthodoxes conviennent avoir été corrompus ; mais il y en a même d'ajoutés. Si un paffage peut être

corrompu, qui m'affurera que l'autre ne l'eft pas auffi ? Qui m'affurera que les livres de l'Ecriture ont été dictés par le St Efprit ? J. C. ne nous en a laiffé aucun. Pas un livre du Nouveau Teftament n'a été commencé pendant fa vie. Mahomet au moins a fait l'Alcoran. Les livres de l'Ecriture n'ont pas été feulement compofés par des particuliers en divers temps; mais ces particuliers ne fe font jamais vantés pendant leur vie que le St Efprit les eût infpirés, & leur eût dicté ce qu'ils s'avifaient d'écrire. Quoi donc ! parce qu'il fe fait un renverfement dans l'imagination échauffée de St Paul; parce qu'il s'avife de fe convertir après la mort de J. C., lui qui ne s'était point rendu à fes prétendus miracles; enfin parce qu'il s'avife d'écrire quatorze épîtres à divers peuples, & que dans la fuite des fiècles fes épîtres fe font confervées parmi ceux d'un même parti, comme tant de ces livres anciens; on m'obligera de reconnaître ces livres pour la parole de Dieu même, & je pafferai pour impie fi je n'en crois rien ! La divifion des livres en protocanoniques & deuterocanoniques ne fait-elle pas voir que c'eft uniquement le caprice des hommes qui les a canonifés à leur gré ? quoi donc ! il ne dépendra que de la fantaifie des hommes de déclarer qu'un livre vient du ciel; encore ce ne fera qu'après que ce livre aura fait pour ainfi dire fon noviciat fur la terre pendant un certain temps. On n'aura regardé ce livre, dans l'efpace de plufieurs fiècles, que comme un ouvrage ordinaire d'un homme de bien: & tout d'un coup parce que ce

livre contiendra un passage propre pour être cité contre de nouveaux prétendus hérétiques, on canonisera ce livre & on le mettra au rang des livres inspirés de Dieu! Ce qui est arrivé à plusieurs livres de l'Ecriture, & entre autres aux deux derniers livres des Maccabées, parce qu'on en prend quelques passages pour prouver le purgatoire.

En vérité, il n'y a point de folie que les hommes ne soient en état de diviniser; c'est un moyen de se rendre maître des biens de tout l'univers, que d'avoir droit de se faire des titres au besoin. Non-seulement J. C. nous devait lui-même donner des livres de l'Ecriture sainte, mais encore il fallait qu'ils ne fussent pas sujets aux fautes des copistes, des traducteurs, & des interprêtes. Autrement un Indien de bon sens ne peut les regarder que comme des livres ordinaires. Un tel miracle était plus nécessaire & plus raisonnable que de ressusciter quelques morts. Ces divers prodiges, s'ils sont vrais, n'ont pu être utiles qu'aux hommes qui les ont vu; celui-ci opérerait dans tous les temps. Les auteurs des livres sacrés n'ont point donné leurs ouvrages comme infaillibles. En tout cas, ils auraient toujours été obligés de justifier leurs missions, que c'était le St Esprit qui les inspirait; mais bien loin d'avoir cette prétention, ils nous ont laissé leurs livres comme des livres ordinaires, & même comme des ouvrages qu'ils écrivaient ou à certains peuples, ou à certains particuliers. La disettte des livres, le besoin d'autorité,

enfin un motif humain les a divinifés. St Luc écrit à Théophile, & lui dit de bonne foi que voyant tant de perfonnes qui fefaient des livres, il lui avait pris envie d'en faire à fon tour. *Quoniam quidem multi conati funt ordinare narrationem, vifum eft mihi tibi fcribere, optime Theophile.* Et bien loin de fe vanter d'être infpiré du St Efprit, il dit qu'il n'écrit rien qu'après s'être bien informé de tout.

Pourquoi le langage de l'Ecriture n'eft-il pas naturel ? pourquoi toujours des allégories & des myftères ? c'eft, dit-on, que les paraboles & l'allégorie font du goût & du ftyle des Orientaux. L'Ecriture n'eft donc pas pour nous, elle n'eft que pour eux !

Pour convaincre un homme de bon fens que l'Ecriture n'eft qu'une fadaife, il n'a qu'à fe donner la peine de la lire. Il y trouvera quelques beaux endroits de côté & d'autre ; mais quel eft le livre où tout eft mauvais ? L'Alcoran n'a-t-il pas fes beautés ? L'Ecriture nous donne en quelques endroits une belle idée de Dieu ; mais auffi elle nous en donne fouvent une bien peu digne de lui. Elle le fait fujet à toutes fortes de paffions, de reffentimens, de repentir, de vengeance ; elle le fait s'entretenir avec le ferpent, avec le diable dans le livre de Job. Il fe donne la comédie, il cherche Adam dans le paradis terreftre ; il manque fur-tout beaucoup de prévoyance ; fouvent il fait & défait en bien des endroits ; il choifit Saül, & le rejette. Que d'inconftance, que de légéreté ! Lifez l'hiftoire de Jona-

than. Dieu n'eſt irrité que de ce que ce fils malheureux, qui ignorait le vœu de ſon père, mangeât un peu de miel. L'Ecriture eſt pleine de contradictions, parce que l'eſprit de l'homme qui en eſt l'auteur ne ſaurait ſe ſoutenir & avoir tout préſent. Dieu dit qu'il ne punit point les enfans du crime des pères; & en un autre endroit il dit qu'il fera ſentir les effets de ſa vengeance juſqu'à je ne ſais quelle génération.

Jamais on n'accordera la généalogie que St Mathieu fait de J. C. avec celle de St Luc; un évangéliſte dit que J. C. eſt mort à trois heures, l'autre dit qu'il eſt mort à ſix. Le père Mauduit, dans ſa Diſſertation ſur l'Evangile, dit que c'eſt une faute de copiſte; cette défaite eſt la plus raiſonnable, & ce qu'on peut dire de mieux ſur cette difficulté. Les interprètes n'en font aucune de reconnaître des fautes de copiſtes dans l'Ecriture, ſans prendre garde qu'ils riſquent à nous faire regarder l'Ecriture comme tous les autres livres qui ſont, dans le monde, ſujets aux mêmes inconvéniens. Si les copiſtes ſont tombés dans des fautes ſur des faits, ils y ſeront tombés auſſi à l'égard des dogmes; & notre croyance dépendra de la négligence des copiſtes. Les pères de l'égliſe ont ſenti toutes ces difficultés; ils nous ont donné des explications bien ingénieuſes de l'Ecriture; mais enfin ils ſont convenus qu'il fallait beaucoup de ſoumiſſion & d'humilité.

St Auguſtin compare l'Ecriture à une vaſte rivière, où un agneau trouve par-tout le guet, & où

un élephant n'en ſaurait trouver & ſe noie. Mais plus on a de reſpect pour la divinité, plus on doit éviter de s'expoſer à prendre les fables des hommes pour la parole de Dieu. Je ne mépriſe l'Ecriture que parce que je croirais bleſſer le reſpect que je dois à mon Créateur, en le fesant parler & agir d'une manière ſi ridicule & ſi peu digne de lui. Il eſt abſurde de dire que le choix des livres inſpirés de Dieu ait dépendu du caprice des hommes.

N'eſt-il pas impertinent que les moindres théologiens de nos jours parlent plus exactement en matière de religion que l'Ecriture ſainte même? C'eſt une héréſie de dire ſimplement & ſans diſtinction que J. C. eſt moins grand que ſon Père; c'eſt pourtant ainſi que parle l'Ecriture; & J. C. dit lui-même, *Pater major me eſt.* N'eſt-ce pas induire le peuple en erreur; & les anciens n'avaient-ils pas raiſon de ſoutenir ſur ce paſſage que J. C. était inférieur à Dieu le Père? L'Ecriture eſt pleine de façons de parler peu exactes, & fort oppoſées à la claire théologie. Il ne faut point être ſurpris ſi l'Ecriture fait converſer Dieu avec les hommes, puiſqu'elle le fait cauſer avec le diable ſon ennemi. Ces converſations ſont également oppoſées à l'idée de Dieu. Ne ſe laſſera-t-on jamais de regarder Dieu comme un roi, comme un père, comme un ſouverain? Dieu ne s'entretient qu'avec lui-même; il habite dans une lumière inacceſſible. En nous formant, il nous donne tous les organes qui doivent ſervir à nos actions; nous ne pouvons agir que par les règles du mouve-

ment, dont lui ſeul peut être l'auteur. Qu'aurait-il donc à nous dire dans ſes entretiens, quand même il ne répugnerait pas d'ailleurs à l'idée que nous pouvons avoir de lui ? On convient que les livres des Evangiles ont été reçus dans l'égliſe après les épîtres de St Paul. Rien n'eſt plus abſurde que ce que nous dit l'Ecriture de J. C. qu'il fut tenté par le diable, qui l'emporta ſur une haute montagne & lui fit voir toutes les grandeurs de la terre, lui promettant de l'en mettre en poſſeſſion, *Si cadens adoraveris me.* Si on liſait une pareille ridiculité dans l'Alcoran, on ſe moquerait des Turcs, & parmi nous c'eſt la plus belle choſe du monde. La tentation de J. C. marque plutôt la fauſſeté de ſa divinité que la force de ſa vertu. Si le diable, qui eſt un eſprit, ne connait pas le fils de ſon créateur, s'il le ſoupçonne de faibleſſe & d'impuiſſance ; qu'on permette du moins aux hommes moins éclairés que le diable, de douter juſqu'à ce qu'ils ſoient perſuadés. Au reſte, que prétend-on inférer de cette tentation ? ſi le diable connaiſſait le fils de Dieu, il ſavait qu'il était plus que lui, maître de tout ce qu'il pouvait lui montrer, & que ſes offres ſeraient vaines ; s'il ne le connaiſſait pas, où eſt le mérite du fils de Dieu, qui eſt Dieu lui-même, de refuſer les dons du diable & de ne point ſuccomber à la faibleſſe, lui qui eſt le principe de la vertu ? Ce trait de l'Ecriture eſt bien extravagant.

L'Ecriture d'un côté dit que Dieu nous damnera, ſi nous n'obſervons pas ſes commandemens ; & d'un autre côté que nous ne pouvons rien ſans la Grâce.

Sine me nihil poteſtis facere; non eſt volentis, neque currentis, ſed miſerentis Dei. Peut-on concevoir que Dieu nous puniſſe de n'avoir pas fait ce que nous ne pouvons pas faire ſans lui? Quoi donc! Dieu nous dira ici que nous ne pouvons rien ſans la Grâce, & là il nous maltraitera quand nous n'aurons point exécuté ce que nous ne ſaurions faire ſans lui; & il nous fera des reproches tendres & nous dira qu'il n'a pas tenu à lui qu'il ne nous ait donné tous les ſecours néceſſaires? *Quid potui facere vineæ meæ, & non feci? Perditio tua ex te Iſrael.* Que de contrariétés! que l'homme ſe fait bien ſentir dans toutes ſes inventions, quand il nous veut faire voir la puiſſance de Dieu, & la dépendance où nous ſommes de lui! Il nous dit que nous ne ſaurions rien faire ſans un ſecours ſpécial de ſa puiſſante bonté, & lorſqu'il veut nous entretenir de la juſtice de Dieu, il jette ſur nous toute la faute de nos malheurs.

Expliquer l'Ecriture c'eſt faire injure à Dieu: s'il a parlé, il a ſans doute bien parlé; & ſi elle a un beſoin continuel d'explications, c'eſt qu'elle n'eſt pas la parole de Dieu; & s'il me faut croire à l'explication que les hommes me donnent de l'Ecriture, ce n'eſt plus Dieu qui m'inſtruit, ce ſont les hommes; ſi Dieu nous a parlé ce n'a été que pour nous apprendre ce que nous ne pouvions ſavoir par nous-mêmes; ainſi l'Ecriture ne doit nous apprendre que ce qu'il eſt néceſſaire que nous ſachions pour notre ſalut. Que de fables inutiles dans l'Ecriture! Dire que Dieu parle pour nous apprendre l'hiſtoire de Job

& de Judith, & bien d'autres que nous pouvons ſavoir par les hiſtoriens. Quelle ridiculité de dire que Dieu ſe donne la peine lui-même de parler pour nous apprendre ces hiſtoires ! Quand les Epicuriens plaiſantaient des méchans vers, qui venaient de Delphes, & trouvaient mauvais qu'Apollon, dieu de la poéſie, fût infiniment au-deſſous d'Homère, qui n'avait été qu'un ſimple mortel, inſpiré par Apollon même; alors les prêtres répondaient que la méchanceté même des vers marquait, qu'ils partaient d'un dieu qui avait un noble mépris pour les règles & pour la beauté du ſtyle. Les philoſophes ne ſe payaient point de cela, & pour tourner cette réponſe en ridicule, ils apportaient l'exemple de ce peintre à qui on avait demandé un tableau d'un cheval qui ſe roulât par terre ſur le dos; il peignit un cheval qui courait, & quand on lui dit que ce n'était pas cela qu'on lui avait demandé, il renverſa le tableau & dit : ne voilà-t-il pas un cheval qui ſe roule ſur le dos ? c'eſt ainſi que ces philoſophes ſe moquaient de ceux qui, par un certain raiſonnement qui ſe renverſait, euſſent également conclu que c'était un dieu, ſoit qu'ils fuſſent bons ou méchans. La clarté eſt la principale qualité que doit avoir un écrit. Il eſt étonnant que l'eſprit de l'homme ſoit obligé de ſuppléer dans l'Ecriture à l'eſprit de Dieu; qu'il en adouciſſe les façons de parler, & qu'il avoue qu'il aurait pû s'exprimer mieux.

CHAPITRE VIII.

De Jésus-Christ.

JESUS-CHRIST était un homme comme Mahomet; l'imagination vive des habitans de l'Asie & de l'Afrique contribuait beaucoup à les porter à des enthousiasmes: c'est pourquoi Jérusalem est si féconde en prophéties. Quand on considère la conduite de J. C. il n'est pas possible de se persuader qu'il ait été ce qu'on veut que nous croïons qu'il soit. Il est venu, dit-on, pour nous instruire & pour nous sauver, & cependant il n'a fait ni l'un ni l'autre. Il ne nous a point instruit, il n'a converti personne. Il avait douze apôtres dont un d'eux l'a trahi; les autres l'ont abandonné. Quand un bras puissant s'est saisi de sa personne, la réalité l'a emporté sur l'imagination. Alors si J. C. avait fait des miracles, il aurait effectivement instruit les hommes; il n'aurait pas eu seulement quelques disciples; la terre entière aurait tremblé devant lui, & se serait rendue à son maître qui se fesait voir, en supposant qu'il fût possible que Dieu se fît homme pour instruire les hommes.

On ne saurait pardonner à J. C. de s'être si mal acquité de son devoir; il ne nous a rien appris que

quelques ſentimens de morale, que les payens avaient enſeignés avant lui d'une manière plus perſuaſive & plus nette. Il n'a enſeigné aucun dogme de religion. Qu'on examine les principales vérités de foi. J. C. n'en a jamais dit un mot; jamais il n'a prêché le miracle de ſa naiſſance; il n'a jamais parlé de la Trinité, des ſacremens, du péché originel; voilà pourtant les quatre points fondamentaux de la religion chrétienne. Qu'on parle de bonne foi, il eſt certain que J. C, n'a pas inſtruit les hommes, & que ſon voyage eſt le plus chimérique & le plus inutile de tous les voyages; mais les hommes veulent du merveilleux & du céleſte. Les Mahométans diſent que Mahomet à été enlevé dans le ciel pendant ſa vie, & les chrétiens en font deſcendre J. C.

Dieu ménage donc bien les hommes, puiſqu'il n'oſe pas leur dire qui il eſt. J. C. a été trente ans ſur la terre, ſans jamais avoir oſé dire qui il était: il ne s'eſt enhardi que pendant les trois dernières années de ſa vie, encore il n'a jamais parlé clairement. Quelle comédie! J. C, comme homme était indiſpenſablement obligé de dire qu'il était auſſi Dieu; autrement il a trompé les hommes pendant ſa vie, & ſur-tout pendant trente ans qu'il a demeuré dans le ſilence; & il était coupable ſeul de tous les ſacrilèges qu'on feſait en ne lui rendant aucun des devoirs dûs à la divinité, & en les mépriſant quelquefois. Quoi donc! Dieu vient ſur la terre & il n'y fait rien. Il s'était pourtant fait homme pour y faire quelque choſe; il n'a jamais laiſſé aucun monument aux

hommes de sa venue, aucun livre, aucune trace. Dois-je m'en rapporter à quelques personnes prévenues qui ne l'ont même déclaré Dieu qu'environ quatre cents ans après sa mort, dans le concile de Nicée. Ma raison me vient de Dieu, elle me dit qu'il n'y en a qu'un, que sa nature est infinie, qu'il ne saurait faire qu'une personne & cependant on me dit qu'il en fait trois. Or, pour croire que cela est, c'est bien le moins que je puisse demander, que celui-là même qui m'a donné cette raison, qui m'en fait voir si clairement l'impossibilité, me dise & m'assure que cela est; il est venu sur la terre pour nous l'apprendre, il ne nous l'a point appris.

Je ne dois donc pas m'exposer à tomber dans l'idolâtrie sur le rapport de quelques hommes. L'Evangile dit que J. C. a consommé son ouvrage avant que de mourir; il n'y en a point pourtant de plus imparfait.

Les hommes sont dans le même état où ils étaient avant la venue de ce prétendu messie; il n'a déterminé aucun point de notre foi; & il devait au contraire les déterminer tous pour avoir achevé son ouvrage. Car la religion chrétienne n'a été dans sa perfection que plusieurs siècles après sa mort. Si Dieu a été assez puissant pour créer l'univers sans le secours de personne, il l'aurait donc été aussi pour contraindre les hommes à l'honorer d'un culte qu'il leur avait prescrit. Ce culte qu'il aurait demandé des hommes aurait été clair & selon la portée de l'esprit qu'il leur aurait donné; il n'aurait point été sujet à

la réforme, parce qu'on ne reforme que ce qui eſt mal fait, & Dieu ſelon ma raiſon eſt incapable de mal faire. Dieu étant venu exprès ſur la terre pour nous l'enſeigner, nous l'aurait en effet enſeigné, & y aurait attaché un caractère incorruptible & qui aurait été à l'abri de toute diſpute & de toute critique des hommes. Rien de tout cela; l'Ecriture eſt pleine d'allégories; l'Ecriture a beſoin d'intreprètes & de commentateurs. Non, cela n'eſt point l'ouvrage de Dieu. Il eſt trop parfait pour produire quelque choſe qui ne ſoit pas parfait.

Suppoſons encore que Dieu eût voulu nous inſtruire par les hommes, il les aurait inſpirés; au contraire J. C. a laiſſé ſes apôtres dans des erreurs groſſières; c'eſt un fait conſtant dans l'Ecriture. Ils ont été tous ſujets à l'erreur, même après avoir reçu le St Eſprit. St Paul a convaincu St Pierre. Ils ont donc pu prêcher chacun ſéparément des erreurs; & puiſqu'ils diſputaient ſur des faits de religion, ils n'étaient donc point également inſpirés par le St Eſprit.

Chaque concile œcuménique nous a appris quelque dogme nouveau; donc J. C. n'avait pas achevé ſon ouvrage. Non, encore une fois, tant de contrariétés ne ſont point l'ouvrage de Dieu.

Bien loin que J. C. ait été dans le temple prêcher lui-même l'inutilité des ſacrifices des Juifs, il a fait tout comme les autres. La Ste Vierge & St Joſeph ont offert avec lui des ſacrifices le jour de la purification; il allait dans le temple, les bonnes fêtes,

pour participer aux ſacrifices avec le reſte du peuple. Dieu qui était ſur la terre pour inſtruire les hommes ne leur diſait rien, & gardait avec eux la même conduite. Qu'eſt-ce qu'eſt J. C. ſelon la religion chrétienne ? C'eſt la ſeconde perſonne de la trinité ; qui a bien voulu ſe faire homme & s'humilier juſqu'à mourir ſur une croix pour ſatisfaire à la juſte colère de ſon père, pour être le médiateur entre Dieu & l'homme, pour effacer le péché de notre premier père, & nous faire rendre à l'avenir un culte digne de lui. *Tot verba, tot errores* ; car, 1° On ne ſaurait dire que J. C. a bien voulu ſe charger de nos péchés pour ſatisfaire à ſon père, ſans admettre à J. C. une volonté différente de celle de ſon père : il n'eſt donc pas le même Dieu que lui ; il n'a donc pas la même nature ; car la diverſité de volonté eſt une preuve de la diverſité d'eſſence. 2° On ne ſaurait s'empêcher de conſidérer ici le père, que comme une perſonne bien emportée ; le fils comme un enfant de bon naturel qui fait tout pour l'appaiſer. Que de faibleſſe ! que de ridiculité ! quel perſonnage on fait jouer à Dieu ! Que pourrait-on penſer d'un profeſſeur qui enſeignerait avec ſi peu d'ordre & de clarté que J. C. a enſeigné ? que jugerait-on d'un ambaſſadeur qui s'acquitterait de ſon emploi avec ſi peu d'exactitude ? Il a fait des miracles, dit-on ; quand j'en conviendrais, tout ce qu'on en pourrait conclure ſerait qu'il eût perſuadé ceux qui auraient vu les miracles ; mais outre cela il eſt certain qu'il n'en a pas fait, car s'il en avait fait, tout le peuple juif n'aurait point contribué à ſa perte : *tolle, tolle, crucifige eum*. N'eſt-il pas venu pour

ceux-là ? ne devait-il pas inſtruire une poſtérité infinie, ſans parler même de la multitude qui vivait de ſon temps ? que nous a-t-il donc laiſſé pour nous inſtruire ? une égliſe, c'eſt-à-dire des hommes comme nous, qui n'étaient alors qu'un petit nombre de perſonnes fort déraiſonnables. Dieu n'aurait pu ordonner la mort de J. C. ſans ordonner le péché des juifs qui l'ont fait mourir.

Qu'on eſt heureux quand on peut voir toutes les conſéquences d'un principe ! Nous liſons dans l'ancien Teſtament que Dieu s'entretenait avec les particuliers ; il eſt même dit de Moïſe qu'il parlait à Dieu, *ſicut ſolet amicus loqui ad amicum, facie ad faciem, & non in ænigmate.* Cependant le nouveau Teſtament nous a détrompés, & nous a appris que ces entretiens ne ſe feſaient que par le miniſtère des anges ; le St Eſprit n'a donc pas dit vrai dans l'ancien Teſtament, ou il ment dans le nouveau. Si ces anciens n'ont jamais parlé avec Dieu, ils en étaient donc trompés, car ils ſe flattaient fort de parler à lui. Cependant ils ne parlaient qu'aux anges, qui recevaient leurs adorations comme Dieu même.

Jéſus-Chriſt, dit l'auteur de la Recherche de la Vérité, livre V, chap. 5, (après pluſieurs pères de l'égliſe) connaiſſant parfaitement la maladie & le déſordre de la nature, y a remédié de la manière la plus utile pour nous, & la plus digne de lui qui ſe puiſſe concevoir. Que de préjugés dans ces paroles ! dire que Dieu remédie au déſordre de la nature, c'eſt dire que Dieu avait mal fait la nature. Un ouvrier

ne remédie à ſon ouvrage que pour une imperfection. S'il l'avait bien fait tout d'un coup, il n'aurait rien eu à changer. D'ailleurs quelle eſt la réforme que J. C. a fait dans le monde? Les hommes, quoi qu'on diſe, ſont les mêmes qu'autrefois. Les philoſophes payens nous ont enſeigné une morale bien plus pure que celle de J. C. Voyez les Offices de Cicéron. La médiation ſuppoſe une faibleſſe mutuelle entre les deux parties; on ne peut donc dire que J. C. eſt le médiateur entre Dieu & l'homme, ſans admettre une imperfection, non-ſeulement en nous, mais encore en Dieu. Les catholiques oublient ſouvent leurs principes, & n'en voient pas toutes les conſéquences. J. C. ne nous a pas reconciliés avec ſon père, comme avec la première perſonne de la Trinité; c'eſt avec Dieu qu'il nous a reconciliés. Il eſt le médiateur entre Dieu & nous. Or J. C. eſt autant Dieu que ſon père; donc il ne peut être le médiateur avec Dieu, puiſqu'il le ferait avec lui-même. Il eſt ridicule & oppoſé à l'idée de Dieu de dire qu'il puiſſe être appaiſé par des ſacrifices. Dans le ſacrifice, rien ne périt aux yeux de Dieu. Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes. Quand ils ſont offenſés, ils ſont ſatisfaits par la vengeance qui affaiblit, & qui détruit quelquefois leur ennemi. Or croyant offenſer Dieu, & ne voulant pas le venger ſur eux-mêmes, ils ont cru devoir lui ſacrifier des animaux en leur place; mais Dieu demande la conſervation & non pas la deſtruction de ſon ouvrage. 6

Le ſacrifice de J. C. a d'ailleurs quelque choſe de plus indigne & de plus oppoſé à tous les attributs de Dieu que n'avaient les ſacrifices des payens. Les hommes font jouer à Dieu la comédie. Pendant plus de quatre mille ans, ils lui font demander des ſacrifices des animaux ; enſuite ils lui font dire que les ſacrifices des animaux ſont très-inutiles, & qu'il ne veut que le ſacrifice de ſon fils. Il n'en avait rien dit dans l'ancienne loi ; les apôtres le publièrent dans la nouvelle. Le beau ſecret pour écarter de l'eſprit du peuple l'horreur & le mépris qu'il a naturellement pour un pendu ! Le ſacrifice de la croix eſt encore une véritable comédie. J. C. a ſouffert comme homme, *paſſus ſub Pontio Pilato*, il eſt mort comme homme. Or il eſt de foi que dès l'inſtant de l'union de l'humanité du Verbe, J. C. était ſouverainement heureux. Tous les pères nous apprennent qu'il fallait un effort pour empêcher la gloire de J. C. de rejaillir ſur le peuple, & que bien loin que la tranſfiguration ſoit miraculeuſe, elle n'eſt au contraire qu'une ceſſation de miracle. Comment J. C. a-t-il donc pu ſouffrir ſur la croix ? & s'il n'a pas ſouffert, comment ſommes-nous rachetés ? Si on répond que ce n'eſt que par métaphore qu'il eſt dit que J. C. a ſouffert, comme ce n'eſt que par figure que l'Ecriture dit que Dieu ſe repent, on verra que toute la religion chrétienne n'a rien de réel, qu'elle eſt toute métaphorique, & ne conſiſte par conſéquent que dans l'imagination de ſes ſectateurs. On fait faire à Dieu tout ce qu'il peut pour ſauver les hommes :

Quid potui facere vineæ meæ, & non feci? On le fait incarner; on le fait souffrir. Hélas! s'il avait voulu, nous serions sauvés, car la volonté de Dieu ne saurait être qu'efficace. Dieu ne veut pas nous sauver; or ils font la comédie. Les théologiens ne résoudront cette difficulté que par des paroles sans preuves.

Si J. C. se fût montré au peuple juif après sa résurrection prétendue, toutes les contestations eûssent été finies. On ne saurait concevoir que J. C. ait demeuré plus de quarante jours sur la terre après sa résurrection, & qu'il ait évité le peuple. Il n'était venu sur la terre que pour instruire les hommes, & pour leur apprendre sa divinité; rien n'était plus aisé: il n'avait qu'à se montrer au peuple, qui l'aurait sans doute bien reconnu. N'est-il pas ridicule qu'il ait ordonné à ses apôtres de prêcher sa résurrection, & dire qu'ils en étaient les témoins? que ne se montrait-il? c'était le peuple qu'il fallait avoir pour témoin. Cela seul l'aurait convaincu de sa divinité. Quelle comédie dans la vie, la mort, l'ascension de J. C.! Il est caché trente ans; qu'il joue bien son incognito!

Il fallait qu'il mourût pour ressusciter, il était venu pour s'en aller. Qu'est-ce que trois ans d'instruction? Et encore quelle instruction! Une bonne disposition dans l'homme dès sa création, aurait bien mieux valu. Il ne dépendait que de Dieu de la lui donner. Elle ne lui aurait pas plus coûté qu'une future

future incarnation du Verbe. Il aurait exempté son fils unique de bien des peines, & des petits chagrins qu'il a essuyés sur la terre pendant trente-trois ans; enfin il lui aurait épargné la douleur & la honte d'un supplice inutile. Les hommes sont sujets à faire jouer de ces plaisantes comédies. Ils font mourir la vierge par forme, & la font ressusciter quelques momens après. Ils la font monter au ciel; mais il fallait la formalité de mourir. Si J. C. est venu pour se faire connaître, pourquoi ne l'a-t-il pas fait? & s'il n'est pas venu pour se manifester, pourquoi donc est-il venu? La douleur peut-elle plus honorer Dieu que le plaisir? pourquoi veut-on que les douleurs de J. C. aient honoré Dieu? N'est-il pas également l'auteur du plaisir comme de la douleur? L'envie & le penchant que les hommes ont de se produire, fait que jugeant toujours de Dieu par eux-mêmes, ils ont admis Dieu le fils, & se font même flattés qu'il les avait fait à son image & ressemblance.

Dans toutes les religions, en plusieurs occasions particulières, on a toujours dit: *Expedit unum mori pro populo.* Lorsque par un trait lancé sur la garde des poulets sacrés, qui avait rapporté faussement l'auspice à Papirius, elle eut été tuée sans qu'on sût de quel côté ce trait était venu, le consul Papirius, qui sans doute avait plus de part que les Dieux à cet accident, s'écria: Les Dieux sont ici présens; le criminel est puni; ils ont fait tomber leur colère sur celui qui le méritait. Nous n'avons plus que des

ſujets d'eſpérance. En effet, il fit donner auſſi-tôt le ſignal, & remporta une victoire complette ſur les Samnites. Pourquoi les apôtres ont-ils attendu l'aſcenſion & la pentecôte, pour prêcher la réſurrection de J. C. quand on pouvait dire la voilà ? *Quid potui facere tibi vineæ meæ, & non feci ?* Jéſus-Chriſt a tout fait pour embrouiller ; il a négligé les voies les plus ſimples.

Les prophêtes, dit-on, avaient prédit qu'il naîtrait d'une vierge. Il eſt né d'une vierge, à ce qu'on dit ; mais qui pouvait deviner qu'elle fût vierge ? elle avait un mari, homme veuf, qui avait eu des enfans. Il eſt étonnant que les pères diſent ſérieuſement que cela s'eſt fait ainſi pour tromper le diable. Or ſi le diable même, qui a tant d'eſprit, ne pouvait pas deviner que J. C. fût le Meſſie, comment veut-on que les Juifs aient pu le deviner ? Les prophéties étaient donc bien obſcures, puiſque le diable n'y entendait rien. Voilà la manière humaine dont J. C. & les apôtres ont commencé à introduire une religion nouvelle. Ils l'ont tirée de l'ancienne, *non veni ſolvere, ſed adimplere* ; & quoique tout fût conſommé à la mort de J. C. & que la ſynagogue fût à tous les diables ; néanmoins tous les apôtres & les premiers chrétiens allaient dans le temple prier Dieu comme les Juifs. Quand ils prêchaient, ils diſaient encore : *Deus Abraham, Deus Iſaac & Jacob. Petrus autem et Joannes accedebant in templum ad horam orationis nonam.* Le boîteux qu'ils guérirent n'alla pas rendre grâce à Dieu dans une égliſe ; mais il entra avec les apôtres

dans le temple, *cum illis in templum.* Si la religion chrétienne dure ſept mille ans, on aura alors une preuve certaine de ſa fauſſeté. Car St Pierre dit, en parlant de la mort de J. C. & de la pentecôte : *Hoc eſt quod dictum eſt per prophetam Joel, & erit in noviſſimis diebus ; effundam de ſpiritu meo ſuper omnem carnem.* Or on verra que cela n'eſt pas arrivé *in noviſſimis diebus.* Ne le voyons-nous pas auſſi ? car peut-on dire que ce qui arrive dix-ſept cents ans avant la fin du monde arrive à cette fin-là ?

On nous dit que la loi de Moïſe était une loi de ſévérité ; mais la loi nouvelle une loi de charité. L'exemple d'Ananie & de Saphire prouve le contraire. Mais lorſque trois heures après Saphire vient, pourquoi St Pierre lui demande-t-il : *Dic mihi, mulier, ſi tanti agrum vendidiſti ?* L'exemple d'Ananie ne ſuffiſait-il pas ? faut-il tuer dans la loi de charité ? il devait lui dire au contraire : Ma bonne femme, ne mentez pas, Dieu vient de punir votre mari. Pourquoi J. C. n'a-t-il jamais ordonné qu'on l'adorât ? Il dit, au contraire, qu'on adore ſon père ; *Sic Deus diligit mundum ut filium ſuum unigenitum donet.* A qui le donner ? Dieu a donc plus aimé le monde que ſon fils.

CHAPITRE IX.

De l'Eglise, & des Conciles.

L'EGLISE n'eſt autre choſe qu'une ſociété d'hommes. Il y a autant d'égliſes que de religions différentes. Si vous voulez que je regarde l'égliſe catholique comme la ſeule véritable, je vous demande quel caractère elle a pour exiger de moi un tel conſentement. L'égliſe catholique ſe prétend infaillible : elle doit me le prouver. Elle ne ſaurait être infaillible, ſans avoir une connaiſſance infinie, parce que les choſes ont un rapport infini ; c'eſt pourquoi bien loin que l'égliſe ait une telle connaiſſance, on remarque mille contradictions dans ſes décrets.

Il y a des bulles d'excommunication contre ceux qui diſent qu'il y avait des antipodes. On ſe retranche, & on dit que l'égliſe n'eſt pas infaillible dans le fait, mais ſeulement dans le droit. Mais on voit que cette diſtinction vient de la faibleſſe de l'égliſe. On la veut infaillible dans le fait, parce qu'il ſerait

facile alors de la convaincre de fausseté ; les faits se prouvent, au lieu que dans le droit chacun a son opinion. L'église devrait être infaillible dans le fait. C'est un fait que J. C. soit venu. C'est un fait, ni plus ni moins que de tant d'Evangiles qu'il y avait au commencement, le St Esprit n'en ait inspiré que quatre. Si l'église est faillible dans le fait, j'ai donc raison de douter qu'il y ait une Ecriture & un J. C.

L'église n'a point de caractère sensible qui la distingue des autres assemblées, ce caractère était nécessaire. Les hommes ne sont-ils pas également l'ouvrage de Dieu ? Quelle vanité, ou plutôt quelle faiblesse de croire qu'il aime plus ceux-ci que ceux-là ! On ne saurait s'empêcher, selon ce beau systême, de se représenter Dieu comme ces mères aveugles qui ont une prédilection déraisonnable pour certains de leurs enfans.

Les conciles sont une preuve de la fausseté de la religion, car qu'est-ce qu'un concile ? c'est une assemblée d'hommes qui, après avoir bien disputé, conviennent entre eux qu'ils proposeront au reste du monde une telle ou telle proposition comme une vérité que Dieu a révélée. Il dépend donc uniquement de la fantaisie des hommes de déclarer quelles sont les propositions révélées.

Sommes-nous raisonnables de donner aux hommes une telle autorité sur notre raison ? non ; puisque la religion chrétienne devait se transmettre dans la suite de tous les siècles, elle devait être certaine en tous

ſes points ; tout devait être déterminé par le Meſſie. Le contraire eſt une preuve de la faibleſſe de l'homme, qui ne ſaurait tout prévenir. Si le St Eſprit préſidait aux conciles, comme on le prétend, on n'y verrait pas tant de brigues, ni tant de diſputes ; ils ne dureraient pas ſi long-temps. Pourquoi le St Eſprit ſera-t-il plutôt dans un concile œcuménique ? eſt-ce qu'une nation ne l'intéreſſe pas encore aſſez ? Combien faut-il donc de perſonnes pour l'intéreſſer ? D'où vient donc que J. C. a dit : *ubi erunt duo aut tres in meo nomine congregati, ibi ſum in medio eorum ?* Les anciens conciles ne valaient pas une de nos aſſemblées du clergé, cependant ils étaient infaillibles, & celles-ci ne le ſont pas. Les conciles nationaux ſe vantent auſſi d'être inſpirés du St Eſprit.

Puiſque Dieu agit toujours par les voies les plus ſimples, pourquoi lui fait-on chercher tant de myſtères ? il prend la peine de s'incarner & ne nous apprend rien ; il eſt avec ſes apôtres, & les laiſſe auſſi bêtes qu'auparavant ! Des conciles, c'eſt-à-dire, des hommes nous inſtruiſent de ce que nous devons croire. Après avoir bien diſputé entre eux avant que de pouvoir convenir de quelque choſe, ils s'expliquent par ménagement d'une manière équivoque, qui donne ſouvent gain de cauſe aux deux partis. Non, ce n'eſt pas ainſi que Dieu parle. L'inſpiration ou l'aſſiſtance du St Eſprit dans l'égliſe eſt une pure imagination. Si le St Eſprit inſpirait l'égliſe, on n'y verrait point tant d'abus, ni tant de contrariétés ; elle n'aurait jamais excommunié ceux qui croyaient & ſoutenaient qu'il y avait d'autres hommes ſous

nos pieds. On ne verrait pas tant de bulles contraires les unes aux autres. On n'aurait jamais vu deux papes s'excommunier réciproquement, & ce qu'il y a de plus plaiſant, des ſaints des deux partis de ces deux papes. On ne diſputerait pas dans les conciles avec tant de chaleur & d'opiniâtreté, ſi on n'y feſait rien que par l'inſpiration du St Eſprit. Enfin on ne remarquerait pas dans l'Egliſe toutes les mêmes faibleſſes qu'on obſerve dans telles autres ſectes que ce ſoit. Jéſus-Chriſt n'a pas promis ſa préſence ſpirituelle ſeulement aux conciles généraux, il l'a promiſe aux moindres aſſemblées; *ubi erunt duo aut tres*, etc.

Quel amour-propre de croire que Dieu nous a choiſis pour être ſon peuple particulier, & que les autres hommes n'ont pas le même rapport avec lui! Le choix qu'on prétend que Dieu a fait de la famille d'Abraham pour compoſer tout le peuple juif, eſt encore un étrange effet de l'amour-propre de ce peuple. Tous les commencemens de monarchie ont toujours quelque choſe de fabuleux, & le ciel s'en mêle toujours.

Prendre de l'argent pour prier pour les morts, & tirer un grand revenu d'une erreur, c'eſt une impoſture impie, & une impoſition ſacrilège qu'on met ſur le peuple ignorant & aveugle. Dieu eſt jaloux, dit l'Ecriture. Je ne veux point ici critiquer cette expreſſion; mais je demande pourquoi les catholiques attribuent-ils aux ſaints, ou paraiſſent leur attribuer les perfections de Dieu même? Sans

parler du culte qu'ils leur rendent, ils leur adreſſent leurs prières, comme ſi les ſaints pouvaient voir ce qui ſe paſſe dans le cœur de l'homme. Ils n'ont pas changé de nature pour être ſaints, & Dieu ne partage avec perſonne ſon immenſité & les autres attributs de ſon eſſence divine. Quand les chrétiens vont à la Chine, ils rient des honneurs qu'on y rend à la ſtatue & aux images de Confucius. Les Chinois rient à leur tour de voir ſacrifier devant des images de ſaints, d'entendre chanter des litanies en ſe promenant deux à deux ; enfin de voir faire parmi nous des choſes qui nous paraiſſent ſaintes, & qui leur paraiſſent toutes groteſques, comme elles nous paraîtraient ſi nous n'y étions pas accoutumés. C'eſt l'orgueil des ſavans qui a introduit dans l'égliſe tant de queſtions nouvelles & épineuſes, & qui a obligé le peuple à recevoir leurs ſentimens comme des révélations anciennes, quoiqu'on n'en remarque aucune trace dans l'antiquité. C'eſt la cupidité & l'ambition de quelques autres qui a introduit les dogmes qui favoriſent leurs intérêts temporels. La cour de Rome inſpire du reſpect pour les indulgences & pour les diſpenſes ; qu'on ceſſe de les acheter, & on nous enſeignera que Dieu n'exempte perſonne de la pratique de ſa loi, & de celle que le St Eſprit a dictée à ſon égliſe.

Un Indien de bonne foi arrive en Europe ; il élève ſa voix, & demande à tous les hommes : qui m'aſſurera de la vérité de la révélation divine ? qui de vous ſe prétend infaillible ? L'égliſe romaine

paraît : c'eſt moi, dit-elle, qui ſuis infaillible. L'Indien s'apprête à l'écouter ; mais auparavant il lui demande quelle preuve elle peut lui donner de l'infaillibilité dont elle ſe flatte ? C'eſt l'Ecriture, répond l'Egliſe. Qu'eſt-ce que c'eſt que l'Ecriture ? répond l'Indien. C'eſt un livre inſpiré de Dieu, dit l'Egliſe. A quelle marque le connaîtrai-je ? réplique encore l'Indien. C'eſt moi qui vous en aſſure, ajoute l'Egliſe. Si l'Indien eſt d'auſſi bon ſens que de bonne foi, que doit-il faire ? a-t-il encore quelque choſe à demander ?

Pluſieurs corps de l'égliſe romaine s'accuſent réciproquement d'avoir une doctrine corrompue & hérétique : tous ne conviennent pas où réſide l'autorité de déclarer & d'expoſer la doctrine, ſi c'eſt dans le pape, ou dans le concile général ; ſi ce n'eſt ni dans l'un ni dans l'autre conſidéré à part, mais dans tous les deux joints enſemble. Quand tout cela ſerait certain, que d'embarras n'y trouverait-on point ! L'Egliſe prétend à la gloire d'être catholique, c'eſt-à-dire, univerſelle ; elle n'eſt pourtant qu'une très-petite aſſemblée par rapport à ceux qui ſont hors de ſon ſein ; & J. C. l'a appelée un très-petit troupeau, *puſillus grex.* Qu'on ne diſe donc pas que ceux qui ne la connaiſſent pas ſe ſingulariſent : c'eſt l'égliſe qui eſt coupable de ſingularité. Les erreurs ne ſe forment pas tout d'un coup ; auſſi l'égliſe ne s'eſt établie que peu à peu, & les myſtères n'étaient pas en auſſi grand nombre autrefois qu'aujourd'hui.

Dieu n'aurait pas gardé cette conduite, s'il avait révélé une doctrine. Le progrès de l'églife eft tout humain. On commença par féduire le peuple dans un temps où il n'y avait point de livres imprimés, où l'imagination feule régnait, où les vifions les plus extravagantes trouvaient des fectateurs. La diverfité d'opinion était du goût de ce fiècle.

On a d'abord impofé par un extérieur défintéreffé, & par une doctrine qui tient du merveilleux. Bien loin que le peuple n'embraffe pas une religion contraire à fes fens, elle eft de fon goût en ce point même; elle n'aurait rien de merveilleux, fi elle ne révoltait les fens. De quelque manière qu'on s'y prenne, il faut du merveilleux au peuple, foit en favorifant les fens, foit en ne les favorifant pas. Il aime ce qui paraît au-deffus de lui, & croit qu'on l'élève quand on lui dit ce qu'il ne comprend pas. Il eft vrai qu'on lui offrait un crucifié, mais on lui difait que ce crucifié avait fait des miracles, qu'il était reffufcité, monté aux cieux, qu'il était Dieu, que ce n'était que pour eux qu'il était réduit en cet état déplorable. C'eft ainfi qu'en s'eft attiré la compaffion & la crédulité du peuple incapable de réflexion & d'examen ; les prédicateurs parlaient avec zèle; peut-être à force de parler ont-ils cru dire la vérité. La mort qu'ils fouffraient avec conftance excitait la pitié & la confiance du peuple. Le culte qu'on rendait aux cendres des martyrs, flattait fa vanité. Quelques perfonnes d'efprit ont embraffé cette religion dans la fuite, ou par inconftance ou par fin-

gularité, ou par une certaine envie de briller dans un nouveau parti, ou enfin parce qu'ils ſentaient le ridicule de leur religion. Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire. C'eſt ainſi que dans des circonſtances particulières, par l'envie de gagner une bataille, les rois ont promis d'embraſſer la religion chrétienne ; lorſque cette promeſſe a réveillé leur ardeur dans le combat, les ſoldats ont été animés par leur exemple, & les ennemis ſurpris de ce nouvel effort ont été vaincus.

Enfin quand les rois ſe ſont fait chrétiens, leurs peuples les ont ſuivis avec empreſſement, & c'eſt alors que l'égliſe eſt devenue puiſſante & a abandonné inſenſiblement cet extérieur pauvre qu'elle conſervait avec le peuple. Les chefs ont cru devoir vivre comme les rois, qui en embraſſant leur doctrine ſe ſoumettaient à leur caprice. Enfin l'égliſe s'eſt emparé de Rome & ſe flatte d'avoir droit de commander à l'univers. Il n'y a rien dont l'imagination échauffée ne ſoit capable. Les ſorciers croient véritablement aller au ſabbat.

Saint Paul renverſé par haſard de ſon cheval, crut ouïr la parole de J. C., qui lui demandait raiſon de la perſécution qu'il feſait à ſes diſciples. La peur qu'il a, lui fait entendre ce qu'il n'entend pas, & de perſécuteur il devient apôtre & prêche l'Evangile, peut-être de bonne foi ; ſon imagination échauffée lui fait croire dans la ſuite qu'il eſt élevé au troiſième ciel ; il ſe flatte même que J. C. en perſonne l'in-

ſtruit; il ſe vante parmi ceux de ſon nouveau parti, qui le regardent d'abord comme un de leurs principaux chefs. Ainſi celui qui pendant la vie de J.'C. n'avait jamais eu la curioſité d'approfondir un ſeul de ſes prétendus miracles, eſt tout d'un coup converti par ſa chûte, & il change en prodige la honte d'être mauvais écuyer. Il n'y a point encore eu de ridiculité qui n'ait eu des ſectateurs, ce qui doit humilier ceux que l'approbation des hommes flatte.

La religion des Payens couvrait autrefois la face de la terre, & elle ſe conſerve encore dans les vaſtes régions de l'Orient. Donnez-moi une douzaine de perſonnes à qui je puiſſe perſuader que ce n'eſt pas le ſoleil qui éclaire & qui fait le jour; je ne déſeſpère pas que des nations entières n'embraſſent cette opinion. Quelque ridicule que ſoit une penſée, il ne faut que trouver le moyen de la maintenir quelque temps. La voilà qui devient ancienne, & elle eſt ſuffiſamment prouvée. Il y avait ſur le Parnaſſe un trou d'où il ſortait une exhalaiſon qui feſait danſer les chèvres, & qui montait à la tête. Peut-être que quelqu'un qui en fut entêté ſe mit à parler ſans ſavoir ce qu'il diſait, & dit par haſard quelque vérité: auſſi-tôt il faut qu'il y ait quelque choſe de divin dans cette exhalaiſon; elle contient la ſcience de l'avenir; on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec reſpect. Les cérémonies en viennent peu à peu. Ainſi naquit l'oracle de Delphes; & comme il devait ſon origine à une ſainte exhalaiſon

qui entêtait, il fallait abſolument que la Pythie entrât en fureur pour prophétiſer. Qu'il y ait un oracle d'établi, vous jugez bien qu'il va s'en établir mille; ſi les Dieux parlaient bien là, pourquoi ne parleront-ils pas ici? Les peuples frappés du merveilleux de la choſe, & avides de l'utilité qu'ils en eſpèrent, ne demandent qu'à voir naître des oracles en tous lieux; & puis l'ancienneté ſurvient à tous ces oracles, qui leur fait tout le bien du monde. Ajoutez à tout cela que dans le temps de la première inſtitution & des Dieux & des oracles, l'ignorance était beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la ſuite. La philoſophie n'était point encore née, & les ſuperſtitions les plus extravagantes n'avaient aucune contradiction à eſſuyer de ſa part. Il eſt vrai que ce qu'on appelle peuple n'eſt jamais fort éclairé; cependant la groſſiéreté qui généralement le caractériſe, admet encore quelques différences ſelon les ſiècles. Du moins il y en a où tout le monde eſt peuple; & ceux-là ſont ſans comparaiſon les plus favorables à l'établiſſement des erreurs. C'eſt ainſi qu'Alexandre, dont Lucien nous décrit ſi agréablement la vie, joua ſi long-temps les Grecs avec ſes ſerpens. Avant que de commencer ſes cérémonies il criait, qu'on chaſſe d'ici les chrétiens; à quoi le peuple répondait comme en une eſpèce de chœur, qu'on chaſſe les Epicuriens. Selon Strabon, il n'y avait rien de plus gai dans toutes les religions que les pélerinages, ſur-tout ceux qui ſe feſaient à Sérapis, vers le temps de certaines fêtes.

On ne ſaurait concevoir, dit-il, la multitude de gens qui deſcendent ſur un canal d'Alexandrie à Canopé ou Canapé, où eſt ce temple. Jour & nuit ce ne ſont que bateaux pleins d'hommes & de femmes, qui chantent & qui ſe divertiſſent avec toute la liberté poſſible. Il y a ſur ce canal une infinité d'hôtelleries, qui ſervent à recevoir les voyageurs & à favoriſer leurs divertiſſemens. Auſſi le ſophiſte Eunapius, payen, paraît beaucoup regretter ce temple, & il nous en décrit la fin malheureuſe avec aſſez de bile. Il dit que des gens qui n'avaient jamais entendu parler de guerre, ſe trouvèrent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce temple, & principalement contre les riches offrandes dont il était plein ; que dans ces lieux ſaints on y plaça des moines, gens infames & inutiles, qui, pourvu qu'ils euſſent un habit noir & mal-propre, prenaient une autorité tyrannique ſur les eſprits des peuples ; & que ces moines, au lieu des dieux qu'on y voyait par les lumières de la raiſon, donnaient à adorer des têtes de brigands punis pour leurs crimes, que l'on avait ſalées afin de les conſerver. C'eſt ainſi que cet auteur traite les moines & les reliques.

L'égliſe eſt entièrement maîtreſſe de la foi, & ne ſe ſoumet qu'en apparence à l'autorité de l'Ecriture. L'égliſe ayant ajouté & diminué comme il lui a plu au culte ancien, elle s'eſt aviſée d'un expédient par lequel elle peut ſoutenir ce qu'elle a fait ſans choquer l'Ecriture : en enſeignant que l'égliſe eſt ſoumiſe à

l'Ecriture ſainte, elle prétend en même temps que c'eſt à l'égliſe à interpréter l'Ecriture. Ainſi l'Ecriture ne peut dire que ce qu'il plaira à l'égliſe de lui faire dire; & l'Ecriture n'a qu'un vain titre d'honneur & d'autorité, tandis que l'égliſe a le ſouverain pouvoir & l'indépendance abſolue. Il en eſt de cela comme des ordonnances légales du conſeil du roi. Il n'appartient pas même aux chrétiens d'examiner ni de lire l'Ecriture; l'Egliſe la lira & l'examinera pour eux, & leur dira que ce qu'elle enſeigne eſt tiré de l'Ecriture, que c'eſt à eux à le croire, & que, s'ils ne le croient pas, ils ſeront damnés. Bel expédient dont l'égliſe ſe ſert pour nous faire ſuivre ce qu'elle enſeigne! Ainſi elle prétend n'être jugée que par l'Ecriture interprétée par elle-même: C'eſt une perſonne qui ſe ſoumet à la loi, mais qui veut qu'aucune autre perſonne qu'elle ne puiſſe interpréter, ni examiner, ni lire même cette loi. L'Ecriture eſt donc entièrement ſoumiſe à l'égliſe, puiſqu'elle eſt ſoumiſe à la tradition qui dépend entièrement de l'égliſe. Que les riches étaient malheureux au commencement de l'égliſe, & ſelon l'Evangile! qu'ils ſont heureux aujourd'hui ſelon la pratique de l'égliſe! Car enfin qu'un riche meure, toute l'Egliſe prie pour lui & prend des habits de deuil. Les prêtres s'enrhument à force de crier. Les cierges ne ſont pas épargnés. On chante la meſſe partout pour de l'argent bien entendu; & comme ſi le ſacrifice de J. C. ne ſuffiſait pas une fois, on le renouvelle des

milliers de fois. Qu'un pauvre meure, on le regarde comme un chien ; une miſérable croix de bois fait toute ſa pompe funèbre. On le jette dans quelque recoin de cimetière, vas où tu pourras ! pas ſeulement la moindre prière pour ſon ame. Il n'a point d'argent pour en acheter, c'eſt tout dire.

CHAPITRE X.

Des Pères de l'Eglise.

LA poſtérité conſacre les marbres & les autres monumens de l'antiquité ; & nous avons naturellement du reſpect pour ce qui a été ſi long-temps avant nous. Combien d'habiles gens n'y-a-t-il pas qui de nos jours ont écrit avec plus d'érudition, d'éloquence, de force & de juſteſſe d'eſprit & de préciſion, que les Auguſtins & les Jérômes ? Qu'on mette néanmoins dans la balance du vulgaire le nom d'Auguſtin d'un côté & ceux de quelques modernes de l'autre : il en faudrait beaucoup ſans doute pour élever ſeulement un Auguſtin. Les pères cependant étaient des hommes comme les autres ; leurs écrits ſont remplis d'erreurs ; à parler même en chrétien, il n'y en a aucun qui ne ſoit tombé dans quelques opinions erronées. Saint Cyprien a ſoutenu que le baptême des chrétiens était inutile ; St Jérôme & St Auguſtin ont eu une cruelle diſpute ſur un fait de religion. Si le St Eſprit les eût inſpirés, ces diſputes ne ſeraient point arrivées, il les eût également inſpirés tous deux.

Oeuv. poſth. de Fr. II. T. V.

Les plus anciens pères de l'églife étaient des apoftats de la religion de leurs ancêtres. Ils ont introduit dans la religion chrétienne les erreurs de leur philofophie, & la plupart des coutumes du paganifme. Un renverfement d'imagination dans un temps plein de fectes, où l'on fefait gloire de donner dans les partis, a été la grâce efficace de leurs converfions. Les pères de l'églife n'ont point parlé avec exactitude & jufteffe d'efprit ; ils fe font toujours exprimés dans un ftyle oratoire & allégorique. L'allégorie plaît au peuple ; elle l'amufe & attire fon admiration. On fuit toujours le goût & le génie de fon fiècle. Lorfque l'allégorie était à la mode, tout le monde allégorifait ; mais encore un coup, l'allégorie n'eft qu'une figure d'imagination, elle ne prouve rien. Le vulgaire, qui a naturellement du refpect pour l'antiquité, regarde les anciens pères comme des hommes extraordinaires, qui avaient commerce avec le St Efprit, comme il croit que les patriarches s'entretenaient avec Dieu. Le peuple en cela n'a pas affez bonne opinion de lui-même ; il ne fait point qu'il n'y a pas en Dieu d'acception de perfonnes (comme parle l'Ecriture) ; tous lui font également chers ; il eft notre père commun ; il ne s'eft pas plus entretenu avec les anciens, qu'il s'entretient avec nous. L'Ecriture ne nous dit pas des anges ce que les hommes nous en difent, fur-tout Denis dans fa hiérarchie. Où a-t-il donc pris tant de belles chofes ?

ROYAL ASIATIC SOCIETY OF THE BOMBAY BRANCH 4227

CHAPITRE XI.

Des Sacremens.

TOUT était figure & cérémonie dans l'ancien Teſtament. Les hommes étaient moins occupés dans l'économie moſaïque, à régler leurs mœurs qu'à purifier leurs corps. Dieu qui n'eſt touché que des diſpoſitions de l'eſprit, était entré lui-même, s'il en faut croire les Juifs, dans un long détail ſur les purifications, que nous mépriſons dans l'Alcoran & que nous reſpectons dans la Bible. Les apôtres n'étaient pas déſabuſés de ce culte extérieur; les uns voulaient retenir la circonciſion, les autres prêchaient aux nouveaux chrétiens la diſtinction des viandes; enfin tous les apôtres aſſemblés défendent de manger du ſang des animaux; cette défenſe ſi expreſſe, prononcée par le concile le plus infaillible, eſt cependant violée dans tout le chriſtianiſme. Ceux qui ont ſuccédé aux apôtres ont été moins attachés aux cérémonies que ces premiers miniſtres de l'évangile; cependant le premier devoir du chrétien, c'eſt une cérémonie. Il faut qu'il ſe lave, s'il veut être ſauvé; autrement le ciel eſt fermé pour lui.

Le fondement de cette cérémonie eſt une pomme. Ce fruit mangé par une femme nous rend coupables aux yeux de Dieu ; mais quel eſt notre crime ? c'eſt d'être nés d'une mère que nous n'avons pas choiſie. Cette pomme cueillie ſur l'arbre de la ſcience irrite ſi fort la divinité, qu'il ne reſte qu'un ſeul moyen pour la fléchir. Dieu eſt triple & unique en même temps ; un de ſes trois êtres ſe détache & ſe fait homme ; on le fait mourir parmi les voleurs ; ſa divinité ſe ſoumet à cette ignominie ; quand il meurt, Dieu s'appaiſe, il ouvre les cieux aux hommes. Cette mort qui a tant coûté à la divinité qui la partage, qui l'a expoſée à mille outrages, eſt encore inutile au genre humain, ſi un prêtre ne verſe ſur notre tête un verre d'eau pure ; mais cette eau verſée, nous ſommes abſous avec auſſi peu de raiſon que nous avons été condamnés. Cette cérémonie où l'on nous lave des crimes que nous n'avons pas commis, n'eſt connue encore que d'un petit nombre de peuples ; mais toutes les nations qui ne l'ont point reçue ſont anathématiſées ; le diable en ſera toujours le maître, tant qu'il éloignera le verre d'eau. Quelques prêtres, conduits par un zèle ignorant, parcourent le monde en prêchant la néceſſité de ce verre d'eau. Quand les enfans des ſauvages viennent à mourir, ils croient envoyer ces enfans au ciel, en leur jetant furtivement quelques gouttes d'eau. Dieu qui voit tomber les hommes comme les feuilles, leur ferme impitoyablement la porte du ſéjour bienheureux, ſi leur tête a toujours été ſèche.

Le baptême n'eſt pas la ſeule condition qui ouvre à nos ames le paradis. Quand nous ſommes dans l'enfance, cette cérémonie ſuffit pour nous conduire au ciel ; mais dès que notre eſprit s'ouvre, il faut manger ce Dieu réellement ou en figure ; les fruits de ſa mort ſont attachés à un morceau de pain. De plus il faut boire : ſelon quelques ſectes ce n'eſt gagner le ciel qu'à-demi que de manger du pain ſec : c'eſt-là le ſecond ſacrement. Le troiſième conſiſte dans quelques cérémonies, par leſquelles on donne pouvoir à un homme de faire deſcendre J. C. dans un morceau de pain ; ces cérémonies qui conſiſtent en paroles, en ſignes, en onctions, impriment un caractère ineffaçable ſelon quelques chrétiens ; d'autres qui les ont retranchées en partie, ſe contentent de mettre les mains ſur la tête au nouveau prêtre, & ne croient pas que cette cérémonie mérite le nom de ſacrement. Le détail que nous venons de faire ſuffit ſeul pour dévoiler le ridicule des ſacremens. La confirmation, le mariage, l'extrême-onction, ne renferment pas moins d'abſurdités ; ils ont cela de commun avec les autres, qu'ils ſont inutiles à la religion ; cela ſeul découvre leur origine, qui ne peut être que le caprice, l'aveuglement & la faibleſſe de l'eſprit humain. Comment, me dira-t-on, des hommes qui ont du génie peuvent-ils donc ſe prêter à des opinions ſi ridicules ? La plupart de ceux qui ont de l'eſprit ne connaiſſent-ils pas le ridicule du chriſtianiſme ? Ils penſent juſte, ils parlent mal ; la liberté leur manque ; la néceſſité les maîtriſe.

D'ailleurs, c'eſt peu connaître l'eſprit de l'homme que de le croire à l'abri des opinions abſurdes, quand il eſt fort élevé. Tout eſt machinal en nous; les premières impreſſions ſont quelquefois ſi vives qu'elles aſſerviſſent toujours l'eſprit; elles deviennent une eſpèce de folie. Une application immodérée de l'eſprit le dérange; elle nous perſuade que nous ſommes rois, dieux, &c.

Voilà l'état des hommes en fait de religion; ils ſe ſont échauffé l'imagination ſur le chriſtianiſme. Leur eſprit frappé s'eſt livré ſans réſerve aux idées ridicules qui le ſurprennent. Les autres religions nous offrent des preuves ſenſibles de tout cela. Nous ne doutons pas que le mahométiſme ne ſoit ridicule; les cérémonies des payens nous paraiſſent pleines d'abſurdités. Il eſt certain qu'il y a eu & qu'il y a encore des eſprits ſublimes véritablement attachés aux opinions des mahométans; on ne ſaurait nier que le paganiſme n'ait eu des ſectateurs zélés & éclairés. Ce qui arrive parmi les turcs ne peut-il pas arriver parmi nous? Enfin l'autorité du monde entier ne doit pas balancer la raiſon. C'eſt cette lumière qui doit nous raſſurer: ceux qui la combattent ont même beſoin d'elle pour en montrer la faibleſſe. Les religions qui affaibliront ſon témoignage, affaibliront leur appui. Ce n'eſt que par la raiſon qu'elles peuvent exiger la ſoumiſſion de nos eſprits. Il faut une évidence pour nous engager dans la croyance d'un dogme ou d'un fait. Croire n'eſt pas préciſément dire je crois; c'eſt aſſurer

qu'on voit clairement une chofe. Si une religion me dit que des chofes, dont je vois clairement la fauffeté, font néanmoins véritables, dès lors elle me fait douter des raifons qui me portent à l'embraffer; ces raifons peuvent fe trouver fauffes felon fes propres principes. Enfin l'être qui nous a formés n'a pas moins de raifon, d'équité, de bonté que nous en avons; or nous nous croirions injuftes, déraifonnables, mauvais, fi nous exigions qu'on fe livrât à des idées qui ne porteraient pas l'évidence avec elles.

CHAPITRE XII.

De la Trinité.

NOUS avons vu dans les chapitres précédens que la première condition, que doit avoir une bonne religion pour être véritable, c'eſt qu'elle ne nous donne pas une fauſſe idée de Dieu; parce qu'autrement Dieu ſerait contraire à lui-même; d'autant que l'idée naturelle que nous avons de lui ne nous peut venir que de lui-même, de quelque manière qu'on l'entende. Or ſi, par la révélation, il nous donnait de lui-même une idée contraire à celle qu'il nous a donnée par la raiſon, il y aurait dans ſa conduite une contrariété dont nous ſavons bien qu'il eſt incapable. Or la Trinité des chrétiens eſt entièrement oppoſée à l'idée que la nature nous donne de Dieu. Donc cette prétendue Trinité n'eſt qu'un reſte du paganiſme. La raiſon nous fait voir que Dieu eſt infiniment ſimple. Donc il n'eſt pas triple, puiſque s'il était triple, de quelque manière qu'on l'entende, on pourrait conſidérer un être encore plus ſimple que lui, ſavoir un qui ne ſerait pas triple en perſonne. Les émanations divines, ou plutôt les trois préten-

dues perſonnes de la Trinité, ne ſont autre choſe que les divers rapports ſous leſquels les Philoſophes parmi les anciens concevaient un ſeul & même Dieu. Platon, qui n'oſait enſeigner publiquement l'unité d'un Dieu, le conſidère comme puiſſant, comme ſage, comme bon; il en fait trois de tous ces trois égards, la puiſſance, la ſageſſe, la bonté. Les anciens pères, qui étaient tous diſciples de Platon, ont porté cette doctrine dans le chriſtianiſme, & ont fait trois perſonnes des trois qualités qui ne conviennent qu'à un ſeul & même Dieu. Plus la Trinité eſt oppoſée à la raiſon, & plus il faut de preuves claires pour nous convaincre que Dieu a révélé ce myſtère. Je le répète une bonne fois pour ne le redire jamais; je croirai avec confiance ce que Dieu a révélé, parce que je ſais que Dieu ne ſaurait me tromper; mais il faut qu'on me prouve clairement la révélation. Les paroles ne ſont qu'un air battu, lorſqu'elles ne ſignifient rien; on fait parler les perroquets & les machines; tout ce qui n'eſt appuyé que ſur des mots & non ſur de véritables idées n'eſt d'aucune conſidération. C'eſt pour cela qu'on ne fait aucun cas des jeux de mots, des équivoques, des faux brillans. Or tout le ſyſtème de la Trinité n'eſt appuyé que ſur des paroles vides de ſens; génération, proceſſion, perſonne, hypoſtaſe, &c. On dit que les anciens pères ont parlé avec ménagement de la divinité de J. C. & de celle du St Eſprit; comme ſi Dieu avait quelque eſpèce de honte de ſe

manifester aux hommes, supposé qu'il voulût se manifester; & comme si J. C. n'avait pas dit qu'il rougirait devant son père de ceux qui avaient rougi de le confesser devant les hommes. Non, si les anciens n'ont point parlé de la divinité de J. C. & encore moins de celle du St Esprit, c'est qu'elle leur était inconnue. Pourquoi en effet n'aurait-on pas eu le même égard dans les siècles suivans? Est-ce qu'on aurait moins à craindre d'inspirer le polythéisme? N'était-ce pas des infirmes & des novices dans la foi que ces pauvres catéchumènes, à qui les pères des siècles postérieurs enseignaient la Trinité.

Explication de la Trinité, suivant les Théologiens.

Les théologiens disent que la connaissance que Dieu a de soi-même, a engendré le fils; que de cette connaissance procède l'amour qu'il a de lui-même, & que cet amour est le St Esprit. Ainsi il faut supposer, 1° Dieu tout seul, 2° qu'il se connaît, 3° que cette connaissance fait qu'il s'aime, voilà toute la Trinité. On répond: comment le connaisseur, la connaissance, & l'amour qui en procède, peuvent-ils faire trois personnes différentes, & tout à fait distinctes l'une de l'autre? comment le connaisseur peut-il envoyer du ciel en terre sa connaissance, qu'on appelle son fils, pour y faire tout ce qu'on dit qu'il a fait? & comment cette connaissance, qu'on appelle fils, peut-elle envoyer séparé-

ment d'elle-même cet amour qu'on appelle St Eſprit? Les actions de ces trois perſonnes étant rapportées comme tout à fait différentes les unes des autres, cette obſervation doit en naître infailliblement. Enfin comment cette connaiſſance, qu'on appelle fils, a-t-elle pu prendre chair & figure d'homme, agir, ſouffrir, & mourir, ſéparément du connaiſſeur qu'on appelle père, & de ſon amour qu'on appelle St Eſprit? Dans quel endroit de la Ste Ecriture a-t-on trouvé cette diſtinction de connaiſſeur, de connaiſſance & de l'amour qui en réſulte, & que ces trois choſes ſont trois perſonnes réelles & diſtinctes? Peut-on comprendre que la ſcience, la connaiſſance, l'amour, la haine, les penſées, les déſirs, enfin toutes les actions internes de l'homme, ſoient autant de perſonnes diſtinctes en lui? Les théologiens répondront à cela que tout ce qui eſt en Dieu eſt Dieu, & que c'eſt ce qui fait ces perſonnes. Je comprends bien tout ce qui eſt en Dieu eſt Dieu; mais je ne comprends pas que ces actions internes de Dieu faſſent des perſonnes réelles & diſtinctes, autrement tous les attributs de Dieu feraient chacun une perſonne, comme ſa ſcience, ſa juſtice, ſa miſéricorde, ſa patience. Cela multiplierait bien davantage ces perſonnes divines, mais l'égliſe ſans doute ne s'en eſt pas encore aviſée. Quand on nous donne pour réponſe à toutes ces difficultés, que ce ſont des myſtères incompréhenſibles, toutes les religions feront paſſer ſous une pareille réponſe

les plus grandes extravagances. Dans la loi de nature & dans celle de Moïse, on ne s'était pas encore avisé d'un si beau mystère. On ne l'a sans doute enseigné que pour donner une divinité à J. C. mais où en sont les preuves & les fondemens? Il faut avoir l'imagination bien forte pour inventer cette Trinité, & un esprit bien subtil pour former ces termes extraordinaires d'hypostase, & d'union hypostatique, qui surprennent & éblouissent le peuple crédule, & qui exigent cette foi aveugle pour un prétendu mystère, que ceux qui l'ont imaginé n'ont jamais entendu. Il y a plus : Dieu, quoiqu'en trois personnes, est indivisible. Donc s'il est vrai que Dieu se soit fait homme & soit mort pour nous, il faut que le père & le fils se soient fait hommes & soient morts de même. Tout ce qu'on dit pour les distinguer & les exclure de cette incarnation, sont de pures subtilités sophistiques, qui ne sont appuyées sur rien & qui ne satisfont nullement. Enfin supposant que Dieu se soit fait homme pour mourir & satisfaire Dieu de l'offense que l'homme lui avait faite ; c'est donc Dieu qui, pour venger Dieu & le satisfaire, a fait mourir Dieu. Quelle absurdité ! Que penserait-on d'un roi qui ayant été offensé par ses sujets, ferait mourir par la main des bourreaux son fils unique, ou pour mieux dire lui-même (car il n'y a point de distinction) pour réparation de cette offense, & exempter ses sujets de la punition qu'ils méritent? Cette offense ve-

nait, dit-on, de ce qu'Adam avait mangé d'une pomme que Dieu lui avait défendue. Voilà une terrible offenſe pour mériter que non-ſeulement Adam, mais encore toute ſa poſtérité qui en était innocente, en fût punie ſi griévement juſqu'à l'infini. Il s'eſt commis une infinité de crimes bien plus atroces; & il s'en commet tous les jours, & pour leſquels Dieu n'inflige point de punition ſi cruelle & ſi générale. Adam ſeul devait porter la peine de ſon crime.

CHAPITRE XIII.

Du Péché originel.

DIEU eſt trop juſte pour punir les enfans du péché de leurs pères. Il le dit lui-même dans l'Ecriture, Deut. chap. XXIV. v. 16. En effet il n'y aurait point de péché, s'il n'y avait point de loi, dit St Paul. Or, continue-t-il, comment ſaurait-on qu'il y a une loi, ſi on ne l'a point appriſe ? je demande ſur ces paſſages, qui ſont de l'Ecriture, comment les enfans auxquels Dieu n'a rien preſcrit avant leur naiſſance, peuvent être coupables ?

Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes ; ils n'ont d'autres voies que la douleur, pour punir ceux qui les offenſent, ils croient donc que la douleur eſt une punition. Ainſi comme ils ſentent qu'ils ſouffrent, ils ſe perſuadent qu'ils ont commis quelque crime qui leur a attiré leurs ſouffrances ; & parce qu'ils éprouvent qu'on ſouffre avant que d'avoir été en état de faire aucune action, & que par conſéquent on n'a pu mériter la ſouffrance ſoi-même, ils ſe figurent que c'eſt quelqu'autre qui l'a attirée ſur eux, & ne croient perſonne plus propre pour

cela que le père de tous les hommes. Ils trouvent ainsi, en remontant, la source de leur misère; ils sont tellement accoutumés à ces conséquences, que lorsqu'ils voient une famille malheureuse, ou par la perte du bien, ou par quelques maladies qui se perpétuent de père en fils, ils regardent ces accidens comme des effets de quelque péché particulier, de quelque bien injustement acquis ou retenu; ainsi comme ils se voient tous sujets à des maux généraux, au froid, au chaud, & à la mort, ils se sont imaginés que leur père commun leur avait attiré ces châtimens. Ils ne se sont pas contentés de dire en général, que leurs pères avaient péché: ils ont voulu déterminer en particulier la qualité de l'offense, & comme l'erreur ne se soutient pas, les uns ont dit que le premier père qui s'appelait Adam, Gen. chap. III. avait mangé d'une pomme contre l'ordre de Dieu. D'autres ont dit qu'il s'appelait Prométhée, & qu'ayant volé le feu du ciel, les dieux avaient envoyé Pandore avec une boîte pleine des maux dont nous nous plaignons. Ceux qui ont quelque connaissance de l'antiquité, & qui ne se laissent point prévenir, conviendront que les payens n'ont pas pillé les Juifs en ce point. Les livres des Juifs n'ont été connus des payens qu'après la version des Septante; on peut même assurer qu'ils le furent fort peu alors. Le défaut d'impression ne rendait pas les livres fort communs, sur-tout quand ils étaient en un si gros volume que la Bible. Or il est certain que la fable de Prométhée était répandue dans le

paganiſme avant la verſion de Septante. Les auteurs grecs les plus anciens en font mention. La douleur pourtant n'eſt pas une punition : ſi la douleur était une punition, il ſerait de la juſtice de Dieu que cette punition fût égale dans tous les hommes, parce qu'ils ont tous péché en lui également. On ne ſaurait pourtant diſconvenir de l'inégalité de la punition, même dans les enfans. Les uns naiſſent aveugles & muets, les autres boîteux; non-ſeulement les maux du corps ſont bien différens parmi les hommes, mais encore la concupiſcence & l'ignorance. Ainſi, ce qui eſt une punition du même péché eſt parmi nous d'un degré bien différent. Si la douleur était une punition, le plaiſir devrait être une récompenſe, ce dont on ne convient pas. D'où viennent le plaiſir & la douleur? il n'eſt pas difficile de le deviner. La douleur eſt un avertiſſement que nous donne l'auteur de la nature pour nous faire éviter par ſentiment, c'eſt-à-dire par la voie la plus courte, ce qui pourrait nuire à notre corps. Quand nous ſommes auprès du feu, il nous faudrait faire de grands raiſonnemens pour ſavoir s'il nous eſt contraire, ou s'il ne l'eſt pas. Il nous faudrait connaître la nature du feu & la diſpoſition actuelle de notre machine. Il faudrait avoir des yeux plus perçans que ceux que nous avons. Le ſentiment termine toutes ces diſcuſſions. Quand nous avons froid, le feu donne à notre ſang le mouvement qui lui convient: nous nous plaiſons alors à nous y arrêter. Si nous avons chaud, le feu, en augmentant le mouvement de notre

notre ſang, nous incommode; nous le fuyons & tout cela machinalement, par le plaiſir & par la douleur. Le plaiſir eſt auſſi utile que la douleur, ſoit pour notre propre conſervation, ſoit pour celle de la ſociété. Il eſt certain que notre conſervation particulière, & celle de la ſociété en général, ſont les deux pièces mouvantes, pour ainſi dire, de tout ce qui ſe paſſe dans le monde par rapport à nous. Mais pour ne pas entrer dans une queſtion, combien feſons-nous de choſes utiles à la ſociété, que nous ne ferions pas ſans le plaiſir ou la douleur. La douleur que cauſe le mépris, le plaiſir qu'excite la louange procurent mille biens à la ſociété. C'eſt la douleur encore un coup qui nous approche du feu, quand cette approche eſt néceſſaire; c'eſt le plaiſir qui nous y retient après nous y avoir conduits. C'eſt la douleur & le plaiſir qui nous font prendre notre nourriture. Enfin un peu de méditation nous fera comprendre que le plaiſir & la douleur ne ſont ni une récompenſe, ni une punition, & que l'auteur de la nature ne pouvait trouver une voie plus courte pour nous faire éviter le mal & pour nous porter au bien, non-ſeulement par rapport à nous, mais par rapport à toute la ſociété. Ce qui nous doit faire voir que nous agiſſons bien plus machinalement que nous ne penſons. Les déſordres de la nature & la réforme que Dieu y aurait apportée, marquerait une imperfection en Dieu. On ne réforme, je le répète, que ce qui eſt mal fait, & Dieu eſt incapable de mal

faire. L'homme n'eſt point corrompu; on ne ſaurait ſoutenir qu'il l'eſt ſans attaquer la ſageſſe & la puiſſance infinie de ſon auteur. L'homme eſt tel qu'il eſt par ſa nature. La nature eſt l'ordre que Dieu a établi, qui par conſéquent ne ſaurait être mauvais. On ne pourrait réformer l'homme ſans tomber dans de grands inconvéniens. La terre ſerait-elle ſuffiſante pour contenir tous les hommes, s'ils ne mouraient pas? Eh! que deviendrait chacun de nous en particulier? Déſabuſons-nous; la mort eſt néceſſaire pour l'ordre de la nature, & ce n'eſt point un ſi grand mal qu'on le penſe. Dieu ſait ce que nous devenons: nous contribuons à l'ordre de l'univers. Ce qu'il y a de bien aſſuré, c'eſt que nous ne ſerons point changés en tiſons d'enfer. Dieu eſt tout-puiſſant, mais ſa toute-puiſſance n'a pas pour objet de faire des contradictions. Or, ſelon la nature de la matière, l'homme doit être tel qu'il eſt, & n'a jamais été autrement. La nature de la matière a été déterminée avant le prétendu péché de l'homme, & cette nature de la matière n'eſt telle que par la volonté de Dieu. Ainſi l'homme n'eſt tel qu'il eſt que par la nature de la matière. En effet, la matière eſt diviſible & impénétrable. Le moins ſolide eſt ſéparé par le plus ſolide. Toute matière eſt ſujette aux règles du mouvement. L'homme eſt donc eſſentiellement mortel, parce qu'ayant un corps, il eſt diviſible; & il eſt faux que le péché ait cauſé la mort de l'homme, & les autres inconvéniens dont nous nous plaignons. Si nous voulions

faire de férieufes réflexions fur l'état où nous nous trouvons, nous verrions que tous nos malheurs prétendus ne dépendent que de notre imagination. Nous voulons dominer fur les autres, & nous nous croyons malheureux quand nous n'avons pas ce qui nous élève. Pour cela, il faut des richeffes ; nous nous regardons comme infortunés quand nous en manquons. La différence des vifages, qui contribue tant à l'ordre de l'univers, & qui eft d'un fi grand fecours dans la fociété, ferait une punition & une fuite du péché originel, fi les chofes qui ne nous plaifent pas ne venaient que par punition ; car on fe plaint fouvent de n'être pas fait d'une certaine façon. D'où nous pourrait venir notre prétendue inclination au mal, qu'on nous dit être une fuite du péché de notre premier père ? ou elle nous vient de Dieu, ou de nous-mêmes, ou des autres créatures. 1° Elle ne faurait venir de Dieu, parce que Dieu ne fait rien de mal. On ne faurait dire que Dieu nous a donné cette inclination pour nous punir de la défobéiffance de nos pères ; un tel penchant ferait une plaifante punition, non-feulement parce que nous avons du plaifir à la fuivre, mais encore parce que Dieu ne faurait nous punir en nous donnant une mauvaife inclination. Quelle idée ferait-ce donner de Dieu ! 2° Elle ne faurait venir de nous-mêmes ; nous ne pouvons ni nous créer, ni nous donner des inclinations, ni nous défaire abfolument de celles que nous avons. Si nous avions un tel pouvoir, nous nous réformerions à notre gré : enfin fi elle

venait de nous, elle ne ſe trouverait pas dans tous les hommes. 3° Les créatures peuvent bien être l'occaſion qui nous détermine à réduire nos facultés en actes ; mais comme elles ſont hors de nous, elles ne nous peuvent donner ni facultés ni inclination. Nous n'avons donc point de mauvaiſes inclinations ; tous nos penchans ſont bons, parce qu'ils viennent de Dieu. Nous en feſons quelques mauvais uſages par rapport aux créatures ; mais les circonſtances qui font trouver ces uſages mauvais, ne changent rien au fond de ce que nous appelons mauvais penchant. C'eſt un inſtinct que Dieu nous a donné, qui donne le branle à tout ce que nous feſons, ſoit pour notre propre conſervation, ſoit pour celle de la ſociété. On remarque dans les animaux de toute eſpèce ce même penchant qu'on dit être mauvais en nous. Ils portent donc avec nous la peine de nos crimes. Il eſt déraiſonnable de prétendre que parce qu'on s'imagine que l'homme eſt le chef des animaux, ceux-ci ont dû reſſentir les effets de ſa mauvaiſe conduite. La nature, quand on l'interroge, nous fait ſentir le ridicule d'une imagination ſi groteſque. Les animaux ont donc été bien étonnés de voir changer tout d'un coup l'ordre de l'univers ; car ils ont été créés avant nous. Les animaux, au contraire, ne devaient jamais ſe reſſentir de la faibleſſe de l'homme ; & celui-ci aurait été bien plus puni s'ils les eût vus exempts de ſes maux. Dieu étant tout-puiſſant, peut faire tout ce qu'il y a de meilleur & de plus avantageux pour nous, puiſqu'il eſt infiniment bon

& infiniment ſage. Ce que notre imagination trouve mal, eſt bon & très-ſagement ordonné. Connaiſſons mieux le Seigneur, nous en eſtimerons plus ſon ouvrage; il eſt de l'infinie bonté de Dieu de n'avoir pas mis l'homme dans une ſituation où il put l'offenſer & ſe perdre. Qu'eſt-ce que la nature corrompue? eſt-ce qu'elle eſt dans un autre état qu'elle a toujours été? les offenſes, les règles déterminées au moment de la création ont-elles pu changer? Si l'homme aime à ſentir & à être agréablement remué, c'eſt parce que telle eſt ſa nature, & non un effet du péché. Comment Adam aurait-il eu du plaiſir à manger de la pomme, s'il n'avait été tel par ſa nature, que cette manducation put lui plaire & le déterminer? Julien l'apoſtat ne règne que deux ans; ſa fin prématurée eſt regardée comme une punition de Dieu, de ce qu'il voulait détruire le chriſtianiſme. Jovianus lui ſuccède; il commence, à ſe porter avec zèle à la deſtruction du paganiſme, & à l'établiſſement de la religion chrétienne; & cependant il ne règne que ſept mois. Aſſurément un tel homme était néceſſaire au monde pour l'établiſſement du chriſtianiſme. Eſt-ce une punition? eſt-ce une récompenſe? ce ne peut être une punition, puiſqu'il ne feſait que le bien, & on ne punit que le mal; ce ne peut être une récompenſe, puiſqu'il n'a pas achevé ſon ouvrage. Zoſime remarque que quand Théodoſe déclare au ſénat romain que le fiſc était trop chargé des dépenſes qu'il fallait faire pour les ſacrifices, les anciennes cérémonies ceſsèrent; mais toutes ſortes

de malheurs fondirent ſur l'Empire romain. C'était une fauſſe religion ; il fallait apparemment que ce fuſſent les démons qui ſe vengeaient d'être mépriſés. Cependant ſelon l'Ecriture, les démons ne peuvent cauſer aucuns déſordres que par l'ordre de Dieu ; le leur aurait-il donc ordonné ? Si rien n'arrive que par les règles déterminées du mouvement ; ſi le corps de l'homme ne ſe remue que conformément à ces règles, comment Dieu peut-il nous punir ? pouvons-nous ne pas le ſuivre, *in ipſo vivimus, movemur & ſumus.* Comment nous jugera-t-il ? c'était donner à l'homme des armes pour ſe tuer, que de lui donner une liberté telle qu'il pût offenſer Dieu. Dire que le péché d'Adam était néceſſaire pour un plus grand bien, c'eſt faire dépendre Dieu de quelque autre choſe que de lui-même. Pourquoi le tonnerre ne tombe-t-il pas ſur les impies ? pourquoi n'inſpire-t-il pas une fois la terreur aux méchans, en exhalant des flammes brûlantes du corps d'un ſcélérat ? Pourquoi le tonnerre tombe-t-il dans les déſerts, ſur une égliſe, ſans aucun autre but que de frapper inutilement ? Eſt-ce pour exercer les bras de Jupiter ? d'où vient que dans le calme il eſt dans l'impoſſibilité de lancer le tonnerre ? eſt-ce qu'il a beſoin de nues pour y placer ſon tribunal de juſtice, & pour s'approcher de la terre ? pourquoi précipiter ſes feux dans la mer ? les flots ſont-ils criminels ? quel démêlé peut-il avoir avec les poiſſons ?

CHAPITRE XIV.

De l'idée que nous devons avoir de Dieu, & qu'il n'a point révélé aux hommes un culte particulier dont il eût voulu être honoré.

Ma raiſon me dit que Dieu eſt le plus parfait de tous les êtres. Il doit contenir éminemment toutes les perfections que nous obſervons dans toutes les créatures, puiſque lui ſeul peut être l'auteur de ces perfections. Mais prenons garde de nous tromper, quand nous attribuons à Dieu des perfections qui ne ſont perfections que par rapport à nous. Les hommes conſidèrent ordinairement Dieu comme un grand roi, comme un père, comme un grand juge, comme un homme puiſſant : toutes ces comparaiſons ne peuvent être que défectueuſes. Dieu eſt infiniment au-deſſus de ce qui convient à l'homme. Quand les hommes conſidèrent Dieu comme créateur, ils diſent qu'il fait tout pour ſa gloire, *ad majorem Dei gloriam*. Cependant l'idée de la gloire ne ſaurait convenir à Dieu. La gloire ſuppoſe néceſſairement du rapport ; c'eſt-à-dire que la gloire n'exiſte que dans l'imagination des autres. Chercher à s'acquérir de la gloire, c'eſt chercher à paraître grand dans l'imagination des autres. Ainſi la gloire, quelque ſens qu'on puiſſe lui donner, ne ſaurait jamais convenir à Dieu, qui eſt infiniment au-deſſus de l'imagina-

tion des créatures. Il eſt donc abſurde de dire que Dieu récompenſe dans le ciel pour faire éclater ſa bonté, qu'il punit dans l'enfer, pour manifeſter ſa juſtice. Quels ſont les ſpectateurs deſquels Dieu cherche à s'attirer l'eſtime, ſoit lorſqu'il récompenſe, ſoit lorſqu'il punit ? On ne ſaurait dire que Dieu agit pour faire éclater quelques-unes de ſes perfections ſans dire qu'il cherche l'admiration d'un être égal à lui. C'eſt ainſi que, ſans s'en appercevoir, on avance que Dieu n'a pas été toujours heureux, puiſqu'il y a eu une éternité, où il n'a pas eu la ſatisfaction de faire éclater ſon mérite infini : car avant la création du monde il n'était qu'avec lui-même. C'eſt un principe de religion, qu'on ne doit point agir dans le doute ; ainſi quand je ne ſuis pas aſſuré que la religion de mes pères eſt véritable ou fauſſe, je ne dois nullement m'expoſer à rendre un culte à Dieu, que peut-être il abhorre, & que la bonne foi n'excuſe pas en matière de religion ; les Mahométans ſont coupables d'être Mahométans, comme les Chrétiens ſont peut-être coupables d'être Chrétiens. Qu'on ne me diſe donc pas qu'on ne riſque rien de ſuivre la religion de ſes pères ; peut-être qu'on riſque tout. Je ne dois pas aſſurer qu'une telle religion en particulier ſoit véritable, avant que d'en être dûment convaincu.

On peut conſidérer les créatures par rapport à Dieu & par rapport à elles-mêmes. Toutes les créatures ſont bonnes par rapport à Dieu : *vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona* ; elles ſont dans une dépendance entière à ſon égard. On ne ſaurait con-

cevoir qu'il ſe paſſe quelque choſe dans le monde qui ſoit contraire à la volonté de Dieu, & aux règles qu'il a établies dans la création, & dont tout ce qui arrive n'eſt qu'un enchaînement & une ſuite. Rien par conſéquent ne peut être mauvais par rapport à Dieu. Il n'a rien à punir ni à récompenſer. On ne punit que le mal, il ne ſaurait y en avoir par rapport à Dieu; on ne récompenſe que le bien, & il ne ſaurait ſe trouver dans le monde d'autre bien que celui dont Dieu eſt l'auteur. Il n'y a donc point de punition à craindre, ni de récompenſe à eſpérer de la part de Dieu; il n'y a donc point de religion.

En conſidérant les créatures par rapport à elles-mêmes, on trouvera que, ſous différentes rélations, elles peuvent ou ſe nuire ou ſe faire plaiſir. De certaines choſes conviennent à la nature de l'homme, d'autres lui nuiſent; ainſi les créatures intelligentes doivent être portées, par la crainte de la punition, à ne pas ſe nuire mutuellement; & on doit même, par la récompenſe, les exciter à s'être utiles les unes aux autres, parce qu'elles peuvent ſe nuire réciproquement à cauſe de leurs différentes ſituations & de leurs natures particulières. Or comme il n'y a rien qui nous intéreſſe tant que notre propre conſervation, & que par les règles de l'auteur de la nature, la douleur nous éloigne de ce qui nous nuit, & le plaiſir nous fait approcher de ce qui nous convient, nous devons par la douleur que cauſe la punition, & par le plaiſir que cauſe la récompenſe, exciter dans les créatures ſenſibles tous les mouvemens qui nous conviennent.

C'eſt par cet art qu'on dreſſe les animaux à faire tant de choſes ſurprenantes. Les rois qui ont gardé une ſemblable conduite, ont toujours enrichi leurs états de mille nouvelles inventions; tout a fleuri de leur temps.

Une vipère qui bleſſe un homme, ou le lion qui le mange dans une forêt ne ſaurait offenſer Dieu. Ces animaux ne nuiſent qu'à l'homme; qu'il ſe venge donc d'eux, qu'il les puniſſe, qu'il les détruiſe, s'il le peut. Ils ſont mauvais par rapport à lui; mais ils ſont bons par rapport à Dieu. Auſſi a-t-il donné à toutes les créatures des armes naturelles pour ſe défendre contre celles qui pourraient lui nuire. Un voleur nuit à la ſociété, il détruit l'ordre et la ſureté qui doit ſe trouver parmi les hommes: c'eſt une vipère qui les bleſſe. Que les hommes le puniſſent donc! qu'ils le retranchent de la ſociété, comme une machine mal réglée; mais le créateur qui l'a fait n'a rien à punir en lui. Nous n'agiſſons, encore un coup, que par des règles déterminées du mouvement. Nos muſcles ſont déterminés à ſe mouvoir par des cauſes qui ne dépendent pas de notre caprice, quelques illuſions que le vulgaire ſe faſſe ſur ce point: & Dieu n'aurait pas plus de raiſon de nous punir d'avoir volé, que d'être devenu fou. Car l'auteur de la nature qui a tout créé, a laiſſé la puiſſance à l'homme de ſe l'acquérir, puiſqu'il a fait ces choſes pour ſon utilité & qu'il a mis en lui le plaiſir & la douleur, afin que les objets qui l'entourent lui deviennent intéreſſans. Ainſi un voleur fait le bien et le mal;

le bien par rapport à lui, le mal par rapport aux autres, & rien par rapport à Dieu. Ce ſont les hommes qu'il offenſe, & non pas Dieu, & c'eſt à eux à le punir puiſqu'il les a offenſés, & qu'il pèche contre les règles qu'ils ont établies entre eux; mais Dieu n'a rien à punir en lui. Les hommes veulent toujours juger de Dieu par eux-mêmes; ils puniſſent & ils croient que Dieu punit & récompenſe de même. Il paraît, au contraire, être de la nature de Dieu, & une véritable perfection en lui, que d'être hors d'état de faire ni l'un ni l'autre. Sous un être infini & tout-puiſſant, il ne doit ſe faire que ſa ſeule volonté, de laquelle Dieu n'a aucun compte à nous rendre, & qu'il eſt impoſſible que nous connaiſſions jamais; Dieu n'a que lui-même à punir & à récompenſer.

Il eſt de l'eſſence de Dieu de faire ce qu'il y a de plus parfait : or comme c'eſt une imperfection que de pouvoir offenſer Dieu, il était de la bonté & de la ſageſſe de Dieu de mettre l'homme dans une ſituation à ne pouvoir l'offenſer pour ſe perdre; il ne faut pas douter que Dieu ne l'ait fait. Si Dieu avait exigé de nous un culte dont il voulût être honoré, il l'aurait révélé dès le commencement. C'eſt une ridiculité que Dieu ſe ſoit manifeſté de différentes manières, en divers temps, qu'il ait traité les hommes en eſclaves dans l'ancienne loi, & qu'il les traite en enfans dans la nouvelle. C'eſt l'imagination des hommes qui varie, mais Dieu ne change point & n'a jamais changé. Il eſt abſurde de dire que Dieu ait permis de certaines choſes en divers temps, *ob duritiem cordis*,

& qu'il ſe ſoit aviſé de les défendre dans d'autres. Les hommes ont toujours été les mêmes; on dit tantôt qu'ils ſe ſont pervertis de plus en plus, & tantôt on les regarde comme plus parfaits que les anciens. On veut qu'il ait été permis aux anciens de répudier leurs femmes, *ob duritiem cordis*, & l'on veut que les Phariſiens du temps de J. C. & les Juifs alors ſi imparfaits n'aient pas eu beſoin de cette condeſcendance; ils étaient donc plus parfaits que leurs pères. Tant il eſt vrai que c'eſt le propre de l'erreur de ſe démentir.

Il y a des philoſophes qui prétendent que nous voyons tout en Dieu, qu'il nous a donné des idées innées des premiers principes, & que ce n'eſt que par cette raiſon que tous les hommes de l'univers conviennent que le tout eſt plus grand que la partie. Je ne veux pas réfuter ici cette belle imagination. Je ne veux pas leur demander pourquoi il faut tant d'attention pour de certaines choſes, & pourquoi il n'en faut point pour d'autres? Je n'inſiſterai non plus ſur ce que tous les hommes ne voient que très-peu de choſes de la même manière. Si c'eſt en Dieu qu'un Mahométan de bonne foi voit que ſa religion eſt véritable, d'où vient que ſouvent après une longue & ſincère attention de part & d'autre, on ne laiſſe pas de penſer diverſement? Mais je leur demande d'où vient que Dieu ne nous a point donné l'idée innée d'une certaine religion? était-il plus néceſſaire de nous apprendre que le tout eſt plus grand que ſa partie? Les ſens & l'expérience ne nous l'auraient-ils

pas appris? Le mérite de la foi ferait le même; la certitude de la révélation ne faurait que l'augmenter. Il s'agirait toujours de croire & de pratiquer, car je ne demande pas que Dieu nous donne une idée de la fubftance des myftères, ni qu'il nous les explique; c'eft alors qu'il n'y aurait plus de foi; mais je demande feulement qu'il nous donne une certitude de fa révélation. Dieu eft trop jufte & trop bon pour ne pas l'avoir fait, s'il y avait dans le monde quelque véritable religion. La croyance d'un Dieu n'eft nullement l'effet du hafard ni de la politique, & encore moins de l'ignorance, puifqu'elle fe trouve dans tous les hommes. Tels feraient tous les articles de la religion, que Dieu aurait révélée.

Il ne convient pas à la fageffe & à la bonté de Dieu d'exiger de l'homme plus qu'il n'eft capable de faire, c'eft-à-dire au-delà de fes plus grands & de fes plus fincères efforts. Or s'il y a des hommes qui foient ou qui aient été dans une véritable impuiffance de s'affurer de la révélation, c'eft une preuve certaine qu'il n'y en a point. Nous n'avons que deux voies pour connaître la volonté de Dieu, la raifon & la révélation. D'où vient que la raifon eft plus ou moins dans tous les hommes, & qu'il y en a tant qui ignorent la révélation, qu'il n'y en a eu même que fort peu qu'on nous dit en avoir été les témoins? c'eft qu'effectivement il y a une raifon, & qu'il n'y a jamais eu de révélation.

On croit agir volontairement lorfqu'on agit dans la paffion; on croit penfer avec liberté quand on

rêve. Un fou croit faire librement ce qu'il fait, & nous croyons agir librement dans nos actions ordinaires ; cependant un certain mouvement de liqueur, une certaine disposition des organes fait un homme fou, un homme passionné, un homme sage ; la nature est uniforme. Supposer l'homme libre & dire qu'il se détermine par lui-même, c'est le faire égal à Dieu ; c'est faire ce que Dieu même ne peut pas faire. La détermination est une action ; or si l'homme pouvait se déterminer par lui-même, il pourrait donc agir par lui-même : il serait Dieu & pourrait créer. Pourquoi l'homme ne pourrait-il se déterminer qu'en certaines actions ? L'homme doit agir d'une manière générale & uniforme, c'est-à-dire que ses actions doivent avoir la même cause. S'il se fait en lui quelques actions machinales, elles se font toutes machinalement ; & s'il s'en fait quelques-unes librement, elles se font toutes librement. La volonté de l'homme ne veut que parce qu'elle est déterminée ; il faut qu'elle sente l'impression du bien & du mal. L'horloge ne va que selon qu'elle est montée. Dirons-nous que nous ne devons pas monter l'horloge ? Ainsi quoique l'homme n'agisse que selon qu'il est déterminé, il faut pourtant monter l'homme, le déterminer selon nos intérêts, étudier ce qui le détermine ; la crainte du châtiment l'empêche de voler, les récompenses l'invitent à bien faire. La nature est uniforme dans l'univers ; tout est sujet ici-bas à la même vicissitude. Les feuilles tombent, les hommes meurent.

Il y a trois objets de la religion : Dieu, nous-mêmes, & le prochain. Dieu eſt proprement le ſeul & vrai objet de la religion ; les autres le ſont de la ſociété. Quand je veux détruire la religion, je veux ſeulement détruire un culte que Dieu n'a pas révélé, & qu'il n'exige point de nous par rapport à lui. Mais je ne trouve pas mauvais que la religion ſubſiſte par rapport à nous & au prochain. Pour lors c'eſt la morale de la ſociété.

Il y a des choſes que nous ne connaiſſons que par des idées que j'appelle idées de reſſemblance. Ainſi avant que d'avoir été à Rome, je ne connais Rome que par une idée de reſſemblance, & parce que je connais d'autres villes & d'autres édifices. De même nous ne connaiſſons Dieu que par une idée de reſſemblance. Tout eſt rapport ; la victoire eſt bonne & mauvaiſe ; un bourreau eſt bon & mauvais. Combien de familles perdues & déſolées chez nos ennemis, du même accident qui nous fait faire des feux de joie !

S'il y a un Dieu, dit-on, il doit y avoir un culte. Le monde n'eſt pas éternel ; il y a eu un Dieu, & point de culte. Les bêtes ne rendent aucun culte à Dieu. Si l'homme n'était pas, il y aurait un Dieu, des créatures, & point de culte. Si la religion chrétienne avait trouvé les hommes dans l'état de la raiſon, il y aurait bien lieu de s'étonner qu'elle ſe fût établie ; mais elle les a trouvés dans des erreurs encore plus groſſières ; une erreur a fait place à une autre. Quand on connaît l'homme & les paſſions qui l'agitent, rien ne ſurprend en lui ; il eſt ſuſceptible de nouveauté ;

il l'embraſſe bien ſouvent ſans raiſonner, & ſeulement parce que la nouveauté lui plaît. Ceux qui entendirent prêcher les apôtres avaient une grande pente à la crédulité. Les ſtoïciens croiaient aux oracles & aux ſonges. Le grand Criſpe ne retranchait de ſa croyance aucun des points qui entraient dans celle de la moindre femmelette.

La religion chrétienne nous donne une fauſſe idée de Dieu, car la juſtice humaine eſt une émanation de la juſtice divine, & doit être en ſoi de la même nature. Or, ſelon la juſtice humaine, nous ne ſaurions que blâmer la conduite de Dieu envers ſon fils, envers Adam, envers les peuples à qui on n'a jamais prêché, envers les enfans qui meurent avant le baptême. Auſſi anciennement les chrétiens ſavaient tromper Dieu en ſe feſant baptiſer le plus tard qu'ils pouvaient : le baptême effaçant tous les péchés, ils allaient droit au ciel ; c'était, en vérité, un fort plaiſant moyen d'attraper Dieu. La religion payenne a été contredite par d'habiles payens : de même la religion chrétienne par les chrétiens, mais on les a appelés impies, ou du moins hérétiques. Dieu n'eſt point l'homme : l'homme ſerait plus noble que Dieu, puiſque Dieu ſerait pour lui. L'homme n'eſt point pour Dieu, parce que Dieu n'a beſoin de rien. L'homme a été fait parce que Dieu a voulu le faire.

Trois choſes font voir la fauſſeté de la religion. 1° La fauſſeté phyſique, ſur laquelle elle eſt fondée. 2° La fauſſe idée qu'elle donne de Dieu & de la liberté de l'homme. 3° Le peu de rapport entre

les moyens qu'elle nous prefcrit & la fin de ces moyens. Si les hommes ne favaient point écrire; s'ils ne s'étaient pas avifés de ce moyen qu'ils n'ont pas toujours eu, & que Dieu ne leur a pas appris, comment fauraient-ils les points de la religion? peut-on concevoir que Dieu faffe dépendre la religion d'un art qui n'a pas toujours été, qui n'eft pas auffi ancien que la religion, & qui eft encore inconnu à une infinité de peuples. N'y ayant que ce feul moyen pour apprendre la religion, comment un fourd de naiffance peut-il l'apprendre? puifqu'il n'a point de religion, il eft donc damné éternellement; car felon la religion chrétienne, nous fommes obligés de croire qu'un homme fans religion eft damné; & fi nous ne le croyons pas, nous ferons damnés nous-mêmes. Quelle injuftice! Le feul doute d'un homme de bonne foi eft une preuve qu'il n'y a point de religion.

L'état de faibleffe où nous voyons que l'homme fe trouve dans les derniers inftans de fa vie, nous fait dire qu'il ne peut plus agir, & par conféquent qu'il ne peut plus mériter, & comme nous le croyons immortel, nous difons qu'il va fubir fon jugement. Les remords ne prouvent ni la divinité ni la religion. Les remords ne font qu'un fentiment intérieur. Or nos fentimens intérieurs ne prouvent rien, finon que nous fentons & que nous fommes. Le remords ne vient que du préjugé. Si nous étions exempts de préjugés, nous ferions exempts de remords. Les re-

mords ne viennent que de l'éducation & d'une disposition particulière de nos organes. Si les remords provenaient d'une autre cause, ils seraient les mêmes dans tous les hommes; & pour les mêmes faits, s'ils étaient une preuve de quelque chose existante hors de nous, indépendamment de nous. Or les uns ont des remords à faire une chose que les autres font sans peine. Par exemple, un chrétien n'aurait aucun remords d'avoir foulé aux pieds l'image de Mahomet, & il en aurait un très-grand d'avoir foulé aux pieds le crucifix; de même que le Turc n'aurait aucun remords d'avoir foulé aux pieds un crucifix, & il en aurait un très-grand d'avoir foulé aux pieds l'image de Mahomet, parce que l'un croit en J. C. l'autre croit en Mahomet. Les remords ne proviennent donc que du préjugé; on n'a point de remords à la guerre de se tuer les uns les autres; enfin le remords serait en tout temps le même, avant l'action comme après l'action; ce qui n'est point. Mais quand notre machine est épuisée des esprits qui l'agitaient dans la passion, alors les anciennes idées se réveillent & font très-facilement cette impression, qu'on appelle les remords.

CHAPITRE XV.

Que la religion n'eſt pas neceſſaire pour la ſociété civile, qu'elle tend à la détruire, & qu'elle retient dans des bornes légitimes moins de perſonnes qu'on ne penſe.

SI la religion était néceſſaire dans le monde, & que chacun fut obligé de vivre dans celle où il eſt né, il eſt sûr que Dieu en aurait donné quelques marques certaines & évidentes. La viciſſitude des choſes humaines, le changement de langue aurait porté la juſtice de Dieu à nous laiſſer une marque invariable de la vérité de la religion. Nous ne ſaurions deviner la volonté de Dieu, s'il ne nous la manifeſte clairement; & une des plus grandes preuves que Dieu n'a point révélé de religion, c'eſt que la religion a beſoin d'être prouvée. La religion n'eſt proprement que le culte que nous devons à Dieu, comme d'entendre la meſſe, de fréquenter les ſacremens, de croire la Trinité, l'incarnation, &c. La vie civile eſt très-indépendante de ce culte. Ainſi on peut remplir les devoirs d'un bon citoyen, d'un bon ami, d'un bon parent, en un mot d'un honnête homme, indépendamment du culte qu'on dit que nous devons à Dieu. Il eſt vrai que des gens qui, par intérêt, veulent que tout le monde s'acquitte envers eux des devoirs que la ſociété ex-

ige, ont lié ces devoirs avec ceux de la religion, & ont prétendu qu'une partie du culte divin consistait à remplir les devoirs & les obligations des citoyens. Ils multiplient ainsi les motifs qui nous portent à leur être utiles. Cette politique est judicieuse, quoique intéressée, mais elle n'est point véritable, parce qu'enfin il s'agit toujours de faire voir que Dieu a révélé que tel était le culte qu'il demandait de nous.

Si nous n'étions pas prévenus, nous verrions que la religion chrétienne est très-nuisible à la société civile. Il n'y a que ceux qui la pratiquent par ignorance, ou ceux qui ne raisonnent pas conséquemment, qui puissent s'en former une autre idée. Le mépris outré des richesses, que la religion chrétienne ordonne à ses sectateurs, détruit entièrement le commerce, qui est l'ame de la société. Il suffit de vouloir devenir riche pour tomber dans les filets du démon selon l'Ecriture : *qui volunt divites fieri, incidunt in laqueos diaboli.* C'est cependant ce désir qui lie les nations & les particuliers par un ordre admirable de la providence. Si vous ôtez ce désir à l'univers, dans quel assoupissement allez-vous le faire tomber ! La religion chrétienne blâme encore le désir de savoir, & toute sorte de curiosité ; dans quelle ignorance ce principe ne conduit-il pas ! Elle blâme encore tout penchant d'un sexe pour l'autre ; & si l'on ne peut pas se vaincre sur ce point, il faut se marier ou vivre dans un gémissement continuel : point de conversation, point d'entretien avec des personnes d'un sexe différent. Si on ne commet point d'offense

dans ces entretiens, on s'expose toujours à en commettre; *qui amat periculum, peribit in illo.* Ces entretiens ne sont donc permis qu'en des occasions extraordinaires. Combien de conséquences contraires à la société civile ne tirera-t-on pas de ce principe? combien de mariages mal assortis? que dira-t-on même de l'auteur de la nature, de nous avoir donné lui-même un penchant qu'il devait condamner & punir? peut-on regarder Dieu comme juste après cela? pourquoi nous donnait-il un tel penchant, s'il voulait nous empêcher de le suivre? peut-on le faire agir d'une manière si peu sage? Mais que dira-t-on si l'on considère que la religion chrétienne considère le mariage comme un état d'imperfection en comparaison du célibat? qu'on lise ce que disent St Paul & les pères sur ce point, on verra que les chrétiens devraient avoir honte de se marier; & que deviendrait la société civile sans le mariage?

Enfin la religion chrétienne condamne tout ce qui sert à satisfaire les sens, & ne veut pas que nous suivions en rien notre volonté propre, comme la source de tout mal. Les grandeurs sont de véritables bassesses; tout ce qu'on appelle pompe du monde est condamné par la religion, qui nous dit que tout ce qui est dans le monde est *concupiscentia oculorum, concupiscentia carnis, superbia vitæ.* Or qu'y a-t-il dans la société qui ne soit pas compris dans ces trois classes? Je sais que, par des distinctions, dont on paye les esprits superficiels, on prétend justifier la religion des reproches que je lui fais ici.

La religion, disent-ils, ne blâme que l'attachement à la science, aux plaisirs, aux richesses, aux grandeurs, sans blâmer toutes ces choses en elles-mêmes. Mais, en vérité, si l'on me défend le désir d'une chose, comment la rechercherai-je ? & si je ne la recherche pas, que deviendra la société ? Mais il faut, dit-on, les rechercher pour l'utilité qu'on en retire, & non pas pour elles-mêmes. Sans examiner si ce dernier faux-fuyant n'est pas contraire à sa doctrine, pourquoi donc la religion chrétienne me dit-elle que l'état le plus parfait est celui dans lequel on se prive entièrement de toutes choses ? & pourquoi me dit-elle que je dois faire tout ce qui dépend de moi pour tendre à cette perfection, qui est aussi spirituelle que Dieu même, qui a tout quitté en ce monde pour embrasser la pauvreté ?

Ceux qui n'ont pas assez de forces en eux-mêmes pour se défaire de leurs préjugés, et qui, sans examiner les principes, les supposent véritables, tirent de grandes conséquences de la morale de la religion, quand ils ont l'esprit juste. Ils embrassent la vie monastique, c'est-à-dire qu'ils se séparent entièrement de la société civile. Leur conduite est très-blâmable, si on raisonne selon l'ordre de la nature & de la société ; elle est très-régulière selon les principes de la religion chrétienne. Celle-ci défend de suivre sa propre volonté : ils font vœu d'obéissance. Elle défend les plaisirs sensuels, sur-tout ceux que le divin auteur excite lui-même par l'impression qu'un sexe fait sur l'autre, soit par la simple présence ou

par une union plus étroite : ils font vœu de chaſteté, & ils détruiſent même quelquefois leur propre corps par des auſtérités criminelles. Elle défend l'amour des grandeurs, le déſir des richeſſes : ils font vœu de pauvreté. Quelle louange ne leur donne-t-on pas dans le monde, ſur-tout s'ils ont quitté de grands biens ou renoncé aux droits d'une naiſſance illuſtre pour embraſſer cet état ! Quoi de plus oppoſé à la ſociété civile ! La nature cède ainſi à l'imagination des hommes. Que des dames du monde aillent rendre viſite à une religieuſe, elles ſe regardent, elles rougiſſent de leur état, & la religieuſe s'applaudit du ſien ; & ſi par malheur une jeune fille d'un naturel ſuſceptible à ces ſottes impreſſions ſe trouve ſpectatrice de cette ſcène, elle s'applaudit d'être en état d'en faire autant, & quelquefois elle eſt aſſez folle pour le faire. Si vous ôtez de l'univers l'ambition, l'amour des richeſſes & du plaiſir, il ne faut plus demander quand eſt-ce que le monde finira ? vous en amenez la fin.

Les moines, ces prétendus pauvres volontaires, ne ſont pas ſeulement inutiles à la ſociété par la vie oiſive qu'ils mènent, mais ils lui nuiſent véritablement. Comme ils font vœu de pauvreté, & qu'ils ſe font nourrir par le public, pour la peine qu'ils prennent de ne rien faire, ils dérobent aux véritables pauvres ce que la ſimplicité du peuple leur donne en achetant avec les tréſors temporels des tréſors imaginaires d'indulgences. Ce qui fait voir l'illuſion qui ſe trouve dans cette conduite des moines, c'eſt qu'il

ſemble que ceux mêmes, qui embraſſent cet état de bonne foi, ne faſſent vœu de pauvreté que pour être plus à leur aiſe, & pour poſſéder de plus grands biens. La plupart ſont logés magnifiquement; les ordres anciens ont acquis de vaſtes poſſeſſions; les pauvres hermites de l'ordre de St Bruneau (c'eſt la qualité qu'ils prennent dans leurs contrats) ſont puiſſamment riches, ſans rien dire des religieux de St Benoît, des Jéſuites, & des autres ordres dont le nombre eſt infini; la plupart deſquels, ſous prétexte de religion, exercent une tyrannie honteuſe & horrible ſur le peuple ignorant & ſtupide; & l'on peut dire qu'ils ſont autant ou même plus puiſſans que les ſouverains. L'inquiſition en eſt une preuve convaincante. Ainſi l'on peut dire que leur communauté en général ne pratique point le déſintéreſſement: nous le voyons par la miſère des particuliers; tandis que les moines s'enrichiſſent en feſant vœu de pauvreté. Je ne déſeſpère pas qu'ils ne ſoient un jour maîtres du monde, ſi cela continue; quel horrible aveuglement!

Tous les chrétiens doivent tendre à la perfection, dit J. C. Or puiſque la virginité, ſelon la religion chrétienne, eſt plus parfaite que le mariage, il s'enſuit que tous les chrétiens doivent tendre à la virginité; c'eſt à quoi on les exhorte. Qui ne remarquera pas la fauſſeté de ce principe ſi contraire à la nature & au but que la raiſon me dit que Dieu s'eſt propoſé en créant l'homme? Si toute la terre était chrétienne, & que tous les chrétiens ſuiviſſent ce

principe, la fin du monde ne ſerait pas éloignée. Cela ne tend-il pas à la déſtruction de l'eſpèce? Voyez les louanges qu'on donne à St Alexis, d'avoir abandonné ſa femme le ſoir même de ſes nôces & d'avoir mené une vie gueuſe & inutile dans la maiſon de ſon père. On nous le donne pour un grand ſaint, qu'on nous propoſe comme un exemple merveilleux à imiter. Que les chrétiens l'imitent, que deviendra la ſociété ? Le peuple aime ce qui lui paraît au-deſſus de la nature. On loue les vierges parce qu'on regarde communément cet état comme très-difficile & extraordinaire, on ſe figure qu'il eſt rare de s'y maintenir. Qu'il eſt oppoſé à la vie civile de vivre ſeul, de prendre ſa nourriture par un trou, comme ſi elle venait du ciel, en un mot que la vie des moines nuit à la ſociété ! Si tous les hommes vivaient à part, ſans aucune ſociété & ſans aucun commerce les uns avec les autres, il ſerait impoſſible qu'ils ſe fiſſent aucun bien. Or il eſt bien plus raiſonnable de croire qu'en ſe rendant mutuellement ſervice & en s'acquittant des devoirs de citoyen, on remplit beaucoup mieux le but pour lequel Dieu nous a mis au monde. Ainſi, à le bien prendre, l'état monaſtique eſt l'état le plus imparfait de tous les états. Le peuple en juge autrement, il n'enviſage que la peine qu'il coûte de vaincre le penchant de la nature ; il ſe trompe puiſque ce penchant habituel eſt la marque que Dieu nous donne de ſa volonté.

C'eſt ſe défier de la volonté de Dieu, & du ſoin

qu'il prend de ſes créatures, que de croire que les moines ſoient néceſſaires pour prier Dieu pour les autres hommes ; car outre qu'il s'en faut beaucoup que les moines prient toujours, ils ſont hommes comme les autres ; ils n'ont d'autre caractère ſpécial que celui que l'imagination leur attribue, & que leurs habits particuliers, d'ailleurs très-plaiſans, leur ont acquis ; mais ils ſont comme nous aux yeux de Dieu. Il eſt ſans doute plus agréable à Dieu qu'on le prie ſoi-même que de le faire prier par autrui. Mais le peuple veut toujours juger de Dieu comme d'un roi : les villes, les communautés donnent des penſions à de certains courtiſans pour les protéger auprès des ſouverains ; le peuple tient la même conduite. Il prie ſur la terre les ſaints qu'il croit dans les cieux ; il leur fait même des préſens, & il entretient encore les moines, parce qu'il ſe flatte que n'ayant d'autre emploi que celui de prier Dieu, ils s'en acquittent mieux que lui. Les rois ont des courtiſans & des miniſtres : il fallait bien que les hommes en donnaſſent à Dieu.

La religion chrétienne nous détache trop de la félicité préſente ; elle veut que nous rapportions tout à une félicité à venir, que nous ne connaiſſons pas. Or pour l'utilité de la ſociété civile, il faudrait ſe rendre heureux en ce monde ; parce qu'il paraît, à la conduite de l'auteur de la nature, qu'il a eu en vue la félicité des hommes en général plutôt que celle de quelques particuliers. Nous devons tous entrer dans ce deſſein, en tâchant de nous rendre

heureux mutuellement. Si nous obſervons bien ce qui ſe paſſe dans le monde, nous verrons que ce deſſein bien exécuté eſt une voie sûre pour notre félicité particulière ; l'auteur de la nature ſemble ne nous la donner qu'à ce prix. Ceux qui ne ſont bons que pour eux-mêmes ſont ordinairement miſérables. Cette miſère eſt un éguillon dont la providence ſe ſert pour les faire ſortir d'un état inutile à la ſociété. Plus un état nous rend utiles, & plus il nous enrichit. L'amour de nous-mêmes, l'humanité, la nature enfin nous retient, & nous retiendra plus que la religion. Qu'on ſe conſulte : la vanité, les paſſions retiennent les hommes & les portent à tout. Nous ne devons pas donner lieu au vulgaire de nous confondre avec les méchans. La religion eſt le tombeau de la raiſon ; elle empêche de faire du progrès dans les ſciences : les Auguſtins, les Ambroiſes auraient été loin dans les ſciences ſans la religion. Enfin la religion tend à nous rendre malheureux dans ce monde, ſous les eſpérances d'une autre vie que celle-ci. En un mot, pour être bon chrétien, il faut être ignorant, croire aveuglément tout ce que nos paſteurs nous enſeignent, renoncer à tous les plaiſirs, aux honneurs, aux richeſſes, vivre ſeul dans un déſert, abandonner ſes parens, ſes amis, garder ſa virginité ; enfin faire tout ce qui eſt contraire à la nature ; donner toutes ſortes de richeſſes aux moines, après cela vous êtes ſûr, à ce qu'ils vous promettent, d'aller droit au ciel.

CHAPITRE XVI.

De l'exiſtence d'un être ſuprême, & de la conduite qu'un honnête homme doit garder dans ſa vie.

JE ne ſaurais conſidérer la beauté, l'ordre & l'harmonie de toutes les parties du monde, ſans conclure que le monde, & les parties qui le compoſent, aient été arrangées par un être ſage & tout-puiſſant, quand même la nature ſerait éternelle. Combien de choſes merveilleuſes n'admirons-nous pas dans le monde ? Le flux & le reflux de la mer, la nature des corps fluides, la lumière, les couleurs, la circulation du ſang, le jeu de chaque partie du corps des créateurs animées, & le concert admirable de tout enſemble. Toutes ces choſes épuiſent l'eſprit humain, avant qu'il en puiſſe imaginer la véritable cauſe. S'il faut tant d'eſprit & d'attention pour les démêler, quelle ſageſſe a-t-il fallu pour les inventer !

Il n'y a pas une plante dont la ſtructure ne ſoit un ouvrage admirable & qui ne demande plus de connaiſſance dans l'auteur. Peut-on après cela penſer que l'univers ſoit une production du haſard ? Qu'on le ſuppoſe éternel, ſi l'on veut ; on n'évite point la force de cet argument. La conſervation du monde eſt auſſi difficile que ſa production ; le temps qui conſume tout, l'action qui détruit conti-

nuellement les instrumens, dérangerait & détruirait enfin quelques ressorts, si une sagesse infinie ne veillait à tout & n'avait sagement pourvu à tous les accidens, & n'entretenait continuellement les mouvemens réguliers qu'elle peut seule avoir imprimés à la nature incapable d'elle-même de se mouvoir. Les astres que nous voyons, & leurs mouvemens continuels & réguliers ne nous convainquent-ils pas de la puissance & de l'existence d'un être suprême. Mais lorsqu'un esprit éclairé par l'astronomie parcourt attentivement l'exactitude & la régularité de ces vastes corps dans leurs révolutions, quelque systême qu'il embrasse, il faut qu'il ait recours à une cause intelligente, de qui vient la régularité de la disposition & du mouvement. Le plus stupide des hommes est convaincu que tout effet a une cause, & qu'un très-grand effet suppose une cause dont la vertu est très-grande. Le consentement général s'oppose à toute exception à cet égard. On ne trouve aucun particulier qui ne reconnaisse une cause de toute chose ; or la cause d'une chose intelligente ne peut être qu'une intelligence parfaite. Un ouvrage d'une structure où la disposition des parties répond à une fin, est assurément l'effet d'une cause intelligente. Voilà donc un auteur intelligent reconnu. Le même sens commun dicte qu'aucune cause n'a pu borner ni limiter la perfection de la cause ; qu'elle est donc sans bornes. Voilà l'auteur du monde reconnu pour un être infini ; la sagesse, la bonté, la puissance, la justice, en un mot toutes

les perfections sont renfermées dans cet être infini ; & il est difficile de concevoir qu'il soit infini & qu'il ne soit pas unique. C'est cet être suprême que j'appelle Dieu, lui qui nous donne, pour nous conduire, la raison qui se trouve dans tous les hommes. Tant que nous la suivrons sans prévention, nous ne pourrons jamais nous tromper. Il est de la providence de Dieu d'en avoir usé ainsi. Pourquoi donc soumettre cette lumière qui nous est naturelle, & qui par conséquent ne nous vient que de lui, à l'injuste tyrannie des hommes ? Comment puis-je être sûr du chemin que je dois tenir, en suivant les lumières d'autrui ? Ma raison peut errer, j'en conviens, mais celle des autres hommes n'est-elle pas sujette aux mêmes défauts ? Un honnête homme ne doit pas donner son consentement à un discours duquel il ne conçoit pas le sens. Il faut aussi qu'il prenne bien garde si ce qu'on lui dit s'accorde avec la lumière claire & évidente de la raison. Car lorsqu'il conçoit que cela ne s'accorde pas, il est impossible qu'il s'y soumette, & qu'il puisse consentir à ce qui répugne à cette lumière. Quoiqu'il y ait beaucoup de choses au-dessus de notre raison, cependant nous ne voyons pas qu'elle choque aucun de ces principes clairs & évidens qui sont gravés dans notre esprit. Nous ne sommes pas capables de concevoir que la plus petite partie de matière puisse être divisée éternellement ; cependant il s'en faut de beaucoup que cela soit contraire à notre raison, puisque c'est elle qui nous démontre que cela est ainsi, quoique nous

ne comprenions pas comment cela se peut faire. Il y a d'autres choses qui sont directement contraires à ces principes évidens, & à ces notions claires que notre raison trouve dans sa propre nature : par exemple, qu'une partie soit égale au tout. Si nous admettions cette proposition, ce serait renoncer aux claires idées de la raison & de l'esprit sur lesquelles la certitude de tout ce que nous savons ou que nous connaissons est appuyée, comme sur les premiers principes sans lesquels nous ne saurions avoir nulle assurance.

C'est par cette raison que nous concevons qu'il n'y a rien de plus difficile, que ce que Dieu a déjà fait dans la création du monde ; d'où nous devons conclure que Dieu peut faire tout ce qui est possible ; & c'est ce que nous devons entendre, lorsque nous disons que Dieu est tout-puissant. Mais il n'y a sans doute personne qui voulût soutenir que Dieu pût faire des choses qui impliquent contradiction en elles-mêmes, ou qui sont formellement contraires à sa nature & à ses attributs. L'immutabilité du conseil de Dieu est une suite nécessaire de sa sagesse. Quiconque change de dessein, ou se repent de quelque chose, fait connaître que sa prévoyance est imparfaite, & sa sagesse défectueuse. Dieu n'est susceptible d'aucune imperfection. Une personne sage qui considère sérieusement sans passion, & sans préjugé, les preuves sur lesquelles est fondée la religion chrétienne, reconnaîtra sans peine qu'un ouvrage aussi imparfait ne peut provenir d'un être aussi parfait que

Dieu; mais qu'il ne peut ſortir que de l'eſprit humain, qui ne peut tout ſavoir ni tout prévoir.

Il y a des perſonnes qui ne croient point à la religion chrétienne par débauche & par impiété ; ceux-là ne. ſauraient être honnêtes gens. Comme dès leur enfance on ne leur a défendu le mal que par la crainte de l'enfer, dès qu'ils ne craignent plus cet enfer, ils ne font plus de difficulté de pratiquer le mal ; mais il y en a d'autres qui ne croient point à la religion chrétienne par raiſon : ceux-là ſont de très-honnêtes gens. L'eſprit d'ordre les fait agir, & la raiſon leur perſuade par cet eſprit d'ordre, combien il leur importe d'avoir de l'honneur & de la probité. Il doit y avoir naturellement plus de probité dans une perſonne perſuadée par raiſon de la fauſſeté de la religion chrétienne, que dans un chrétien même. La confeſſion autoriſe le crime par l'aſſurance d'en être abſous ; on commet facilement un crime lorſqu'on en eſpère le pardon ; au lieu que l'homme dans l'ordre moral ne trouve point de reſſource pour ſe pardonner ſes fautes. Il y a des actions eſſentiellement bonnes, qu'un honnête homme doit pratiquer, comme celle de reconnaître un Dieu, de ne faire aux autres que ce que nous voudrions qu'il nous fût fait ; d'où je conclus, que les actions contraires ſont eſſentiellement mauvaiſes.

La preuve certaine à laquelle nous devons reconnaître ſi nous aimons Dieu, c'eſt de voir ſi nous ſentons une ferme & conſtante réſolution de lui obéir. Ainſi nous ne devons avoir pour guide que la raiſon

qui

qui nous vient de lui-même. Auſſitôt qu'elle a reconnu qu'il parle, elle doit ſe taire & écouter. La vénération intérieure, que nous devons avoir pour Dieu, doit conſiſter dans une connaiſſance convenable de ſon être & de ſes attribus, & notre reſpect extérieur doit paraître en ce que nous feſons les choſes qui nous paraiſſent convenables à ſon excellence & à notre dépendance de lui. Puiſque Dieu eſt le créateur & le maître de toutes choſes, nous devons auſſi les employer à l'uſage pour lequel il les a faites, & nous en ſervir pour la fin qu'il s'eſt propoſée en les créant; d'autant plus que par la raiſon qu'il nous a donnée, nous pouvons connaître ſon but & ſon deſſein. Il ne faut donc, en aucun temps, abuſer de ces choſes ni en faire des excès qui puiſſent altérer notre ſanté, troubler notre raiſon ou nous empêcher, en quelque manière que ce ſoit, de faire notre devoir. De même, Dieu ayant fait pluſieurs choſes pour l'uſage & le ſervice de tous les hommes; il n'eſt pas juſte que ces choſes ſoient accumulées entre les mains de quelques-uns avec ſuperfluité, pendant que les autres manquent de ce qui leur eſt néceſſaire à la vie. L'homme n'eſt pas fait pour être oiſif, il faut qu'il s'occupe à quelque choſe, & qu'il ait toujours pour but le bien de la ſociété. Dieu ne ſe propoſe pas ſeulement le bonheur de quelques particuliers, mais en général le bien & la félicité de tous les hommes. Ainſi les hommes doivent ſe rendre mutuellement des ſervices, quelque

différence qu'il y ait entre eux ; parce qu'il n'y a personne, tel grand & élevé qu'il ſoit, à qui il ne puiſſe arriver d'avoir beſoin du ſecours & de l'amitié du plus pauvre. On doit s'obliger mutuellement. La fidélité & la ſincérité ſont très-eſſentielles à la ſociété ; ces vertus procurent de grands avantages aux hommes & contribuent beaucoup à les rendre mutuellement heureux. Nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes & avec autant de ſincérité, c'eſt-à-dire, que nous devons toujours faire pour les autres ce que nous jugerions raiſonnable qu'ils fiſſent pour nous, ſi nous étions dans les circonſtances où ils ſe trouvent, & qu'ils fuſſent dans celles où nous ſommes. Celui qui eſt obligé par devoir de faire quelque choſe, eſt auſſi obligé de ſe mettre en état d'exécuter & d'employer tous les moyens & tous les inſtrumens pour en venir heureuſement à bout. Voilà la religion, & la conduite que doit ſe preſcrire un honnête homme. Les ſages de l'antiquité ont pratiqué cette morale dont Platon eſt le père. A l'examiner ſans prévention, on la trouvera auſſi pure que celle des chrétiens, dont elle eſt le fondement. Ceux-ci la pratiquent parce qu'on leur enſeigne que Dieu le veut & l'ordonne ; les autres, au contraire, ne la pratiquent que parce que la raiſon & la nature la leur inſpirent. Jéſus-Chriſt n'eſt donc pas venu pour réformer la nature, qu'on nous dit avoir été corrompue. Jéſus-Chriſt & l'Ecriture ne nous enſeignent pas un point de morale qui n'ait été enſeigné & pratiqué par tout ce qu'il y avait de gens éclairés

dans le paganiſme. Quelle eſt donc cette nature corrompue ? Les exemples de tant de ſages payens font bien voir qu'ils avaient une aſſez grande connaiſſance d'un être ſuprême, & qu'ils ne manquaient pas de facultés pour faire ce qui était bon. Avaient-ils d'autres lois divines que celle qui eſt écrite dans le cœur, & que la raiſon ſeule inſpire naturellement ? Non ; mais c'eſt que la raiſon & la nature ſont l'ouvrage de Dieu, & les religions l'ouvrage des hommes.

COMMENTAIRE THÉOLOGIQUE DE DON CALMET SUR *BARBE-BLEUE.*

AVANT-PROPOS

DE

L'ÉVÊQUE DUPUIS.

IL faut que l'univers fache, qu'on a découvert depuis peu parmi les papiers de défunt Don Calmet, un commentaire théologique fur Barbe-bleue, ouvrage auffi utile qu'édifiant. En fon tems on avait héfité de le publier avec les autres ouvrages de ce favant bénédictin, à caufe que le docteur Tamponet & autres membres de la Sorbonne foutenaient avec une obftination fcandaleufe, que Barbe-bleue n'était point un livre canonique. L'archévêque de Paris, dont la vafte érudition eft fi connue, le cardinal de Rohan, qui paffe pour un des premiers théologiens du royaume, l'évêque Du Velai, qui fe diftingue par fon zèle, Monfieur de Montpellier, Monfieur de Tours, enfin tous les premiers de notre clergé prouvaient que Barbe-bleue n'eft point un livre apocry-

phe, ce qui occaſionna une diſpute d'une érudition exquiſe. Le parti de Barbe-bleüe ſe fondait ſur Eraſme, qui le cite dans ſon incomparable éloge de la Folie; ſur ſaint Athanaſe, qui en raporte des paſſages dans ſa diſpute contre les Ariens; ſur ſaint Baſile, qui le trouve très-orthodoxe; ſur ſaint Grégoire de Nazianze, qui ſe fonde ſur ſes prophéties, dans un apologétique de la religion chrétienne, qu'il adreſſe à l'empereur Julien; ſur ſaint Jean Chryſoſtôme, qui puiſa dans ce livre pieux ſes plus belles figures de rhétorique, dont il orna ſes admirables homélies. Le pieux évêque Las Caſas en liſait tous les jours quelques paſſages, pour corroborer ſa foi. Barbe-bleue était le bréviaire du pape Alexandre VI. Le Cardinal de Lorraine jugeait également, que ce livre était canonique. Ainſi, en comptant les voix, ceux qui ſoutiennent que Barble-bleue eſt un livre prophétique & divinement inſpiré, l'emportent de beaucoup en nombre, ſur ceux qui le ſuſpectent. Voici ce que nous connaiſſons de ſon origine. Barbe-bleue parut à Alexandrie avec la traduction que les Septante firent du Pentateuque & des autres livres de l'ancienne loi. Pendant la captivité des tribus, elles avaient perdu l'ancien teſtament; mais les ſamaritains l'avaient conſervé: Barbe-bleue ſe trouvait avec ces livres. Lorſque le peuple, après avoir quité Babilone, fut de retour à Jéruſalem, Eſdras & Néhémias ſe donnèrent beaucoup de peine pour ramaſſer tout ce qu'ils purent raſſembler de ces précieux ouvrages perdus. Il retrouvèrent quelques livres,

ils en recomposèrent d'autres de mémoire. Comme ce travail était immense, & qu'ils avaient hâte d'achever, ils négligèrent de joindre Barbe-bleue au corps des ouvrages sacrés, qu'ils avaient rétablis comme ils avaient pu. Et c'est à cette négligence d'Esdras, qu'il faut attribuer principalement les doutes, qu'ont eus quelques docteurs, de son authenticité.

Cependant il n'y a qu'à lire ce qu'en écrit saint François d'Assise, pour dissiper les soupçons qui pourraient nous rester touchant Barbe-bleue. Saint François qui l'avait rigoureusement examiné, dit: "Ce livre porte tous les caractères de l'inspiration "divine. C'est une parabole, ou plutôt une pro- "phétie de toute l'œuvre de notre salut; j'y re- "connais le style des prophètes; il a les graces du "cantique des cantiques, le merveilleux du pro- "phète Isaïe, la mâle énergie d'Ezéchiel, avec tout "le pathétique de Jérémie. Et comme dans l'ori- "ginal hébreu, il ne se rencontre aucun terme ni "aucune phrase de la langue syriaque, il est incon- "testable, que l'auteur divinement inspiré de Barbe- "bleue doit avoir fleuri longtems avant la captivité "de Babilone." Saint François suppose même qu'il doit avoir été contemporain du prophète Samuel; ce que cependant nous n'ôserions affirmer positivement. Le nom de l'auteur de ce saint livre n'est pas parvenu jusqu'à nous, marque de sa grande modestie; en quoi les auteurs de ce siècle ne l'égaleront point. Mais nous ignorons de même, quels sont

ceux qui ont écrit les livres de Ruth, de Job & des Maccabées. Peut-être notre ſaint prophète eſt-il en cela égal à Moyſe, qui ne pouvait, comme perſonne dans tout l'univers, nous tranſmettre l'hiſtoire de ſa mort & de ſon enterrement. Toutefois contentons-nous de ce que notre célèbre commentateur Don Calmet dit de Barbe-bleue. Il y trouve une doctrine ſalutaire à l'édification des ames pieuſes, & des prophéties évidemment accomplies: il ajoute, que ces prophéties ſurtout feront d'un grand poids pour confirmer la vérité de notre ſainte religion catholique, apoſtolique & romaine. C'aurait été une perte irréparable pour l'égliſe militante, ſi ce précieux commentaire était demeuré plus longtems ſupprimé. Plus d'une raiſon nous oblige à le publier. Nous touchons, hélas ! à la fin des tems, le grand jour s'approche, qui va terminer toutes les vanités humaines. Tout ce qui nous a été prédit ſe vérifie. La nature perd ſa fécondité, l'eſpèce humaine ſe dégrade à vue d'œil. Déjà la perverſité du bon-ſens l'emporte ſur la ſimplicité chrétienne ; le zèle ardent pour la foi s'eſt changé en une indifférence criminelle ; les nouvelles erreurs l'emportent ſur les anciennes vérités ; la foi paſſe pour l'effet de l'ineptie, l'incrédulité pour un effort de raiſon. Nos ennemis ne nous attaquent plus en ſecret ; au lieu d'aller à la ſappe comme jadis, ils donnent des aſſauts violens aux principes fondamentaux de notre ſainte croyance. Nos ennemis en troupes nombreuſes, ſe raſſemblent ſous les différentes enſeignes de l'héréſie ; ils nous enveloppent de tous

côtés. Lucifer combat à leur tête pour détruire notre culte & nos autels. L'églife ébranlée jufqu'en fes facrés fondemens, menace ruine; elle eft fur le point de s'écrouler. Cette fainte mère gémit comme une colombe, elle brame comme un cerf que l'impitoyable chaffeur eft prêt à maffacrer. Elle appelle à fon fecours fes enfans dans fa grande détreffe. C'eft Rachel qui pleure fes enfans, & qui ne peut s'en confoler. Volons à fon aide. Etayons fon ancien & facré édifice avec le faint commentaire de Don Calmet fur Barbe-bleue. Oppofons ce favant bénédiction comme un bouclier, pour repouffer les traits empoifonnés qu'une philofophie impie lance contre nous, & que les portes de l'enfer ne prévalent point contre une églife fondée fur la pierre angulaire de notre falut. Et puiffent, en lifant ce divin commentaire, s'amollir ces cœurs endurcis dans leur turpitude & dans leur incrédulité! & puiffent ceux, qui, ayant perdu le gout des délectations fpirituelles, fe font plongés dans la corruption du fiècle, fortifiés par Don Calmet & Barbe-bleue, fe convaincre, qu'en s'attachant à fatisfaire leur cupidité & leur amour pour les chofes d'ici bas, ils hazardent pour ces biens paffagers, de fe rendre indignes à jamais des béatitudes éternelles!

COMMENTAIRE THÉOLOGIQUE DE DON CALMET SUR BARBE-BLEUE.

Pour bien développer le ſens myſtique de ce divin ouvrage, il faut l'avoir auparavant profondement étudié. Quoique le nom de l'auteur ſacré qui l'a écrit, ne ſoit pas parvenu juſqu'à nous, nous pouvons juger, en éxaminant le ſtyle de l'original hébreu, qu'il doit avoir été contemporain du prophète Samuel. Il ſe ſert des mêmes expreſſions que l'on trouve dans le cantique des cantiques, & de quelques phraſes aprochantes des pſeaumes de David, d'où nous pouvons conclure, qu'il a fleuri longtems avant la captivité de Babilone. L'ouvrage eſt écrit dans un ſtyle oriental. C'eſt une parabole, qui avec la morale la plus chrétienne & la plus ſublime, eſt en même tems une des prophéties les plus évidentes de l'avènement du Meſſie, & de la victoire ſignalée qu'il remporta ſur l'ennemi perpétuel de Dieu & des hommes. Ce livre que nous commentons eſt comme une mine abondante; plus on y fouille, plus on y

6

trouve de tréſors. On peut lui appliquer ce paſſage de l'écriture: chez Barbe-bleue la lettre tue, mais l'eſprit vivifie. Les livres de l'ancien-teſtament portent tous le même caractère. Les pères de l'égliſe & les docteurs les plus verſés dans les ſaintes écritures, ſe ſont conſtamment appliqués à ſaiſir le ſens caché des auteurs inſpirés, & ſouvent, en comparant des paſſages de différens prophètes, ils ont réuſſi à les expliquer les uns par les autres. Nous nous propoſons de ſuivre cette ſage méthode pour mettre en évidence les divines vérités & les prophéties frappantes, que la ſacrée parabole de Barbe-bleue préſente à notre méditation.

Voyez comme il débute avec une ſimplicité touchante: " Il y avait une fois un homme, qui a-" vait une belle maiſon à la ville & à la cam-" pagne." Ce ſeul commencement dénote, qu'il était divinement inſpiré. Il ne dit point: Il y avait *en telle année*; mais: Il y avait *une fois* un homme;—parce qu'il voyait en eſprit les diſputes que les incrédules mettraient un jour en avant, touchant différens points de chronologie; à ſçavoir pour la naiſſance du Chriſt, ſon voyage en Egypte, le tems que ſon ſaint miniſtère a duré; enfin touchant ſa mort & ſa réſurrection. Il préfère donc à ces dates contentieuſes cette ſimplicité ſublime; " il y avait " *une fois* un homme.—Cet homme avait une mai-" ſon à la ville & à la campagne." Voilà le vrai ſtyle de la narration. Le ſaint auteur déſigne par ces différentes poſſeſſions, la turpitude de celui dont il

parle. Il était attaché aux biens de ce monde. Sans doute qu'il ſe glorifiait de ſes richeſſes, & ne comptait pour rien les biens de l'autre vie. « Il avait la « barbe bleue. » Il avance par degrés. Cet homme eſt riche, il eſt vain, il a la barbe bleue : c'eſt la marque caractériſtique du diable. Cet auteur de tous nos maux ne peut avoir une barbe comme l'ont les hommes ; elle doit être bleue ; car le diable, qui ſous la forme d'un ſerpent tentait Eve dans le paradis, avait une couleur bleuâtre. J'appuye encore cette aſſertion par une raiſon phyſique. Les lampes qu'on entretient avec de l'huile, jettent des réflects bleuâtres ; les démons qui plongent les damnés dans de grandes cuves d'huile bouillante, teignent inſenſiblement leur barbe de cette couleur, de même qu'il arrive à ceux qui travaillent aux mines de vitriol, de prendre à la longue des cheveux verdâtres. Ces marques, ces couleurs ſont appropriées à l'eſprit malin pour que les hommes puiſſent reconnaitre l'ennemi de leur ſalut. Nous avons des yeux pour voir, & nous ne voyons pas ; mais nous n'éxaminons rien. C'eſt notre pareſſe, c'eſt notre tiédeur, c'eſt notre coupable négligence, qui nous fait donner dans tous les piéges que cet eſprit rebelle & mal-feſant nous tend. Nous ne veillons point au ſalut de nos ames immortelles. Que l'eſprit tentateur ait une barbe bleue ou non, perſonne n'y réfléchit : Il flatte nos paſſions, nous nous laiſſons ſéduire ; on ſe fie en lui, & l'on eſt perdu. Voici comme la parabole explique cette importante vérité : « Une dame de qualité avait deux

" filles à marier; Barbe-bleue lui en demanda une." Remarquez que le diable s'adreſſe toujours aux femmes. Il ſait que ce ſexe eſt plus fragile que le nôtre: ajoutez que pourvu que l'ennemi de Dieu enlève quelqu'un, il lui eſt égal, que ce ſoit la fille cadette ou la fille ainée; pourvu qu'il faſſe ſon butin.— " Longtems elles ne purent ſe réſoudre à épouſer " Barbe-bleue, parce qu'il avait eu pluſieurs femmes, " & que perſonne ne ſavait ce qu'elles étaient de- " venues." C'eſt que la grace combattait encore dans le cœur de ces jeunes filles, & leur inſpirait une ſecrette averſion contre le prince des ténèbres. Il ne faut point ſe familiariſer avec lui, ou tôt ou tard l'on eſt perdu. Gardez-vous de commettre un premier crime; le ſecond ſe commet ſans remords.— " Barbe-bleue mena ces demoiſelles avec quelques " jeunes gens à une de ſes maiſons de campagne, où " ce ne fut que bals, feſtins & promenades." On ne ſaurait repréſenter plus clairement les ruſes du démon & la marche qu'il prend pour nous ſéduire, qu'elles ne ſont marquées dans cette parabole. Il vous inſinue le gout des plaiſirs: ce ſont banquets ſuperbes, bals laſcifs, diſcours ſéduiſans; enſuite il allume en nous le feu des paſſions, la volupté, le déſir des richeſſes, l'orgueil, le dédain; & petit-à-petit il débauche ainſi à dieu ſes ſerviteurs. Nous ſommes comme enyvrés de cette figure du monde qui paſſe, nous n'aſpirons plus à une béatitude éternelle, & nos funeſtes paſſions effrénées, nous précipitent dans un goufre de douleur. C'eſt par de telles ruſes perfides,

que.

que le démon en désertant le ciel, parvient à peupler les enfers, qui sont son royaume. Mais faites surtout attention au rapide progrès que ses tentations font sur les cœurs innocens. Il gagna la cadette des sœurs comme la moins expérimentée, & l'épousa pour le malheur de la pauvre fille. L'auteur sacré entend sous le nom de cette jeune épouse le peuple juif, qui oubliant les bienfaits infinis qu'il avait reçus de Dieu, & tous les prodiges & les miracles qu'il avait faits en faveur de cette nation, sacrifia à de faux dieux, c'est-à-dire, à des démons, & donna dans toutes les idolatries payennes. C'est avec cette profonde théologie & ce grand sens que notre auteur sacré nous enseigne ces sublimes vérités. La jeune fille quitte sa maison paternelle pour se marier à Barbe-bleue. Les Juifs quittent le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, pour Baal-Phégor & d'autres dieux que l'enfer avait vomi sur terre. On commence par être tiède, on oublie Dieu, on s'engage dans le péché, on s'y embourbe; enfin l'on ne peut plus s'en retirer, & l'homme est perdu, du moment que la grace efficace l'abandonne. Un esprit de vertige s'empare de ses sens; il touche au bord du précipice sans connaitre l'abime qui va l'engloutir. La nouvelle-mariée, qu'une funeste erreur aveugle, ne voit pas que son mari a une barbe bleue. C'est ainsi qu'emportés par la violence de nos passions, nous ne nous appercevons pas de la difformité monstrueuse des vices. Le pécheur vogue sans boussole & sans gou-

vernail, & devient le jouet des tempêtes impétueuſes, qui briſent enfin ſon frêle navire. " A-
" peine Barbe-bleue eſt il marié, qu'il entreprend un
" voyage de ſix ſemaines, pour vaquer à de cer-
" taines affaires, en priant ſa femme de ſe bien di-
" vertir en ſon abſence." C'eſt que le démon, non content d'une priſe, toujours agiſſant pour le malheur des hommes, cherche ſans ceſſe une nouvelle proye. " En partant, Barbe-bleue donne à ſa femme
" la clef de tous ſes tréſors, & lui en remet une ſe-
" crette d'un cabinet, qu'il lui défend d'ouvrir."— Que de grandes leçons dans ce peu de paroles ! Le vieux ſéducteur, qui ſait le métier qu'il a appris par l'expérience de tous les ſiècles, renverſe le cerveau d'une jeune perſonne, en lui donnant du gout pour les richeſſes. Il veut nous attacher aux biens terreſtres & périſſables, pour nous détacher des biens incorruptibles du paradis. Il parvient par le même moyen, à égarer le plus ſage des rois : Il donne à Salomon tout l'or d'Ophir. De cet argent Salomon commence à bâtir à Jéruſalem un temple au Seigneur : voilà le bon uſage. Mais le démon ne ſe décourage pas. Enſuite le ſage roi ſe pourvoit de ſept cens concubines : voilà l'abus. Remarquez en paſſant, combien notre eſpèce dégénère ; car aucun Sardanapale de notre ſiècle ne pourrait ſuffire à un ſi grand nombre de concubines. Salomon ne s'en tint pas là. On le vit enfin ſacrifier aux faux dieux. C'eſt ainſi qu'une chute après elle entraine une autre chute. Mais il eſt temps de revenir au texte ſacré.

La clef de ſes tréſors, que Barbe-bleue donne à ſon épouſe, figure le paſſe-partout des enfers. Ce ſont ces perfides clefs, qui ouvrent la porte à tous les vices. Le démon ſait, que la plûpart des hommes ſont pris par l'appas des richeſſes, il en a trouvé peu, qui ſçuſſent y réſiſter. Souvenez-vous, que lorſque le prince des ténèbres eut l'audace de tranſporter le devin meſſie ſur le ſommet d'une haute montagne, il lui dit : Vois-tu ces royaumes de la terre ? Je te les donne ſi tu m'adores. Malheureuſes richeſſes, funeſtes grandeurs, qui perdez ceux qui vous chériſſent ! Non, les riches n'hériteront point du royaume des cieux. Et vous grands monarques de l'univers, vous dont l'orgueil ſe pavane ſi inſolemment ſur vos trônes ſuperbes, hélas ! vous ſerez un jour la proye des flammes éternelles, tandis que le pauvre Lazare du haut de l'empyrée, contemplera vos ſouffrances & vos tourmens avec des yeux de compaſſion. Remarquons en même temps, que le démon, en donnant tant de clefs à ſon épouſe, lui défend d'ouvrir le cabinet ſecret. Ce trait ſeul ſuffit pour nous marquer que ce livre eſt divinement inſpiré ; parce que ce peu de paroles dépeignent les perfidies du démon, avec des couleurs frappantes. Il ſe ſert adroitement de nos paſſions, pour nous ſubjuguer ; mais il ne veut pas que nous connaiſſions les ruſes & les ſupercheries, par leſquelles il parvient à nous dompter : En nous liant, en nous garottant même, il veut que ſes chaines ſoyent inviſibles, & que nous ne nous appercevions pas, que

nous ſommes ſes malheureux eſclaves. C'eſt ce cabinet fatal, qui renferme ces miſtères d'iniquité. (Il ne veut pas que ſa jeune épouſe y entre; en même tems il la tente, en excitant ſa curioſité. Voilà la même ruſe, par laquelle il perdit notre première mère: Il lui diſait: (Mangez de ce beau fruit, qui vous donnera la connaiſſance de toutes choſes; on vous l'envie, parce qu'il eſt excellent. Mangez-en, vous en êtes maintenant la maîtreſſe. Curioſité funeſte, pomme fatale, pomme abominable! vous perdites le genre-humain! La jeune épouſe de Barbe-bleue étoit femme, & curieuſe, autant que l'était notre première mère: La tentation était forte. Pourquoi me donner la clef de ce cabinet? pourquoi me défendre d'y entrer? ſe diſait-elle en elle-même. Sans doute que ce que mon époux a de plus rare & de plus précieux, s'y trouve enfermé. Mais, pouvait-elle réſiſter à tous les ennemis qui l'entouraient? Elle était attaquée en même temps par le démon du plaiſir, par le démon de la débauche, par le démon des richeſſes, par l'éguillon de la curioſité. Elle ne voit ni le piége qu'on lui tend, ni quelles en feront les ſuites déplorables. Hélas! que pouvait opérer ſur ſon cœur ce faible reſte de la grâce ſuffiſante, dont les trois quarts s'étaient effacés depuis ſon abominable mariage avec le prince des ténèbres! La grâce n'y peut plus tenir, elle l'abandonne. Dès lors l'eſprit d'égarement offuſque tous ſes ſens & règne deſpotiquement ſur elle.— La voilà qui ſaiſit la clef du fatal cabinet; elle y vole, elle ouvre la porte,

elle y defcend. Quel fpectacle, jufte Dieu, s'offre à fa vue ! Des cadavres d'une quantité de femmes égorgées, dont le fang inondait le plancher du cabinet. Ces objets affreux l'effrayent & la confternent : Une fombre & noire mélancolie remplit fon ame de douleur. Le bandeau de l'illufion fe déchire ; à l'yvreffe des plaifirs trompeurs fuccède le remords, le repentir & l'abattement. Dans le moment où elle fe croit perdue, le ciel lui darde un rayon de la grâce verfatile, & trois rayons de la grâce concomitante, que fon repentir avait méritée. Dès lors elle apperçoit fes crimes dans toute leur horreur. Moment terrible ! qui lui montre ce Dieu jaloux armé du foudre, & prêt à l'en frapper. Sans mouvement & prefque fans vie, elle laiffe tomber fa clef ; mais que faire ? il faut la ramaffer ; elle la trouve toute tachée de fang. C'eft ce fang innocent répandu depuis le jufte Abel jufqu'au grand prêtre Jojada ; il crie au ciel vengeance, il demande qu'Adonaï, longtemps fourd aux gémiffemens du peu de juftes, qui reftaient en Ifraël, leur envoye celui qui fefait l'efpérance des nations, & qui devait terraffer l'ancien ennemi de Dieu & du genre humain. Cette jeune époufe était dans un état affreux ; fon ame était bouleverfée par l'impreffion de ces cadavres fanglans, par le regret de fes crimes, par le pouvoir de la grâce efficace, & par l'averfion qu'elle conçoit pour Barbe-bleue. Toute éplorée, elle fort de ce jour d'horreur. Elle veut effuyer cette clef fatale, du fang qui la tachait ; elle l'effaye différentes fois, mais elle n'y peut réuffir.

Tant les taches de nos péchés ſont ineffaçables, tant il en coute pour épurer ce que le crime a ſouillé. Cependant Barbe-bleue qui était en voyage, reçoit des nouvelles que ſes affaires ſont terminées à ſon avantage; car les affaires du diable vont vite. Le mal eſt aiſé, le bien difficile. Il revient à ſon palais & redemande d'abord à ſon épouſe la clef du terrible cabinet. Moment de terreur pour la pauvre femme; qui lui repréſente les maux que ſa curioſité lui attire; mais moment ſalutaire à ſon ſalut, qui la conforte & la rend à ſon créateur. Barbe-bleue lui crie d'une voix aigre, Où eſt la clef du cabinet? La jeune épouſe la lui préſente d'une main tremblante; car elle ſentait déjà une averſion ſalutaire d'avoir de la connexion avec le diable.—“ D'où vient, dit “ Barbe-bleue, ces taches de ſang ſur cette clef?”— Je n'en ſais rien, répondit-elle plus pâle que la mort. —“ Eh bien, Madame, repartit Barbe-bleue, (car “ le diable eſt poli!) vous y entrerez, pour y tenir “ votre place parmi les femmes que vous y avez “ vues.” Ah! pauvres humains, apprenez à connaître le diable. Sans ceſſe défiez-vous de lui; ſoyez toujours ſur vos gardes; il ſéme de fleurs le chemin par lequel il vous conduit aux enfers. Du commencement il eſt le flatteur de vos paſſions, puis ſubitement il ſe transforme en bourreau de vos ames, & vous plonge dans des gouffres de douleurs. Mais obſervons à cette occaſion avec les ſaints pères, combien les voyes de Dieu ſont différentes des voyes des hommes. Le moment marqué par la providence,

où il se proposait de secourir la jeune repentance, n'était pas encore arrivé : pour gagner ce moment bienheureux, le saint esprit met dans la bouche de cette femme les paroles les plus touchantes, capables d'attendrir les tigres & les lions les plus farouches. Mais le démon, auquel elles s'adressaient, était plus impitoyable que tous les tigres de l'univers ; il n'a de plaisir que celui d'augmenter les compagnons de ses crimes, d'exciter à la désertion, ceux qui sont enrôlés sous les drapeaux du Christ, pour les associer à sa révolte, & les rendre les victimes des enfers.— "Il faut mourir, Madame, s'écrie Barbe-bleue ; il "faut mourir tout-à-l'heure !"—Paroles barbares, qui expriment toute la cruauté de l'esprit malin ! paroles utiles, que le saint esprit a dictées à l'auteur sacré, pour nous inspirer toute l'aversion & l'horreur, que nous devons avoir pour le prince des ténèbres.— "Puisqu'il faut mourir, répond son épouse éplorée, "accordez-moi un seul quart d'heure."—"Oui, "dit Barbe-bleue, mais pas un moment de plus."— Moment nécessaire & utile, moment tout d'or pour le dénouement de la parabole. La jeune épouse, comme nous l'avons dit, signifie le peuple d'Israel ; son mariage avec Barbe-bleue, le culte idolatre que ce peuple élu rendit à Baal-Phégor, à Moloc & à d'autres dieux ; la descente de la jeune épouse dans ce caveau sanguinaire, prédit clairement la captivité de Babilone, pendant laquelle le culte du vrai Dieu avait cessé, & l'esclavage, dans lequel le peuple gémit long temps, assujetti tour à tour par les Assy-

riens, les Egyptiens, les Mèdes & les Romains. Le retour de Barbe-bleue, qui veut égorger sa femme, figure les derniers efforts des enfers, pour détruire la créance, le culte & les autels de Sabaoth, les crimes accumulés sur la face de toute la terre, la cessation des prophéties & des miracles, & le malheureux abandon du genre-humain, qui allait obliger Adonaï d'envoyer mourir son fils innocent, pour sauver les hommes coupables. Mais ne craignons rien. La grâce opère, elle vivifie la jeune épouse inconsolable, qui éclate par ces paroles remarquables.—" Anne, " ma sœur ! ma sœur Anne ! ne vois tu rien venir?" —C'est comme si elle eût dit : Adonaï ne m'abandonnera pas ; quelque grandes que soyent mes offenses, je me confie en sa miséricorde ; mon repentir surpasse mes crimes ; je sais qu'il arme un vengeur pour me délivrer du joug de l'enfer. Ma sœur Anne, Anne, ma sœur ! ne vois-tu pas encore venir ce divin sauveur ? Hélas ! je l'ai offensé ! oui, j'ai mérité sa colère ! mais quelque énormes que soyent mes péchés, sa bonté n'en est pas moins infinie. Quand viendra celui qu'Esaïe, qu'Ezéchiel, que Daniel ont promis aux nations ? celui qui écrasera sous ses pieds le serpent, qui avait séduit nos premiers pères, & auquel le genre-humain devra son salut ? Je suis née de la tribu de Juda, je juis fille d'Adonaï : celui qui vient pour ma délivrance, est son fils ; donc il est mon frère. Ah ! cher frère, venez, je vous attends avec impatience ! Anne, ma sœur, ne vient-il pas encore ? Sa sœur Anne monte

promptement ſur une tour du château. Car il faut s'élever des fanges de la terre, quand on veut contempler les objets céleſtes. Voilà pourquoi les animaux ont la tête inclinée en bas, & l'homme ſeul l'a élevée pour porter ſes regards aux cieux. Nous ſavons bien qu'on nous objecte, que le coq porte ſa tête auſſi haut que nous. Ce ſont-là de ces mauvais contes forgés par les incrédules, pour décréditer, s'ils le pouvaient, les céleſtes vérités, qui nous ſont révélées. Mais, revenons à mon texte ſacré; revenons à la ſœur Anne, qui repréſente, ſelon le ſens myſtique de la parabole, tous les ſaints & les prophètes, qui ont traité de l'économie de notre ſalut, & de l'ouvrage de la rédemption. Comme elle n'avait point failli comme ſa ſœur, auſſi la grâce ſuffiſante & la grâce efficace ne l'abandonnèrent-elles pas, & c'était pourquoi l'eſprit prophétique repoſait ſur elle. Sans ceſſe elle s'occupe de la racine de Jeſſé, & de ces glorieux deſtins de ce fils de David, qui ſera l'eſpérance des nations; de ſon humilité & de ſes triomphes. Anne jette ſes regards attentifs de tous les côtés. Que voit-elle? *Le ſoleil qui poudroie, & l'herbe qui verdoie*; ce qui ſignifie dans le langage ſacré: Je vois le ſoleil qui s'épanouit d'aiſe, & qui ſe réjouit du glorieux avènement du meſſie; je vois ſes rayons, qui diſperſent la pouſſière de l'erreur aux clartés de l'évangile; je vois *l'herbe qui verdoie*; ou, pour mieux dire, qui ſe couvre des livrées de l'eſpérance & qui attend impatiemment l'arrivée du Chriſt. Mais le peuple hébreu, repréſenté

par la jeune épouſe, ne comprend pas le ſens myſtique de cette divine allégorie. Le meſſie tant promis par les prophètes n'arrive pas aſſez vite, au gré de ſes avides déſirs. Voyez comme en attendant, le démon redouble d'efforts; ſa cruauté le preſſe de mener à fin ſa damnable entrepriſe. Barbe-bleue avec une voix tonnante, ſemblable aux trompettes de Jéricho, s'écrie à toute gorge: « Venez vite, « Madame, ou je monterai là-haut vous égorger."— Que fera-t-elle, que peut-elle faire? Elle demande une courte dilation; elle veut attendre que l'heure du ſeigneur ſoit venue; & en même tems elle répète d'une voix faible ces pieuſes paroles: « Anne, « ma ſœur Anne, ne vois-tu rien venir?"—C'eſt ainſi que le petit troupeau des ſaintes ames, que Dieu avait conſervé dans ſon peuple élu, ſoupirait avec un ſaint zèle après ſa délivrance, & craignait que la race d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, vouée au culte d'Elchadaï, d'Adonaï, d'Elohîm, ne fût exterminée par le prince des ténèbres. Anne lui répond encore: *Je vois le ſoleil qui poudroie & l'herbe qui verdoie.* Oui, Dieu tiendra ſes promeſſes, il ne vous abandonnera pas. Il a aſſiſté le prophète Eliſée, quand les petits garçons l'appellaient *tête-chauve*; ces petits garçons furent métamorphoſés en ours. Ce fut lui qui écarta la mer rouge, pour donner un paſſage à ſon peuple. Ce fut lui qui arma la main de Samſon d'une mâchoire d'âne, pour défaire les philiſtins; il ne vous abandonnera pas. Mais Barbe-bleue redoublait d'impatience, & criait plus fort que jamais:

" Defcends, ou je monterai." Par où l'auteur facré défigne l'abomination de la défolation dans la cité fainte, ou l'entrée triomphante de Pompée à Jérufalem, & les aigles & les dieux des romains placés à côté du temple; la tour Antonia, que l'infame Hérode fit élever à l'honneur du triumvir de ce nom; & les peines que fe donna ce roi, d'introduire un culte idolatre dans cette terre que Sabaoth avait deftinée, pour être habitée éternellement par fon peuple élu. Ces faits importans précédèrent d'une trentaine d'années la venue de Jéfus-Chrift. C'eft avec cette précifion étonnante que l'auteur facré de ce faint livre a vu & prédit l'avenir, qu'en comptant le quart d'heure de répit que Barbe-bleue accorde à fa femme, la minute à trois années, cela répond exactement à l'efpace de tems, qui s'écoula depuis la prife de Jérufalem par Pompée, jufqu'au bien-heureux avénement de la naiffance du meffie. Mais la malheureufe époufe de Barbe-bleue, tremblante & prefque inanimée, croiait fa perte certaine; fes forces l'abandonnaient, fa voix était prête à s'éteindre: elle répétait pourtant avec ferveur ces pieufes paroles: " *Anne, ma fœur, Anne,* " *ne vois-tu rien venir?*"—" Je vois, répond fa fœur, " une pouffière qui s'élève du côté de l'orient." L'époufe défolée lui demande: " *Ne font-ce point mes* " *frères?*"—" *Hélas! non,* reprit Anne, *ce font des bre-* " *bis.*" Remarquez fur-tout dans ce paffage, que chaque parole annonce de grandes vérités. L'auteur divin nous figure fous la forme de ce troupeau de bre-

bis, ſaint Jean, le bien-heureux précurſeur de Jéſus-Chriſt. Lui-même avait la douceur des brebis, & il venait annoncer au genre-humain abruti par ſes crimes l'agneau ſans tache. Si notre auteur ſacré avait vu de ſes yeux, accomplir tout ce qui précéda la venue bien-heureuſe du meſſie, il n'aurait pu narrer les événemens avec plus d'ordre qu'il ne les expoſe dans cette parabole ; c'eſt plutôt une hiſtoire qu'une prophétie. Nous touchons enfin au moment où la terre en travail va enfanter ſon ſauveur. Barbe-bleue, ou diſons plutôt, le diable, en fureur, vient & veut ſaiſir ſa proie.

Anne annonce dans ce moment à ſa ſœur, qu'elle voit venir deux cavaliers, mais qu'ils ſont encore éloignés. Ces deux cavaliers ſont le fils & le ſaint eſprit, différens de perſonne ; qui tous deux indiſſolublement unis au Logos, compoſent la très-ſainte & très-adorable trinité. Quand arrivent-ils ? Dans un tems où tout le monde jouït de la paix, dans le tems qu'Auguſte ferma le temple de Janus ; mais d'autre part auſſi dans le tems que toutes les puiſſances de l'enfer feſaient la guerre la plus vive à leur créateur ; lorſque les prêtres, les lévites & les docteurs de la loi étaient partagés en différentes ſectes d'une philoſophie damnable, qui ſe produiſaient ſous le nom de phariſiens, d'eſſéniens, de ſaducéens & de thérapeutes, qui ſappaient & détruiſaient ſi bien la foi de leurs ancêtres, que Sabaoth n'avoit preſque plus de vrais adorateurs. Le péril était imminent, il fallait un prompt ſecours, ou la jeune épouſe aurait été égorgée,

& l'église détruite; mais Sabaoth n'abandonne pas ses fidèles. Dans le moment que Barbe-bleue porte le glaive au cou de son épouse, voilà le saint des saints qui arrive, qui le terrasse, & qui abat Lucifer à ses pieds. L'église est sauvée, & l'énfer en frémit de rage. Voyez combien les paroles de l'auteur sacré sont infaillibles. Les saints & les prophètes, auxquels le ciel a révélé les événemens futurs, les ont annoncés. La faible raison humaine n'a pu percer l'écorce qui couvrait ces pieuses vérités. Il a fallu que tout s'accomplît pour la convaincre. C'est le sens mystique qu'il faut chercher dans les saintes écritures, ou l'on n'aura jamais l'intelligence de Jérémie, d'Isaïe, d'Ezéchiel & de Daniel; ni de Barbe-bleue, ni du cantique des cantiques. Dès que les deux cavaliers paraissent, voilà la jeune épouse sauvée. Dès que le messie vient au monde, voilà le diable enchaîné d'éternelles chaines; voilà la religion chrétienne, toujours militante & toujours triomphante, qui s'établit, & l'ouvrage de notre salut qui s'achève. Mais continuons notre paraphrase. L'épouse de défunt Barbe-bleue achete une compagnie pour son frère. Quelle compagnie? Si ce n'est le troupeau des fidèles, que l'église contient dans son sein; de ces vrais soldats du Christ, prêts à combattre & à mourir pour la propagation de la vraie foi; de ces soldats prêts à exterminer par le glaive ce nombre d'hérétiques, ou plutôt de damnés, qui révoltés contre leur sainte mère, déchirent ses entrailles. Cette compagnie, dans un sens encore plus

myſtiquement ſublime, fait alluſion au glaive donné à notre ſaint père le pape pour venger la cauſe de Dieu, & exterminer ſes ennemis. Continuons encore : La veuve de Barbe-bleue, ou, pour mieux dire, de Belzébuth, ſe remarie enſuite à un fort honnête-homme ; c'eſt le pape qu'elle épouſe. Comme on ſait, l'égliſe eſt mariée au pape, qui eſt le vicaire de Jéſus-Chriſt. Que viennent à préſent un Luther, un Calvin, un Socin ou quelque hérétique de leur eſpèce, tous vrais excrémens de l'enfer ; qu'on y ajoute un vil ramas de non-conformiſtes, avec l'infame ſéquelle des philoſophes, auſſi abominables qu'eux ! Quel moyen leur reſte-t-il maintenant, pour ſe révolter contre la ſuprématie de notre ſaint-père le pape, ou pour attaquer encore les dogmes de la foi catholique apoſtolique & romaine ? Envain voudraient-ils exalter leur ame, nous rirons de leurs efforts impuiſſans, & nous les réduirons au ſilence, dès que nous leur expoſerons en détail l'accompliſſement merveilleux des prophéties de l'auteur de Barbe-bleue. On leur prouvera à leur dam, que la veuve de Belzébuth épouſa le ſaint-père ; c'eſt-à-dire, que l'égliſe, après avoir abjuré l'ancienne idolatrie, eſt devenue l'épouſe de Jéſus-Chriſt. Le pape eſt ſon vicaire ici-bas, donc l'égliſe eſt l'épouſe du pape. Dans le premier mariage de la femme de Barbe-bleue, tout était mondain ; dans le ſecond, tout était ſpirituel. Dans le premier c'était l'abandon à des paſſions effrénées & à des plaiſirs charnels. Dans le ſecond, la contrition, la repentance & la grace la purifiait. Là

c'étaient des banquets de débauche, des agaceries pour irriter d'impurs déſirs, avec tout ce que peut produire le luxe, pour exciter la vanité & l'oubli de ſoi-même ; ici c'étaient des actes de componction, de repentance, d'humilité chrétienne, & pour toute nourriture, la chair & le ſang de l'agneau ſans tache. Au lieu des richeſſes périſſables & de l'appareil du luxe, qu'elle trouva dans le palais de Barbe-bleue, elle amaſſe ici un tréſor de bonnes œuvres & d'actions pieuſes, dont les intérêts lui ſeront payés abondamment au paradis. Au lieu d'être entre les bras du démon qui voulait l'égorger, elle ſe trouve entre les bras du vicaire de celui, auquel elle doit ſon ſalut dans cette vie, & dans l'autre ſa béatitude éternelle.

Fait au Couvent des Bénédictins de Monmore, le 17 de Septembre de l'année de notre ſalut 1692.

Signé

DON CALMET.

DISSERTATION

SUR

L'INNOCENCE DES ERREURS DE L'ESPRIT.

DISSERTATION, &c.

MONSIEUR,

JE me crois obligé de vous rendre raiſon de mon loiſir & de l'uſage que je fais de mon temps. Vous connoiſſez le goût que j'ai pour la philoſophie; c'eſt une paſſion chez moi; elle accompagne fidellement tous mes pas. Quelques amis qui connoiſſent en moi ce goût dominant, ſoit pour s'y accommoder, ſoit qu'ils y trouvent plaiſir eux-mêmes, m'entretiennent ſouvent ſur des matières ſpéculatives, de phyſique, de métaphyſique, ou de morale. Nos converſations ſont d'ordinaire peu remarquables, parce qu'elles roulent ſur des ſujets connus, ou qui ſont au deſſous de l'œil éclairé des ſavans. La converſation que j'eus hier au ſoir avec Philante, me parut plus digne d'attention; elle portoit ſur un ſujet qui intéreſſe & partage preſque tout le genre humain. Je penſai d'abord à vous; il me ſembla que je vous devois cette converſation; je montai incontinent dans ma chambre au retour de la promenade; les idées toutes fraîches & l'eſprit plein de notre diſcours, je le couchai par écrit le mieux qu'il me fut poſſible. Je vous

prie, Monſieur, de m'en dire votre ſentiment, & ſi je ſuis aſſez heureux pour l'avoir rencontré, votre ſincérité ſera le ſalaire de mes peines ; je me trouverai richement récompenſé, ſi mon travail ne vous eſt pas déſagréable. Il faiſoit hier le plus beau temps du monde ; le ſoleil brilloit d'un feu plus beau qu'à l'ordinaire ; le ciel étoit ſi ſerein, qu'on n'appercevoit aucun nuage à la plus grande diſtance ; j'avois paſſé toute la matinée à l'étude, & pour me délaſſer du travail, je fis une partie de promenade avec Philante ; nous nous entretinmes aſſez long-temps du bonheur dont jouiſſent les hommes, & de l'inſenſibilité de la plupart, qui ne goûtent point les douceurs d'un beau ſoleil & d'un air pur & tranquille. De conſidérations en conſidérations, nous nous apperçûmes que notre diſcours avoit infiniment allongé notre promenade, & qu'il étoit temps de rebrouſſer chemin pour arriver au logis avant l'obſcurité. Philante, qui l'obſerva le premier, m'en fit la guerre ; je me défendis en lui diſant que ſa converſation me paroiſſoit ſi agréable, que je ne comptois pas les momens lorſque je me trouvois avec lui, & que j'avois cru qu'il étoit aſſez temps de penſer à notre retour, lorſqu'on verroit baiſſer le ſoleil. Comment ! baiſſer le ſoleil ? repartit-il. Etes-vous copernicien ? & vous accommodez-vous aux façons populaires de s'exprimer, & aux erreurs de Tycho Brahé ? Tout doucement lui repartis-je, Vous allez bien vîte. D'abord il ne s'agiſſoit point ici de philoſophie dans une converſation familière, & ſi j'ai failli en péchant contre

Copernic, ma faute doit m'être auſſi facilement pardonnée qu'à Joſué, qui fait arrêter le ſoleil dans ſa courſe, & qui étant divinement inſpiré, devoit bien être au fait des ſecrets de la nature. Joſué parloit dans ce moment comme le peuple, & moi je parle à un homme éclairé, qui m'entend également bien, d'une ou d'autre manière; mais puiſque vous attaquez ici Tycho Brahé, ſouffrez que pour un moment je vous attaque à mon tour. Il paroît que votre zèle pour Copernic eſt bien animé; vous lancez d'abord des anathèmes contre tous ceux qui ſe trouvent d'un ſentiment contraire au ſien. Je veux croire qu'il a raiſon; mais cela eſt-il bien ſûr? Quel garant en avez-vous? eſt-ce que la nature, eſt-ce que ſon auteur vous ont révélé quelque choſe ſur l'infaillibilité de Copernic? Quant à moi, je ne vois qu'un ſyſtême, c'eſt-à-dire, l'arrangement des viſions de Copernic, ajuſtées ſur les opérations de la nature. Et moi, reprit Philante en s'échauffant, j'y vois la vérité. La vérité, & qu'appelez-vous la vérité? C'eſt, dit-il, l'evidence réelle des êtres & des faits. Et connoître la vérité? continuai-je. C'eſt, me répondit-il, être parvenu à trouver un rapport exact entre les êtres qui exiſtent réellement ou qui ont exiſté, avec nos idées, entre les faits paſſés ou préſens, & les notions que nous en avons. Suivant cela, mon cher Philante, nous pouvons peu nous flatter de connoître des vérités: elles ſont preſque toutes douteuſes, lui dis-je, & il n'y a, ſelon la définition que vous venez de me faire vous-même, il n'y a que deux ou trois vé-

rités tout au plus qui ſoient inconteſtables. Le rapport des ſens, qui eſt ce que nous avons preſque de plus ſûr, n'eſt point exempt d'incertitudes. Nos yeux nous trompent, lorſqu'ils nous peignent ronde de loin une tour que nous trouvons quarrée en en approchant. Nous croyons quelquefois entendre des ſons, qui n'ont lieu que dans notre imagination, & qui ne conſiſtent que dans une impreſſion ſourde faite ſur nos oreilles. L'odorat n'eſt pas moins infidelle que les autres ſens ; il ſemble quelquefois qu'on ſente des odeurs de fleurs dans des prairies ou dans des bois, qui n'y ſont pas cependant ; & à préſent que je vous parle, je m'apperçois au ſang qui coule de ma main qu'un moucheron m'a piqué : la chaleur du diſcours m'a rendu inſenſible à cette douleur, l'attouchement m'a fait faux bond. Si donc ce que nous avons de moins douteux, l'eſt ſi fort, comment pouvez-vous parler avec tant de certitude des matières abſtraites de la philoſophie ? C'eſt, repartit Philante, qu'elles ſont évidentes, & que le ſyſtême de Copernic eſt confirmé par l'expérience : les révolutions des planètes y ſont marquées avec une préciſion admirable, les éclipſes y ſont calculées avec une juſteſſe merveilleuſe ; enfin ce ſyſtême explique parfaitement l'énigme de la nature. Mais que diriez-vous, repartis-je, ſi je vous faiſois voir un ſyſtême très-différent aſſurément du vôtre, & qui par un principe évidemment faux explique les mêmes merveilles que celui de Copernic ? Je vous attends aux erreurs des Malabares, reprit Philante. C'eſt juſtement de leur montagne que

j'allois vous parler; mais erreurs tout qu'il vous plaira, ce ſyſtême, mon cher Philante, explique parfaitement bien les opérations aſtronomiques de la nature; & il eſt étonnant, que partant d'un point auſſi abſurde que l'eſt celui de ſuppoſer le ſoleil uniquement occupé à faire le tour d'une grande montagne qui ſe trouve dans le pays de ces barbares, ces aſtronomes ayent pu ſi bien prédire les mêmes révolutions & les mêmes éclipſes que votre Copernic: l'erreur des Malabares eſt groſſière, celle de Copernic eſt peut-être moins ſenſible. Peut-être verra-t-on un jour quelque nouveau philoſophe dogmatiſer du haut de ſa gloire, & tout bouffi d'arrogance (de quelque découverte peu importante & toujours ſuffiſante pour ſervir de baſe à un nouveau ſyſtême) traiter les Coperniciens & les Newtoniens comme un petit eſſaim de miſérables qui ne méritent pas qu'on relève leurs erreurs. Il eſt vrai, dit Philante, que les nouveaux philoſophes ont eu de tout temps le droit de triompher des anciens. Deſcartes foudroya les ſaints de l'école, & il fut foudroyé à ſon tour par Newton, & celui-ci n'attend qu'un ſucceſſeur pour ſubir le même ſort. Ne ſeroit-ce point, repris-je, qu'il ne faut que de l'amour-propre pour faire un ſyſtême? De cette haute idée de ſon mérite naît un ſentiment d'infaillibilité; alors le philoſophe forge ſon ſyſtême. Il commence par croire aveuglément ce qu'il veut prouver; il cherche des raiſons pour y donner un air de vraiſemblance, & de là une ſource intariſſable d'erreurs. Il devroit tout au con-

traire commencer par remonter, au moyen de plusieurs obſervations, de conſéquences en conſéquences, & voir ſimplement à quoi elles aboutiroient, & ce qui en réſulteroit : on en croiroit moins, & on apprendroit ſavamment à douter, en ſuivant les pas timides de la circonſpection. Il vous faudroit des anges pour philoſopher, me dit vivement Philante ; car où trouver un homme ſans prévention & parfaitement impartial ? Ainſi, lui dis-je, l'erreur eſt notre partage. A Dieu ne plaiſe ! reprit mon ami ; nous ſommes faits pour la vérité. Je vous prouverai bien le contraire, ſi vous voulez vous donner la patience de m'écouter, lui dis-je ; & pour cet effet, comme nous voici proche de la maiſon, nous nous aſſeyerons ſur ces bancs ; car je vous crois fatigué de la promenade. Philante, qui n'eſt pas trop bon piéton, & qui avoit plutôt marché par diſtraction & machinalement que de propos délibéré, fut charmé de s'aſſeoir. Nous nous plaçames tranquillement, & je repris à peu près ainſi : Je vous ai dit, Philante, que l'erreur étoit notre partage ; je dois vous le prouver. Cette erreur a plus d'une ſource. Il paroît que le créateur ne nous a pas deſtinés pour poſſéder beaucoup de ſcience & pour faire un grand chemin dans le pays des connoiſſances : il a placé les vérités dans des abymes que nos foibles lumières ne ſauroient approfondir, & il les a entourées d'une épaiſſe haie d'épines. La route de la vérité offre des précipices de tous côtés ; on ne ſait quel ſentier ſuivre pour éviter ces dangers, & ſi l'on eſt aſſez heureux pour les avoir

franchis, on trouve ſur ſon chemin un labyrinthe, où le fil merveilleux d'Ariadne n'eſt d'aucun uſage, & dont on ne peut jamais ſe tirer : les uns courent après un fantôme impoſteur qui les trompe par ſes preſtiges, & leur donne pour bonne monnoie ce qui eſt de faux aloi ; ils s'égarent, ſemblables à ces voyageurs qui ſuivent dans l'obſcurité les feux follets dont la clarté les ſéduit. D'autres devinent ces vérités ſi ſecrètes ; ils croient arracher le voile de la nature, ils font des conjectures, & c'eſt un pays où il faut avouer que les philoſophes ont fait de grandes conquêtes. Les vérités ſont placées ſi loin de notre vue, qu'elles deviennent douteuſes, & prennent de leur éloignement même un air équivoque : il n'en eſt preſque aucune qui n'ait été combattue ; c'eſt qu'il n'en eſt aucune qui n'ait deux faces : prenez-la d'un côté, elle paroît inconteſtable ; prenez-la de l'autre, c'eſt la fauſſeté même. Raſſemblez tout ce que votre raiſonnement vous a fourni pour & contre ; réfléchiſſez, délibérez, peſez bien, vous ne ſaurez à quoi vous déterminer. Tant il eſt vrai qu'il n'y a que le nombre des vraiſemblances qui donne du poids à l'opinion des hommes. Si quelque vraiſemblance pour ou contre leur échappe, ils prennent le mauvais parti ; & comme jamais l'imagination ne peut leur offrir avec une même force le pour & le contre, ils ſe détermineront toujours par foibleſſe, & la vérité ſe dérobe à leurs yeux. Je ſuppoſe qu'une ville ſoit ſituée dans une plaine, que cette ville ſoit aſſez longue, & qu'elle ne contienne qu'une rue ; je ſup-

pofe encore qu'un voyageur qui n'a jamais entendu parler de cette ville, s'y rende & qu'il en voie toute la longueur; il jugera qu'elle eft immenfe, parce qu'il ne la voit que d'un côté, & fon jugement fera très-faux, puifque nous avons vu qu'elle ne contenoit qu'une rue. Il en eft de même des vérités, lorfque nous les confidérons par parties, & que nous faifons abftraction du tout. Nous jugerons bien de cette partie, mais nous nous tromperons confidérablement fur la totalité. Pour arriver à la connoiffance d'une vérité importante, il faut auparavant avoir fait une provifion préliminaire de vérités fimples, qui conduifent, ou qui fervent d'échelons pour atteindre à la vérité compofée qu'on cherche; c'eft encore ce qui nous manque. Je ne parle point des conjectures, je parle des vérités évidentes, certaines & irrévocables. A prendre les chofes dans un fens philofophique, nous ne connoiffons rien du tout; nous nous doutons de certaines vérités, nous nous en formons une notion vague, & nous modifions par les organes de la voix de certains fons que nous appelons des termes fcientifiques, dont le réfonnement contente nos oreilles, que notre efprit croit comprendre, & qui bien pris, n'offrent à l'imagination que des idées confufes & embrouillées; de forte que notre philofophie fe réduit à l'habitude que nous nous faifons de nous fervir d'expreffions obfcures, de termes que nous ne comprenons guères; & à une profonde méditation fur des effets dont les caufes nous reftent bien inconnues & bien cachées. L'a-

mas pitoyable de ces rêveries eſt honoré du beau nom d'excellente philoſophie, que l'auteur annonce avec l'arrogance d'un charlatan, comme la découverte la plus rare, & la plus utile au genre humain. La curioſité vous pouſſe-t-elle à vous informer de cette découverte ? vous croyez trouver des choſes : quelle injuſtice de vous y attendre ? Non, cette découverte ſi rare, ſi précieuſe, ne conſiſte que dans la compoſition d'un nouveau mot plus barbare qu'aucun de ceux qui ont jamais paru : ce nouveau mot, ſelon notre charlatan, explique merveilleuſement certaine vérité ignorée, & vous la montre plus brillante que le jour. Voyez, examinez, dépouillez ſon idée de l'appareil des termes qui la couvroient ; il ne vous en reſte rien ; même obſcurité, mêmes ténèbres. . C'eſt une décoration qui diſparoît, & qui détruit avec ſoi les preſtiges de l'illuſion. La véritable connoiſſance de la vérité doit être bien différente de celle que je viens de vous préſenter ; il faudroit pouvoir indiquer toutes les cauſes ; il faudroit, en remontant juſqu'aux premiers principes, les connoître & en développer l'eſſence. C'eſt ce que Lucrèce ſentoit bien, & ce qui faiſoit dire à ce poëte philoſophe : *Felix, qui potuit rerum cognoſcere cauſas !* Le nombre des premiers principes des êtres & les reſſorts de la nature ſont ou trop immenſes ou trop petits pour être apperçus & connus des philoſophes : de là viennent ces diſputes ſur les atomes, ſur la matière diviſible à l'infini, ſur le plein ou ſur le vide, ſur le mouve-

ment, ſur la manière dont le monde eſt gouverné : tout autant de queſtions très-épineuſes & que nous ne réſoudrons jamais. Il ſemble que l'homme s'appartienne ; il me paroît que je ſuis maître de ma perſonne, que je m'approfondis, que je me connois : mais je m'ignore ; il n'eſt pas décidé encore ſi je ſuis une machine, un automate remué par les mains du créateur, ou ſi je ſuis un être libre & indépendant de ce créateur ; je ſens que j'ai la faculté de me mouvoir, & je ne ſais point ce que c'eſt que le mouvement, ſi c'eſt un accident, ou ſi c'eſt une ſubſtance. Un docteur vient crier que c'eſt un accident, l'autre jure que c'eſt une ſubſtance : ils ſe diſputent, les courtiſans en rient, les idoles de la terre les mépriſent, & le peuple les ignore, eux & le ſujet de leurs querelles. Ne vous paroît-il point que c'eſt mettre la raiſon hors de la ſphère de ſon activité, que de l'employer à des matières ſi incompréhenſibles & ſi abſtraites ? Il me ſemble que notre eſprit n'eſt pas capable de ces vaſtes connoiſſances : il en eſt de nous comme des hommes qui voguent le long des côtes ; ils imaginent que c'eſt le continent qui ſe remue, & ne croient point ſe remuer eux-mêmes ; il en eſt pourtant tout autrement, le rivage eſt inébranlable, & ce ſont eux qui ſont pouſſés par le vent. Notre amour-propre nous ſéduit toujours ; nous donnons à toutes les choſes que nous ne pouvons pas comprendre l'épithète d'obſcures, & tout devient inintelligible, dès qu'il eſt hors de notre portée ; c'eſt cependant la nature de notre eſprit

qui nous rend incapables de grandes connoiſſances. Il y a des vérités éternelles, cela eſt inconteſtable; mais pour bien comprendre ces vérités, pour en connoître juſqu'aux moindres raiſons, il faudroit un million de fois plus de mémoire que n'en a l'homme; il faudroit pouvoir ſe livrer entièrement à la connoiſſance d'une vérité; il faudroit une vie de Methuſalem, & plus longue encore, une vie ſpéculative, fertile en expériences; il faudroit enfin une attention dont nous ne ſommes pas capables. Jugez après cela ſi l'intention du créateur a été de nous rendre des gens bien habiles: car voilà les empêchemens qui ſemblent émaner de ſa volonté, & l'expérience nous fait connoître que nous avons peu de capacité, peu d'application, que notre génie n'eſt pas aſſez tranſcendant pour pénétrer les vérités, & que nous n'avons pas une mémoire aſſez vaſte & aſſez ſûre pour la charger de toutes les connoiſſances néceſſaires à cette belle & pénible étude. Il ſe trouve encore un autre obſtacle qui nous empêche de parvenir à la connoiſſance de la vérité, dont les hommes ont embarraſſé leur chemin, comme ſi ce chemin étoit trop aiſé par lui-même. Cet obſtacle conſiſte dans les préjugés de l'éducation. La plus grande partie des hommes eſt dans des principes évidemment faux; leur phyſique eſt très-fautive, leur métaphyſique ne vaut rien, leur morale conſiſte dans un intérêt ſordide, dans un attachement ſans bornes aux biens de la terre; ce qui eſt chez eux une grande vertu, c'eſt une ſage prévoyance qui les fait ſonger à l'avenir, & qui pourvoit de loin à la

ſubſiſtance de leur famille. Vous jugez bien que la logique de ces ſortes de gens eſt ſortable au reſte de leur philoſophie : auſſi eſt-elle pitoyable ; l'art de raiſonner chez eux conſiſte à parler ſeuls, à décider de tout, & à ne point ſouffrir de réplique. Ces pétits légiſlateurs de famille s'intriguent d'abord extrêmement des idées qu'ils veulent imprimer à leur progéniture ; père, mère, parens travaillent à éterniſer leurs erreurs : au ſortir du berceau, on prend bien de la peine pour donner aux enfans une idée du moine bourru & du loupgarou. Ces belles connoiſſances ſont à l'ordinaire ſuivies d'autres qui les valent : l'école y contribue de ſon côté ; il vous faut paſſer par les viſions de Platon pour arriver à celles d'Ariſtote, & d'un ſaut on vous initie aux myſtères des tourbillons. Vous ſortez de l'école la mémoire bien chargée de mots, l'eſprit plein de ſuperſtitions, & rempli de reſpect pour les anciennes billeveſées. L'âge de la raiſon arrive : ou vous ſecouez le joug de l'erreur, ou vous renchériſſez ſur vos parens ; ont-ils été borgnes ? vous devenez aveugle ; ont-ils cru de certaines choſes, parce qu'ils s'imaginoient de les croire ? Vous les croirez par opiniâtreté. Enſuite l'exemple de tant d'hommes qui adhèrent à un ſentiment vous entraîne, leurs ſuffrages ſont pour vous une autorité ſuffiſante ; ils donnent du poids par leur nombre ; l'erreur populaire fait des proſélytes & triomphe ; enfin ces erreurs invétérées deviennent formidables par la ſuite des temps. Figurez-vous un jeune arbriſſeau dont le jet ſe ploie à l'effort des vents, qui dans la

ſuite de ſa durée oppoſe ſa tête altière aux nuées & préſente à la hache du bûcheron un tronc inébranlable. Comment! dit-on, mon père a raiſonné ainſi, & il y a ſoixante, il y a ſoixante & dix ans que je raiſonne de même; par quelle injuſtice prétendez-vous que je commence à préſent à raiſonner d'une autre manière? Il me fiéroit bien de redevenir écolier & de m'engager comme apprenti ſous votre direction. Allez, allez, j'aime mieux ramper ſur les pas de l'uſage, que de m'élever nouvel Icare avec vous dans les airs: ſouvenez-vous de ſa chute; c'eſt-là le ſalaire des nouvelles opinions, & c'eſt-là la peine qui vous attend. L'opiniâtreté ſe mêle ſouvent à la prévention, & une certaine barbarie qu'on appelle le faux zèle, ne manque jamais d'étaler ſes tyranniques maximes. Voilà les effets qui ſuivent les préjugés de l'enfance; ils prennent une plus profonde racine, à cauſe de la flexibilité du cerveau à cet âge tendre. Les premières impreſſions ſont les plus vives, & tout ce que peut la force du raiſonnement, ne paroît que froid en comparaiſon. Vous voyez, mon cher Philante, que l'erreur eſt le partage des humains. Vous comprendrez ſans doute, après tout ce que je viens de vous détailler, qu'il faut être bien infatué de ſes opinions pour ſe croire au deſſus de l'erreur, & qu'il faut être ſoi-même très-ferme dans ſes arçons pour oſer entreprendre de déſarçonner les autres. Je commence à voir à mon grand étonnement, répondit Philante, que la plupart des erreurs ſont invincibles pour ceux

qui en ſont infectés. Je vous ai écouté avec plaiſir & avec attention, & j'ai fort bien retenu, ſi je ne me trompe, les cauſes de l'erreur que vous m'avez indiquées. C'étoit, diſiez-vous, l'éloignement où la vérité eſt de nos yeux, le petit nombre des connoiſſances, la foibleſſe & l'inſuffiſance de notre eſprit, & les préjugés de l'éducation. A merveille, Philante, vous avez une mémoire toute divine, & ſi Dieu & la nature daignoient former un mortel capable d'embraſſer leurs ſublimes vérités, ce ſeroit aſſurément vous, qui uniſſez à cette mémoire vaſte un eſprit vif & un jugement ſolide. Trève de complimens, reprit Philante ; j'aime mieux des raiſonnemens philoſophiques que vos louanges : il ne s'agit point ici de faire mon panégyrique, mais il s'agit de faire amende honorable au nom de l'orgueil de tous les ſavans, & de faire un humble aveu de notre ignorance. Je vous ſeconderai merveilleuſement, Philante, lorſqu'il faudra mettre au jour notre profonde & craſſe ignorance ; j'en fais très-volontiers l'aveu ; je vais même juſqu'au pyrrhoniſme, & je trouve qu'on fait bien de n'avoir qu'une foi équivoque pour ce que nous appelons les vérités d'expérience. Vous voilà en bon chemin, Philante. Le ſcepticiſme ne vous convient point mal. Pyrrhon au Lycée n'auroit pas autrement parlé que vous. Je vous avoue, lui dis-je, que je ſuis un peu académicien, je conſidère les choſes de tous les côtés ; je doute & je ſuis indéterminé : c'eſt l'unique moyen de ſe garantir de l'erreur. Ce ſcepticiſme ne

me

me fait pas marcher à pas de géant, à pas d'Homère vers la vérité ; mais aussi me sauve-t-il des embûches des préjugés.

Et pourquoi craignez-vous l'erreur, repartit Philante, vous qui en faites si bien l'apologie ? Hélas ! lui dis-je, il y a telle erreur dont la douceur est préférable à la vérité : ces erreurs vous remplissent d'idées agréables ; elles vous comblent de biens que vous n'avez point & dont vous ne jouirez jamais ; elles vous soutiennent dans vos adversités, & dans la mort même près de perdre tous vos biens & votre vie, elles vous font encore voir, comme dans une perspective, des biens préférables à ceux que vous perdez, & des torrens de volupté dont les délices sont capables d'adoucir la mort même, & de la rendre aimable, s'il étoit possible. Je me rappelle à ce propos l'histoire qu'on ma contée d'un fou ; peut-être vous dédommagera-t-elle de mon long & didactique raisonnement. Mon silence, me dit Philante, vous fait assez comprendre que je vous écoute avec plaisir & que je suis curieux d'entendre votre histoire. Je vais vous contenter, Philante, à condition que vous ne vous repentirez point de m'avoir fait jaser.

Il y avoit un fou aux petites maisons de Paris, homme de très-bonne naissance, qui mettoit tous ses parens dans la dernière affliction par le dérangement de son cerveau ; il étoit sensé sur tout autre sujet, hors celui de sa béatitude ; alors ce n'étoit que com-

pagnies de chérubins, de séraphins & d'archanges; il chantoit tout le jour dans le concert de ces esprits immortels, il étoit honoré de visions béatifiques, le paradis étoit sa demeure, les anges étoient ses compagnons, & la manne céleste lui servoit d'aliment. Cet heureux fou jouissoit d'un bonheur parfait dans les petites maisons, lorsqu'un médecin ou chirurgien vint pour son malheur faire la visite des fous. Ce médecin offrit à la famille de guérir le béat. Vous pouvez croire qu'on n'épargna aucune promesse pour l'engager à se surpasser, & à effectuer des prodiges s'il le pouvoit. Enfin, pour abréger, soit par des saignées, ou par d'autres remèdes, il réussit à remettre le fou dans son bon sens. Celui-ci, fort étonné de ne plus se trouver au ciel, mais dans un appartement assez approchant d'un cachot, & environné d'une compagnie qui n'avoit rien d'angélique, s'emporta extrêmement contre le médecin. J'étois bien dans le ciel, lui dit-il, ce n'étoit pas à vous de m'en faire sortir; je voudrois que pour votre peine vous fussiez condamné à peupler réellement le pays des damnés dans les enfers.

Vous voyez par-là, Philante, qu'il est d'heureuses erreurs; il ne m'en coûtera rien de vous montrer qu'elles sont innocentes. Je le veux bien, dit Philante; aussi bien nous soupons tard, & nous avons encore pour le moins trois heures à notre disposition. Il ne m'en faut pas tant, repris-je, pour ce que j'ai à vous dire; je serai plus ménager de mon temps & de votre patience. Vous êtes convenu il

y a un moment que l'erreur étoit involontaire chez ceux qui en ſont infectés ; ils croient tenir la vérité, & ils s'abuſent. Ils ſont excuſables dans le fait, car ſelon leur ſuppoſition ils ſont ſûrs de la vérité ; ils y vont de bonne foi, ce ſont les apparences qui leur en impoſent, ils prennent l'ombre pour le corps. Conſidérez encore, je vous prie, que le motif de ceux qui tombent dans l'erreur eſt louable ; ils cherchent la vérité, ils s'égarent dans le chemin, & s'ils ne le trouvent point, ce n'en étoit pas moins leur volonté ; ils manquoient de guides, ou ce qui pis eſt, ils en avoient de mauvais ; ils cherchoient le chemin de la vérité, mais leurs forces n'étoient pas ſuffiſantes pour y arriver. Pourroit-on condamner un homme qui ſe noyeroit en paſſant un fleuve extrêmement large qu'il n'auroit pas la force de franchir ? A moins que de n'avoir rien d'humain, on compatiroit à ſa triſte deſtinée, on plaindroit un homme ſi plein de courage, capable d'un deſſein auſſi généreux & auſſi hardi, de n'avoir point été aſſez ſecouru de la nature ; ſa témérité paroîtroit digne d'un ſort plus heureux, & ſes cendres ſeroient arroſées de larmes. Tout homme qui penſe, doit faire des efforts pour connoître la vérité ; ces efforts ſont dignes de nous, quand même ils ſurpaſſeroient notre capacité. C'eſt un aſſez grand malheur pour nous que ces vérités ſoient impénétrables ; il ne faut pas l'augmenter par notre mépris pour ceux qui font naufrage à la découverte de ce nouveau monde ; ce ſont des Argonautes généreux, qui s'expoſent

pour le ſalut de leurs compatriotes, & c'eſt aſſurément un travail bien rude que celui d'errer dans les pays imaginaires ; l'air de ces contrées nous eſt contraire, nous ne connoiſſons point le langage des habitans, & nous ne ſavons pas marcher à travers ces ſables mouvans. Croyez-moi, Philante, ayons du ſupport pour l'erreur, c'eſt un poiſon ſubtil qui ſe gliſſe dans nos cœurs, ſans que nous nous en appercevions. Moi qui vous parle, je ne ſuis pas ſûr d'en être exempt. Ne donnons jamais dans le ridicule orgueil de ces ſavans infaillibles, dont les paroles doivent paſſer pour autant d'oracles ; ſoyons pleins d'indulgence pour les erreurs les plus palpables, & ayons de la condeſcendance pour les opinions de ceux avec leſquels nous vivons en ſociété. Pourquoi troublerions-nous la douceur des liens qui nous uniſſent, pour l'amour d'une opinion ſur laquelle nous manquons nous-mêmes de conviction ? Ne nous érigeons point en chevaliers défenſeurs d'une vérité inconnue, & laiſſons à l'imagination de chacun la liberté de compoſer le roman de ſes idées. Les ſiècles des héros fabuleux, des miracles & des extravagances chevalereſques ſont paſſés. Don Quichotte ſe fait encore admirer dans Michel de Cervantes ; mais les Pharamond, les Roland, les Amadis s'attireroient la riſée de toutes les perſonnes raiſonnables, & les chevaliers qui voudroient marcher ſur leurs traces, auroient le même deſtin. Remarquez encore que pour extirper l'erreur de l'univers, il faudroit exterminer tout le genre humain. Croyez-

moi, continuai-je, ce n'eſt pas notre façon de penſer ſur des matières ſpéculatives qui peut influer ſur le bonheur de la ſociété, mais c'eſt notre manière d'agir. Soyez partiſan du ſyſtème de Tycho Brahé ou de celui des Malabares, je vous le pardonnerai ſans peine, pourvu que vous ſoyez humain ; mais fuſſiez-vous le plus orthodoxe de tous les docteurs, ſi votre caractère eſt cruel, dur & barbare, je vous abhorrerai toujours. Je me conforme entièrement à vos ſentimens, me dit Philante. A ces mots nous entendîmes non loin de nous un bruit ſourd, tel que celui d'une perſonne qui marmotte quelques paroles injurieuſes. Nous nous tournâmes & nous fûmes tout ſurpris d'appercevoir à la clarté de la lune notre aumônier, qui n'étoit qu'à deux pas de nous, & qui vraiſemblablement avoit entendu la meilleure partie de notre diſcours. Ah ! mon père, lui dis-je, d'où vient que nous vous rencontrons ſi tard ? C'eſt aujourd'hui ſamedi, reprit-il ; j'étois ici à compoſer mon prône pour demain, lorſque j'ai entendu à moitié quelques mots de votre diſcours, qui m'ont engagé à écouter le reſte. Plût-au-ciel, pour le bien de mon ame, que je ne les euſſe point entendus ! Vous avez excité ma juſte colère, vous avez ſcandaliſé mes oreilles, profanes, qui préférez l'humanité, la charité & l'humilité, à la puiſſance de la foi & à la ſainteté de notre croyance. Eh ! de grâce, repartis-je, mon père, nous n'avons point touché des matières de religion ; nous n'avons parlé que de ſujets de philoſophie très-indifférens, & à moins que vous n'érigiez Tycho

Brahé & Copernic en pères de l'églife, je ne vois pas de quoi vous avez à vous plaindre. Allez, allez, nous dit-il, je vous prêcherai demain. Nous voulûmes lui répondre; mais il nous quitta brufquement, marmottant toujours quelques paroles que nous ne pûmes pas bien diftinguer. Nous nous retirâmes très-mortifiés de l'aventure qui nous étoit arrivée, & fort embarraffés des mefures que nous devions prendre. Il me fembloit que je n'avois rien dit qui dût choquer perfonne, & que ce que j'avois avancé à l'avantage de l'erreur étoit conforme à la droite raifon, & par conféquent aux principes de notre très-fainte religion, qui nous ordonne même de fupporter mutuellement nos défauts, & de ne point fcandalifer ou choquer les foibles. Je me fentois net à l'égard de mes fentimens, mais la feule chofe qui me faifoit craindre, étoit la façon de penfer des dévots. On connoît trop jufqu'où vont leurs emportemens, & combien ils font capables de prévenir contre l'innocence, lorfqu'ils fe mêlent de répandre l'alarme contre ceux qu'ils ont pris en averfion. Philante me raffura de fon mieux, & nous nous retirâmes après le fouper chacun de fon côté, rêvant, je penfe, au fujet de notre converfation & à la malencontreufe aventure du prêtre. Je montai incontinent dans ma chambre, & je paffai la meilleure partie de la nuit à vous marquer ce que j'avois pu retenir de notre converfation.

L'ÉCOLE DU MONDE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

FAITE PAR MONSIEUR SATIRICUS,

POUR ÊTRE JOUÉE INCOGNITO.

ACTEURS.

Monſieur BARDUS, père de Bilveſée.
BILVESEE, jeune Etudiant revenu de l'univerſité.
Monſieur ARGAN, père de Julie.
Madame ARGAN.
JULIE, ſa fille, promiſe à Mondor.
MONDOR, amant de Julie.
NERINE, ſuivante de Madame Argan.
MARTIN, valet de Bilveſée.
MERLIN, valet de Mondor.

La ſcène eſt à Berlin, dans une maiſon où demeurent pluſieurs familles.

L'ÉCOLE
DU
MONDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARTIN, NERINE.

Martin.

NE pourrai-je pas trouver à parler à quelqu'un de la maison, pour arranger les mesures qu'il nous faudra prendre pour faire notre révérence à M. Bardus ? Mais voilà Nérine qui vient tout à propos. (*à Nerine.*) Bon-jour, ma belle enfant, tu ne saurais croire combien j'ai été impatient de te revoir.

Nérine.

Pas tant qu'on le dirait bien ; car il y a deux jours que tu ès de retour de l'univérsité, & je ne t'ai point vu.

Martin.

Qui diable t'a dit que nous sommes ici depuis deux jours ?

Nérine.

Tout ſe ſait dans ce monde, mon pauvre garçon, & la curioſité des filles, qui veut être nourrie de nouvelles, en trouve ſur ſon chemin en les cherchant; quand Suzon, Marie, Chloé, Fanchon & Nanon ſont enſemble, elles raiſonnent du prochain, & chacune contant l'hiſtoire de ſon quartier, elles en forment enſemble l'hiſtoire de la ville; vois-tu, je ſais tout ce qui ſe paſſe.

Martin.

Tiens, puiſque tu ſais tout, je veux tout t'avouer, mais au moins ne décèle pas mon maître, car ſon père ne le lui pardonnerait jamais.

Nérine.

Je ſuis curieuſe, mais je ne ſuis pas méchante; je ne me mêle pas des fredaines de ton maître; tu ſens qu'il y a deux jours que M. Bardus ſon père l'attend pour le fiancer à ma maîtreſſe. Mais ſi je ſuis indifférente ſur M. Bilveſée, je ne le ſuis pas ſur ton ſujet.

Martin.

Diſtingue du moins le maître du valet; quand mon maître a étudié la nature & tout le ſavoir à l'univerſité, je n'ai penſé qu'aux moyens de te plaire; quand il a couru le grand chemin de la galanterie, mes penſées t'ont été fidèles, quand même je ne l'étais pas; & quand il vient ici ſe loger pendant deux jours chez l'officieuſe la Roche, je n'ai oſé ſortir, de crainte que ſon père ne me vît; auſſi ne ſuis-

je ici qu'en tremblant ; mais comme je ſuis en habit de voyage, & que mon maître veut rentrer aujourd'hui dans la maiſon paternelle, je ne riſque rien.

Nérine.

Je t'avoue que dans tout ce diſcours, je n'aime point cette Madame la Roche.

Martin.

Ma belle enfant, il n'y a rien de tel que la galanterie. Nous autres valets paſſerions pour mauſſades, ſi nous n'étions pas galans ; & quel honneur pour toi de dire que M. Martin t'a ſacrifié une kyrielle de belles qui ſe déſeſpèrent de ton triomphe !

Nérine.

Je ne ſuis pas de cet avis. Je veux moi de la fidélité de bon aloi ; je ſuis la très-humble ſervante des conquêtes que tu me ſacrifies. Monſieur Martin, Monſieur Martin, tu t'ès gâté à cette maudite univerſité ; je prévois que ton maître aura pris tous les vices de la jeuneſſe qu'il a fréquentée, & qu'au lieu de revenir ici bien ſavant, il n'arrivera que bien débauché.

Martin.

Et par quoi en juges-tu ?

Nérine.

Par le proverbe qui dit, tel maître, tel valet. Mais j'entends du bruit : c'eſt ton maître & le mien ; appelle Bilveſée, mais ſauve-toi.

SCENE II.

NERINE, M. BARDUS, M. ARGAN.

Bardus.

J'AVOUE que je ne comprends rien à ce retardement ; peut-être qu'épuifé par fes ftudieufes veilles, il s'eft attiré une maladie ; peut-être lui eft-il arrivé un malheur en chemin ; peut-être fes profeffeurs ont-ils voulu achever quelque cours de phyfique, ou quelque collège commencé, avant que de le laiffer partir. J'aurais dû envoyer à la pofte pour en favoir des nouvelles.

Argan.

Voici Nérine, que je vais charger de cette commiffion.

Nérine fort.

Monfieur, je vais y envoyer dans ce moment.

Argan.

J'entre dans votre inquiétude, & je comprends combien vos entrailles doivent être émues au moindre délai qui diffère l'arrivée d'un fils bien-aimé, d'un fils unique, d'un fils en qui vous avez mis toute votre efpérance.

Bardus.

Si je l'aime, j'ai bien raifon, il me reffemble, & il promettait beaucoup depuis fa tendre jeuneffe ; il favait lire & écrire à l'âge de huit ans ; il était doux

comme un mouton ; & à l'âge de quinze ans il avait déjà étudié tout le rabinage.

Argan.

Mais pourquoi l'avez-vous appliqué à une étude aussi ſtérile ?

Bardus.

Comment, ſtérile ! étude ſtérile ! bon homme, vous n'y entendez rien ; le rabinage donne une érudition profonde, & rien n'eſt plus beau dans une lettre ou dans un ouvrage, que la citation de quelques Rabins ; mais je ne borne pas mon fils à cette étude-là ; je lui ai fait étudier Cujas & Bartole, la métaphyſique, la phyſique, & la plus ſublime géométrie.

Argan.

Il me ſemble que la métaphyſique n'eſt pas une ſcience à laquelle on dût appliquer un jeune homme. C'eſt lui apprendre à faire l'hiſtoire chimérique d'un pays où jamais homme n'a habité ni n'habitera ; je ne condamne pas votre goût, mais les belles-lettres.....

Bardus.

Vas, vas, les belles-lettres ; cela eſt ſi commun, cela court par les rues ; ce ne ſont que des petits eſprits qui veulent plaire aux femmelettes qui s'y appliquent ; Virgile & Homère, & ſi vous voulez Cicéron même, n'étaient pas dignes de délier les ſouliers de Platon : & ce grand philoſophe, qui ignorait l'algèbre, était bien au-deſſous du ſavantiſſime & doctiſſime Leibnitz & de ſes diſciples.

Argan.

Je ne ſuis pas tout-à-fait d'accord avec vous ſur ce chapitre, & il me ſemble que les belles-lettres ſont tout-à-fait propres pour des gens qu'on deſtine au monde, & qu'on eſpère de mettre dans les grandes affaires. Pour qu'un jeune homme parle bien, il faut qu'il ſoit éloquent ; & pour nourrir ſa converſation, il faut que ſa mémoire ſoit meublée de tous les bons ouvrages anciens & modernes. Les belles-lettres donnent un vernis de politeſſe au diſcours, & comme l'art du monde eſt l'art de plaire, il eſt ſûr qu'un jeune homme qui a du génie réuſſira mieux en ſe parant de quelque bon mot d'Horace, qu'en débitant un théorème d'Archimède.

Bardus.

Mon cher ami..... J'en ſuis fâché..... Vous avez l'eſprit gâté par cette étude qui ne demande que du génie. Nous autres, nous mépriſons une application auſſi frivole ; nous ſommes les ſcrutateurs de la nature, & nous approfondiſſons les choſes, quand vous ne faites que gliſſer ſur leur ſuperficie. D'un côté par le calcul, & de l'autre par nos ſyſtèmes métaphyſiques, nous arrachons ce que l'auteur de l'univers voulait dérober aux hommes ; vous arrangez des mots, nous recherchons des vérités ; c'eſt-là le caractère des grands hommes, ils ſont amans paſſionnés des vérités, & ils ſont toujours occupés à en découvrir de nouvelles.

Argan.

Il me ſemble qu'après les avoir trouvées, & vos

géomètres & vos métaphyficiens ne s'accordent pas toujours fur les faits.

Bardus.

C'eft que les uns n'y entendent rien.

Argan.

Qui nous répondra donc de l'intelligence des autres ?

Bardus.

Les calculs & l'algèbre.

Argan.

Pour l'algèbre, j'efpère bien que vous ne l'aurez pas fait apprendre à votre fils.

Bardus.

Vous radotez, je crois ; je lui ai fait apprendre le latin, le grec, l'hébreu, le fyriaque, le copte & les Elémens du chinois, pour que fachant écrire en toutes ces langues, fa correfpondance en devienne plus utile à l'Etat.

Argan.

Je doute fort qu'une correfpondance copte puiffe être établie pour l'utilité du commerce ou de la politique de la Pruffe ; & je ne penfe pas même que l'algèbre puiffe être néceffaire, fi ce n'eft à quelque déchiffreur de vieux comptes, ou à quelque contrôleur de bordereaux.

Bardus.

Eft-il poffible de déraifonner à ce point ? ne vous apercevez-vous pas que notre Etat & le monde en général n'eft fi mal gouverné, que parce que tous ceux qui fe mêlent de politique font des ignorans qui ne

ſavent ni Euclide ni l'algèbre, & qui n'ont étudié ni le principe de contradiction, ni le corollaire de la raiſon ſuffiſante.

Argan.

Mon cher Bardus, votre grande ſcience vous fait extravaguer. Y penſez-vous bien ? gouverner l'Etat par l'algèbre ! Nous demandons à ceux qui doivent nous conduire, de la prudence, de la ſageſſe, de la pénétration & ſur-tout de l'équité ; que le ſouverain & ceux qui le conſeillent, ayant un ſincère attachement à la patrie, connaiſſent ſes maux en y remédiant, que fuyant également l'ambition & la faibleſſe, ils maintiennent les peuples en paix, ſans ſouffrir que la témérité des voiſins aviliſſe la majeſté de l'Etat ; que, renonçant à toute partialité, ils récompenſent la vertu & puniſſent le vice ſans égard à la perſonne ; & qu'enfin leur bonté ſoit toujours une dernière reſſource pour ces malheureux que la nature & la fortune ſemblent perſécuter à la fois. Faut-il de l'algèbre pour gouverner ou pour conſeiller de la ſorte ?

Bardus.

Oui, il en faut ; car les équations algébriques ſont les ſeuls chemins qui nous font voyager au pays de la vérité, où les conſéquences nous ſervent de ſtations pour nous conduire, elles rendent l'eſprit exact, & empêchent ceux qui connaiſſent cette ſcience toute divine, de ne jamais s'égarer ; vous feriez bien de mettre auſſi votre fille à l'algèbre.

Argan.

Argan.

Vous déſirez que je deſtine Julie au jeune Bilveſée ; mais je ne vois pas qu'ils aient beſoin d'algèbre pour engendrer.

Bardus.

Il en faut par-tout, & je me pâme d'aiſe en penſant quelle petite race de ſavans ils vont engendrer.

Argan.

Tout doucement ; je me ſuis engagé ſous condition que Julie conſentît à ce mariage ; mais ſi elle s'y oppoſe, je vous déclare que je ne ſerai point aſſez barbare pour l'y forcer, & qu'en ce cas, il faut renoncer à ce projet.

Bardus.

Quoi ! vous qui êtes le père, vous irez demander l'avis de votre fille pour la marier ? n'êtes-vous pas le maître dans votre maiſon ? Quelle plaiſante complaiſance pour votre fille ! ma foi, mon fils épouſera qui il me plaira de lui donner pour femme.

Argan.

Si je fais cas de la philoſophie, ce n'eſt pas de celle qui s'exerce en vaines ſpéculations, mais de celle qui pratique une bonne & ſaine morale. Si la nature nous a donné des droits ſur nos enfans, elle n'a pas voulu que nous en abuſions : nous ſommes leurs premiers amis & non pas leurs tyrans. Julie eſt bien élevée, elle n'a aucune inclination vicieuſe, elle eſt en âge de raiſon ; ainſi c'eſt à elle à ſavoir ſi elle

pourra ſe réſoudre à paſſer toute ſa vie ſous les lois de votre fils, ou ſi elle y répugne; les mariages forcés ont fait ſouvent perdre leur innocence à de jeunes cœurs nés vertueux; le ciel me préſerve de devenir le complice des crimes qu'un malheureux mariage forcerait ma fille de commettre.

Bardus.

Voilà de la morale bien à propos! quoi! mon fils jouïra après mon décès de ſix mille bons écus de rente! il n'y a perſonne ici qui en ait autant.

Argan.

Faut-il donc toujours courtiſer les plus riches?

Bardus.

Je crois que vous penchez pour ce Mondor, pour cette cervelle vide, qui cite à tout propos & ſon Virgile & ſon Boileau, & mademoiſelle Julie, ſi j'en dois croire la médiſance, prend dans ſes leçons de l'ame, des ſentimens, des entrailles, & tout ce maudit jargon que vos beaux eſprits débitent, & où je n'entends & ne veux jamais entendre rien.

Argan.

Ne vous échauffez pas; votre bile eſt facilement émue pour une bile philoſophique. Je vous l'ait dit, & je le répète, je ne ferai point contraire aux vœux de votre fils; mais je ne forcerai pas non plus ma fille. Tout ce que je peux faire pour votre ſervice, c'eſt de lui parler & de la préparer à l'arrivée de Bilveſée; & comme rien ne preſſe, il faut qu'ils ſe connaiſſent avant que de s'épouſer. Vous m'avez

dit d'ailleurs que le mariage ne devait ſe conſommer qu'au retour de votre fils de ſes voyages.

Bardus.

Bon cela ! mais fiançons-les toujours.

Argan.

Je vais de ce pas parler à Julie & conſulter ma femme, & ſi Bilveſée arrive, vous pouvez le leur amener. (*Il ſort.*)

SCENE III.

Bardus.

VOILA un bon homme ; mais c'eſt le portrait de tout ce monde qui rampe ſur la ſurface de ce plat univers ; nous que la philoſophie élève juſqu'à l'Empirée, à peine les apercevons-nous, & leur faible raiſon & la ſtérile morale dont ils ſe parent, enflent leur amour-propre, & leur font accroire qu'ils nous valent. Graces aux ſoins que j'ai pris de l'éducation de mon fils, ce ſera bien autre choſe ! Attendez, Newton, Leibnitz & vous ſubtil Mallebranche, je vous prépare un rival qui vous ſurpaſſera tous. Mais, qui voilà ?

SCENE IV.

BARDUS, MARTIN.

Bardus.

AH ! te voilà, Martin ! où eſt ton maître ?

Martin.

Monſieur, nous arrivons fort haraſſés du voyage, & monſieur votre fils demande la permiſſion de vous préſenter ſes reſpects.

Bardus.

Quels complimens ! qu'il entre.

Martin.

Monſieur, dans le moment. (*Il ſort.*)

Bardus.

Il eſt reſpectueux & rempli d'attentions pour ſon père, c'eſt ce qu'on appelle un fils bien élevé.

SCENE V.

BARDUS, BILVESEE, MARTIN.

Bardus.

APPROCHE, unique eſpérance de ma famille, image de ton père ! Oh ! mon cher fils, que je t'embraſſe ! (*Ils ſe baiſent.*) Hé bien, comment vont les monades ?

Le fils a l'air embaraſſé.

Martin, d'un air complimenteur.

Monſieur, elles ſont vos très-humbles ſervantes.

Bardus à Martin.

Ce n'eſt pas à toi que je parle.

à ſon fils.

Comment vont les monades ?

Bilvesée.

Mon père, elles sont toujours comme elles étaient, fort estimées.

Martin.

Oh ! oui, monsieur, nous les estimons beaucoup.

Bardus.

Mais en as-tu fait tout le cours dans tes études ?

Bilvesée.

Mon père, les monades.....

Martin.

Les monades, monsieur, sont prodigieusement renchéries.

Bardus.

Que veux-tu dire, les monades sont renchéries ! je n'y comprends rien.

Bilvesée.

C'est que, mon père....

Martin.

C'est que, monsieur, on nous les voulait vendre trop cher.

Bardus.

Qu'est-ce à dire ?

Bilvesée.

C'est que monsieur le professeur les vend plus cher.

Martin.

Oui, monsieur. La pièce en est renchérie au point que nous n'avons pu en acheter.

Bardus.

Je ne prétens point plaisanter. Le docteur Difu-

cius mon ami m'a bien promis de t'inſtruire & de t'initier dans nos myſtères métaphyſiques. N'a-t-il point encore répondu à un ouvrage aſſez mauvais, où l'on réfute ſon ſyſtème ?

Martin.

Monſieur, il eſt encore à la citation de ſes vingt-quatre premiers volumes in-folio, & il a bien des *corcollaires*, des *théorimènes* & des ar... des ar... des *agrémens* à arranger.

Bardus à Martin.

Ce n'eſt pas à toi, faquin, que je parle, c'eſt à mon fils.

Bilveſée.

Monſieur, il travaille beaucoup ; & mademoiſelle ſa fille m'a dit qu'il eſt toujours occupé à refuter quelqu'un.

Bardus.

Avoir été deux ans à Halle ſans ſavoir l'hiſtoire de toutes les réfutations qui s'y font !

Bilveſée.

C'eſt, mon père, que j'ai toujours été appliqué à l'étude, & que hors mes leçons, je n'ai pas ſu ce qui ſe paſſait, hors ce que m'ont appris vos lettres.

Martin.

Oh ! Monſieur, nous avons toujours étudié avec une aſſiduité....

Bardus.

Tu auras pris les leçons de la fille au lieu de

prendre celles du père; de ce grand homme, de l'honneur de l'Allemagne & de l'humanité.

Bilvefée.

Je vous affure, mon père, que j'ai bien fuivi vos inftructions, & que j'ai écrit tous mes collèges.

Martin.

Oui, monfieur, toute notre fcience eft par écrit dans notre valife, quand nous l'en aurons retirée, vous trouverez à qui parler, car nous fommes ferrés à glace; oh, le plaifir que vous auriez eu de voir foutenir à M. votre fils des thèfes! Oh! nous avons de la réputation; c'eft prodigieux; il faut l'avoir vu pour le croire.

Bardus.

J'en fuis bien aife. Or çà, mon fils, comme j'ai tourné mes plus tendres foins vers toi, je n'ai pas penfé feulement à te faire étudier; mais je t'ai choifi une femme belle, jeune & aimable, un peu coquette, avec laquelle je veux te fiancer, & que tu épouferas en revenant de tes voyages, je veux t'emmener cet après-midi pour te préfenter à la famille; & j'efpère que tu feconderas mes vues; car par-deffus tout ce que je t'ai dit, elle eft riche.

Bilvefée fait une profonde révérence.

Mon père......

Bardus.

Tu en feras bientôt une nouvelle philofophe.

Bilvefée.

Mon père.....

Bardus.

Et ma maiſon ſeule vaudra toute une académie des ſciences.

Bilveſée.

Mon père. . . . . L'honneur & la ſatisfaction, du plaiſir, que fait le reſpect du contentement. . . . .

Bardus.

Tu l'épouſeras au retour de tes voyages. Je ſuis à diner chez mon ami Fabricius, où je prétends que tu me ſuives ; mais je vais chercher un ouvrage manuſcrit que j'ai compoſé en latin, dont je lui ai promis la lecture. *(Il ſort.)*

Bilveſée.

Mon père, je vous obéirai.

SCENE VI.

BILVESEE, MARTIN.

Bilveſée.

QUE le diable l'emporte ! Tous les cent mille millions de démons ont-ils jamais vu dans les abymes les plus profonds des enfers un pédant plus inſupportable ! Ventre-ſaint-gris, la Jaquelote, la Matelote, le Pont-neuf. Je n'ai ſû que lui répondre quand il me parlait de ces diables de monades.

Martin.

C'eſt que, mon cher maître, il aurait fallu plus étudier que nous n'avons fait ; je vous l'avais bien

dit, qu'en courant les rues toutes les nuits, en buvant le jour, en débauchant les filles lorſque nous avions perdu notre argent au jeu, nous ſerions mal reçus dans la maiſon paternelle.

Bilveſée.

Cela va encore aſſez bien, mais ce bingre de pédant m'embarraſſe ; il me met à la torture avec ces diables de monades.

Martin.

Je vous ai tiré d'affaire comme j'ai pu.

Bilveſée.

Mais s'il me parle ſeul, je ſuis perdu.

Martin.

Nommez-moi un livre qui traite de ces choſes-là, je vous l'acheterai, & vous l'étudierez.

Bilveſée.

Nous n'avons pas le ſou. Ah ! morbleu, quelle vie !

Martin.

Vous avez mangé votre dernier écu chez Madame la Roche, & cette maudite Caroline vous a mis à ſec.

Bilveſée.

Par la mort, ſi tu parles de Madame la Roche, je t'étrangle.

Martin.

Ah ! Monſieur, je n'aurai garde, car votre père veut vous marier.

Bilveſée.

Qu'en dira Adélaïde, Chloé, Céphiſe, Mélanide, & Morgane pour laquelle je fis cette élégie ?

Martin.

Elles s'en défefpéront, les pauvres créatures ; car où trouveraient-elles un cavalier qui pût vous remplacer ?

Bilvefée.

Je crois que tu railles, maraud ; je vaux bien les autres, & jamais femme ne m'a réfifté.

Martin.

Il y a femme & femme, Monfieur ; celles auxquelles vous vous êtes adreffé n'ont pas été plus cruelles envers le public qu'envers vous ; mais fi vous attaquiez de ces vertus là, de ces groffières vertus, vous trouveriez à qui parler.

Bilvefée.

Vas, mon pauvre garçon, il n'en eft point de telles pour moi dans le monde.

Martin.

Il y a cependant une certaine Nérine qui s'eft gendarmée contre moi depuis que je la connais.

Bilvefée.

Belle comparaifon, d'un faquin comme toi à un garçon de mon efpèce.

Martin.

J'en conviens, Monfieur ; mais nous avons auffi notre mérite ; & au fcrutin des femmes, fouvent les valets font préférés aux maîtres.

Bilvefée.

Sera-t-il bientôt temps de fuivre mon père ?

Martin.

Je crois que vous êtes déjà amoureux de votre future; voilà les empressemens & les désirs qui me font croire que votre imagination est déjà échauffée.

Bilvesée.

Le fat! comment peux-tu me croire amoureux, moi qui n'aime que le changement & la gloire d'attacher à mon char beaucoup de beautés enchainées dans mes fers?

Martin.

Il faut cependant se fixer une fois.

Bilvesée.

La prendre, manger son bien avec ses rivales, & s'en séparer quand on l'a ruinée radicalement.

Martin.

En vérité, ce projet n'est pas honnête. N'avez-vous pas honte, Monsieur, de préméditer le malheur d'une personne qui ne vous a jamais fait aucun mal? vous étiez si bon en partant d'ici; fallait-il vous envoyer à l'université, où le mauvais exemple, une dissipation continuelle, une licence sans bornes.....

Bilvesée.

Tais toi, maraud; par tous les milliards de diables, a-t-on jamais vu un faquin plus impertinent? jour de Dieu! si tu raisonnes encore de la sorte, que Belzébuth & Astaroth m'emportent si je ne t'étrangle. Suis-moi, il est temps de joindre mon père.

Martin.

Ceci finira mal, ou pour lui ou pour moi.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE *et* NERINE.

Julie.

NON, je ne faurais qu'y faire. Je lui facrifierai tout, mon amour & ma vie.

Nérine.

Mais, Mademoifelle, vous vous preffez trop, vous connaiffez votre père, il eft doux, il eft bon; il ne vous contraindra pas affurément. Quand il vous parlera de Bilvefée, vous n'avez qu'à lui dire qu'il ne vous plait point, & que votre cœur eft pour Mondor.

Julie.

Si mon cœur a des faibleffes, c'eft à ma raifon de les vaincre; un père auffi refpectable, auffi bon que le mien, a droit de tout prétendre de fes enfans, & je fuis fûre qu'en fuivant fes volontés, je ne m'égarerai jamais, & je m'abandonnerai toujours en aveugle à fa direction.

Nérine.

Voilà de beaux fentimens, Mademoifelle, ils font dignes des héroïnes les plus illuftres; mais laiffons-là, je vous prie, le ftyle héroïque, & parlons bourgeoifement d'un mariage qui doit faire le fort de votre vie.

Je ne veux point que vous deveniez Madame l'étu-diante : un mari qui va voyager & qui ſe ſait attendre, mérite qu'on le plante-là, & ce Mondor me parait vous convenir bien autrement ; c'eſt un fruit mûr, l'autre eſt encore vert.

Julie.

Ce ne ſerait point ſon voyage qui m'obligerait à le refuſer, ſi je prenais cette réſolution.... mais je déſeſpérerais mon père.

Nérine.

Ah ! ce pauvre Mondor ! il en mourra. Vous allez lui percer le cœur d'un poignard ! ma bonne maîtreſſe, ma chère maîtreſſe, vous ne déſeſpérerez pas ainſi le plus aimable cavalier de Berlin.

Julie.

Que veux-tu que j'y faſſe ?

Nérine.

Que vous avouiez reſpectueuſement à votre père, que vous aimez Mondor, & que vous le demandez pour votre mari.

Julie.

S'il s'en fâchait, je ſerais inconſolable.

Nérine.

Votre père vous aime trop, Mademoiſelle, pour s'en fâcher ; la choſe eſt trop raiſonnable... mais voilà Mondor lui-même.

SCENE II.

JULIE, NERINE, MONDOR.

Mondor.

OH ! dieux ! ſerait-il vrai, madame, on dit que je dois vous perdre à jamais ?

Julie.

Monſieur, Nérine m'a rapporté une converſation que mon père a eue avec Monſieur Bardus ; & elle dit qu'il me deſtine au ſieur Bilveſée.

Mondor.

Et vous y conſentez, Madame ?

Julie.

Mon père ne m'en a point parlé encore ; & vous ſavez, Monſieur, que le devoir des filles ne leur laiſſe de mérite que leur obéiſſance.

Mondor.

Quoi ! vous conſentiriez à mon malheur, & vous vous en rendriez la complice ; vous allez me perdre, Madame ; ma raiſon, ma vertu, rien ne réſiſtera contre ce coup ; votre beauté que j'adore, vos vertus auxquelles j'élève des temples, ſont les auteurs de mon amour ; tout indigne que je ſuis de vous poſſéder, j'ai oſé élever mes vœux à ce bonheur ſuprême. J'ai eſpéré ! ah ! qu'on ſe perſuade facilement ce que l'on déſire ! je n'ai vu, je n'ai ſenti, je n'ai reſpiré, je n'ai vécu qu'en vous, & je perds dans ce moment affreux,

ma maîtresse & ma vertu même; car, madame, tout le respect que je vous dois ne pourra m'empêcher de tirer vengeance de l'heureux mortel qui me supplante. Qu'ai-je à perdre après vous avoir perdu? La vie me sera à charge, & la mort est le seul bien que je désire.

Il reste dans l'abattement d'une profonde tristesse.

Julie.

Mondor, si mon sort dépendait de moi-même, nos destins seraient unis pour jamais: votre esprit, vos vertus, & vos talens réparent en vous l'injustice que vous a faite la fortune; ce ne sont pas les biens que je désire; je trouverais tous mes vœux satisfaits en vous appartenant, & je vous le répète: si mon cœur a quelque faiblesse à se reprocher, c'est de vous avoir aimé. Entendre applaudir son amant par toute la terre, sentir une inclination que la raison appuie, s'y voir entraîner malgré soi; c'est ce qui m'est arrivé. Mais souffrez que dans le temps que je vous fais l'aveu de ma faiblesse, je vous fasse connaitre l'empire qu'une fille peut avoir sur ses passions. Apprenez donc que je suis prête d'étouffer tous ces sentimens, quand même cet effort devrait me couter la vie; pour me soumettre aux volontés de mon père; que c'est de lui & de ma mère que vous devez m'obtenir; que je vous préfère à tout l'univers, mais que je vous sacrifie à ma vertu.

Mondor.

A-t-on jamais vu une plus belle ame dans un corps plus accompli? Madame, vous me confondez, vous redoublez mon amour, vous le poussez à un

excès, que je ne ſaurais vous exprimer; je vous adore, & je vous perds! non : je vais mettre tout en uſage, je vais faire les derniers efforts, je vous demanderai à Madame & Monſieur Argan....

Nérine.

Je ne vois qu'un obſtacle à tout ceci.

Mondor.

Et quoi?

Nérine.

Le manque de richeſſes.

Mondor.

Quoi! ces vils dons de Plutus?

Nérine.

Ils entrent pour beaucoup en compte chez Madame Argan, & c'eſt le point capital auquel il faut penſer.

Mondor.

Je fonde toutes mes eſpérances ſur la généreuſe Julie; ſans elle je ſuis perdu.

Julie.

Je ferai tout ce que mon honneur me permettra de faire pour vous; mais tâchez de gagner ma mère.

Nérine.

J'entends du bruit, ſortez, de crainte qu'on ne vous trouve enſemble.

Mondor, en ſortant.

Oui, belle Julie, votre cœur eſt mon ſeul bien, mon Dieu tutélaire; ſi j'eſpère, ce n'eſt qu'en vous.

SCENE

SCENE III.

JULIE, NERINE, *et pûis* MAD. ARGAN, *qui arrive indolemment.*

Nérine.

VOILA votre mère, je vais lui parler de nos affaires.

Julie.

Garde-t'en bien.

Nérine.

Je la connais, laiſſez-moi faire, il faut la préparer. *à Mad. Argan.* Votre migraine, Madame, n'eſt pas encore diſſipée ?

Mad. Argan.

Ah ! mon Dieu, les maux viennent en poſte, mais ils ne s'en vont pas de même ; & quand on ſe dorlote bien, encore n'eſt-ce qu'au petit pas qu'ils nous quittent ; cette malheureuſe ſentinelle du coin de notre rue m'enterrera un de ces jours avec ſon : *qui vive ?* continuel .... Un fauteuil, ma mie, un fatueil.

Nérine l'apporte, & elle s'y place nonchalamment.

Mad. Argan.

A-peine puis-je me ſoutenir.

Nérine.

On dit, Madame, que vous aurez une viſite aujourd'hui.

Mad. Argan, à Julie d'une voix aigre.

Tenez-vous droite. *à Nérine.* Oui, le fils de Mr. Bardus eſt arrivé de l'univerſité. *à Julie aigrement.* Renverſez davantage les épaules. *à Nérine.* Et il doit venir chez moi.

Nérine.

On dit qu'il doit épouſer Mademoiſelle votre fille, & vous ne voudrez pas, ſans doute, qu'elle devienne Madame l'étudiante, cela ſerait trop ridicule.

Mad. Argan.

Et pourquoi ? il lui faut un mari, & tant lui vaut celui-là qu'un autre.

Nérine.

En vérité, Madame, vous badinez, car vous ne voudriez jamais avoir un beau-fils frais émoulu du collège, & ce monſieur Bardus toujours à vos trouſſes avec ſon grec, ſon latin, & ſa philoſophie, dont il perſécute toute la ville.

Mad. Argan.

Ah ! il eſt ſi ſavant !

Nérine.

Dernièrement en venant chez monſieur votre mari, il me rencontra ſur l'eſcalier, & me demanda ſi je ne ſavais point quel artiſan feſait les meilleurs inſtrumens de géométrie ? Je lui dis que je l'ignorais abſolument. Ah ! ma chère enfant, me dit-il, il n'y a point de ſalut hors de la philoſophie ; la recherche de la vérité fait notre bonheur, il faudrait que tu t'y appliquaſſes. Je lui fis la révérence, & lui dis que

j'étais fort sa servante & qu'il fallait aller chez mon maître, sur quoi sa conversation m'a poursuivie, en un jargon baroque, jusqu'à ce qu'il me perdit de vue.

Mad. Argan.

Et que contait-il ?

Nérine.

Ah ! ma foi, je ne sais, madame ; il parlait du vide, d'horreur, & de nature : je ne sais quelles sottises ce sont ; mais ce qui est plus vrai, c'est que tous ces livres qu'il prétend écrire, c'est son gros professeur qui les compose.

Mad. Argan.

Mais que cela fait-il ? on ne peut pas tout faire seul . . . . . il a de l'argent, & cela mettra Julie à son aise.

Nérine.

Est-ce l'argent, madame, qui rend les mariages heureux ?

Mad. Argan.

Sans doute. Lorsqu'on me proposa d'épouser mon mari, je demandai d'abord combien de revenus il avait ; & je ne l'aurais point pris assurément, si après avoir bien calculé, je n'eusse trouvé, compte fait, que je pouvais vivre plus à mon aise que madame de la Tribaudière, dont l'équipage n'est pas aussi beau à beaucoup près que le mien ; que madame la Crusade qui mange très-mal, comme on sait ; & que madame Turton, qui ne joua jamais aussi gros jeu que moi.

Nérine.

Mais, madame, votre mari a tant de belles qualités qui....

Mad. Argan.

Chanſons! On vit bien des belles qualités d'un homme! il faut boire & manger, ma mie, & ſurtout avoir toutes ſes commodités; car ce n'eſt pas vivre que de ſe conſumer dans les fatigues! Oh! les ſottes gens qui penſent autrement! graces au ciel, j'ai toujours effacé toutes les femmes de mon quartier, il y en a qui en ont pris la jauniſſe de rage, & elles ſentent à leur grand dépit ce que nous valons.

Nérine.

Je rêve à ce mariage de votre fille, & il me vient une idée... Ce monſieur Mondor eſt charmant & aimable, il vous accommoderait ſans doute mieux que Bilveſée.

Mad. Argan.

Mais il n'a pas de quoi vivre. Il eſt gueux comme un poëte.

Nérine.

Ces gens qui ont tant d'eſprit font fortune ſouvent. *à Julie.* Allons donc, mademoiſelle.

Julie.

Oui, ma mère, il eſt plein de reſpect pour vous.

Mad. Argan.

Que me fait ſon reſpect?

Julie.

Il vous amuſe par les plus jolis contes.

Mad. Argan.

Mais il ne ſait pas ſeulement jouer au cavagnole.

Julie.

Il fera tout pour vous plaire.

Mad. Argan.

Va, petite morveuſe, ne me romps pas la tête avec tes importunités. Je vois ton père, retire-toi.

SCENE IV.

MONSIEUR ARGAN, MADAME ARGAN, *qui reſte dans ſon fauteuil & ſalue légèrement ſon mari.*

Mad. Argan.

EH bien ! qu'eſt-ce, mon petit cœur ?

Mr. Argan.

Je viens vous parler d'une affaire qui regarde notre fille ; Monſieur Bardus nous la demande pour ſon fils.

Mad. Argan.

Il eſt riche ; voilà tout ce qu'il faut. Il y a long-temps que je viſais Bilveſée pour lui donner ma fille ; cette nigaude ne le vaut pas.

Mr. Argan.

Je le trouve très-bien, & je ſuis fort content d'avoir une fille auſſi raiſonnable.

Mad. Argan.

Raiſonnable, raiſonnable ? une fille raiſonnable ! ah ! Monſieur, c'eſt bien elle ! raiſonnable ? raiſon-

nable ? elle qui veille jufqu'à minuit aux redoutes, & qui foupe à dix heures les jours d'opéra....

Mr. Argan.

Il n'y a aucun mal à cela. Voulez-vous qu'une jeune fille ait les paffions d'une vieille femme ?

Mad. Argan.

Il eft vrai qu'on devient vieille, vous m'avez prife jeune, mon petit mouton ; je ne faurais qu'y faire ; il faut que tu me gardes comme je fuis.

Mr. Argan.

Je ne vous ai rien reproché fur votre âge, & je vous dis uniment & fimplement, qu'une fille de dix-huit ans ne peut pas être affife toute la journée, & qu'il y a des plaifirs qu'on peut lui permettre.

Mad. Argan.

Des plaifirs qui font d'horribles fatigues ; j'ai été une fois dans ma vie à ces fpectacles, mais j'en jure bien, qu'on ne m'y rattrapera pas ; j'en ai été malade à mourir, à ne pouvoir quitter le lit en trois femaines. Ces fatigues monftrueufes tuent le monde ; il faut qu'à neuf heures trois quarts je fuis endormie, fans quoi je ne pourrais pas vivre, & ma fille eft toute autre ; elle tient de vous, auffi je l'appelle toujours votre fille ; mais mon fils le lieutenant, le pauvre garçon, c'eft-là mon image ; c'eft mon efprit, c'eft mon ame toute crachée.

Mr. Argan.

Je n'entre point dans ces difcuffions-là ; que les enfans reffemblent au père, ou qu'ils tiennent tout

de la mère, c'eſt la même choſe, pourvu qu'ils ſoient honnêtes-gens.

Mad. Argan.

Ce pauvre petit Chriſtophe, il monte la garde une fois tous les huit jours ; on va le ruiner à cette garniſon ! je lui ai envoyé de mon bon café, & du thé de la Chine, & les reſtes d'une jolie étoffe pour ſervir à une robe de chambre, & un bon lit de duvet ; ce pauvre enfant, il n'oſe pas ſe déſhabiller quand il a la garde ; penſez un peu, mon petit mouton, reſter habillé toute une nuit !

Mr. Argan.

Il faut qu'il faſſe ſon devoir, & qu'il ſe rende digne du rang qu'il occupe ; & vous le gâtez, ma femme, en le rendant mou & efféminé.

Mad. Argan.

Oui, je gâte le pauvre Chriſtophe, parce que je ne veux pas qu'il meure ; je vous dirai encore que j'ai payé les dettes qu'il a été obligé de faire.

Mr. Argan.

J'ai de ſes nouvelles ; il eſt débauché, & vous le fortifiez dans tous ſes vices.

Mad. Argan.

Mon petit mari, je vous dirai que j'ai un deſſein : je voudrais le placer en Hollande ; ma ſœur qui eſt mariée à un bourguemaître de Rotterdam, me promet de lui obtenir une Compagnie.

Mr. Argan.

Voilà ce que je ne ſouffrirai jamais, ma femme ;

nous tenons tous à la patrie ; c'eſt à elle que nous nous devons, & c'eſt elle que nous devons ſervir. Qui la défendrait, ſi nous lui refuſions nos bras ? il ne nous eſt permis de ſervir ailleurs, que lorſque la patrie nous renonce pour ſes enfans, ou lorſqu'on refuſe de nous employer.

Mad. Argan.

Mais ce ſervice-ci eſt ſi ſévère ; il a tant d'exactitude ! & l'on dit qu'en Hollande chacun y fait ce qu'il veut.

Mr. Argan.

De-là vient que les officiers ſervent ici avec honneur & ſe comblent de gloire ; & que les autres y perdent la réputation, parce qu'ils ne ſont point diſciplinés ; encore un coup, ma femme, je n'y conſentirai jamais ; un évaporé comme mon fils doit ſe corriger de ſes fredaines dans les emplois ſubalternes, pour que, s'il parvient à un plus haut grade, il y porte un eſprit mûr & des connaiſſances ſolides : mais pour en revenir à Julie, vous voulez donc....

Mad. Argan.

Je veux, Monſieur, qu'elle épouſe Bilveſée.

Mr. Argan.

Vous ne lui en avez point parlé ?

Mad. Argan.

Cela n'était pas néceſſaire.

Mr. Argan.

Si fait, cela l'eſt, & je vais ſur l'heure la preſſentir ſur ce ſujet. *(Il ſort.)*

SCENE V.

MADAME ARGAN *seule.*

PAUVRE mari, c'eſt à moi de te conduire, car, graces au ciel, je ſuis maîtreſſe dans ma maiſon ; il m'en coûte aſſez. Quels ſoins ! quelles peines ! mais enfin il faut pourtant faire ſon devoir ; ma fille aura le mari que je lui donnerai ; & mon fils, je prétends en faire ce que je veux, malgré que...

SCENE VI.

MAD. ARGAN, NERINE.

Nérine.

MADAME, il y a là-bas un étranger qui demande à vous parler ; il a toute la mine de notre étudiant ; monſieur Mondor vous demande en même temps un moment d'audience.

Mad. Argan.

Qu'ils entrent. Mon Dieu, que d'importuns dans le monde ! Quel fardeau qu'un ménage ! une fille à marier fait plus de bruit dans une maiſon qu'un ſabbat de chats ſur les gouttières, & ces jeunes muguets qui accourent de tous côtés ! ah ! je voudrais qu'elle fût déjà mariée.

SCENE VII.

MAD. ARGAN, BILVESEE, MONDOR, NERINE.

Bilvesée à Nérine en entrant.

VIENS çà, ma petite pouponne, mon petit gibier d'université, ma foi c'est dommage que je n'ai pas étudié chez toi.

Nérine.

C'est à ma maîtresse, Monsieur, qu'il faut vous adresser, je crois que vous courtiseriez toute la maison.

Bilvesée.

Ce ne serait pas tant mal, ma mie . . . *il approche de madame Argan & lui dit d'un ton précieux.* Je bénis le jour, ce jour que j'ai tant souhaité, ce jour qui s'est si fort fait attendre, le plus beau jour de ma vie. Oh ! rare & gentille merveille, où j'ai le bonheur de voir en personne ce bel astre dont la renommée a répandu l'éclat des charmes dans toute notre université. Oui, Mademoiselle, vos divins attraits font tant de bruit, qu'on ne sait si l'on doit vous comparer à la belle Hélène, à Rosemonde, ou à la belle Madelone. Banise n'était pas digne de vous délier les souliers, & le prince Scandor, en vous voyant, aurait fait une infidélité à sa princesse.

Mondor fait de terribles éclats de rire.

Bilvesée continue.

C'est apparemment votre bouffon, Mademoiselle, que ce rieur ?

Mad. Argan.

Monſieur, vous vous trompez.

Bilveſée.

Oui, ma princeſſe, ſi ce rieur ne m'eût interrompu, mon compliment aurait été plus long. Vous y perdez beaucoup.

Mad. Argan.

Monſieur. . . . . .

Bilveſée.

J'ai paſſé pour le plus galant de toute l'univerſité.

Mondor rit encore.

Bilveſée.

Il rit encore ! . . . & vous aurez l'époux le plus couru & le plus recherché de Halle.

Mad. Argan.

Monſieur, vous vous. . . . .

Bilveſée.

Qui avait toutes les bonnes fortunes qu'il deſirait.

Mad. Argan.

Monſieur. . . . . .

Bilveſée.

Et qu'il vous ſacrifie.

Mondor rit.

Bilveſée.

Quel maudit rieur, ſacrebleu !

Mad. Argan.

Vous vous trompez, monſieur, je ne ſuis pas Julie.

Bilvefée.

Quoi, vous n'êtes pas Julie! je vous plains; qui diable êtes-vous donc?

Mondor, d'un ton ironique.

Parlez, monfieur, avec plus de refpect à madame Argan, & fachez, monfieur, que dans d'honnêtes maifons le jargon de brelans ne convient point.

Bilvefée.

En vérité, madame.... c'eft que vous êtes fi belle.... & on peut bien s'y méprendre.... Les filles d'aujourd'hui ne fe diftinguent plus des femmes.

Mondor.

Quel langage! a-t-on jamais parlé fur ce ton-là dans la bonne compagnie!

Mad. Argan.

Qu'on appelle Julie. *à Bilvefée.* Il faut, monfieur, que je vous la préfente.

Mondor à part.

Ah! j'enrage.

Bilvefée.

Si elle vous reffemble, ce fera la feconde merveille du monde.

Mad. Argan.

Oui, je me fuis toujours bien confervée, & comme j'étais jeune encore, je n'allais jamais au foleil fans mafque. J'ai encore des jours où je pourrais effacer ma fille fi je voulais m'en donner la peine; mais c'eft un travail affreux que de fe moutonner, & i faut tant de foins pour l'ajuftement!

SCENE VIII.

MAD. ARGAN, BILVESEE, MONDOR, JULIE.

Mad. Argan.

APPROCHEZ, ma fille, voilà votre prétendu.

Bilvesée.

Oui, divin rejeton d'une angélique tige, oui j'aurai l'honneur de vous époufer. Ah! que vous êtes belle! Le diable m'emporte, je fuis déjà tout amoureux comme fi je vous avais connu il y a dix ans. Ha, ha, ... Elle en rougit; quelle pudeur! Je n'aurais ma foi pas cru en trouver autant.

Julie.

Monfieur, je n'entends rien à ce langage.

Bilvesée voulant lui paffer la main fous le menton, elle fe retire.

Vous êtes fi aimable, que je voudrais que nous commencions par la conclufion du mariage.

Mondor bas.

Il m'excède & je ne puis plus me taire. *Haut.* Ecoutez, monfieur l'étudiant, tant que vous n'avez parlé qu'à madame Argan, j'ai fu me contraindre; mais fi vous le prenez fur le ton fottifier avec mademoifelle, apprenez que ce fera à moi à qui vous trouverez à parler.

Julie à Mondor.

Pour l'amour de Dieu, contraignez-vous!

Bilvesée.

Savez-vous bien, monsieur le bouffon, que j'ai été le plus renommé étudiant de l'université; & que j'en ai bien battu & blessé d'autres, plus forts & plus adroits au fleuret que vous n'êtes.

Mondor.

Savez-vous bien, monsieur l'impertinent, qu'on vous mettra dehors si vous continuez ainsi.

Bilvesée.

Me mettre dehors....! Cela serait plaisant, mon père loge dans la même maison! ah! sacrebleu, Kyrielle de démons, Sainte Barbe.

Mondor.

Ce ne seraient pas vos juremens qui m'intimideraient, si......

Julie dans un grand embarras, court auprès de sa mère.

Bilvesée.

Jour de Dieu! si j'avais ici mes gands à la suédoise, mes pistolets de pandours, & ma grande épée d'Artémise.

Mad. Argan d'un ton dolent.

Mon Dieu, quel bruit faites-vous là-bas?

Mondor.

En un mot comme en cent, je ne vous crains guères, ni votre personne ni votre épée; mais je sais les respects & les égards que je dois aux personnes où je me trouve; & apprenez de votre côté à vous contraindre, au moins pendant le temps où vous y êtes.

Bilvefée.

Ah ! tu as peur. Ah ! le fcélérat ! Ah ! l'infame !

Il lui faute au collet, Mondor fe defend, & ils fe pouffent d'un côté du théâtre à l'autre.

Mad. Argan toujours dolemment.

Hola ! hola ! au fecours, quelqu'un, quelqu'un.

Julie court avertir fon père.

La foubrette veut les féparer. Ah ! quel bruit, . . . hé, hé. Mais paix donc, mais paix donc.

Ile fe lève.

SCENE IX.

MR. ARGAN, NERINE.

Pendant cette fcène, Bilvefée & Mondor en jouent une muette, en fe menaçent, & Julie conjure Mondor du gefte pour qu'il fe modère.

Mr. Argan.

QU'EST-CE que ceci, Meffieurs ? a-t-on jamais vu des honnêtes-gens en venir à ces extrêmités ? comment dans ma maifon, en préfence de ma femme & de ma fille !

Mondor fâché. Bilvefée d'un ton grivois.

Monfieur, il m'a faifi. . . Monfieur, ce faquin veut d'une façon indigne . . . . m'apprendre à vivre.

Mr. Argan.

Mais ne parlez donc pas en même temps. Julie, dites-moi, qu'eſt-ce ? d'où vient leur querelle ?

Julie.

Mon père, ce monſieur Bilveſée eſt extrêmement groſſier.

Bilveſée.

Comment, belle tigreſſe, charmant ſcorpion, vous m'accuſez ?

Mondor.

Monſieur, vous me connaiſſez depuis long-temps, & j'oſe croire que vous me jugez incapable de tels procédés.

Bilveſée.

C'eſt un poltron.

Mr. Argan.

Qu'eſt-ce donc que ceci ?

Julie.

Ah ! mon père, il a pouſſé Mondor à bout.

Bilveſée.

Taiſez-vous, mon cœur, vous ne ſavez ce que vous dites.

Mad. Argan.

Mon Dieu, qu'on les ſépare ! qu'on les ſépare !

Mr. Argan.

Allons dans l'autre appartement examiner ceci à notre aiſe.

Mad. Argan conduit Bilveſée, & Mr. Argan Mondor.

SCENE X.

JULIE, NERINE.

AH! ciel, qu'eſt-ceci? je tremble quand j'y penſe: Mondor va ſe perdre.

Nérine.

Suivez votre père, mademoiſelle, ne le laiſſez pas ſeul, & ſecondez Mondor.

Julie.

Tu as raiſon, mais que dirai-je.... que ferai-je?.. ciel, comment l'aſſiſter?

Nérine.

Demandez-le à votre cœur, il vous donnera les meilleurs conſeils.

Julie ſuit ſon père.

SCENE XI.

NERINE *ſeul.*

DANS ce péril extrême, il faut que je ſauve ma maîtreſſe par mon ſavoir-faire. *Elle penſe.* Si...... comme cela...... non...... cette.... cette.... la Roche... ah! oui.

SCENE XII.

NERINE, MARTIN.

Nérine.

VOILA Martin! il vient à propos.

Martin.

Eh bien ! ma belle enfant, ne parlerons-nous jamais de nos petits intérêts ?

Nérine.

Je le veux bien, mais.....

Martin.

Il n'y a point de mais à cela ; tu m'as promis le mariage, me veux-tu encore, en veux-tu un autre ? m'ès-tu fidelle ?

Nérine.

Sans doute, je le ſuis ; mais je ne me donne qu'à des conditions.

Martin.

Ouais, qu'eſt-ce que cela ?

Nérine.

C'eſt-à-dire que ſi tu veux m'épouſer, il faut renoncer à ton maître.

Martin.

Le ſacrifice ne ſera pas grand, mais pourquoi ?

Nérine.

C'eſt que c'eſt un terrible brutal : quelles manières ! quels diſcours ! il jure comme un vieux dragon ! c'eſt ma foi un fou à mener loger aux petites maiſons.

Martin.

Nous avons appris toutes ces belles choſes à l'univerſité.

Nérine.

Je ſuis bien en colère contre cette univerſité ; les

pères ont grand tort d'y envoyer les jeunes gens, s'ils y apprennent de pareilles choses.

Martin.

Distingue, ma mie, ce que les professeurs apprennent aux jeunes gens ; & ce qu'ils apprennent en mauvaise compagnie.

Nérine.

Je n'ai pas besoin de distinguer tout cela ; mais je sais bien que je ne veux pas que ton fat épouse ma maîtresse ; & j'ai besoin de ton secours pour l'empêcher ; à ce prix, je suis à toi.

Martin.

Soit, mais qu'y peux-je faire ?

Nérine.

Dis-moi, qu'est-ce qui s'est passé chez madame la Roche.

Martin.

Tu le comprends bien, ma mie.

Nérine.

Mais dis-moi les circonstances.

Martin.

Je t'assure qu'il n'y en avait point de nouvelles ; elles étaient fort communes, sinon que Bilvesée a fait un billet de cinquante ducats, payable au porteur, qu'il a donné à la Caroline, & que celle-là a été obligée de rendre à madame la Roche.

Ils se parlent à l'oreille.

SCENE XIII.

NERINE, MARTIN, MERLIN.

Merlin fait ſigne à Nérine qu'il a quelque choſe à lui dire, Martin l'aperçoit.

Martin.

HO ! ho ! qu'eſt-ceci ? *à part.* C'eſt un galant, ou je ſuis bien trompé.

Merlin à Nérine.

Quoi ! mon maître s'eſt battu !

Martin.

Qu'eſt-ce que tu as à dire à Nérine ?

Merlin.

Et pourquoi ne lui parlerais-je pas ?

Martin.

Il ne me plait pas ainſi.

Merlin.

Je lui parlerai pourtant.

Martin.

Nous verrons.

Nérine.

Il n'a qu'un mot à me dire.

Martin.

Voyez-moi cette petite créature ! je crois, ou le diable m'emporte, qu'elle ma fait un tour prématuré.

Merlin voulant parler à Nérine.

Martin.

Si tu ne t'en vas d'abord, tu pourrais bien attraper ici quelques coups de bâton.

Merlin.

Je ſais les rendre.

Nérine.

Etes-vous fous ?

Martin.

Sors d'ici, coquin.

Merlin.

Nous verrons lequel des deux ſortira le premier.

Martin.

Ce maroufle n'a pas étudié. Je m'en vais l'expédier.

Il court à l'autre, & ils ſe pouſſent hors des couliſſes.

Nérine.

Je crois qu'en ce jour tout le monde a perdu la raiſon.

Fin du ſecond acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

ARGAN, BARDUS.

Argan.

JE les ai ſéparés après quelques peines, & pour plus de précaution, j'ai laiſſé Mondor avec ma fem-

me pour qu'elle en réponde ; votre fils eſt allé chez vous, de façon que nous avons prévenu le mal le plus preſſé, & nous gagnons le temps de raccommoder le reſte.

Bardus.

Mondor a tort aſſurément. Ce fat, qui s'admire quand il parle, aura paru ridicule à Bilveſée, celui-là qui s'élève aux choſes les plus ſublimes, l'aura pris en pitié. Votre petit-maître s'en ſera fâché, & ſa vivacité aura fait quelque extravagance, car vos beaux eſprits ſont ſujets aux écarts.

Argan.

A vous parler vrai, Mondor me parait moins coupable que votre fils ; Mondor a de l'imagination, mais il eſt ſage : lorſque l'eſprit a trop de volubilité, il nous fait commettre des folies ; mais le feu & la vivacité, lorſqu'ils ſont en compagnie de la raiſon, rendent l'eſprit prompt à concevoir, facile à combiner, & pétillant dans ſes réponſes ; & le ſens propre que nous attachons aux beaux eſprits, eſt qu'ils penſent plus & mieux que le vulgaire.

Bardus.

Il n'y a donc de beaux eſprits que les algébriſtes, ſelon votre définition, & Mondor eſt un éventé qui, en répétant les belles comparaiſons de ſon Virgile & de ſon Horace, devient un impertinent lorſqu'il ſe meſure avec mon fils ; ſi je n'avais eu mon profeſſeur à conſulter ſur l'équation d'une courbe admirable & nouvelle que je veux mettre dans mon livre, j'au-

rais accompagné Bilvefée dans fa vifite; cependant je n'aurais pas eu le temps; car un ami s'eft offert de le mener avec lui en Hollande & de-là en France.

Argan.

Vous êtes donc réfolu de le faire voyager ?

Bardus.

Sans doute, je veux qu'il connaiffe tous les profeffeurs d'Allemagne & de Hollande; que de-là il aille en France pour voir le beau monde, & qu'il paffe enfuite en Angleterre pour devenir profond.

Argan.

Si j'avais un confeil à vous donner, vous ne feriez voyager votre fils qu'après l'avoir bien formé dans ce pays-ci. Lorfque les pères envoient les enfans trop jeunes dans les pays étrangers, avant que leur jugement foit formé, ils prennent par un mauvais choix tous les vices & les ridicules des autres nations, ils y dépenfent leur argent, & ils ne rapportent, pour tout fruit de leurs courfes, que la frivolité de quelque mode nouvelle, & peut-être un toupet frifé en perroquet royal, ou en bec de corbin; cela vaut alors bien la dépenfe qu'on a faite pour eux.

Bardus.

Oh! mon fils n'eft pas de cette efpèce-là, & je vous dirai bien encore que mon coufin-germain avait un fils qui était tout ftupide, qu'il a envoyé en France pour prendre de l'efprit.

Argan.

Et en a-t-il pris ?

Bardus.

Non; il n'eſt pas encore de retour: mais je prétends que mon fils ne fréquente que les ducs & pairs, & les philoſophes.

Argan.

Sa naiſſance lui interdit la compagnie des premiers.

Bardus.

Mais il eſt ſi ſavant!

Argan.

Je vous le répéte encore, l'ami; on eſt à la vérité fort honnête en France, & l'on fait mille politeſſes aux étrangers; mais ne vous imaginez pas que les bonnes maiſons veuillent ſe donner la peine de décraſſer les jeunes gens qui ſortent du collège. Il faut être aimable, c'eſt le paſſe-port de la bonne compagnie; & un homme qui n'arrivera pas tout formé en France, court le riſque de n'être reçu nulle part. Il y vivra avec quelques filles de théâtre, avec quelque petit-maître, & il reviendra plus gâté qu'il n'y eſt allé.

Bardus.

Il faut cependant qu'un jeune homme voie le monde.

Argan.

Mais à quoi le deſtinez-vous?

Bardus.

Je ne le mettrai point à la guerre; ce ſerait dommage s'il était tué; c'eſt mon fils unique, le ſoutien de ma maiſon.

Argan.

Vous voudriez pourtant qu'il eût quelque emploi?

Bardus.

Je ne puis le mettre dans les finances; ce ferait proftituer la majefté de la philofophie, que de le mettre à une occupation auffi vile.

Argan.

Qu'en voulez-vous donc faire?

Bardus.

Je lui ferai avoir une charge au barreau.

Argan.

Le barreau vient d'être purgé de toutes fes iniquités, & les procès font rédigés d'une forte que la chicane meurt de faim.

Bardus.

Pauvre homme, fes ongles recroiffent auffi-tôt qu'on les lui a rognés; certain juge fit perdre un procès à Ariftoteles Bardus mon grand-père; & je veux que mon fils juge à fon tour, venge ma famille & y faffe rentrer l'argent, qu'autrefois la juftice lui a fait perdre.

Argan.

Vous en uferez fans doute comme vous le voudrez, mais pourquoi l'envoyer voyager?

Bardus.

Cela eft réfolu; & comme l'ami qui fe charge de le mener avec lui, part demain, il faut que les fiançailles de nos enfans fe faffent dès ce foir.

Argan.

Pour moi, je ne m'y oppose point, pourvu que cette affaire......

SCENE II.

BARDUS, ARGAN, NERINE.

Nérine à Argan d'un ton pressé.

MONSIEUR.... Monsieur.... Madame vous fait dire...

Argan.

Qu'est-ce ?

Bardus.

Se sont-ils battus ?

Nérine.

Non, Monsieur.

Argan.

Y a-t-il une nouvelle querelle ?

Nérine.

Non, Monsieur.

Bardus.

Par la sangbleu, dis-nous donc qu'est-ce ?

Nérine à Argan.

Madame vous fait dire, que monsieur Bilvesée, au lieu de se rendre chez Monsieur son père, s'en est allé, sans qu'on sache où.

Argan.

Eh bien !

Nérine.

Il eſt, ma foi, parti ; & nous ſoupçonnons qu'il veut ſe battre avec Mondor dès que celui-là ſortira d'ici.

Bardus.

Il eſt trop ſage ! n'eſt-ce que cela ? ne crains rien, ma mie.

Argan.

Je vous demande pardon ; cette affaire peut avoir des ſuites bien plus ſérieuſes que vous ne vous l'imaginez : il faut ici uſer de toute la prudence imaginable, & prévenir tout le mal qui eſt à craindre. *à Nérine.* Mondor eſt-il encore auprès de ma femme ?

Nérine.

Oui, Monſieur.

Argan.

Qu'ils viennent tous les deux.

Nérine appelle ſa maîtreſſe & Mondor.

SCENE III.

ARGAN, BARDUS.

Argan.

NOUS avons plus d'un exemple fâcheux devant les yeux, de ce que ces ſortes de querelles produiſent. Je vous prie, ne traitez point tout ceci en bagatelle, & joignez vos ſoins aux miens pour écarter les malheurs qui nous menacent.

Bardus.

C'eſt ce maudit bel-eſprit qui cauſe tout ce tapage, vous devriez le mettre dehors.

Argan.

Ce garçon eſt rempli de ſavoir ; il a l'imagination la plus brillante que je connaiſſe, de la douceur dans le caractère........

Bardus.

Belle douceur, que d'inſulter mon fils !

SCENE IV.

ARGAN, BARDUS, MAD. ARGAN, MONDOR, NERINE.

Mad. Argan à ſon mari.

MON poupon, tu m'excèdes aujourd'hui : ce maudit carillon m'a dérangé pour ce ſoir ma partie de jeu. En vérité, en vérité, hâtons-nous de marier notre pimbèche, ou nous n'aurons jamais de repos dans la maiſon.

Argan.

Ah ! voilà Mondor ; nous n'avons rien à craindre,

Bardus très-fâché.

Vous voilà donc, Monſieur le querelleur ! C'eſt bien à vous d'inſulter mon fils ! citez-nous quelques vers qui autoriſent de pareilles ſottiſes ; vous n'avez que des ſornettes dans la tête.

Mondor.

Je vois bien, Monſieur, que la haine que vous avez contre les belles-lettres, aggrave le malheur que j'ai eu de me brouiller avec votre fils.

Bardus grondant entre les dents.

Scélérat, maraud.

Argan.

Modérez-vous, Monſieur, tant de fiel entre-t-il dans l'ame d'un philoſophe ?

Bardus.

Quand il m'offenſe, quand il m'outrage dans la perſonne de mon fils ! Voyez ſon air pincé, voyez ſa mine doucereuſe.

Nérine à Mad. Argan.

Ha, ha, ha ! notre philoſophe, Madame, s'emporte ! voyez ſa grave colère, ha, ha, ha !

Mad. Argan.

Te tairas-tu ?

Bardus.

Je veux que, pour le punir, nous faſſions les fiançailles de nos enfans en ſa préſence.

Mondor.

Juſte Dieu ! qu'entends-je ?

Mad. Argan.

Cela ſera fort bien fait, monſieur.

Mondor ſe jetant aux genoux de Mad. Argan.

C'en eſt trop ; je vous conjure, ne me déſeſpérez pas, madame, & daignez avoir égard à la ſituation

où je me trouve ! Ne précipitez rien ; si la considération que j'ai pour vous ne m'avait retenu, j'aurais su tirer vengeance de mon adversaire. Je vous ai tout sacrifié.

Mad. Argan.

Cela est fort bien, je vous en suis fort obligée ; mais il faut marier ma fille, & vous ne l'aurez pas, monsieur. M'entendez-vous bien ?

Mondor se levant.

Il n'y a donc plus de salut pour moi que dans la mort.

Bardus.

Meurs vite, c'est tout ce que tu peux faire de mieux.

Mad. Argan à Nérine.

Qu'on appelle ma fille !

Nérine sort.

SCENE V.

Les précédens, JULIE *et* NERINE.

Mad. Argan.

IL faut conclure, car mon mari ne finirait jamais. *à Julie.* Approche : tu sais que je t'ai destiné Bilvesée, & je veux que tu l'épouses.

Julie.

Madame, vous connaissez mon obéissance, & vous savez combien je suis soumise à vos ordres ; je con-

nais mon devoir & je ne m'en écarterai jamais : mais si mes prières peuvent vous toucher ; si la tendresse maternelle a encore quelque empire sur votre cœur, daignez ne point conclure un hymen qui ferait le malheur de ma vie. Je vous le confesse sans déguisement, je ne pourrai jamais me résoudre à aimer l'époux que vous me destinez ; un homme dont le premier abord m'a inspiré une aversion que le temps n'effacera jamais, & que toute ma vertu, en la combattant, ne pourra.....

Bardus.

En voilà bien d'une autre ! *à Argan.* L'ami, vous avez très-mal élevé votre fille ; écoutez comme elle raisonne ; je crois, ma foi, qu'elle n'a pas attendu votre consentement pour faire son choix, & qu'une attraction secrète attira son cœur en ligne directe... Vous m'entendez bien..! ce muguet-là vous taille toute cette besogne.

Julie.

Donnez, Monsieur, à mes sentimens telle interprétation qu'il vous plaira ; mais après l'accueil de monsieur votre fils, il n'est pas étonnant que je m'en plaigne.

Nérine.

Mademoiselle a raison ; on n'a jamais vu un plus grand brutal que ce monsieur l'étudiant, il veut d'abord en venir au fait.

Bardus.

Ma mie, les chambrières ne raisonnent pas tant

chez moi. *à Argan.* Eſt-il bien permis que vous ſouffriez des diſcours auſſi incongrus, & que vous vous expoſiez au clabaudage de toutes ces ignorantes.

Nérine.

Je n'ai pas étudié la philoſophie comme vous, Monſieur, mais j'ai autant de bon ſens qu'un autre ; & quand je vois des impertinences, je m'élève hautement contre elles.

Argan.

C'eſt une bonne fille, elle eſt vive.

Bardus.

Mademoiſelle Julie, vous mettrez cette carogne dehors, s'il vous plait, le jour de vos nôces.

Nérine.

Vous oubliez, Monſieur, que vous êtes philoſophe, & vous vous fâchez auſſi ſérieuſement qu'une ignorante comme moi pourrait le faire.

Mad. Argan.

Finiſſez donc, finiſſez, tout cela m'ennuie & me redouble la migraine à un point....

Julie.

Pour l'amour de tout ce qui vous eſt cher, ma mère, ne me rendez pas malheureuſe pour toute ma vie, par un moment d'impatience.

Argan.

Ne craignez rien, ma fille; mais ſoyez auſſi raiſonnable de votre côté. *Mad.*

Mad. Argan.

Où eſt donc le futur, il ſe fait bien attendre ?

SCENE VI.

Les précédens, & MERLIN qui apporte une lettre à MONDOR.

Merlin à Mondor.

MONSIEUR, voici une lettre qui preſſe.

Bardus.

Ho ! ho ! qu'eſt ceci ?

Argan à Bardus.

Je crains que ce ne ſoit un cartel. *à Mondor.* Souffrez que nous voyons cette lettre, & pour raiſon. *Il lui prend la lettre.*

Mondor.

Prenez & liſez, Monſieur ; je n'ai point de ſecrets pour vous.

Argan en ouvrant la lettre.

Vous comprenez les raiſons qui m'obligent d'en agir ainſi. *Il lit.* " Votre mérite, Monſieur, a " percé juſqu'à la cour, le prince connait & vos ta- " lens & votre indigence ; il vous deſtine une place " à ſa cour, qui réparera tous les torts que juſqu'ici " la fortune a eus envers vous ; hâtez-vous de l'en " remercier, & de témoigner que votre reconnaiſ- " ſance n'eſt pas la moindre de vos vertus."

Hermothime.

Argan lui rendant la lettre.

Pardonnez à mes ſoupçons, ils ne tombaient pas ſur vous, Monſieur ; du moins ai-je la ſatisfaction de vous apprendre le premier cette bonne nouvelle, & d'y participer comme votre véritable ami.

Bardus.

Ne voilà-t-il pas de nos lâches adulateurs. *à Argan.* Vous allez vous jeter à ſes genoux, parce qu'il va paraitre à la cour ; moi, je l'en mépriſe davantage.

Julie à Nérine.

Veuille le ciel que cet heureux changement puiſſe fléchir ma mère !

Argan à Bardus.

Les complimens que je lui fais ſont ſincères, & vous êtes témoin que j'ai rendu juſtice à ſes mérites ; il y a une différence entre eſtimer la vertu que la faveur couronne, & à faire des baſſeſſes envers les moindres domeſtiques des grands. Il ſera mon ami étant à la cour, comme il l'a été auparavant, & quoique je ne ſois que d'une bonne famille bourgeoiſe, j'ai le cœur trop haut pour ramper devant des valets : c'eſt le plus grand affront qu'on puiſſe faire aux grands que de croire s'inſinuer chez eux en outrant la flatterie envers ceux qui les approchent.

Mondor.

Je ſuis indigne de l'honneur que le prince me fait ; peut-être me trouverez-vous à préſent dans une ſituation à oſer prétendre . . . . .

Mad. Argan.

Il va donc entrer à la cour ?

Bardus.

Cette cour n'a pas le ſens commun ! on n'y connait pas le mérite ; j'aurais pu y placer mon fils, mais je m'en garderai bien.

SCENE VII.

Les précédens, et MARTIN *qui arrive tout eſſoufflé.*

Martin.

AH ! Monſieur, le grand malheur ! tout eſt perdu, tout eſt perdu !

Bardus.

En voilà bien d'une d'autre : eh bien, que viens-tu nous dire ? faut-il crier ainſi ?

Martin.

Monſieur, votre fils.... j'en meurs de douleur quand j'y penſe....

Bardus.

Eh bien !

Martin.

Monſieur, votre fils, ah ! ce bon maître, hélas, ce cher maître !....

Bardus.

N'acheveras-tu jamais ?

Martin.

Permettez un moment à ma douleur.... Ouf ! je n'en puis plus. *Il pleure.*

Bardus.

Conclus, ou par la mort.....

Martin.

La police incivilement l'a arrêté, Monſieur.

Bardus.

Qu'eſt-ce à dire ?

Martin.

Oui, Monſieur, il eſt en priſon.

Argan.

Qui ? Bilveſée eſt en priſon.

Martin.

Hélas ! oui, Monſieur.

Bardus.

Mais parle donc, qu'a-t-il fait ? quand ? comment ? pourquoi eſt-il arrêté ?

Martin.

Vous en voulez avoir une deſcription, donnez-vous donc patience, & écoutez ; *il touſſe, crache & ſe mouche.* Le ſoleil avait à-peine fini ſa courſe & s'était couché dans le ſein de Phébus, que Bilveſée me dit.... Viens çà, compagnon de ma gloire & de mes études, il eſt temps de nous venger par un coup d'éclat du procédé inhumain de madame la Roche....

Mad. Argan.

Qui eſt cette madame la Roche ? je ne la connais pas.

Martin.

Donnez-vous patience, Madame, vous le ſaurez

d'abord. *avec emphase.* Nous partons de céans en petite compagnie, n'ayant pour toute arme qu'une fronde avec nous; enfin nous arrivons au cul-de-sac de la sorcière: Bilvesée, élevant sa voix, lui demande noblement, Me rendrez-vous, Madame, le billet au porteur?

Bardus.

Quel billet au porteur?

Martin.

Un billet de cinquante ducats que mon maître lui avait fait.

Bardus.

Quand?

Martin.

Pendant les deux jours que nous logeames chez elle.

Argan.

Quoi! ce fils si sage!

Bardus à Martin.

Il a été deux jours ici! continue.

Martin.

Il lui dit, me rendrez-vous, madame, ce sinistre contrat? elle le refuse, & la guerre se déclare. Les filles aussi-tôt, en nymphes fugitives, quittent ces champs que Mars va désoler; Marie la sucrée, & Lise l'éflanquée, & Manon l'enjouée, & Caroline enfin cherchent asile ailleurs. De cailloux amassés dans la rue nous armons nos magnanimes bras, & les

lançant avec force contre les fenêtres, dans un quart d'heure il n'y en eut plus; puis nous caſſons les miroirs; puis nous briſons les chaiſes, enfin les porcelaines, & un ſi beau magot de Saxe; ah! que c'était dommage, monſieur, il était auſſi beau que du Japon.

Bardus.

Finiras-tu?

Martin.

Enfin notre tapage alarme le quartier; un grand ſeigneur officieux vient pour négocier la paix; mais nous, qui ne reſpirions que guerre, nous ne voulumes point de médiateur, & nous le tranſportames des eſcaliers en bas.

Bardus.

Il tomba!

Martin.

Tout de ſon long, la tête la première. *avec emphaſe.* Le bruit redouble alors; les auxiliaires arrivent.

Bardus.

Quels auxiliaires!

Martin.

Les laquais, monſieur. *avec emphaſe.* On s'échauffe, on ſe mêle, l'un frappe d'eſtoc, l'autre de taille. Dans ce danger extrême, le généreux Bilveſée ſe diſtingue; comme un furieux il fond ſur ſes adverſaires. Pour moi je ſuivais ſon panache rouge qui flottait ſur ſa tête; il me conduiſait au chemin de la gloire, il ſe fait jour par-tout; les ennemis

plient, ils cèdent; mais ô douleur ! ô honte ! ô fatalité affreuſe ! près de ſaiſir la victoire que nous avions ſi bien méritée, la groſſière police arrive avec tout ſon cortège impertinent; on entoure mon maître, on le ſaiſit, on le garotte, & dans ce moment affreux, nous voyant de vainqueurs vaincus, je penſe à la retraite, cent bons coups de bâton fondent ſur mes épaules; ſi-tôt par la fenêtre, pour abréger le chemin, je cherche une retraite & fuis par le jardin; puis par une rue détournée, pourſuivant le convoi, j'ai vu dans la priſon conduire votre fils.

Bardus.

O ciel ! eſt-il poſſible ?

Mad. Argan.

Il n'y a que cette madame la Roche qui m'intrigue.

Bardus.

Faire cet affront à la philoſophie !

Argan.

Votre fils, monſieur, a fait trop de ſottiſes en un jour.

Bardus.

Je vais aller confondre & la juſtice & l'Etat, & délivrer mon fils.

Argan.

Vous en uſerez comme il vous plaira, mais il faut qu'il renonce à Julie.

Bardus ſort.

SCENE *dernière.*

Les mêmes.

Mad. Argan.

C'EST affreux ; tout le monde s'appelle Madame à préſent, & cette créature. . .

Julie.

O ciel ! je reſpire. *Approchant de ſon père & ſe jetant à ſes genoux.* Souffrez, mon père, que je vous rende graces de la vie que vous m'accordez pour la ſeconde fois, en me délivrant d'un homme qui aurait répandu de l'amertume ſur toute ma vie.

Mondor ſe jette auſſi à ſes genoux.

Daignez, monſieur, rendre la faveur complette, & joignez deux cœurs que les mêmes ſentimens uniſſent déjà. Si je ſuis ſenſible aux attraits de ma nouvelle fortune, c'eſt pour en être moins indigne de poſſéder Julie.

Julie.

Nous attendons tout de votre généroſité, mon père !

Mondor.

Je vous appartiens déjà par l'eſtime & le reſpect que j'ai pour vous.

Argan.

Levez-vous, mes enfans. *Il les embraſſe.* Oui, monſieur, je vous accorde ma fille, votre mérite ne m'a jamais laiſſé en ſuſpens ; ſi j'ai balancé à me déclarer plutôt, ce ſont les arrangemens

que ma femme avait pris avec monſieur Bardus, qui m'en ont empêché.

Mad. Argan.

Oui, les arrangemens que ma femme prend ſont bien pris, mon poupon.

Mondor.

Joignez votre conſentement, madame, à celui de monſieur, & notre joie ſera parfaite.

Mad. Argan.

Si votre penſion eſt bonne, & ſi le prince vous donne beaucoup de bien.

Argan.

Déſabuſez-vous enfin des richeſſes. Pour qu'un mariage ſoit heureux, il faut que l'amour ſoit couronné par les mains de l'eſtime; & ſachez que la raiſon & la vertu forcent ſouvent la fortune à les ſuivre.

Mad. Argan.

Eh bien, mon petit mari, j'y conſens; c'eſt toujours un bonheur, quand on peut ſe défaire d'une fille.

Mondor à Julie.

Mademoiſelle, vous faites mon bonheur; puiſſe-je faire le vôtre!

Julie.

Je poſſède votre cœur, il ne me reſte rien à déſirer.

Nérine.

Oh! ça, mon pauvre Martin, que vas-tu faire?

Martin.

Ma foi, je quitte mon maître.

Nérine.

Mais il faut vivre.

Martin.

Oh ! ne t'embarraſſe pas ; je m'en vais me faire Mercure chez quelque miniſtre ; c'eſt le moyen de parvenir aux meilleurs emplois dans les finances, & quand ma charge m'aura engraiſſé, je t'épouſerai.

Argan.

Allons, & célébrons enſemble la fin de cette heureuſe journée.

ELEGIE

DE LA

VILLE DE BERLIN,

ADRESSÉE AU BARON DE POELLNITZ.

VIENS à moi, fille des cieux. Déeſſe de la douleur, des cœurs tendres, que tes larmes généreuſes coulent aujourd'hui en faveur d'une amante abandonnée, que tes cheveux épars & flottans ſoient les modèles de mon ajuſtement; que ma voix ſoit l'écho de tes accens plaintifs! C'eſt à toi d'anoblir ma douleur, & de donner des grâces au déſeſpoir dans lequel me plonge le plus perfide des hommes. Jours heureux que je paſſois avec lui! vous ne faites qu'aigrir ma peine & mon noir chagrin, lorſque je vous compare à la ſituation délaiſſée où je me trouve à préſent; ces beaux jours où mes fiacres, régis par la ſageſſe de mon amant, me réjouiſſaient par chaque ſecouſſe qu'ils donnaient à mon pavé, prenant ces ſecouſſes pour des agaceries de mon infidelle; ces jours où il réglait toutes ces cérémonies ridicules qui paſſaient par mes rues ou dans mes maiſons; ces jours où mes Haude & mes des Champs chantaient ſes éloges dans toutes les gazettes. O jours heureux! c'eſt en vain que je

rappelle votre mémoire; la main du Temps, armée de ſon éponge irrévocable, vous a effacés du nombre des êtres, & vous n'exiſtez plus que dans mon cœur. Oui, perfide, c'eſt dans ce cœur ulcéré que tu es encore profondément gravé & que le bouleverſement de mes murs & de mes tours pourra ſeul t'effacer. Si encore tu me quittais, ô le plus volage de tous les amans! pour une beauté ſupérieure à la mienne, comme celle de Paris que nous reconnaiſſons toutes pour la plus parfaite, comme celle de Rome la coquette, de Londres la débauchée, d'Amſterdam la groſſe marchande, ou de Vienne la dédaigneuſe; mais tu me quittes pour me préférer, qui? une petite gueuſe dont le nom même eſt preſque inconnu parmi nous. Je ſuis auſſi outrée que ſi la Venus de Médicis ſe voyait préférer une petite Dubuiſſon. Ah! cruel, eſt-ce ainſi que tu oublies la bourſe de mon public tant de fois ouverte à ton induſtrie, les boutiques de mes marchands tant de fois prêtes à ſe vider pour toi, ma Ville-neuve empreſſée à te procurer des petites maiſons, &c. &c. &c.? La douleur me ſuffoque. Mais du moins aurai-je la conſolation que Bareuth ne ſera pas mieux traitée que Berlin, & quand mon chagrin aura ſapé le fondement de tous mes édifices, que mes habitans tes créanciers ſeront tous morts de faim par les ſoins que tu as pris de les plonger dans la miſère, alors tu pourras lire ſur ma tombe ces triſtes paroles:

Quand le monde trompeur méprisera tes charmes,
Tu viendras arroser mon tombeau de tes larmes;
Et les yeux tout en pleurs tu diras tristement,
C'est toi seule, Berlin, qui m'aimas constamment.

ATTESTATION DU MEDECIN.

MOI, Hippocrate, par la crédulité des humains Dieu de la médecine, j'atteste, affirme, confirme & garantis, que depuis le départ frauduleux du Baron de Pœllnitz, la ville de Berlin n'a ni bu ni mangé de chagrin; que ce printemps, attaquée d'une mélancolie violente elle a voulu se noyer dans la Sprée, que nous l'avons à la vérité sauvée alors par la saignée, mais que depuis elle prend les pâles couleurs, & une fièvre étique qui la mine & lui occasionne des chaleurs si violentes, qu'il sort de sa tête de grosses & noires fumées de salpêtre, on doit craindre pour sa vie, & il y a *periculum in mora*, si l'amant chéri ne vient point la fléchir par ses soumissions & la consoler par de nouvelles assurances de fidélité.

PROPHÉTIE.

LORSQUE le lion de l'orient paſſera le capricorne de la canicule, les puiſſances terreſtres ſeront émues, & le chien à trois têtes aboiera, les élémens treſſailliront, & l'on entendra de toute part la trompette des événemens qui annoncera les changemens de l'univers ; alors le cheval chauve mourra de famine, & l'hirondelle ſera en proie au vautour. Mortel, ſonge à ta fin qui s'approche.

AVANT-PROPOS

SUR

LA HENRIADE DE MR. DE VOLTAIRE.

AVANT-PROPOS.

Le poëme de la Henriade eſt connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en ſont faites, l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, & qui ſont aſſez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

Mr de Voltaire eſt peut-être l'unique auteur, qui préférant la perfection de ſon art aux intérêts de ſon amour propre, ne ſe ſoit point laiſſé de corriger ſes fautes. Depuis la première édition, où la Henriade parut ſous le titre de Poëme de la ligue, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'eſt toujours élevé d'efforts en efforts juſqu'à ce point de perfection que les grands génies & les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur eſt poſſible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à préſent au public, eſt conſidérablement augmentée par l'auteur; c'eſt une marque évidente que la fécondité de ſon génie eſt comme une ſource intariſſable, & qu'on peut toujours attendre, ſans ſe tromper, des beautés nouvelles,

& quelque chose de parfait, d'une aussi excellente plume que l'est celle de Mr de Voltaire.

Les difficultés que ce prince de la poésie françoise eut à surmonter, lorsqu'il composa ce poëme épique, sont innombrables. Il avoit contre lui les préjugés de toute l'Europe & ceux de sa propre nation, qui étoit du sentiment que l'épopée ne réussiroit jamais en françois ; il avoit devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avoient tous bronché dans cette pénible carrière ; il avoit encore à combattre ce respect superstitieux du peuple savant pour Virgile & pour Homère ; & plus que tout cela une santé foible & délicate, qui auroit mis tout autre homme moins sensible que lui à la gloire de sa nation hors d'état de travailler. Malgré tous ces obstacles Mr de Voltaire est venu à bout d'exécuter son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune & souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est Mr de Voltaire, se seroit ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avoit voulu sortir de la sphère des sciences qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de solides occupations : mais il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie, aux avantages que la fortune auroit été forcée de lui accorder. Aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux sciences que les sciences lui en font. On ne le

connoît dans la Henriade qu'en qualité de poëte; mais il eſt philoſophe profond & ſage hiſtorien en même tems.

Les ſciences & les arts ſont comme de vaſtes pays, qu'il nous eſt preſque auſſi impoſſible de ſubjuguer tous, qu'il l'a été à Céſar ou bien à Alexandre de conquérir le monde entier. Il faut beaucoup de talens & beaucoup d'application pour s'aſſujettir quelque petit terrain; auſſi la plupart des hommes ne merchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des ſciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits ſouverains ſe ſont partagés. Les petits ſouverains réunis ont compoſé ce qu'on appelle des académies; & comme dans les gouvernemens ariſtocratiques, il s'eſt ſouvent trouvé des hommes nés avec une intelligence ſupérieure, qui ſe ſont élevés au deſſus des autres, de même les ſiècles éclairés ont produit des hommes qui ont concentré en eux les ſciences qui devoient donner une occupation ſuffiſante à quarante têtes penſantes. Ce que les Leibnitz, ce que les Fontenelle ont été de leur tems, Mr de Voltaire l'eſt aujourd'hui; il n'y a aucune ſcience qui n'entre dans la ſphère de ſon activité, & depuis la géométrie la plus ſublime juſqu'à la poëſie, la force de ſon génie a tout ſoumis.

Quiconque a la connoiſſance du monde, & quiconque a lu les ouvrages de Mr de Voltaire, concevra ſans peine que l'envie ne pouvoit l'épargner: un mérite ſupérieur joint à une vaſte réputation

révoltent d'ordinaire les demi-ſavans, les amphibies d'érudition & d'ignorance ; ces miſérables étant eux-mêmes ſans talens, maltraitent fièrement ceux qu'ils penſent leur être inférieurs, & perſécutent opiniatrément ceux dont l'éclatante lumière les éclipſe. Auſſi tout ce qu'ont pu la malice & la calomnie, l'ingratitude & la haine, s'eſt ligué contre Mr de Voltaire ; il n'y a aucune ſorte de perſécution qu'il n'ait ſoufferte, & des magiſtrats qui pour le ſoin de leur propre gloire auroient dû le protéger, l'ont abandonné lâchement à la haine de ceux que leurs crimes ont rendus ſes ennemis.

Malgré une vingtaine de ſciences qui partagent Mr de Voltaire, malgré ſes fréquentes infirmités, & les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit ſa Henriade à un point de maturité où je ne ſache pas qu'aucun poëme ſoit jamais parvenu.

On trouve tout la ſageſſe imaginable dans la conduite & dans l'économie de la Henriade. L'auteur a profité des reproches qu'on a faits à Homère & à Virgile. Les chants de l'Iliade ont peu ou point de connexion les uns avec les autres ; ce qui leur a mérité le nom de rapſodies. Dans la Henriade on trouve une liaiſon intime entre tous les chants ; ce n'eſt qu'un même ſujet diviſé par l'ordre des tems en dix actions principales. Le dénouement de la Henriade eſt naturel ; c'eſt la converſion de Henri IV & ſon entrée à Paris qui mettent fin aux guerres civiles des ligueurs qui troubloient la France,

& en cela le poëte françois eſt infiniment ſupérieur au poëte latin, qui ne termine pas ſon Enéide d'une manière auſſi intéreſſante qu'il l'avoit commencée. Ce ne ſont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admiroit dans le commencement de ce poëme. On diroit que Virgile en a compoſé le premier chant dans la fleur de ſa jeuneſſe, & qu'il a compoſé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante & le feu de l'eſprit à moitié éteint ne permet plus aux guerriers d'être héros ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte françois imite en quelques endroits Homère & Virgile, c'eſt pourtant toujours une imitation qui ſent l'original, & dans laquelle on voit que le jugement du poëte françois eſt infiniment ſupérieur au poëte grec & au poëte latin. Comparez la deſcente d'Ulyſſe aux enfers avec le ſeptième chant de la Henriade, vous verrez que ce dernier eſt enrichi d'une infinité de beautés que Mr de Voltaire ne doit qu'à lui-même ; la ſeule idée d'attribuer aux rêves de Henri IV ce qu'il voit dans le ciel, dans les enfers, & ce qui lui eſt pronoſtiqué dans le temple du Deſtin, vaut ſeul toute l'Iliade ; car le rêve de Henri IV ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraiſemblance ; au lieu que le voyage d'Ulyſſe aux enfers eſt dépourvu de tous les agrémens qui auroient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuſe fiction d'Homère. De plus, tous les épiſodes de la Henriade ſont placés dans leurs lieux. L'art eſt ſi bien caché par l'auteur, qu'il eſt difficile

de l'appercevoir, tant il paroît naturel ; & l'on diroit que ces fruits qu'a produits la fécondité de ſon imagination, & qui embelliſſent tous les endroits de ce poëme, n'y ſont mis que par néceſſité. Vous n'y trouverez point de ces petits détails où ſe noient tant d'auteurs, à qui la ſéchereſſe & l'enflure tiennent lieu de génie. Mr de Voltaire s'applique à décrire d'une manière intéreſſante les ſujets pathétiques ; il poſſède le grand art d'émouvoir le cœur. Tels ſont ces endroits touchans, la mort de Coligny, l'aſſaſſinat de Valois, le combat du jeune Dailli, le congé que Henri IV prend de la belle Gabrielle d'Etrées, & la mort du brave d'Aumale. On ſe ſent ému chaque fois qu'on en fait la lecture. En un mot, l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéreſſans, & il paſſe légèrement ſur ceux qui ne feroient qu'allonger ſon poëme ; il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la Henriade.

Le merveilleux que l'auteur a employé, ne peut choquer aucun lecteur judicieux ; tout y eſt ramené au vraiſemblable par le ſyſtème de la religion.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme ſont nouvelles. Il y a la Politique qui habite au Vatican, le temple de l'Amour, la vraie Religion, les Vertus, la Diſcorde, tous les Vices ; tout vit, tout eſt animé par le pinceau de Mr de Voltaire ; ce ſont autant de tableaux qui ſurpaſſent, au jugement des connoiſſeurs, tout ce qu'a produit le crayon habile de Carache & du Pouſſin.

Il me reſte à préſent à parler de la poëſie du

ſtyle, de cette partie qui caractériſe proprement le poëte. Jamais la langue françoiſe n'eut autant de force que dans la Henriade; on y trouve partout de la nobleſſe. L'auteur s'élève avec un feu infini juſqu'au ſublime, & il ne s'abaiſſe qu'avec grâce & dignité. Quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères & dans les deſcriptions, & quelle nobleſſe dans les détails! Le combat du jeune Turenne doit faire en tout tems l'admiration des lecteurs. C'eſt dans cette peinture de l'eſcrime, dans ces coups portés, parés, rendus & reçus, que Mr de Voltaire a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa langue; il s'en eſt cependant tiré avec toute la gloire poſſible: il tranſporte le lecteur ſur le champ de bataille, & il vous ſemble plutôt voir un combat qu'en lire la deſcription en vers.

Quant à la ſaine morale, quant à la beauté des ſentimens, on trouve dans ce po me tout ce qu'on peut déſirer. La valeur prudente de Henri IV, ainſi que ſa généroſité & ſon humanité, devroient ſervir d'exemple à tous les rois & à tous les héros, qui ſe piquent quelquefois mal à propos de dureté & de brutalité envers ceux que le deſtin des Etats ou le ſort de la guerre a ſoumis à leur puiſſance: qu'il leur ſoit dit en paſſant que ce n'eſt point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que conſiſte la vraie grandeur, mais bien dans ces ſentimens que l'auteur exprime avec tant de nobleſſe.

Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié, que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas.

Le caractère de Philippe de Mornay peut aussi être compté parmi les chef-d'œuvres de la Henriade. Ce caractère est tout nouveau; un philosophe guerrier, un soldat humain, un courtisan vrai & sans flatterie. Un assemblage de vertus aussi rares doit mériter nos suffrages; aussi l'auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir Philippe de Mornay, ce fidelle & stoïque ami, à côté de son jeune & vaillant maître, repousser partout la mort & ne la donner jamais! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siècle, & il est déplorable pour le bien de l'humanité qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage ne soit qu'un être de raison,

D'ailleurs la Henriade ne respire que l'humanité; cette vertu si nécessaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, est sans cesse relevée par Mr de Voltaire: il montre un Roi victorieux, qui pardonne aux vaincus; il conduit ce héros aux murs de Paris, où au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans désolés par la famine la plus cruelle; mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la saint Barthélemi & la cruauté inouïe avec laquelle Charles IX hâtoit lui-même la mort de ses malheureux sujets calvinistes; la sombre politique

de Philippe II ; les artifices & les intrigues de Sixte Quint ; l'indolence léthargique des Valois & les foiblesses que l'amour fit commettre à Henri IV, sont appréciées à leur juste valeur. Mr de Voltaire accompagne tous ces récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse & donner des vertus & des vices les idées qu'on en doit avoir. Partout dans ce poëme l'auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs lois & leurs souverains : il a immortalisé le nom du Président de Harlai, dont la fidélité inviolable pour son maître méritoit une pareille récompense ; il en fait autant pour les Conseillers Brisson, Larchet, Tardif, qui furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit à l'auteur la réflexion suivante :

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour son roi, meurt toujours avec gloire.

Le discours de Poitiers aux factieux est aussi beau par la justesse des sentimens que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un grave magistrat dans l'assemblée de la Ligue. Il s'oppose courageusement au dessein des rebelles, qui vouloient élire un Roi d'entr'eux ; il les renvoie à la domination légitime de leur souverain, à laquelle ils vouloient se soustraire ; il condamne toutes les vertus des séditieux, en tant que vertus militaires, puisqu'elles devenoient criminelles dès-lors qu'ils en faisoient usage contre leur Roi. Mais tout ce que je pourrois dire de ce discours ne sauroit en approcher ; il faut le

lire avec attention ; je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourroient échapper.

Je passe à la guerre de religion qui fait le sujet de la Henriade. L'auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la religion ; car on a remarqué que, je ne sais par quelle fatalité, ces sortes de guerres ont toujours été plus sanglantes, plus opiniâtres que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des sujets ont suscitées : & comme le fanatisme & la superstition ont été de tout tems les ressorts de la politique détestable des grands & des ecclésiastiques, il falloit nécessairement y opposer une digue. L'auteur a employé tout le feu de son imagination, & tout ce qu'ont pu l'éloquence & la poësie, pour mettre devant les yeux de ce siècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préserver à jamais ; il voudroit purifier les soldats & les camps des argumens pointilleux & subtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des scolastiques : il voudroit arracher pour toujours aux hommes le glaive saint qu'ils prennent sur l'autel & dont ils égorgent impitoyablement leurs frères. En un mot, le bien & le repos de la société fait le principal but de ce poëme, & c'est pourquoi l'auteur avertit si souvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatisme & du faux zèle.

Il paroît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion est finie, & ce

feroit aſſurément une folie de moins dans le monde; mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'eſprit philoſophique qui depuis quelques années prend beaucoup le deſſus en Europe; plus on eſt éclairé & moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiècle où vivoit Henri IV étoit bien différent. L'ignorance monacale, qui ſurpaſſoit toute imagination, & la barbarie des hommes (qui ne connoiſſoit d'autre occupation que celle d'aller à la chaſſe & de s'entretuer) donnoit accès aux erreurs les plus palpables. Marie de Médicis & les princes factieux pouvoient donc alors abuſer d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, que ces peuples étoient groſſiers, aveugles & ignorans.

Les ſiècles polis qui ont vu fleurir les ſciences, n'ont point d'exemples à nous préſenter de guerres de religion, ni de guerres ſéditieuſes. Dans les beaux tems de l'empire romain, je veux dire vers la fin du règne d'Auguſte, tout cet empire, qui compoſoit preſque les deux tiers du monde, étoit tranquille & ſans agitation. Les hommes abandonnoient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi étoit d'y vaquer, & ils préféroient le repos, les plaiſirs et l'étude à l'ambitieuſe rage de s'égorger les uns les autres, ſoit pour des mots, ſoit pour l'intérêt, ou pour une funeſte gloire.

Le ſiècle de Louis le grand, qui peut être égalé ſans flatterie à celui d'Auguſte, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux & tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureuſe-

ment fut troublé vers la fin par l'afcendant que le père Le Tellier prit fur l'efprit de Louis XIV qui commençoit à baiffer; mais c'eft proprement l'ouvrage d'un particulier, & l'on n'en fauroit charger ce fiècle, d'ailleurs fi fécond en grands hommes, que par une injuftice manifefte.

Les fciences ont ainfi toujours contribué à humanifer les hommes, en les rendant plus doux, plus juftes & moins portés aux violences : elles ont pour le moins autant de part que les lois au bien de la fociété & au bonheur des peuples. Cette façon de penfer aimable & douce fe communique infenfiblement, de ceux qui cultivent les arts & les fciences, au public & au vulgaire : elle paffe de la cour à la ville, & de la ville dans les provinces. On voit alors avec évidence que la nature ne nous forme point affurément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous affiftions dans nos communs befoins ; que le malheur, les infirmités & la mort nous pourfuivent fans ceffe, & que c'eft une démence extrême de multiplier les caufes de nos misères & de notre deftruction. On reconnoît, malgré la différence des conditions, l'égalité que la nature a mife entre nous, la néceffité qu'il y a de vivre unis & en paix, de quelque nation, de quelque opinion que nous foyons ; que l'amitié & la compaffion font des devoirs univerfels : en un mot la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eft le véritable ufage des fciences, & voilà

par conſéquent la régle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent, & qui tâchent d'en fixer l'uſage parmi nous. Mr de Voltaire, qui embraſſe toutes ces ſciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, & d'autant plus grande, qu'il ne vit & ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion, & le déſir que j'ai eu toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'ont déterminé à procurer cette édition au public ; je l'ai rendue auſſi digne qu'il m'a été poſſible de Mr. de Voltaire & de ſes lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'eſtime à cet admirable auteur, c'étoit en quelque façon honorer notre ſiècle, & que du moins la poſtérité ſe rediroit d'âge en âge, que ſi notre ſiècle a produit des hommes célèbres, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite & leurs talens diſtinguoient du vulgaire & même des grands hommes.

TANTALE EN PROCÈS.

COMÉDIE.

Tantalus a labris sitiens fugientia captat
Flumina.

FACTUM,

SERVANT DE

PROLOGUE.

EQUITABLE PUBLIC!

JE suis Juif, & l'homme contre qui je plaide est un poète, nommé Arouet de Voltaire. Le sujet de mon procès, que je prends la liberté d'exposer à votre jugement, pourra développer son caractère, & vous faire connaître combien il est dangereux d'avoir à faire à ma partie. Je ne chercherai point comme lui à séduire le public par un mémoire pour les juges, rempli de mensonges & de faits entièrement opposés aux pièces rapportées de part & d'autre, & remises entre les mains du grand chancelier. Je n'irai point comme lui sonner à toutes les portes, pour débiter moi-même mon factum.

Je ne puis comme lui emprunter l'habit noir d'un libraire pour aller à la cour, & me jeter aux pieds des princes & princesses, pour implorer leur protection. Je ne suis pas si mal avisé, comme lui, de prescrire à mes juges ce qu'ils doivent ou ne doivent pas faire. Je ne hasarderai jamais, comme lui, de ratisser des mots dans un billet, & d'y ajouter des

lignes entières au préjudice de mon adverſaire. Enfin je n'aurai jamais l'effronterie de taxer mes juges d'ignorance, & de prétendre, comme lui, qu'on doive (pour ſauver ma réputation) changer des lois établies pour le bonheur de la ſociété, pour raſſurer le petit contre le grand, & le moins riche contre celui qui vit dans l'opulence. Non ! je vous reſpecte trop, juſte & clairvoyant public, pour ſonger à vous en impoſer, & m'expoſer par des menſonges à mériter votre indignation, votre indifférence pour mon affaire, & votre mépris. Je ſuis négociant, deux mille écus ne peuvent me ruiner, ni faire ma fortune; mais celle-ci dépend de la bonne ou mauvaiſe idée que vous pouvez avoir de mon commerce.

Je jure, par ce qu'il y a de plus ſacré, par vous-même, que je n'ajoute & ne diminue rien aux circonſtances qui ont donné lieu aux plaintes que j'ai pris la liberté de faire à Sa Majeſté contre Voltaire, & au procès dans lequel j'ai été entrainé par les indignes procédés du plus ladre & déteſtable des poètes & des hommes : c'eſt l'auteur de la Henriade. Pardonnez, cher Public, les expreſſions dictées par la douleur d'un jeune homme malheureux, auquel la cruelle vengeance de Voltaire, contre le fils, vient d'enlever ce qu'il avait de plus cher au monde, un père, qui aimait & était tendrement aimé de ſes enfans, dont il feſait ſeul tout le bonheur; un père bon citoyen, & j'oſe le dire, eſtimé de tous ceux dont il avait l'honneur d'être connu; oui, c'eſt ce père que je pleure, & que l'ingratitude, l'avarice &

la friponnerie la plus avérée vient de m'enlever pour jamais. La garde qu'on m'a donnée par la surprise de Voltaire à l'insçu du grand chancelier, vient de donner à ce père une mort subite, & M. de Voltaire serait-il encore assez dénaturé pour entendre les plaintes & les cris de plusieurs orphelins, pour voir sans remords les larmes & la désolation d'une famille entière, sa triste situation & son désespoir, ouvrage unique des fourberies du sieur de Voltaire !

Pardon encore, cher Public ! mon cœur ulcéré me fait oublier ce que je vous dois, c'est de vous parler de mon procès, pour pleurer l'irréparable perte que je fais en perdant un bon père ; & qui de vous serait assez affreux stoïcien pour condamner les larmes que je verse sur ce papier ?

EXPOSÉ DU PROCÈS.

LE 23 Novembre 1750, M. de Voltaire me fit venir à Potsdam, & me proposa d'aller pour son compte à Dresde, lui acheter des billets de la *steuer* à trente cinq pour cent de perte. Je répondis au dit sieur Voltaire, qu'un pareil commerce ne pouvait manquer de déplaire au roi de Prusse ; sur quoi il me protesta qu'il était trop prudent pour rien entreprendre sans le consentement de Sa Majesté ; qu'au contraire, si je m'acquitais bien de sa commission & lui procurais des billets à trente-cinq pour cent de perte, je pourrais surement compter sur sa protec-

tion, & ſur un titre extrêmement flatteur pour moi. De pareilles eſpérances me firent accepter une lettre de change de quarante mille livres ſur Paris, une autre de quatre mille écus ſur le juif Ephraïm, une autre de quatre mille quatre cents quatre écus ſur mon père. Enfin, ſuivant des conventions faites entre nous, je lui remis des diamans, qu'il garda pour ſa ſureté, de la ſomme de dix-huit mille quatre cents trente écus, qu'il venait de me confier avant de partir pour Dreſde. Le juif Ephraïm refuſa de me payer les quatre mille écus, diſant ne rien devoir au ſieur Voltaire. Celui-ci envoya à différentes repriſes ſon domeſtique, & lui ordonna à la fin de ne me point quitter que je ne fuſſe ſorti de la ville. Le lendemain de mon départ, Ephraïm lui repréſenta qu'il avait mal fait de m'employer pour un commerce dans lequel je ne me mêlerais ſurement pas, parce que je vendais ſouvent des diamans à la cour de Dreſde, & que je pourrais fort bien le trahir. Ephraïm lui offrit en même tems de lui faire avoir pour trente mille écus des billets de la *ſteuer*, ſans prétendre de lui ni argent ni aucune lettre de change, avant que de lui avoir livré les billets, & lui demanda ſeulement l'honneur de ſa protection à la cour, ce que le ſieur Voltaire ne refuſe jamais à pareil prix. Cette offre du juif Ephraïm fit d'abord repentir Voltaire de la commiſſion qu'il m'avait donnée, & l'engagea la poſte ſuivante à faire proteſter à mon inſçu la lettre de change de quarante mille livres qu'il m'avait donnée à négocier ſur Paris, & que j'avais ef-

fectivement négociée par M. Homan de Leipsic. J'ai un billet en main signé du sieur Voltaire, dans lequel il est dit que je ne dois lui tenir compte de la lettre de quarante mille livres que le 14 Décembre. Cependant cette lettre se trouvait déjà le 12 de ce mois protestée par l'ordre du sieur Voltaire à Paris. J'ai appris tout cela à mon retour de Dresde, & j'ai fait des reproches au sieur Voltaire sur le tort infini que ce protêt m'allait faire dans mon commerce. Je lui représentai qu'il m'aurait ruiné sans ressource, si j'avais été assez malheureux d'acheter des billets; qu'il était très-facile d'apercevoir dans son procédé la mauvaise intention qu'il avait, de me laisser dans l'embarras, ayant protesté la lettre de change, que je n'avais acceptée que pour lui faire plaisir; n'ayant pas comme lui de protection suffisante pour me garantir des suites d'un pareil trafic. Le sieur Voltaire me répondit que j'avais été trop lent à le servir dans une affaire aussi pressante; que toutes mes démarches étaient des fraudes; que je devais tâcher à les réparer; que rien n'est plus facile que d'acheter de ces billets de *steuer* au prix courant, quand on est sur les lieux; & qu'il était très-mécontent de me revoir sans ces billets; qu'il les aurait surement gardés. Là-dessus je lui dis que je ne pouvais laisser passer cette affaire sans me plaindre. Lui, pour m'appaiser, me dit qu'il me dédommagerait de tout, qu'il payerait les frais du protêt & ceux de mon voyage. Quant à ma peine & à ma perte de tems, que je serais content; qu'il voulait commencer par m'acheter les bril

lans qu'il avait eus à moi pendant mon abſence, les ayant déjà portés à Potſdam ſur ſa croix & ſur ſon habit de théâtre. Effectivement, le jour de ſon arrivée à Berlin, il m'acheta pour trois mille écus de brillans, dont je lui rendis le ſurplus de la ſomme de quatre mille quatre cents trente écus, qu'il m'avait aſſignés ſur mon père. Nous nous donnâmes à cet égard réciproquement des quittances, comme quoi nous n'avions plus rien à prétendre l'un de l'autre, touchant ces brillans ; la lettre proteſtée & le tort infini que cela me fait dans mon commerce, mis à part. Trois jours après ce marché fini, le ſieur Voltaire me demanda encore des bagues pour la valeur de deux mille écus, & me dit de revenir dans quelques jours. Dans cet intervalle, il envoya chez moi pour me prier de lui cèder quelques meubles. Là-deſſus je lui envoyai un grand miroir, & je me rendis chez lui pour le prier de finir le dernier marché, ou de me rendre mes diamans. Le ſieur Voltaire enferma ce miroir dans ſon cabinet, en me diſant, qu'il ne me payerait pas les derniers brillans ni le miroir ; qu'il les garderait pour ſe dédommager du marché trop précipité qu'il prétendait avoir fait avec moi trois jours auparavant, quoique ces brillans de trois mille écus euſſent été taxés par M. Reclam, avant le marché conclu. Il me tira par force en même tems une bague du doigt dans le château : ſon domeſtique, nommé Picard, était préſent. Il me ferma la porte au nez, & me dit de m'aller plaindre où je voudrais. Le lendemain Voltaire vint

chez un lieutenant-colonel au ſervice du roi, le prit pour juge de cette affaire, & le pria de me faire venir chez lui. A peine fus-je entré, que Voltaire, en préſence de lieutenant-colonel, me pourſuivit par toute la chambre, le poing ſur la gorge, en me diſant que j'étais un fripon, & que je ne ſavais pas à qui j'avais à faire; qu'il avait un pouvoir en main de me faire mettre dans une baſſe-foſſe pour le reſte de mes jours; mais que ſa clémence d'ailleurs était encore ouverte à mes infamies, ſi je voulais reprendre les brillans que je lui avais vendus, & lui rendre les trois mille écus & tous les billets de ſa main. Je lui répondis que cela ne ſe pouvait pas, & qu'il n'aurait pas acheté les brillans, s'il n'y avait pas trouvé ſon compte; d'autant plus qu'il les avait fait taxer avant le marché. Voltaire en fureur, voulut me maltraiter. Je ſortis de la chambre pour aller porter mes plaintes à S. M. Le roi indigné du procédé de Voltaire, a renvoyé mes plaintes au grand chancelier, avec ordre de nous juger avec rigueur. J'ai déjà comparu avec le ſieur Voltaire à deux ſéances. Son domeſtique Picard aſſermenté, lui a déjà donné un démenti, ſur ce qu'il niait m'avoir pris une bague par force. Je le ſomme de préſenter les conventions faites entre nous. Il dit qu'il n'y en a point; qu'il m'a confié la ſomme de dix-huit mille trente écus, ſans ſe faire donner le moindre contre-billet, ce qui reſſemble bien à Voltaire! Il affirme de plus qu'il m'a donné cette ſomme, pour acheter à Dreſde des diamans & des peliſſes aux prix courant à trente-cinq écus la

pièce. Je lui prouve par plusieurs billets & des ordres écrits de sa main, la vérité de tout ce que j'avance; il est assez hardi de dire que ce sont des billets que j'ai retirés de la cheminée, après qu'il les avait jeté au feu. Je lui ai donné un billet qui commence: *J'ai vendu à Mr. les articles suivans*; il a passé la plume par-dessus toutes ces lettres pour que cela ressemblât à son écriture, & a ajouté au haut du billet *pour payement de trois mille écus, par moi réglé.* Ce style laconique se mesurait sur le peu de place qu'il y avait au haut du billet, d'où il a rayé l'accent de l'*é* du mot taxé, & a ajouté *ables*, pour en faire *brillans taxables*, ce qu'il n'a pu faire dans le même billet du mot estimé, parce qu'il était trop près des autres mots. Cette contradiction, le stile, la différente couleur de l'encre, l'estropiement des lettres, le commencement du mot *j'ai vendu* par un grand *J*, lui prouve assez son crime. Je présente un certificat comme quoi il a envoyé les diamans pour être taxés chez Reclam, & il ose le nier; il présente une autre taxe qui était faite par cinq metteurs en œuvre, tous gens qui travaillent uniquement pour Ephraïm, & qui ont taxé selon qu'Ephraïm le leur a commandé.

Juste & respectable Public, quelles doivent être mes prétentions? soyez mon juge, oubliez pour un moment les ouvrages immortels du grand poète & du philosophe, & prononcez vous-même ma sentence.

TANTALE

EN PROCÈS.

PERSONNAGES.

ANGOULE-TOUT, Tantale en procès.

MAMON, génie d'*Angoule-tout.*

ISMAEL, juif jouaillier.

RABINET, jouaillier juif, fils d'*Iſmaël.*

ABIME-LOUCHE, conſeiller de juſtice.

GRIPE-PAR-TOUT, I ſergent.

AVALOIRE, II ſergent.

CRISPIN, valet d'*Angoule-tout.*

BOUDINET, avocat d'*Angoule-tout.*

BRANLEFIN, avocat de *Rabinet.*

Garde de ſoldats.

TANTALE
EN PROCÈS.

SCENE PREMIERE.

ANGOULE-TOUT, MAMON.

Angoule-tout l'embraſſant.

VIENS-ça, mon cher Mamon, ne m'abandonne pas.
Toi ſeul es ce que j'ai de plus cher ici bas,
Soutien de ma vieilleſſe, appui qui me ſoulage ;
Mes plus beaux vers ſans toi ne feraient plus d'uſage :
Tu fais ſeul mon bonheur & ma félicité,
Sans toi mes vers iraient dans le fleuve Léthé.
Mais grâce à tes faveurs, je n'ai point ces alarmes :
Les grands dans tous mes vers trouvent beaucoup de charmes ;
Mon nom eſt recherché, j'en tire des honneurs,
Il eſt même connu de tous les imprimeurs.
Viens-donc, approche-toi, tu réveilles mes rimes !
Tu ranimes en moi les vers les plus ſublimes.
Quoi, tu ne me dis rien ! quel eſt donc ce défaut ?

Mamon.

Monſieur, je ſuis rouillé du bas juſques en haut.

Angoule-tout.

Comment ?

Mamon.

Vous me laiſſez toujours comme un hermite ;
Je ſuis reclus chez vous quand on vous rend viſite,

Je ne puis voir aucun qui vous ſoit bien connu,
Qu'auſſi-tôt dans un coin je ne ſois détenu.
Vous m'empêchez de voir & ma peine eſt mortelle,
Je ne vous ſuis jamais plus cher qu'à la chandelle.
Si vous perſévérez à me tenir caché,
Vous mourrez, que je crois, dans ce vilain péché.

Angoule-tout.

Hélas ! mon cher Mamon, tu connais peu le monde ;
S'il jetait l'œil ſur toi ma perte eſt ſans ſeconde ;
Je ne te verrais plus, tu ſerais enlevé ;
Mon cœur dans le chagrin ſe verrait engravé ;
Le jour me porterait un malheur ſans reſſource
Si tu voulais le voir y faire quelque courſe ;
Non, crois-le, je le dis, il eſt plus à propos
Que tu reſtes chez moi dans un coin en repos.

Mamon.

Mais, Monſieur, je m'enrouille à reſter de la ſorte ;
Un peu d'air fait grand bien, ſur-tout l'air de la porte.

Angoule-tout.

Tu ne ſortiras point, j'y prends trop intérêt.

Mamon.

Hé ! Monſieur, penſez-y ; quoi ! toujours en arrêt ?
C'eſt augmenter ma rouille.

Angoule-tout.

Il n'importe, te dis-je ;
Tu dois être content que moi ſeul te dirige,
La rouille ne fait rien ; mais pour fuir tout jarnac,
Comme un autre Scapin, fourre-toi dans ce ſac.

Il lui montre un grand ſac,

J'appréhende quelqu'un, les filoux font leur ronde;
Que si je te perdais, je perdrais tout le monde.

Mamon.

Mais, Monsieur, m'enfermer dans un sac! quel moyen!
Je m'en vais étouffer; cela n'ira pas bien.

Angoule-tout.

Tu n'étoufferas pas, j'aurai soin d'heure en heure
De t'aller visiter. *

Ici il le fourre dans le sac.

Mamon, dans le sac.

Quelle sombre demeure,
Que d'être dans un sac!

Angoule-tout.

C'est pour ta sureté
Ainsi que pour la mienne.

Mamon.

Ah! j'aime la clarté.

Angoule-tout.

Tu ne la verras pas, fais ce que je t'ordonne.
Fourre-toi, pour ton bien comme pour ma personne,
Fourre-toi dans ce sac & n'en bouge jamais,
Que quand je te ferai respirer un air frais.

Angoule-tout ici le fourre.

* Il faut considérer que ce Mamon, qui est le génie de notre héros, doit être un homme habillé de Fréderics-d'or & de ducats de la même espèce, qu'il en doit être farci depuis la tête jusqu'aux pieds, tant par devant que par derrière.

Mamon.

Comme vous me fourrez ! mais qu'un diable m'enlève,
Se je ne vous fuis pas, pour peu que le sac crêve.

Angoule-tout, avec de la cire & une chandelle.

Vas, n'appréhende rien, le sac n'est pas si clair ;
Je le cacheterai pour qu'il n'entre point d'air.

Mamon.

Mais prenez garde ici de brûler ma cervelle,
La cire est un peu chaude & j'en aurais dans l'aile.

Angoule-tout.

Ne crains rien, fourre-toi ; bon, voilà qui va bien !
Cachetons.

Mamon.

Ahi ! la cire !

Angoule-tout.

Hé ! tout cela n'est rien :
Ne dis mot, c'est un feu qui passe comme l'ombre.

Mamon.

Ne quitterai-je point cette demeure sombre ?

Angoule-tout.

Non, je te le défends, je t'y tiens tout exprès ;
Sur le sac j'aurai l'œil, n'en bougerai d'auprès.

SCENE II.

Angoule-tout, parle seul à côté de Mamon qui est dans le sac.

APPELONS maintenant mon valet; c'est un drôle,
Qu'on tient par-tout furtif, c'est ce qui me désole.
Sa manière d'agir m'irrite quelquefois,
Et je crois toujours voir à ses mains de la poix.
Quand chez moi je me mets à compter des espèces,
Il me mange des yeux, visite mes adresses,
Lit & relit souvent ce qui n'est pas permis.
Quoique je n'en ai qu'un, il vaut cent ennemis.
Crispin!

SCENE III.

CRISPIN, ANGOULE-TOUT, & MAMON *dans le sac.*

Crispin.

MONSIEUR!

Angoule-tout.

Allons, qu'on me fasse un message,
Qu'on ne me prenne rien, & sur-tout qu'on soit sage!
Dis-moi, n'as-tu point mis ici rien de côté?

Il lui tâte les poches.

Crispin.

Monsieur, vous faites tort à ma fidélité.

Angoule-tout.

Voilà comme tous ceux que l'on voit en ſervice
Raiſonnent, mais pourtant ſi je trouve un indice
Qui t'accuſe d'avoir uſurpé ſur mon bien,
Que me répondras-tu ?

Criſpin.

Monſieur, il n'en eſt rien ;
Je ſuis valet fidèle & ne ſuis jamais traître.

Angoule-tout.

Oui, mais tu manges trop, & moi qui ſuis ton maître,
Ignores-tu, dis-moi, qu'il me faut payer tout ?
Ce trop grand appétit n'eſt pas trop de mon goût.
Tu dois te modérer, quoi qu'enfin l'on te diſe,
Prendre un peu ſur ta bouche & fuir la gourmandiſe ;
Je ne vois point en toi que tu t'es amendé.

Criſpin.

Je ne ſais pas, Monſieur, comme vous l'entendez ;
Vos ſoupçons envers moi me paraiſſent funeſtes ;
Sans jamais déjeûner, je n'ai rien que vos reſtes,
Encore petitement.

Angoule-tout.

Voyez le franc menteur,
Après qu'il s'eſt ſoûlé fait le murmurateur.
Finiſſons tout ceci ſans tarder davantage,
Il faut dès à préſent m'aller faire un meſſage
Chez un juif jouailler qu'on nomme Rabinet ;
Dis-lui que je l'attends ſeul dans mon cabinet,
Qu'il apporte avec lui de ſes plus rares pierres,
Et des bagues auſſi de toutes les manières ;

Emeraudes, brillans, en un mot ce qu'il a ;
Pour mieux en acheter je veux voir tout cela.
Va, ne perds point de temps, la chose est nécessaire ;
Je veux paraître en cour homme extraordinaire.

Ici Crispin jette un coup d'œil sur le sac.

Crispin.

Ce sac est bien grossi.

Angoule-tout.

Ce n'est pas pour ton nez que le four chauffe ici,
Va-t'en ; fais seulement ce que je te commande.

Crispin à part en s'en allant.

Oui j'y vais . . . mais vit-on avarice plus grande ?
La preuve en est certaine, & quand j'y songe encor
Je ne puis l'oublier sans en perdre l'essor.

SCENE IV.

RABINET, CRISPIN.

Crispin.

CE crasseux, ce vilain, ce maître en ladreries
Renferme encor sous clef tout reste de bougie ;
Un jour que par hasard j'en pris un ou deux bouts,
Lors il me menaça de me rouer de coups,
Me traita de fripon, me vomit mille injures,
Il me fallut pourtant essuyer ses murmures ;
Et sur-tout l'habit noir qu'il a fait rétrécir
L'ayant eu d'un bourgeois ne pouvant s'en servir.

Rabinet.

Comment ? que vous a dit Monſieur Angoule-tout ?
D'acheter mes brillans ſerait-il bien réſout ?

Criſpin.

Il eſt réſous, vous dis-je, effacez tous vos doutes ;
Pour vos pierres, croyez qu'il vous les prendra toutes.
Pierres ou bien brillans, il en eſt amateur ;
Suivez-moi, vous verrez ſi je ſuis un menteur.

Rabinet.

Je vais donc me charger de toutes mes richeſſes.

Criſpin.

Vous ne ferez pas mal, comptez ſur ces eſpéces ;
Il en eſt bien pourvu : comme il a du crédit,
Qu'il eſt aimé des grands, allons, ſans contredit.
Suivez-moi, Rabinet.

Rabinet.

La valeur que je porte.

Criſpin l'interrompant.

Mon Dieu ! je n'entends rien au calcul.

Rabinet.

Il importe
Pour dix-huit mille écus, c'eſt la juſte valeur.
Je ſais bien que la cour ne ſouffre aucun voleur ;
Et comme votre maître eſt un fameux poéte,
Je ne riſquerai rien de lui livrer ma boéte.

Criſpin.

Non, vous dis-je, partons ſans tarder cette fois.
Suivez-moi, Rabinet, ſans compter ſur vos doigts,

Je vais vous faire voir fon cabinet fur l'heure ;
Entrez & parlez-lui, c'eft ici fa demeure.

Il le tire par la manche.

Attendez, laiffez-moi, je veux vous devancer ;
On n'entre pas ainfi, je vais vous annoncer.

Rabinet.

Hé bien ! allez, j'attends, revenez au plus vite.

SCENE V.

Rabinet feul avec fes brillans.

JE compte m'enrichir d'une telle vifite ;
Si fon maitre m'achète ici tout ce que j'ai,
Perfonne ne faura le gain que je ferai.
Je pafferai d'ici pour aller en Hollande ;
Des juifs je me verrai de la plus riche bande.
De-là je parcourrai les terres & les mers,
Sans craindre le danger de fes gouffres amers ;
Et dès que j'aurai vu les quatre coins du monde,
Lors je m'établirai, c'eft fur quoi je me fonde.
Mais voilà juftément le maître & fon valet.

SCENE VI.

CRISPIN, ANGOULE-TOUT, RABINET.

Crifpin à Angoule-tout.

MONSIEUR, voilà le juif, mais juif en tout complet,

Qui porte des brillans comme de gringuenaudes.

Rabinet à Angoule-tout.

Excuſez, il veut dire ici des émeraudes.

Criſpin.

C'eſt juſtement cela; je ſuis peu connaiſſeur.

Angoule-tout à Rabinet.

En fait de beaux brillans, je ſuis votre acheteur;
En avez-vous beaucoup ?

Rabinet.

Oui, bien pour dix-huit mille
Quatre cents trente écus; nul jouailler en ville
N'y pourrait contredire.

Angoule-tout.

Hé bien ! ſoit entre nous,
Montrez-les ſans façon, je les achète tous.

Rabinet.

Monſieur, voilà ma boéte & ſans cérémonie.

Angoule-tout.

Ouvrez-la donc un peu.

Rabinet la lui ouvre.

Je l'ai fort bien garnie;
Sa valeur monte bien à dix-huit mille écus,
Quatre cents trente.

Angoule-tout, prenant ſa boéte.

Allez, nous ſommes convaincus
De ſa valeur, je crois que le tout eſt de priſe,
Que vous n'avez jamais de fauſſe marchandiſe.

Ici il tire un billet de ſa poche en place d'argent.

Mais prenez ce billet, mon nom y porte coup;
Mon banquier de Paris vous remettra le tout.

Rabinet.

Monſieur, je ne ſaurais, la choſe eſt impoſſible;
L'argent comptant vaut mieux.

Angoule-tout tenant toujours ſa boëte.

Vous êtes bien terrible!
Allez, allez-vous-en à Dreſde; je connais
Certain autre banquier qui, par-tout où j'étais,
M'a toujours fait plaiſir; c'eſt un de mes intimes.
Il ſait auſſi combien j'ai gagné par mes rimes;
Il ne manquera pas, en voyant mon billet,
De bien vous rembourſer juſqu'au bas du feuillet.

Rabinet.

Voyons-le donc, eſt-il conforme à la juſtice?

Angoule-tout lui donne un billet faux, gardant ſa boëte.

Oui, vous n'y trouverez ni fraude ni malice.

Rabinet le prenant comme bon.

Je partirai demain indubitablement.

Angoule-tout.

Adieu donc, à revoir.

Criſpin à part, s'en allant avec ſon maître.

Il en tient ſûrement.

SCENE VII.

Rabinet ſeul.

TOUT ceci peut cauſer mon gain ou mon dommage ;
Mais dans le fond j'ai peine à faire un tel voyage.
La plupart des diſcours ſont ainſi que du vent ;
Je veux en avertir mon père auparavant :
Le voici par bonheur, ah l'heureuſe rencontre !

SCENE VIII.

RABINET, ISMAEL.

Rabinet.

MON père, permettez qu'ici je vous démontre
Un fait qui vous fera faire réflexion,
Comme je dois agir dans une occaſion,
Touchant un gain que m'offre une fortune ouverte :

Il lui montre le billet.

Je penſe là-deſſus ne pas trouver ma perte.

Iſmael.

Quel eſt donc ce papier ?

Rabinet.

C'eſt un certain billet
Qu'un poéte de cour, qui n'a qu'un ſeul valet,
M'a mis entre les mains : (je le crois honnête homme.)
Je dois pour ce billet recevoir une ſomme

De dix-huit mille écus ; & m'ayant obligé
Pour quatre cents reçus j'ai pris de lui congé.
Je pars demain pour Drefde avec cette affurance ;
Mais je veux prendre ici votre confeil d'avance.

Ifmael.

Ah ! mon fils, je ne fais, certes je crains pour vous ;
Oui, je crains, je le dis ; j'aperçois là-deffous
Pour vous comme pour moi quelque fraude funefte,
Réfléchiffez-y bien, je ne dis pas le refte.
Faites examiner avant que de partir
Ce billet par quelqu'un. A ne vous point mentir,
Je doute qu'il foit bon.

Rabinet.

Que dites-vous, mon père !
Monfieur Angoule-tout me paraît fort fincère.
Son valet eft venu de fa part me chercher ;
Je n'ai pu m'en défendre, il m'a fallu marcher,
Lui montrer mes brillans fans craindre qu'il les pince.
Comme c'eft un poéte aimé, chéri du prince,
Il les a retenus. Pour moi, de mon côté,
Recevant fon billet je n'ai point héfité
De les lui laiffer prendre ; & comme il eft brave homme,
Je ne faurais manquer de recevoir la fomme
Conforme à fon billet.

Ifmael.

Mais ne voyez-vous pas
Les ratures qu'il a ? Sur un femblable cas

Ouvrez les yeux, mon fils, pénétrez bien les choſes :
Les épines toujours ſont couvertes de roſes ;
Tout billet griffonné, je n'en dis rien de bon.

Rabinet.

Ah ! ciel ! quand je le pris, je le pris à tâtons :
Je vais le rapporter. Ciel ! ſoyez moi propice.
Vit-on pareille fourbe & plus grande injuſtice ?

Iſmael.

Allez, mon fils, allez, je vais à la maiſon ;
Tâchez, ſi vous pouvez, d'en retirer raiſon.

SCENE IX.

RABINET, CRISPIN.

Rabinet.

JE ſuis perdu, Criſpin, j'ai fait une bévüe,
Ou ton maître, je crois, n'a pas eu bonne vue.
Mais comme on ſait au fond qu'il eſt judicieux,
Ici il lui montre le billet en queſtion.
Sur ce billet ici qu'il ouvre un peu les yeux,
Il verra qu'il eſt faux & tout à fait contraire
A l'accord qu'avec lui j'ai fait.

Criſpin.

Méchante affaire !
Mon pauvre Rabinet, par ma foi, je vous plains.
Réglez-vous aujourd'hui ſans attendre à demain.
Si le billet eſt faux, comme vous dites l'être,
J'appréhende pour vous, car je connais mon maître.

Il vous niera le fait, & dans ce reniment
Il ſoutiendra ſa cauſe ; & tout ſoudainement,
Comme il a force en main, il peut vous faire mettre,
Dans un cachot d'abord ; je puis vous le promettre,
S'il vient à vous nier que ce billet ſoit faux,
Ou bien que vous l'ayez changé.

Rabinet.

De ces défauts
Je ne ſuis point capable, & je ſuis trop ſincère
Pour faire un pareil coup : non, tout ce que j'eſpère,
C'eſt d'en avoir un autre en rendant celui-ci ;
Allez lui dire, allez, je vous attends ici.

SCENE X.

Rabinet ſeul.

LES poétes ſouvent ſont des oiſeaux à craindre,
Mais avec celui-ci je ne puis me contraindre.
J'aime la vérité, la droiture ; & mon cœur
S'en eſt toujours flatté ſans faire aucune erreur.
Que s'il ne reprend pas ſon billet, qu'il me rende
Au moins tous mes brillans ; ou je veux qu'on me pende,
Si je ne vais au prince en faire mon rapport.
Nous verrons qui de nous aura droit, aura tort.
Il a ma marchandiſe, il ne peut s'en défendre.
Les quatre cents écus, je veux bien les lui rendre,

Reprendre mes brillans, & ce fesant ainsi
Je me verrai bientôt hors de tout ce souci.
Mais le voilà qui vient.

SCENE XI.

ANGOULE-TOUT, *Gardes de Soldats*, CRISPIN.

Angoule-tout.

QUEL est donc ce murmure ?
Vous n'êtes pas parti ? quoi ! faut-il que j'endure
Un juif qui m'a trompé, qui pour de faux brillans
Prend quatre cents écus, & filoute céans.

Rabinet.

Comment ! votre billet est faux, n'est point fidèle ;
Je viens pour vous le rendre, & la somme réelle
De quatre cents écus que j'ai reçus de vous.

Angoule-tout.

Gardes, saisissez-moi ce maitre des filoux,
Qui fouille impunément la demeure royale
Par des tours de fripon. Cette ame déloyale
D'un juste-au-corps de pierre il faut le revêtir ;
Prenez-le sans quartier, s'il ne veut pas sortir.

Rabinet.

Oui, oui, je sortirai. Quelle supercherie !
Le prince la saura ; c'est une fourberie.
Il est trop juste & sage, en cette occasion
Pour ne m'en pas donner de satisfaction.

Angoule-tout.

Gardes, tenez-le bien, empêchez qu'il ne ſorte :
Avec un pareil drôle il faut avoir main-forte.
Otez-lui cette bague, elle appartient à moi ;
Le coquin me l'a priſe. Ah ! j'en jure ma foi.
Mais voyez ce fripon, que la fièvre quartaine
Le puiſſe bien ſerrer pour l'apprendre à voler.

Rabinet à la garde qui veut s'en ſaiſir.

Elle eſt à moi ; Meſſieurs, laiſſez-moi donc parler.
Depuis ſix ans entiers j'ai porté cette bague ;
J'en ai fait un achat lorſque j'étais à Prague ;
Comment peut-elle donc être à lui ? ſur ce cas
J'en ai ſur moi, Meſſieurs, de bons certificats.
Qu'il me rende plutôt mes brillans qu'il recèle,
Ou je vais chez le prince en porter la nouvelle.

Il ſort.

SCENE XII.

ANGOULE-TOUT, *Gardes de Soldats,* CRISPIN.

Angoule-tout à la garde.

COMMENT ! vous le laiſſez partir ? c'eſt un fripon,
Il ne faut pas le croire, & j'en aurai raiſon.
Gardes, retirez-vous, vous avez les mains mortes :
Je ſaurai bien l'avoir par d'autres mains plus fortes.

Ici la garde ſe retire.

SCENE XIII.

ANGOULE-TOUT, CRISPIN, *et* MAMON *dans le ſac.*

Angoule-tout.

CR SPIN, ne laiſſe plus entrer un tel fripon.
Que s'il revient encor, donne-lui du bâton,
Et qu'on me laiſſe ſeul.

SCENE XIV.

ANGOULE-TOUT, MAMON *dans le ſac.*

Angoule-tout.

MA cervelle eſt troublée ;
Le monde tous les jours me vient prendre d'emblée ;
Je ne puis faire un pas ſans voir quelque fripon,
Mais voyons dans le ſac, mon cher ami Mamon.
Es-tu là, dis-le moi ?

Mamon dans le ſac.

Certes, Monſieur, j'étouffe,
Faute de reſpirer ; ah ! c'en eſt fait, je bouffe,
Que ſi votre ſac crève, adieu le ſuperflu ;
Je fuirai par un trou, vous ne me tiendrez plus.

Angoule-tout.

Comment, mon cher Mamon ! je crois que tu veux rire ;
Le ſac eſt des meilleurs, comme je le déſire.

Tiens, je viens t'apporter, pour augmenter ton prix,
Des brillans des plus beaux, dont tu feras furpris.

Mamon.

Ouvrez-moi donc le fac que je les confidère.

Angoule-tout lui donne ici de l'air.

Attends, je vais l'ouvrir.

Ici Mamon montre feulement fa tête hors du fac.

Les vois-tu bien ? j'efpère
Que tu les garderas bien précieufement.

Mamon.

Oui, je les garderai.

Angoule-tout.

Fais m'en donc le ferment.

Mamon.

Foi de Mamon !

Angoule tout.

Fort bien, rentre donc en ton centre.

Mamon.

Vous m'allez renfermer ?

Angoule-tout.

Je crains que quelqu'un n'entre.
Garde-moi ces brillans, ne fouffle pas un mot ;
Refte tranquille ici, je reviendrai tantôt.

Mamon.

Vous me rempaquetez d'une façon terrible ;
Je voudrais que le fac ne fût pour vous qu'un crible.

Angoule-tout,

Tous tes fouhaits font vains, fur un ton abfolu
A te ferrer toujours je fuis fort réfolu.

Mamon, rentrant au ſac.

Pauvre Mamon !

Angoule-tout, le fourrant dans le ſac.

Tais-toi, pauvre avec des richeſſes,
C'eſt-là l'unique but de toutes mes tendreſſes.

Ici la muſique fait un intermède en attendant que le procès vienne.

SCENE XV.

RABINET, ABIME-LOUCHE, GRIPE-PARTOUT, AVALOIRE, BOUDINET, BRANLEFIN.

Rabinet, à Abime-louche.

O TEMPS ! ô ſiécle ! ô mœurs ! un ſavant l'a bien dit.
Je viens à vous, Monſieur, pour avoir du crédit,
Contre un Angoule-tout, c'eſt ainſi qu'on le nomme.
Oui, de chagrin mon père en eſt mort. Le pauvre homme
Ayant appris ma perte & les brillans changés,
Car ce ne ſont pas ceux dont je m'étais chargé ;
Ce ladre au fond du cœur par un tour de poéte,
Pour quatre cents écus s'eſt ſaiſi de ma boéte,
Tandis que dix-huit mille au fait manquent encor.
Il prétend retenir ce que j'ai de tréſors.
Mais je le plaiderai de quel côté qu'il courbe.
Cette bague à mon doigt fait connaître ſa fourbe,
Il voulut s'en ſaiſir, me traitant de voleur.
Mon père l'apprenant en eſt mort de douleur.

Cependant j'ai fait voir que j'avais cette bague,
Depuis six ans entiers, que je l'avais de Prague :
Mais lui sans s'émouvoir m'a traité de fripon,
Retenu mes brillans sans aucune raison ;
Je viens très-humblement implorer la justice
Contre un crime pareil fait à mon préjudice.

Abime-louche.

Si vos rapports sont vrais, qu'ils soient bien assortis.
Pour m'en éclaircir mieux je veux voir les parties ;
Car j'ai l'ordre du prince, & sur pareille chose
Il faut vous préparer à plaider votre cause.
Que si vous la perdez il y va de la mort ;
Un favori n'est pas pour qu'on lui fasse tort.

Ici il dit à un des sergens :

Qu'on aille le chercher promptement.

Gripe-partout.

Il arrive.

Avaloire.

Par ma foi, le voilà.

SCENE XVI.

ANGOULE-TOUT, RABINET, ABIME-LOUCHE, GRIPE-PARTOUT, AVALOIRE, BOUDINET, BRANLEFIN, CRISPIN.

Angoule-tout.

COMMENT ! cette ame juive
Ose paraitre ici ?

Rabinet.

Qui n'y paraitrait pas ?
Vous avez mes brillans.

Abime-louche.

Terminez vos débats.
Angoule-tout, parlez.

Angoule-tout.

Faut-il que l'impoſture
Règne dans le commerce, & qu'encore on l'endure ?
Que la fraude ſe gliſſe à tout moment chez nous,
Qu'on nous faſſe paſſer pour fins de faux bijoux.
Oui, j'ai tous ſes brillans comme un entier indice
Qu'ils ſont faux, & je viens les montrer en juſtice
Contre lui, ce fripon ! je le dis hautement.

Ici il tire de ſa poche de faux brillans qu'il jette ſur une table.

Jugez-en, les voilà : l'injuſte les dément,
Mais je les tiens pour faux ; qu'il diſe le contraire !
Voudrait-il démentir le meilleur lapidaire ?

Rabinet les examinant.

Ah ! ce ne ſont pas ceux que je vous ai vendus ;
Si vous le ſoutenez, je ſuis homme perdu.

Angoule-tout.

Oui, je te le ſoutiens, méchante conſcience !
Veux tu qu'après ce tour j'aie en toi confiance ?

Branleſin à Abime-louche.

Monſieur, cet homme eſt faux dans ſon raiſonnement.

Rabinet.

J'en lèverai les mains ſur mon propre ſerment.

Boudinet.

Boudinet.

Non, nous n'admettons point qu'un juif parmi nous jure.
Le prin^e ne veut pas de telle procédure.

Branlefin.

Mais lorſque Angoule-tout n'a pas l'air d'un chrétién,
Rabinet peut jurer ſans faire tort à rien.

Abime-louche.

Rette réplique rend les choſes indéciſes ;
Mais moi je vais ici les rendre plus conciſes.
Décidons ce procès, j'ai l'ordre de la cour.
Si ces brillans ſont faux, comme on le voit au jour,
Ou qu'on les ait changés comme le juif rapporte,
Angoule-tout, donnez la clef de votre porte
Si vous êtes croyable, on le verra par-là.

Angoule-tout.

Non, vous ne l'aurez pas. Qu'eſt-ce donc que cela ?
Croyez-vous contre moi jouer ce méchant rôle ?
Vous devriez vous taire & croire à ma parole.

Abime-louche.

Doucement, votre clef terminera le tout ;
J'ai droit de procéder, de juger juſqu'au bout.

Angoule-tout.

Je ne la donne point.

Abime-louche.

Il faut rendre juſtice
A qui le droit eſt dû.

Gripe-partout à Angoule-tout.

Ca que l'on obéiſſe ;
Le prince le prétend.

Avaloire le pouſſe & lui prend la clef de ſa poche.

Allons donc, ſans mic-mac.

Angoule-tout.

Quoi ! vous me la prenez ! ô voleur ! ah ! mon ſac !

Abime-louche.

Il faut que tout ſoit vu, qu'on faſſe la viſite.
Allez ſergens, allez, qu'on l'éxécute vite.

SCENE XVII.

ABIME-LOUCHE, ANGOULE-TOUT, RABINET, BRANLEFIN, BOUDINET, CRISPIN.

Abime-louche à Angoule-tout.

EN attendant, Monſieur, repoſez-vous un peu.

Criſpin à part.

Ah, j'ai peur que ſon ſac ne perde à tout ce jeu.

Angoule-tout s'aſſeyant.

Contre le droit des gens, faut-il que l'on agiſſe ?

Abime-louche s'aſſeyant.

Mais le prince l'ordonne, il faut qu'on obéiſſe ;
Croyez que ce qu'il fait eſt toujours juſte & bon,
Qu'il ne laiſſe jamais impuni un fripon.

Angoule-tout.

Comment faut-il qu'un juif me faſſe telle affaire,
Qu'il me cite en juſtice & ſoit mon adverſaire ?
Un coquin à rouer.

Rabinet.

Je ſuis fort innocent.
Je veux ce qui m'eſt dû, la juſtice y conſent.

Abime-louche.

Paix. Voilà le retour de nos ſergens.

SCENE XVIII.

GRIPE-PARTOUT, AVALOIRE, *portans tous deux Mamon dans le ſac*, ANGOULE-TOUT, CRISPIN, RABINET, BRANLEFIN, BOUDINET.

Gripe-partout poſant le ſac à terre.

LA peine
De porter ce gros ſac, nous a mis hors d'haleine.

Avaloire poſant l'autre bout.

Il eſt diablement lourd.

Abime-louche aux ſergens.

Faites-en l'ouverture.

Angoule-tout les en empèchant.

Je m'oppoſe à ce fait, & romps la procédure.
Le Dieu de ma ſanté s'y trouve, il eſt dedans :
Si vous l'allez ôter, je cours mille accidens.

Abime-louche.

Ouvrez le ſac, ſergens, laiſſez-le toujours dire.

Angoule-tout.

Criſpin, aide-moi donc, prends ce bout contre eux, tire.

Mamon dans le ſac, fait entendre une groſſe voix diſant,
Je ſuis le Réſiſtible.

Abime-louche étonné s'enfuit avec les autres.
O ! prodige étonnant !

Gripe-partout.
Un ſac qui parle !

Rabinet.
Ah Ciel !

Avaloire & les autres.
Fuyons tous maintenant.

SCENE XIX.

ANGOULE-TOUT, MAMON, CRISPIN.

Angoule-tout.

AH, je vois que le ciel prend fort à cœur ma cauſe.
Ici il s'aſſied ſur le ſac.
Mon aimable Mamon, ſur toi je me repoſe.

Mamon.
Monſieur, vous me bleſſez par votre peſanteur :
Qu'ai-je donc entendu ? quelle eſt cette rumeur ?
Ouvrez, je veux voir clair ; l'enfermé me ſuffoque.
Ce ſac, à tout moment, contre moi s'entre-choque :
Je me ſens baloter, je ne ſais pas comment.
Pourquoi donc me donner un autre mouvement ?

Angoule-tout.
Hélas ! mon cher Mamon, ce n'eſt pas moi. La piéce
Qu'on vient de me jouer [illegible] intéreſſe.

Si tu n'avais parlé des coquins t'auraient pris ;
Mais ton parler les a fort vivement ſurpris,
De ſorte qu'ils ſe ſont mis à fuir tous enſemble.
Mais va, raſſure-toi, je vais comme il me ſemble,
Te remettre en ton trou, ne bouge pas de-là.
Je m'en vais à la cour rapporter tout cela.

SCENE XX.

Criſpin ſeul.

JE ne ſais ſi je dors, ſi je rêve, ou je veille ;
Mon maître eſt un grand homme, & c'eſt une merveille.
Quand on le voit parler à ſon ſac, on dirait
Que quelque diablerie ici s'en mêlerait :
Il rompt toute juſtice, il envoie un juif paître,
Lui retient ſes brillans : que penſer d'un tel maître ?
Avare, ladre, chiche ; à ces trois qualités
On peut le reconnaitre. Il a pluſieurs traités ;
Traité d'ame hautaine, & traité d'avarice,
Traité de ladrerie, & traité d'injuſtice,
Traité de pur orgueil, traité d'ambition,
Traité de vrai mépris, traité de paſſions,
Traité ſur ſon Mamon, traité des plus traitables ;
Et pour conclure enfin, traité de tous les diables.

PORTRAIT

DE

M. DE VOLTAIRE.

1756.

LA taille de Mr. de Voltaire eſt très-mince, moyenne plutôt que grande; avec une conſtitution échauffée & atrabilaire, & un viſage décharné; il a un regard ardent & pénétrant, des yeux vifs & malins. Ses actions par fois abſurdes par vivacité, paraiſſent animées du même feu que ſes ouvrages. Semblable à un météore, qui ſe préſente & s'éclipſe inceſſamment devant nos yeux, il nous éblouit par ſon luſtre. Un homme d'une pareille conſtitution ne ſaurait être que valétudinaire. C'eſt la lame qui uſe ſon fourreau. Gai par habitude, grave par régime, ouvert ſans franchiſe, politique ſans fineſſe; connaiſſant le monde & le négligeant; il eſt tour à tour Ariſtippe & Diogène; aimant le faſte & mépriſant les grands, il eſt ſans gène avec ſes ſupérieurs, retenu envers ſes égaux. Poli dès le premier abord il devient bientôt froid & vous glace. Il ſe plaît à la cour & s'en rebute. Avec un grand fond de ſenſibilité il ne forme que peu de liaiſons & ne s'abſtient des plaiſirs que faute de paſſion. S'il s'attache c'eſt par légèreté plutôt que par choix. Il

raiſonne ſans principes, & par-là eſt ſujet, comme tout autre, à des accès de folie. Avec une tête ouverte il a un cœur corrompu ; il penſe ſur tout, & tourne tout en ridicule. Libertin ſans tempérament, il moraliſe ſans avoir des mœurs. Vain au ſuprême dégré, mais encore plus avaricieux que vain, il écrit moins pour la gloire que pour l'argent, ne travaillant, pour ainſi dire, que pour vivre ; quoique fait pour jouir il ne ſe laſſe d'amaſſer. Tel eſt l'homme, voici l'auteur.

Nul poète ne fait des vers avec plus d'aiſance ; mais cette facilité le gâte, parce qu'il en abuſe. Aucune de ſes piéces n'eſt finie, car il ne ſe ſoucie pas de les retoucher avec attention. Ses vers ſont riches, élégans & pleins d'eſprit ; cependant il réuſſirait mieux dans l'hiſtoire, s'il était moins prodigue de réfléxions & plus heureux dans ſes comparaiſons, par leſquelles il a néanmoins mérité des applaudiſſemens. Dans ſon dernier ouvrage où il critique & corrige Bayle, il le copie & l'imite.

Un auteur qui veut écrire ſans paſſion & ſans préjugé, doit, dit-on, n'avoir ni religion, ni patrie : c'eſt preſque le cas de Voltaire. Perſonne ne le taxera de partialité pour ſa nation ; il eſt au contraire poſſédé par la rage des vieux radoteurs qui vantent ſans ceſſe le temps paſſé aux dépens du préſent. Voltaire loue continuellement les différens pays de l'Europe, il n'y a que le ſien dont il ſe plaigne. Sur la religion il ne s'eſt point formé de ſyſtème, & ſans quelque levain anti-janſéniſte, qui

perce en plusieurs endroits de ses écrits, il posséderait sans contredit cette indifférence & ce désintéressement si désirés pour former l'auteur.

Versé dans la littérature étrangère, autant que dans la françaife, il n'est pas moins fort dans cette érudition mixte si en vogue de nos jours. Il est politique, physicien, géomètre, enfin tout ce qu'il veut; mais manquant de force pour approfondir ces sciences, il n'a pu que les effleurer; sans beaucoup d'esprit il ne brillerait dans aucune. Son goût est plus délicat que juste. Il est satyrique, agréable & ingénieux, mauvais critique, & amateur des sciences abstraites; il a l'imagination très-vive, &, ce qui paraitra étrange, il n'a presque point d'invention. On lui reproche qu'en passant sans cesse d'une extrémité à l'autre, il est tantôt philantrope, tantôt cynique, tantôt panégyriste immodéré, tantôt satyrique outré. En un mot, Voltaire voudrait être un homme extraordinaire, & il l'est très-certainement.

EPITAPHE DE VOLTAIRE.

CI-git le Seigneur Arouet,
Qui de friponner eut manie.
Ce bel-eſprit toujours adrait
N'oublia pas ſon intérêt :
Même en paſſant dans l'autre vie,
Lors qu'il vit le ſombre Achéron,
Il chicana le prix du paſſage de l'onde ;
Si bien que le brutal Caron,
D'un coup de pied au ventre appliqué ſans façon,
Nous l'a renvoyé dans ce monde.

BILLET DE CONGÉ DE VOLTAIRE.

NON malgré vos vertus, non malgré vos appas
Mon ame n'eſt point ſatisfaite.
Non, vous n'êtes qu'une coquette
Qui ſubjuguez les cœurs, & ne vous donnez pas.

RÉPONSE DU ROI.

MON ame ſent le prix de vos divins appas,
Mais ne préſumez point qu'elle ſoit ſatisfaite.
Traitre vous me quitez pour ſuivre une coquette ;
Moi je ne vous quiterois pas.

00100368

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016